THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/mariatheresiaund02mari

923.1436
M33mj
v.2

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

IHRE CORRESPONDENZ

SAMMT

BRIEFEN JOSEPH'S AN SEINEN BRUDER LEOPOLD

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITER BAND.

1773 — JULI 1778.

WIEN.
DRUCK UND VERLAG VON CARL GEROLD'S SOHN.
1867.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

1773.

CLXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère! C'est le jeune Schalemberg qui vous remettra ce paquet. Il contient différentes choses, dont vous verrez le contenu; la liste est celle du voyage que je compte faire en Transylvanie. La pièce française est le conclusum, ou plutôt l'allocution du Roi de Pologne à son conseil assemblé du sénat. Pour la pièce qui regarde les Jésuites, imaginez que c'est la seule chose qu'on ait encore pensé faire au cas de leur abolition, et encore est-ce peu de chose, et mal vu à mon avis.

Vous aurez entendu dire peut-être que Laudon voulait quitter. Ce n'est pas ainsi; il a demandé à être dispensé du commandement en Moravie, les écritures lui étant à charge et onéreuses, mais il restera toujours au service et prêt à tous les voyages, commissions, expéditions et camps, dont on voudra le charger.

Mais parlons un moment de votre longue lettre, écrite à Sa Majesté. Vous avez parfaitement raison sur l'importance du choix à faire d'un Ajo pour vos fils, et sur la difficulté d'en trouver un, comme on le désirerait. La Terna que vous avez faite, permettez qu'en ami je vous

en dise franchement ce que j'en pense. Vous savez sans cela que j'y suis aussi intéressé que vous. Est-ce que vos fils ne sont pas les miens? Est-ce que leur réussite ne m'importe pas? Qui recueillera les fruits de nos peines qu'eux? Donnons-nous-en donc à les rendre capables d'en profiter et de corriger nos fautes ou d'améliorer nos bonnes actions.

Primo Erneste Harrach[1]) n'accepterait jamais ce poste, outre qu'il n'y est aucunement propre. C'est le plus ennuyant mortel, d'une morale fanatique, borné dans ses moyens d'esprit, frappé même dans ses économies d'un seul objet, sans ressource dans soi-même, et avec peu de confiance dans les autres, rempli d'incommodités, enfin je ne pourrais ni vous le conseiller, ni même tolérer que vous le chargiez d'une pareille besogne.

Hardegg[2]), autant que je le connais, est un galant-homme, qui n'a pas fait d'études, qui n'a pas lu même, mais qui a une bonne et saine judiciaire. L'on se loue de lui à Milan, il est assidu, mais je sais pour sûr qu'il désire ardemment de revenir ici, où il a ses terres.

Rottenhan est un jeune homme[3]) qui n'est pas propre à cet emploi, et son père un vieillard boiteux et cassé, un peu sourd, qu'on connaît à peine, étant toujours en Empire[4]). Ainsi il ne viendrait jamais en Italie, et son

[1]) Graf Ernst Guido von Harrach, geboren 1723.

[2]) Johann Franz Graf Hardegg.

[3]) Heinrich Franz Joseph von Rottenhan, geboren 1738. Er wurde später Oberstburggraf in Böhmen und starb im Jahre 1809 als Staats- und Conferenzminister.

[4]) Karl Johann Alexander, Freiherr von Rottenhan, geboren 1710, im Jahre 1774 in den Grafenstand erhoben.

fils est aussi peu connu que lui; voilà ce que j'en sais. Il affecte ou a une morale très-stricte, n'allant à aucun spectacle; sectateur du prélat des Dorothées, il s'est beaucoup lié avec la Berchtold, qui lui a procuré en partie, jointe à la princesse Trautson [1]), les bontés de l'Impératrice. Il va sans cela partout, grand économe, sachant des lieux communs, ambitieux au reste, puisqu'il désire se pousser aux premières charges en fait de finance et de commerce; les femmes le regardent comme un homme sans conséquence, amoureux au reste actuellement comme un fou d'une veuve à Prague. Il a demandé à être placé *ad latus præsidii* chez le comte Kolowrat. On le lui a accordé, il n'en a pas joui trois semaines, que, prenant le prétexte d'aller voir son père, il est actuellement plus d'une année absent. Voilà ce que j'en sais; il a demandé à être chambellan chez moi, je l'ai refusé. Ainsi c'est un homme ni assez connu, ni assez stable et solide pour commencer et achever une éducation.

Mais voici un quatrième qui m'est venu en tête: c'est un certain comte Lamberg [2]), parent du prince Esterházy; c'est un garçon qui est sage et vertueux, il aura trente six ans. Il était longtemps placé dans nos départements et surtout au commerce, où il s'est acquis de la réputation. De là il est allé avec la Dauphine en France, et y est resté, conjointement avec un voyage en Angleterre et Hollande, jusqu'à cette heure qu'il vient de revenir. Il

[1]) Maria Franziska geborne Gräfin von Mannsfeld, Gemahlin Johann Wilhelms, letzten Fürsten von Trautson.

[2]) Wohl Franz Anton Graf Lamberg, von 1766 bis 1768 Hofrath bei der Hofkammer, durch seine Mutter, eine Freiin von Hochburg, Erbe beträchtlicher Güter in Ungarn.

est modeste mais observateur, point évaporé, bien vu partout; son extérieur n'est pas prévenant; il est embarrassé plutôt. L'on le propose actuellement pour la charge que le comte Auersperg [1]) tenait à Trieste; il faut donc que les départements du commerce le croient capable. Il est garçon et a un bien-être suffisant pour pouvoir même s'établir. Rosenberg le connaît beaucoup; quant à l'éducation des enfans, je ne crois pas qu'il y ait encore beaucoup pensé, mais si cela devenait sa destinée, il s'y appliquerait. Il parle les quatre langues ordinaires, un peu d'hongrois, et très-bien l'anglais, aimant à lire, et je ne puis vous dire pourquoi, mais je crois qu'il vous conviendrait. Au reste voyez, examinez, Sa Majesté n'en sait rien; faites comme il vous plaira. Il ne reste à mon avis que Hardegg et lui.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur; renvoyez-moi ces papiers à l'ordinaire.

Ce 14 mars 1773.

---

[1]) Der spätere Hofkanzler Heinrich Graf Auersperg, geboren 1721, gestorben im Jahre 1793 zu Gratz.

CLXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(Avril 1772.)

Les incertitudes ici sont arrivées à cette heure à un point incroyable; je vous jure que je suis tout morfondu. Les ouvrages augmentent journellement et l'on ne fait rien; je vous assure que toutes les matinées jusqu'à cinq et six heures du soir, hors un quart d'heure que je mange tout seul, je suis toujours à l'ouvrage, et néanmoins rien ne se fait. Des petites raisons, des intrigues, desquelles j'ai été longtemps la dupe, arrêtent et empêchent tout, et en attendant tout va au diable. Troquons, mon ami, je vous cède, ma foi, sans lentilles mon droit d'aînesse, car je suis d'une mélancolie noire et sans espérance pour l'avenir, car les choses en tout genre se détériorent de façon qu'il n'y a plus moyen d'avancer ni d'oser seulement espérer pouvoir jamais faire dans sa vie quelque chose de bon. Adieu réputation et gloire! Je participe contre mon gré à cette destruction, et mon coeur patriotique en est déchiré. Adieu! c'est dans le sein d'un ami que je verse toutes mes peines; plaignez-moi, je vous embrasse de bon coeur.

CLXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici le courrier assuré et je ne vous envoie rien; c'est que toutes les affaires importantes sont justement *in frangenti*. J'ai furieusement de l'ouvrage; en voici les titres: d'abord le projet de dislocation de toute l'armée pour les temps calmes que nous espérons dans peu, avec les avancements des généraux, colonels et leur *Anstellung*. Nous sommes là-dessus de différents avis, le maréchal et moi; je vous enverrai le tout quand je pourrai. L'autre est un détail des précautions et dispositions à prendre pour remplacer le vide ou pour tirer le parti possible de la réforme prochaine des Jésuites. J'ai dicté tout un écrit; le prince Kaunitz l'a entièrement goûté; voilà plus de trois ou quatre semaines et S. M. ne fait rien; ce sera donc moutarde après dîner. Outre cela j'ai encore eu à réfuter un gros plan de 240 pages que le prince Kaunitz a donné et qui contient une quantité de sentences et lieux communs au sujet de l'amélioration du gouvernement interne de nos pays, et un projet au sujet des établissements à faire dans les nouvelles provinces polonaises. J'ai dit par écrit ce que j'en pensais; je ne crois pas que cela aura plu, mais c'est un tissu d'idées théorétiques auxquelles l'on ne peut trouver à redire que l'impossibilité de les exécuter en pratique.

Enfin vient le gros: je suis après à faire pour S. M. quatre ouvrages qui seront accompagnés d'une note contenant les raisons et les besoins des changements que je propose. Ceux-là sont une déduction des défauts qui existent au conseil d'Etat, et des remèdes pour le perfectionner si elle veut le garder, ensuite le projet comment elle pourrait changer le conseil d'Etat dans un vrai cabinet *in internis,* et y ajouter un autre cabinet *in politicis* pour diriger et presser la chancellerie d'Etat, lever toute correspondance particulière, et survoir le tout dans un vrai centre. De là s'ensuit tout naturellement le projet détaillé des secrétaireries qui y seraient nécessaires, en y joignant aussi les détails des Pays-Bas et de l'Italie. Par là tous les secrétaires de cabinet de S. M. et les conseillers d'Etat seraient réunis à la Cour et travailleraient sous les ordres de S. M. et ma direction. De là je dois faire le projet comment je voudrais simplifier le gouvernement de nos provinces, des capitaines des cercles, des gouvernements dans les pays, et enfin des départements ici à Vienne. J'ai ajouté encore une déduction au sujet de l'arrangement à prendre avec la caisse de S. M. de Mayer, de même que de celle de famille que Posch administre, pour y mettre de l'ordre.

Voilà mes affaires; je ne puis vous rien envoyer encore, mais vous l'aurez certainement. En attendant je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur.

Ce 22 avril 1773.

CLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Juin 1773.)

Après avoir bien examiné le Rothenthurm Pass, je ne puis cacher à V. M. que plus je vois ce pays, plus je me persuade que l'acquisition de la Valachie surnommée Autrichienne serait plus à charge à l'Etat qu'elle ne lui procurerait d'avantages. La rivière d'Alt, hors de très-grandes dépenses, n'est pas susceptible de navigation quelconque, et si même elle l'était, qu'est-ce qu'on y mènerait? J'ose supplier V. M. de dire cela au prince Kaunitz, et j'ose prendre sur moi d'en déconseiller l'acquisition à V. M. Mais en revanche la rive gauche du Danube auprès d'Orsowa qui comprend cette petite bicoque, le vieux Orsowa, nous serait absolument nécessaire, et cela jusqu'au moulin que nous possédons et qui s'appelle Woditz.

CLXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Schönbrunn, le 20 juin 1773.

Ma tranquillité, ma bonne humeur n'a pas duré longtemps. Le même soir que je vous ai écrit en badinant, j'ai reçu le courrier qui m'a plongé dans la plus grande rêverie, ne pouvant regarder comme vous ce terrible voyage et aucun de ceux que vous faites avec tant de fatigue, par lequel vous usez vos beaux jours et vous me volez le peu de moments qui me restent, et les remplissez d'amertume. Aidez-moi plutôt à mieux ranger les provinces que vous avez parcourues et qui sont sous nos yeux. Si celles-ci le sont solidement, la Transylvanie, la Pologne suivront, mais en arrangeant celles-ci, on n'obtient pas le grand objet comme avec les autres. Pardonnez-moi; c'est moi qui doit vous dire la vérité. Il n'est pas possible, nonobstant votre sagacité, votre application, que dans ces voyages de deux ou trois mois vous pouviez tout voir et en tirer les conséquences, surtout en Pologne, où personne ne peut vous donner des connaissances: ceux du pays moins que d'autres. Et dans quelle crise y allez-vous? Ni la Czarine, ni le Roi de Prusse y ont encore été. Vous avez vu cet hiver que lui-même n'a pas trouvé convenable ce voyage, et vous

avez la cruauté d'exiger de moi encore le oui! Vous comptez toujours sur ma tendresse qui est toujours d'accord avec vous contre mon propre coeur. Je ne puis pas douter que vous le souhaitez et voulez. Ne pouvant me décider contre ma conviction, j'ai consulté Kaunitz. Voilà sa note; en conséquence j'ai envoyé tous les billets. J'espère que vous serez servi, et Dieu veuille accepter le sacrifice que je lui fais, pas à vous, mais à lui seul, pour qu'il bénisse vos intentions et vos entreprises. Vous n'entendrez, comme de coutume, ni plaintes ni murmures de ma part; tout cela reste pour mon coeur seul; jugez-en de sa sensibilité, après la consolation que vous m'avez vu cet hiver, quand vous m'avez proposé de n'y plus penser, et que ma bonne foi a été tranquillisée, qu'il n'en sera plus question, jusqu'à ce moment. Nonobstant des discours sourds qui depuis quinze jours se tenaient ici, que ce voyage aura lieu, j'ai été la seule tranquille: le voilà accordé et je ne dis plus rien, mais mes peines ne finiront pas. Ce que je dois ajouter, que voulant absolument faire ce voyage cette année, il n'est plus convenable à cette heure qu'en septembre, et que le serment de fidélité n'a pas pu s'effectuer, n'est qu'une cérémonie, car il sera toujours forcé et arraché à ces pauvres gens.

Voilà nos affaires politiques; il n'était plus possible dans ce court loisir d'envoyer au Banat les informations pour la nouvelle convention; il fallait l'expédier tout de suite, sans cela Reviczky a dû arrêter pour huit jours la conférence pour attendre les nouvelles instructions. Si vous aviez été ici avec moi, tout aurait été mieux, et c'est ici votre place et non *in den Carpathischen Gebürgen*. Pardonnez-moi! vous croyez que je m'arrête trop au

qu'en dira-t-on? J'ai fait voir le contraire dans les vingt premières années de mon règne; mais vous, vous y tenez trop peu; vous ne suivez que vos idées et volontés, lesquelles n'étant pas contredites, ayant le don de la parole et d'écrire, aidées de sophismes sans fin, et de persifflage, vous réussissent la plupart du temps. Animé par là, vous croyez que tous les autres ont tort ou qu'ils ne méritent pas d'attention.

Pardonnez-moi cet épanchement; je ne suis nullement fâchée, mais je suis triste et crois au moins vous mettre sur vos gardes pour l'avenir. Je ne suis pas en état de vous entretenir d'autre chose. J'ai remis mon voyage à Hof dans un autre temps, ne pouvant jouir de rien, mais je leur [1]) ai fait votre compliment. Ils en seront pénétrés; ils vous sont bien attachés, mais j'ai eu garde de partager avec eux mes chagrins, quoiqu'ils sauront demain par le conseil de guerre que le camp de Pesth n'aura plus lieu.

Le courrier a été arrêté douze heures à cause de la note de Kaunitz; il ne sera expédié qu'à midi le 21.

---

[1]) Der Erzherzogin Marie Christine und ihrem Gemahl.

CLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Kaschau, le 23 juillet 1773.

Très-cher frère! Je vous envoie ici le brouillon de ma relation de Transylvanie et de la Marmaros; le journal n'est pas encore copié, qui est le plus détaillé de tous; vous me le renverrez, je vous prie, par occasion sûre. Je ne vous puis rien dire, si non que je suis excédé de l'énormité des affaires. Je vais partir pour la Galicie; *altri guai!* S. M. l'Impératrice vient de m'écrire que je devais vous marquer ce que je pensais du choix de Colloredo [1]), fils de Camillo, pour Ajo chez vos fils. Parmi le grand nombre de personnes, et dont il y avait de très-baroques, que S. M. avait nommées, j'ajoutais et je nommais celui-là comme un homme qui avait au moins un extérieur sensé et duquel je n'avais ni vu ni entendu des pauvretés ou incongruités. Au reste je suis bien éloigné de le connaître; je ne lui ai jamais parlé de suite pendant un quart d'heure de ma vie. Il n'a jamais vécu dans aucune société où j'allais; enfin hors des propos rompus à un bal ou à une promenade je ne lui ai jamais

[1]) Graf Franz Colloredo, geboren 1736, ältester Sohn des ehemaligen Obersthofmeisters der Erzherzogin Marianne, Grafen Camillo Colloredo.

parlé. Wilczek est son ami et le connaît; il le loue et le garantit honnête homme. Il a femme [1]) et des enfants; elle m'est par les mêmes raisons aussi peu connue que lui.

Voilà en honneur tout ce que j'en puis dire, mais il est également vrai que je le préférerais à Ernst Harrach, à un Rottenhan, à un d'Arberg [2]) dont on avait parlé.

Adieu mon cher frère; un homme qui a assez de temps et de capacité comme vous pour veiller en personne à l'éducation de ses enfants, doit être moins embarrassé du choix à faire qu'un autre.

CLXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Lemberg, ce 1 août 1773.

Très-chère mère. Le courrier m'a apporté votre chère lettre, pour laquelle je lui rends de très-humbles grâces. Elle ne rend que justice à mes sentiments, si Elle veut bien croire mon attachement pour Elle et à sa personne aussi vrai qu'il est respectueux, et aussi constant qu'il est épuré de toute vue seconde. Je n'ai jamais varié là-dessus, j'en ai toujours fait le premier objet de tous mes devoirs, et le plus doux; aucunes circonstances ne peuvent

[1]) Marie Eleonore, geborne Gräfin Wrbna.

[2]) Wohl der Generalfeldwachtmeister Graf Nicolaus von Arberg, später Commandant zu Mons.

me faire changer de principes, et j'oserais même défier sa puissance, tout comme je le connais impossible à son coeur, de diminuer en moi par quelconques moyens le désir que j'ai de lui être réellement utile, et l'amitié, si j'ose la nommer comme cela, que j'ai vouée jusqu'à lui être même souvent presque à charge, à une mère dont je sens le prix, et à une femme dont je connais les talents et le coeur. Me voilà actuellement dans la capitale, comme j'ai eu l'honneur de lui marquer hier par une estaffette; je n'ai encore parlé qu'à quelques Messieurs et à Pergen et à Hadik. Je vois déjà d'avance que l'ouvrage sera immense ici, outre la confusion des affaires mêmes il règne déjà un esprit de parti ici qui est affreux. Le pays paraît rempli de bonne volonté, le paysan est un malheureux qui n'a rien que la figure humaine et la vie physique. Le petit noble est pauvre aussi, mais espère beaucoup dans la justice qu'on lui administrera contre les grands qui l'opprimaient. Le grand, celui-là est mécontent sans doute, mais il fait bonne mine dans ce moment. Je tâche d'être assez poli envers tout le monde. Pour les femmes, je ne les ai vues qu'une fois encore à l'assemblée hier chez Hadik; elles paraissent toutes sortir de Paris, parlant le français, très-bien mises, coiffées un peu en comédiennes, avec du rouge. Voilà les belles d'ici, entre lesquelles une Madame Potocka est venue expressément de Varsovie pour me voir.

Je suis enchanté que V. M. vive dans le monde. Elle trouvera certainement que les premières résolutions passées, l'on s'y fait, et que cela devient un soulagement. Pour moi, je puis lui jurer en honneur que depuis le 6 de mai jusqu'à présent, et probablement jusqu'à mon

retour que je n'entrevois encore qu'au travers d'une infinité d'ouvrages, je n'ai pas eu un quart d'heure à moi, et que je puisse dire avoir à m'amuser, ni en société quelconque, ni en promenade, ni en lecture, ni en spectacle, musique, bal ni chasse, enfin rien qu'applications spirituelles ou corporelles, à la table à écrire, à dicter, à voyager et à écouter des plaintes, voilà avec un court repas et un sommeil assez mesuré toute ma vie. Elle coûte à faire, mais le vin est tiré et je vais commencer à nouveaux frais. Je lui baise très-humblement les mains et la supplie de me croire pour la vie

son très-humble et très-obéissant fils

JOSEPH.

La nouvelle de la mort du général Weissmann des Russes est hors de doute. Voilà apparemment la campagne finie. Ils ont beaucoup risqué; l'armée aurait dû être perdue entièrement; c'est jouer d'un grand bonheur.

Je ne suis pas content de la santé de Nostitz [1]); si cela empirait, il serait obligé à se retirer; cela est très-réel et certainement point imaginaire.

[1]) Entweder der Oberste Lehensrichter in Böhmen, Graf Franz Anton Nostitz, welcher im Jahre 1782 zum Oberstburggrafen in Böhmen ernannt wurde und im Jahre 1794 starb, oder, was wahrscheinlicher, der Feldmarschall Lieutenant Graf Moriz Nostitz, der im Jahre 1796 als Feldmarschall und Präsident des Hofkriegsrathes starb.

CLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Lemberg, ce 1 août 1773.

Très-cher frère. Je viens de recevoir vos papiers et vous en rends bien des grâces. Me voilà donc au milieu des Sarmates; il est incroyable tout ce que l'on trouve à faire ici, c'est une confusion qui n'a pas son semblable; des cabales, des intrigues, une anarchie, enfin une absurdité de principes même; jugez ensuite de l'exécution. Je compte partir d'ici dans trois ou quatre jours pour faire la tournée exacte des confins. Voici ma marche-route que je vous envoie. Si vous appreniez par hazard quelque chose de l'opinion que le public polonais a de moi là dans vos environs, vous me feriez plaisir à me le marquer, pour que je me puisse régler en conséquence. Mon second séjour sera plus long que celui-ci, et je tâcherai de revenir bien chargé à Vienne de tout ce que je croirai faisable et nécessaire pour cette nouvelle besogne. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse.

CLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Me voici déjà douze jours de retour et je n'ai pas encore un seul point de répondre, tant au gouvernement de Lemberg qu'au commandement général; par conséquent je ne puis rien commencer encore. En attendant je paie les arrérages et me suis mis à relire les affaires résolues et traitées pendant mon absence, dont il y a bon nombre. Les affaires des Jésuites sont toutes confiées à une commission qui ne fait rien; les messieurs s'en vont promener à leur commodité pour des mois entiers sur leurs terres déjà en avril. J'avais lu toute la bulle qui nous avait été envoyée d'Espagne; j'ai écrit alors, j'ai pressé qu'on fasse quelques dispositions. Point; l'on a laissé les choses comme elles étaient, enfin j'ai pourtant extorqué une commission. L'on y a établi des principes et décidé ce qu'il y aurait à faire; S. M. avant mon départ l'approuve. Croyez-vous que pendant ces quatre mois l'on ait fait la moindre chose? Point; on a été surpris par la bulle, sans disposition préalable, et au lieu de la retenir et d'en différer la publication jusqu'à ce qu'on aura pris ses mesures, l'on se presse de la publier à Vienne pendant que l'on ne peut la mettre en exécution dans les provinces, et voilà actuellement plus de trois semaines que dans Vienne les Jésuites sont dissous, et

qu'à Presbourg, Prague, Brünn et même à Neustadt ils existent comme auparavant et existeront encore, Dieu sait combien de temps, parce que je vois (ne me mêlant en rien) que personne ne presse.

Nous allons vous envoyer une petite femme malade; c'est la Esterházy [1]), fille de la princesse Batthyany [2]). Elle est très-incommodée de la poitrine, crachant du sang et très-affaiblie. Elle passera cet hiver en Italie, elle compte commencer par Padoue et n'est pas bien sûre encore si elle ira jusqu'à Pise, pour où je l'ai beaucoup pressée de se rendre. Je souhaite plus que je n'espère son rétablissement. C'est une brave petite femme que je vous recommande bien sincèrement. Vous la connaissez; elle emmène avec elle sa fille [3]) qui est charmante et qui est un vrai prodige pour son âge. Je ne sais si vous passerez cet hiver à Pise; si cela était, cela serait d'autant plus heureux pour elle.

Adieu mon cher frère et ami! A propos; S. M. attend avec impatience que vous lui marquiez des conditions et des détails sur Colloredo que vous voulez prendre pour Ajo de vos fils.

Ce 23 septembre 1773.

[1]) Maria Theresia, geborne Gräfin Erdödy. Im Jahre 1745 geboren, vermählte sie sich im Jahre 1763 mit dem damaligen Grafen, späteren Fürsten Paul Anton Esterházy. Sie starb im Jahre 1782 und war die Mutter von vier Kindern, worunter Fürst Nicolaus, Grossvater des jetzigen Fürsten, und Fürstin Leopoldine, welche mit dem Fürsten Anton Grassalkovics vermählt war und erst vor einigen Jahren starb.

[2]) Maria Antonia, geborne Gräfin Batthyany, Gemahlin des Grafen Nicolaus Erdödy, nach dessen Tode sie sich mit ihrem Oheim, dem Feldmarschall Fürsten Carl Batthyany wieder vermählte.

[3]) Die ältere Tochter, Maria Theresia, geboren 1764, später vermählt mit dem Grafen Franz Csaky.

CLXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Le désir de vous voir, et une tournée qui me reste absolument à faire à Trieste et ensuite en Croatie, m'engagent à vous proposer s'il pouvait vous convenir de venir l'année prochaine seulement pour quelques jours, qu'on pourrait justement prendre dans le temps de l'ascension, à Venise. Nous verrions la solennité, resterions quelques jours ensemble, puis vous retourneriez chez vous et moi de même je continuerais par Trieste ma tournée. Si vous y viendrez, j'inviterais aussi l'archiduc Ferdinand, et par conséquent nous aurions le plaisir de nous voir tous trois réunis dans un lieu qui avec cela exciterait à cause de l'ascensa, que personne de nous n'a encore vue, notre curiosité. Dites-moi sans compliment ce que vous en pensez; vous sentez bien que l'incognito le plus rigoureux devrait exister.

Vienne, ce 18 octobre 1773.

CLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Enfin vous aurez, à ce que m'a dit S. M., les propositions et conditions de Colloredo pour la charge que vous comptez lui donner de gouverneur chez vos fils. Les choses vont lentement chez nous, et plût à Dieu qu'elles ne fussent que de cette espèce, mais c'est de même dans les plus grandes et les plus pressantes affaires. Dum Romae consulitur, Saguntum perit, voilà le cas dans lequel nous nous trouvons presque continuellement. Rien de nouveau à vous mander; nous commençons à mettre la main à l'oeuvre aux arrangements de Galicie, mais imaginez quelle lenteur! L'on doit aller point par point, et il y en a 154, et à chacun un raisonnement à part de la chancellerie d'Etat qu'il faut éclairer, combattre, et dont il faut refuter les idées théorétiques pour les réduire à de la pratique.

Ce 21 octobre 1773.

CLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, quoique ce soit le courrier assuré, je n'ai que cette réponse à vous envoyer que nous comptons faire au mémoire de Russie que je vous ai envoyé. Je serais trop long si j'allais vous détailler toutes les peines que nous avons ici. Je suis le bouc de l'iniquité parce que je dis vrai et que je relève les abus! Quel besoin n'aurais-je pas dans de pareils moments de vous, mon cher et seul vrai et sincère ami! Que ne donnerais-je pas si je pouvais dans votre cabinet vous conter mes misères, trouver dans vos conseils aide et consolation. Mais laissons là ces idées, en général les choses sont dans une telle confusion que je ne sais comment on en sortira, et au milieu de tout cela le prince de Kaunitz veut quitter [1]) et ne quittera pas, mais tout

[1]) Kaunitz hatte am 7. Dezember 1773 der Kaiserin geschrieben: Que le temps que mon dépérissement m'oblige d'employer à faire encore peu de chose, ne prouvant que trop que de jour en jour je suis moins en état de pouvoir vaquer aux fonctions de ma place avec l'activité désirable, je croirais manquer à ce que je lui dois si je lui dissimulais qu'il pourrait être de son meilleur service qu'Elle eût la bonté de me donner un successeur le plutôt que possible. Je la supplie d'envisager avec sa bonté ordinaire cet épanchement de coeur, et je me recommande à sa haute bienveillance, dont j'espère ne pas m'être rendu moins digne que tout autre de ses serviteurs depuis près

reste en arrière, rien ne se fait, l'on se tue pour rien et les affaires vont tous les jours plus mal.

Adieu, je ne veux pas en dire davantage; je vous embrasse de même que votre chère épouse.

Ce 9 décembre 1773.

---

de 33 ans que je la sers et que j'ose dire avoir été attaché à son auguste personne tout autrement très-certainement qu'aucun de mes collègues.

Hierauf antwortete Maria Theresia noch an demselben Tage eigenhändig: Votre billet ne m'a pas étonné ni surpris, mais bien sensiblement affligé. Je m'y attendais depuis quelque temps après ma propre situation. Je ne peux ni ne veux accepter ce que vous souhaitez, et dois en conséquence l'ignorer, mais je m'attends de votre attachement et même amitié que vous ne m'abandonnez pas dans ma cruelle situation. Voyons s'il y a encore moyen de sauver l'Etat, de ne pas perdre 33 années de service pénible et fidèle que nous lui avons rendu ensemble, et s'il n'y a moyen, quittons ensemble, mais pas autrement et comptez sur mon amitié, estime et reconnaissance, comme je compte sur votre attachement.

Marie Thérèse.

Hierauf bezieht sich auch ein eigenhändiges Schreiben Josephs an Kaunitz vom 9. Dezember 1773. Es lautet: Mon cher prince. S. M. m'ayant envoyé votre minute de réponse avec un petit billet qui ne contenait autre chose, si non de me dire qu'elle l'approuvait et que dès que je l'aurais lue, que j'eusse à vous la renvoyer, ce que j'exécutais sur le champ, croyant qu'elle vous avait fait connaître de bouche ses intentions. Quant à moi, je ne saurais rien y ajouter, et vous prie, mon prince, de croire vrai et sincère l'estime et la confiance dont ici je vous assure et qui prend une source intarissable dans le caractère et l'esprit que je vous ai vu depuis que j'existe, employer si utilement pour le bien de la monarchie et d'une mère qui seules font tous mes voeux. Adieu.

Joseph.

CXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Quoique j'ai eu le bonheur de m'ouvrir avec la plus grande véracité et cordialité de bouche ce matin à V. M., je croirais néanmoins manquer à mes devoirs envers Elle comme ma Souveraine et la plus gracieuse des mères, si je ne lui répétais ici par écrit et par conséquent lui fournissais la preuve la plus authentique de la vérité et sincérité de mes sentiments, dont Elle fera ou ne fera pas l'usage qu'Elle jugera le plus à propos à son service et à sa tranquillité.

Ce n'est pas d'aujourd'hui (V. M. daignera s'en ressouvenir) que j'ai craint, que j'ai prévu les difficultés presque insurmontables que ma situation et l'emploi que V. M. me donnait, causeraient. Elle et Dieu sont mes témoins que j'en ai prévu au moment qu'Elle ne voulait pas que la charge de corrégent ne fût qu'un vain titre. Toute l'amertume, mes prières alors, celles que j'ai réitérées ensuite, enfin ma conduite, tout a été à mon avis analogue. J'ai prévu que vu ma situation et peut-être ma façon de penser, je ne pouvais jouir le rôle de feu mon auguste père. Qu'ai-je fait? J'ai tâché et à voyager et à m'éloigner même de l'intimité si précieuse de la ten-

[1]) Abgedruckt als Beilage zu Karajans Aufsatz: Maria Theresia und Joseph II. während der Mitregentschaft.

dresse de V. M. J'ai soutenu cette distinction dans la signature, j'ai cherché la dissipation, enfin j'ai compté soigneusement toute idée, comme si j'avais du crédit sur l'esprit de V. M., sachant bien qu'on tâcherait de m'en faire abuser, et que deux volontés ne peuvent jamais rester unies si parfaitement, sans donner de l'incertitude et ouvrir par là la porte aux cabales, intrigues et partis. Dans ces principes j'ai agi en toute occasion, et si j'ose le dire, ce n'est qu'Elle que j'ai eu à combattre qui, soit par peu de confiance en ses lumières, délicatesse de conscience, dégoût, abandon, a souvent fait l'imaginable pour me faire oublier qui je suis, et pour mettre en doute les gens sur ma situation. Si j'ai donc souvent outré mes précautions, et si, en ayant son bonheur, son service, sa tranquillité seule en vue, j'ai eu le malheur de lui déplaire, je lui en demande très-humblement pardon, et l'intention doit faire mon excuse. Je ne puis lui cacher que les choses paraissent détraquées, et que la machine immense du gouvernement de la monarchie ne va pas comme elle devrait. Il est inutile d'en éplucher par ci et par là les petites raisons et causes; qu'Elle permette que, rempli de confiance en ses bontés, je ne lui cache pas qu'en commençant par nous deux, il me paraît que nous ne faisons pas ce que notre situation exige. Qui-suis-je? C'est ce que je ne cesse de me dire et que j'espère n'avoir jamais oublié, aussi pas que qui Elle est. En fait-Elle de même? Ses bontés l'aveuglent sur le premier, et son dégoût sur le second. Elle me croit toute autre chose que ce que je puis et dois être. Elle ne me rend pas de justice, si Elle me croit ambitieux ou désireux de commander. Je voudrais de grand coeur n'en avoir jamais pas même à

craindre la perspective. Cela est vrai, Dieu est mon témoin! Elle est aveugle sur mon compte, si Elle me croit autant de talents et génie, capable de diriger les plus grandes affaires. J'en suis en honneur très-éloigné, paresseux de ma nature, peu appliqué, superficiel, léger, je dois dire à ma honte que peut-être j'ai plus d'écume que de fond, et que hors mon zèle et ma droiture, quand il s'agit du bien de l'Etat et de son service, que rien n'est bien solide chez moi. Mais sur ces deux points je crois être à toute épreuve. Ainsi mes opinions, mes avis d'abord ne sont que ceux d'un de ses serviteurs, qui n'a d'autre droit à les donner, que les ordres et la demande qu'Elle lui en fait; ils ne doivent donc pas compter pour autre chose que si on en trouve les raisons convaincantes, c'est à Elle à décider sans appel et à nous à lui donner notre avis sans considération quelconque, tel que nous le croyons le meilleur. Je puis lui jurer avoir toujours agi comme cela, mais qu'Elle permette de lui dire que c'est Elle qui souvent n'a point voulu se décider et ni adopter ni rejeter les différentes opinions qu'on lui présentait. Les motifs qui l'ont fait agir, s'ils sont de méfiance en Elle-même, sont injustes, car je puis l'assurer sans flatterie dont ce papier ne peut pas, qu'Elle n'a jamais, quand Elle a agi par Elle-même, donné à faux. S'ils sont de confiance partagée, ils sont aveugles, car Elle a trop d'esprit pour s'aveugler au point de confondre mon inexpérience avec la réputation et les talents et ressources d'autres ministres qui depuis tant d'années méritaient sa confiance et se sont acquis celle de l'Europe. Si Elle craint de me faire de la peine, qu'Elle soit persuadée qu'aucunement entêté sur mon opinion, je ne veux que le bien et de pouvoir me

croire irréprochable vis-à-vis de moi-même; qu'Elle rejette mes idées, je l'assure, que je n'en aurais la moindre peine, mais si Elle me les demande, qu'Elle permette que la conviction et mon intellecte soient seuls mes guides. Pour ne pas l'ennuyer davantage avec des sentiments, dont Elle doit avoir vu les effets journellement, qu'Elle permette de lui demander pour le bien de l'Etat, pour sa tranquillité, pour mon bonheur et pour celui de tous ceux que cela regarde, une grâce: c'est qu'Elle daigne regarder moi et tous ses ministres pour ses conseillers et serviteurs, et que nous ne comptions pour autre chose que pour demander et exécuter ses ordres. Voilà notre seul et unique devoir. Tout ce qui se fera dans quelconque genre, doit émaner d'Elle. Elle seule peut être le centre commun, c'est là que tout doit fluer et refluer tout. Comme nous ne pouvons avoir que des opinions et non des volontés, Elle ne peut avoir que des volontés et non une opinion. Elle sentira Elle-même quelle confusion que cela fait, quand on suppose, ou lui entend même dire que des choses se font contre son gré, son sû, ou son avis; qu'Elle ne se mêle point de ce département, et autres pareils propos. Si les personnes qu'Elle a actuellement, sans m'excepter, par quelconque raison ne soient pas dans le cas de la servir ainsi, qu'Elle en change! Si moi, vu ma naissance, vu les droits que la nature et mon bonheur me donnent plus sur son coeur que sur les royaumes, lui sois incommode ou qu'Elle trouve du danger à avoir mes avis ou de l'inconvénient à m'employer, si mon personnage lui éloignait des hommes, cent fois plus utiles et plus capables, qu'Elle m'accorde au nom de Dieu et de sa réputation, de son devoir et de sa tendresse, l'éloignement que je désire.

Personne de mes prédécesseurs, de mes contemporains, de mes collègues, héritiers présomptifs, ne sont employés, pourquoi dois-je l'être? Qu'Elle me laisse à mes affaires d'Empire, à des livres et à des amusements honnêtes, je ne désire rien d'autre, et pourquoi, en me privant de la vie douce qu'ainsi je mènerais, me jeter avant le temps dans tous les embarras du gouvernement, et me laisser encore le doute cruel et affreux que peut-être c'est moi malheureux qui, sans le vouloir, en me rendant la vie odieuse, en m'occupant des choses les plus désagréables, je sois néanmoins l'instrument et une cause des peines de V. M., des confusions, du désordre, du mécontentement et dégoût, et peut-être perte de ses ministres. Je n'aime qu'Elle au monde et l'Etat; qu'Elle décide, qu'Elle fasse! Si je ne pensais qu'à moi, je sais bien ce que je ferais! Je suis à ses ordres pour la vie.

Le 9 décembre 1773.

CXCI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

En réponse au billet du 9 décembre 1773.

J'ai commencé depuis le billet que vous m'avez écrit en dernier lieu, à revivre avec une sorte de confiance, et je n'ai fait que penser comment profiter de ce moment où votre coeur revient à moi, pour ranger solidement nos affaires internes qui sont dans un triste état. Je suis prête

à vous abandonner le tout, sans rien me réserver, à me retirer même, soit ici ou ailleurs, mais vous m'avez si souvent assurée de ne pouvoir soutenir cette idée. Je vous la propose encore une fois comme une chose qui seule pourrait me tranquilliser et consoler. S'il vous importe de me conserver, c'est l'unique moyen. Ne craignez jamais aucun regret de ma part. Je n'ai que trop éprouvé ce que c'est le monde pour ne pas le quitter avec le plus grand empressement. Deux choses m'arrêtent; votre opposition et l'état de nos affaires que je trouve en si mauvais état, que je ne voudrais pas vous en charger seul dans cet instant contre votre gré. Aussi découragée que vous me voyez, je me sens ranimée et je retrouve en moi le même sentiment qui ne m'a jamais quitté dans les plus accablantes occasions, si je puis compter sur votre secours, si vous voulez m'aider de vos conseils. Puisque vous ne voulez pas ordonner vous-même si vous voulez me soutenir dans l'immense travail dont je suis accablée, je dois vous avouer que mes facultés, la vue, l'ouïe, la promptitude baissent furieusement, et que le défaut que je craignais toute ma vie, c'est l'irrésolution accompagnée du découragement et du manque de sujets de confiance. Votre abandon, celui de Kaunitz, la mort de tous mes conseillers intimes, l'irreligion, la dépravation des moeurs, le jargon qu'on parle à cette heure et que j'entends avec peine, tout cela sont des causes bien plus que suffisantes pour m'accabler. Je ne sais donc rien de mieux que de vous charger de travailler avec qui vous voudrez à l'arrangement d'un conseil d'Etat, capable de me soulager, en revenant à la première idée de former des principes de gouvernement, sans faire des changements dans les

dicastères et personnes. Je ne saurais vous proposer aucun. Kaunitz et Blümegen ayant eu part au conseil d'Etat depuis son établissement, pourraient vous informer au mieux. Je mets pour base votre ouvrage sur un meilleur arrangement, de même que l'autre *über die Länderstellen und bessere Einrichtung der Kreisæmter.* Si vous voulez me conserver, c'est par ce moyen unique que je vous propose. Je ne puis voir périr l'Etat par ma triste situation; je ne puis en sortir que par votre secours. Je vous promets toute ma confiance, et j'exige même de vous de m'avertir tout de suite si vous me trouviez en défaut. Cela ne pourra être que par méprise et nullement volontairement. Vous aimiez ci-devant tant l'Etat; vous vous réserviez seul pour lui; qu'est ce qu'est donc devenu cette juste ambition? J'ai souvent gémi sur cet objet unique qui vous arrachait au sein de votre famille, à votre bonheur; même devais-je encore éprouver ce malheur, qu'à peine ayant imposé à ma raison, mon coeur se taisait sur tout ce qu'il pouvait souhaiter. Dans ce moment, dis-je, qui m'a coûté presque la vie, je vous retrouve du moins plus occupé de l'Etat. Aidez donc une mère qui n'a d'objet que vous depuis trente trois ans, qui vit désolée et mourra de même, si elle voyait perdus tous les soins et toutes les peines de sa tendresse. Dites-ce que vous voulez que je fasse, rien ne me coûtera dans la cruelle situation que je souffre depuis six ans.

CXCII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Le courrier Schöpfer m'a remis le paquet contenant les papiers que vous avez bien voulu me renvoyer. Je vous en suis infiniment obligé, de même que du contenu de votre lettre qui réellement me touche, n'ayant rien de plus cher ni de plus sacré au monde, après mes devoirs, que votre amitié. Pour ici tout est encore dans la plus grande fermentation, rien de décidé, point de parti pris, sur rien. Mais *silentium* sur cet article, parlons de Noverre. Savez-vous qu'il compte roder, l'année qui vient, dans les principales villes d'Italie jusqu'en octobre, où il est engagé à Milan. Je ne doute point qu'il ne vienne aussi à Florence; il mène avec lui une petite troupe qui doit faire la partie essentielle de ses ballets.

Le maréchal, ce que bien me fâche, a encore craché du sang à Montpellier, en petite quantité à la vérité, mais néanmoins bien distinctement. On l'a saigné et mis au lait d'ânesse.

Ce 13 décembre 1773.

1774.

CXCIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, quoique ce soit un courrier assuré, je n'ai le temps que de vous dire un mot. Depuis huit heures du matin jusqu'à quatre je n'ai pas quitté mon bureau; j'ai ensuite avalé à la hâte un dîner et je m'y suis remis jusqu'à présent qu'il va être huit heures bientôt. C'est la régulation des urbaires et différents autres projets qu'on veut faire dans l'approvisionnement de l'armée, qui me donnent outre le courant tant d'ouvrage.

De nouveau il n'y a rien. On nous chicane de la part de la Russie encore sur notre frontière de Galicie, mais je crois que pourvu qu'on tienne ferme, qu'à la fin on l'emportera. Le carnaval a fini et Noverre est perdu; c'est un coup terrible porté aux belles et dont elles parleront avec désespoir pendant trois jours, pour n'y plus penser dans huit.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse. . . .

Ce 17 février 1774.

CXCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

(Wien, 12. März 1774.)

En vous remettant tous les papiers et opinions sur votre grand ouvrage, vous verrez que celui de Kaunitz qui pouvait mieux entrer en matière que tous les autres, et qui est accoutumé à dire la sienne avec cette confiance et clareté que nous aimons et exigeons, rencontre presque en tout avec la vôtre. Je vous prie donc de vouloir mettre en exécution le second projet à remettre le conseil d'Etat, qu'il puisse nous soulager et être utile, car pour le premier objet de cabinet, je vous avoue que je ne saurais y accéder. Tout ce que vous ferez, me sera agréable; je vous prie seulement: pas plus de délibération ni circulation. Si vous voulez avec Kaunitz seul ou avec Hatzfeld ou même Blümegen, comme un ancien conseiller du conseil, parler, consulter, je n'ai rien contre, mais ce dont je vous prie, c'est de mettre tout en train avant votre départ, vous avouant ingénument que ce poids me devient trop fort, et que je laisse aller bien des choses, ne pouvant plus. J'en ai vu les inconvénients et m'en fais de justes reproches, et cette agitation me rend après

[1]) Abgedruckt bei Karajan.

encore moins capable de faire cette rude besogne. Si vous aimez l'Etat, si vous m'aimez, secourez-nous; vous en êtes bien capable. C'est donc dans ce moment mon unique consolation.

CXCV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Vous saurez déjà la mort du Roi de France; c'est un événement qui peut avoir une influence infinie dans les affaires publiques. Nous n'en avons encore que la première nouvelle, et nous mettrons le deuil après-demain, sans néanmoins avoir des obsèques publiques. Je ne suis pas sans inquiétude pour ma soeur; elle aura un rôle difficile à jouer, pourvu qu'elle ne se laisse pas entraîner à se mêler des affaires et intrigues de cour qui seront nombreuses. Si justement je m'étais trouvé à Paris, cela aurait été une embarrassante histoire, et le Roi mort, il ne me restait que des chevaux de poste à demander pour me sauver bien vite hors de tout ce tracas. Je suis bien charmé que vos enfants continuent à se bien porter. Madame d'Esterházy est arrivée ici bien portante à la vérité, mais point engraissée de son voyage. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement . . .

Ce 19 mai 1774.

CXCVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, par laquelle vous me marquez le rétablissement parfait de vos chers inoculés. J'en suis bien enchanté et vous en fais mon plus sincère compliment. Les dernières nouvelles de France sont que Madame du Barry a été mise dans un couvent et son beau-frère arrêté au château de Vincennes, que M. M. du Muy et de Maurepas ont été appelés à la cour, que le nouveau Roi a ordonné sans pompe les funérailles de son grand-père, qu'il veut avoir conseil tout de suite avec les mêmes messieurs qui étaient en place, sans attendre les trois semaines de quarantaine. Je souhaite que tout tourne à bien et que surtout notre soeur ne se mêle pas des intrigues de cour. Ce serait son malheur; je le lui ai bien conseillé, et cette punition de la Barry ne me plaît pas. A quoi bon, il fallait la laisser en liberté et dans l'oubli.

Adieu mon cher ami; vous me rendez justice, en ne doutant pas de la sincérité de mon amitié pour vous, qui est aussi vraie que constante. Je vous embrasse tendrement....

Ce 24 mai 1774.

CXCVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre [1]). Vos réflexions sur la situation de notre soeur, la Reine de France, sont marquées au coin de votre esprit et juste façon de penser que je vous connais depuis que vous existez. Je suis flatté de pouvoir dire que j'ai pensé de même et que je lui en ai écrit en conséquence. Dieu veuille que cela serve et fructifie, mais vous observez très-bien que de tenir fermement le propos de ne se mêler de rien, ne sera pas facile et exigera une constance et une exactitude dans toutes ses démarches, dont une jeune personne comme elle n'est presque pas susceptible. Je lui en ai bien prêché la nécessité, et peut-être que je suis le seul à le lui dire. Je ne garantis pas que des personnes que nous respectons, dans leurs lettres écrivent de même. Il suffit d'avoir en honnête homme fait tout ce qu'on pouvait et tout ce qu'on croyait pour le mieux.

Je souhaite que Colloredo vous contente, mais ce n'est pas des préliminaires à le juger; dans une couple d'années il faudra voir, pourvu que les subalternes que vous choisirez, soient bons, car il a besoin d'aide, tout comme je le crois exacte et assidu à suivre vos préceptes.

[1]) Dieses Schreiben Leopolds ist nicht mehr vorhanden.

L'envoyé turc arrivé occupe toute la ville; l'on court le voir, les dames se laissent caresser au visage par les valets et marmitons de sa suite sans s'en fâcher. Pour moi qui en observateur vois ces choses, cela me donne vraiment la comédie.

Vous pouvez imaginer tout ce qu'on a dit de France et tout ce qu'on en débite encore des bulletins à force qu'on lit dans les sociétés, sur lesquels l'on scrute, l'on approuve, l'on condamne, enfin jamais je ne suis plus content, que lorsque des événements mettent tout le monde en mouvement, et que je suis tranquille. Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 9 juin 1774.

CXCVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai vu par votre chère lettre qu'on se porte bien chez vous, c'est tout ce que je désire le plus ardemment. Pour de France nous avons eu la nouvelle du changement de ministère. Le duc d'Aiguillon a démis ses charges et M. de Vergennes qui est en Suède, a eu le département des affaires étrangères et M. du Muy celui de la guerre. Ma soeur jusqu'à présent se comporte à merveille, et je me flatte qu'au train qu'elle a pris, cela pourra être de durée. Pour ici notre nouvel arrangement avec le conseil d'Etat m'occupe beaucoup, et en revanche la ville ne parle que du Turc. Aujourd'hui il a eu son audience chez le prince Colloredo où il y a eu toute la

terre et moi aussi incognito, spectateur mêlé dans la foule qui m'amusait, des chrétiens bien plus que des sales musulmans. La coquetterie des femmes et le désir qu'elles ont d'être trouvées jolies, est incroyable; il y en aurait des volumes à raconter des sottises qui se font et se disent. Cela est bien instructif pour quelqu'un qui est intéressé à connaître sa nation.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 16 juin 1774.

CXCIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. La même sécheresse de nouvelles me prive encore aujourd'hui du plaisir de vous marquer quelque chose d'intéressant. L'on ne parle rien, l'on ne fait rien; je passe toutes mes matinées et après-dînées seul dans mon cabinet; vers les six heures je vais à Schönbrunn, ensuite de retour, je fais une promenade dans quelque jardin public ou je vais en compagnie. Je suis bien inquiet dans ce moment pour une de mes meilleures connaissances; c'est Madame de Windischgrätz née Erdödy [1]); elle souffre d'une oppression de poitrine, tousse

[1]) Josepha Gräfin Erdödy, Tochter des Grafen Nicolaus Erdödy und der Gräfin Maria Antonia Batthyany. Sie war vor ihrer Verheirathung mit dem Grafen Joseph Nicolaus Windischgrätz der Gegenstand der ersten Neigung des damals gleichfalls noch unvermählten Erzherzogs Leopold. Sie starb schon im Jahre 1777.

beaucoup, maigrit, et a par intervalles de la fièvre; on l'a saignée déjà deux fois; je crains beaucoup qu'elle ne devienne étique; ce serait un perte irréparable. Quand on a l'honneur de la connaître, on apprécie seulement tout le prix de son âme et la justesse de sa façon de penser. Je lui suis vraiment attaché et je souffre vraiment de son état, qu'elle supporte avec courage et presqu'avec indifférence. Vous avez été le premier à découvrir en elle ses qualités et agréments; cela fait honneur à votre discernement.

Adieu cher frère, embrassez votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre....

Ce 23 juin 1774.

CC.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Je viens d'arriver de mes camps et je trouve deux de vos chères lettres pour lesquelles je vous rends des grâces infinies. Le Pape est donc mort [1]); si cela se confirme que le Saint-Père ait été empoisonné, c'est une nouvelle histoire bien glorieuse pour notre siècle épuré. Vous avez raison de craindre l'impression que cela doit faire au Roi d'Espagne; j'ai plus peur que la tête ne lui saute que de ce que quelque chose de pareil ne lui arrive. Voilà donc les Romains derechef bien en agitation, et les Bourbons qui auront bien

[1]) Clemens XIV.

à travailler. Pour moi, sans y avoir autrement pensé, je crois que Marefoschi [1]) serait l'homme qu'il nous faudrait. Au fond notre conduite dans ce conclave sera, je crois, aussi passive que dans l'autre, et notre secret sera celui de n'en pas avoir.

Je suis revenu très-bien portant, mais avec un temps affreux. Le camp de Brünn a été entièrement dérangé par les pluies, et il a fallu sauver les régiments de l'inondation et les mettre pour quelques jours en cantonnement. J'ai été ensuite une couple de jours voir mon haras à Holitsch et faire le galant à Feldsberg [2]), où toute ma petite coterie se trouvait rassemblée. Me voilà depuis hier rentré sous le joug des affaires courantes, et j'ai à faire mes rapports des camps et un million de choses à coucher par écrit. Adieu donc, la bonne santé de votre incomparable épouse et de vos chers enfants m'enchante. Croyez-moi pour la vie....

Ce 6 octobre 1774.

---

[1]) Cardinal Mario Marefoschi aus Macerata, geboren 1714, ein bekannter Gegner der Mönchsorden.

[2]) Damaliger Wohnsitz der Familie Liechtenstein.

CCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Holitsch, le 2 octobre 1774.

V. M. me demande mon avis sur les limites de Pologne. Je m'empresse de lui marquer aussi bien que possible: la partie du Sbrutz [1]), celle de Dubienka et enfin Casimir sont les points les plus essentiels d'appui de toute la Galicie, et ceux qui par les Polonais sont les plus contestés. Céder de notre part sur quelques parcelles le long du Bug ou vers le confluent du San, c'est offrir à la république des lambeaux, qu'elle ne demande pas, pour garder ceux qu'elle veut ravoir, et c'est affaiblir notre droit. La partie de la Podolie jusqu'au Sbrutz est essentiellement nécessaire pour nous rendre indépendants pour les grains de nos voisins et pour faire vivre la capitale et le centre de notre royaume. Dubienka est nécessaire pour le transport des grains sur le Bug et pour tirer par l'exportation et importation des denrées et marchandises les avantages que le premier port, pour ainsi dire, qu'il y ait sur la rivière du Bug, donne. Casimir est essentiel, tant pour le commerce qui y peut fleurir, que par le passage que cela nous donne au delà de la

[1]) Kleiner Grenzfluss, welcher bei Okopy in den Dniester fällt.

Vistule, par la possession dans laquelle cela nous met, à chaque moment de troubles, de la ville de Cracovie, et par la situation avantageuse, qu'en cas de guerre avec le Roi de Prusse la possession de la Vistule et des magasins assurés dans Cracovie nous donneraient d'agir au dos de la Silésie, et par là d'attirer le théâtre de la guerre hors de la Bohème en Silésie et Pologne. Voilà les trois points cardinaux et essentiels de l'appui de nos limites. Sur des parcelles par-ci par-là il n'y a pas tant à dire; quoique pour bâtir une forteresse les deux rives du San sont essentielles, à deux lieues au moins, et que pour les communications internes, surtout pour la ville de Brody même quelques enclavures prises de la Volhinie paraissent être nécessaires.

CCII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Permettez, mon vrai et tendre ami, que je vous fasse une question; elle m'intéresse trop pour que vous la trouviez indiscrète, elle est trop importante pour que je la dissimule, et vous êtes trop raisonnable pour que je ne sois sûr d'une réponse vraie et sûre. Voici de quoi il s'agit. De plusieurs personnes j'apprends que, quoique vous ne soyez pas malade, que l'on vous trouvait néanmoins très-maigri, mauvais visage et affaibli. En voilà assez, je crois, pour vous en demander des nouvelles, et pour inquiéter un ami, un frère dont le coeur, l'amitié et l'estime vous sont connus. De grâce, répondez-

moi franchement et en ami; ne me cachez rien, mais en même temps délivrez-moi de la peine d'un doute aussi affreux. Quelle que sera votre réponse, comptez que je la garderai pour moi et n'en ferai usage vis-à-vis de personne. Il n'est pas de ma façon de penser d'aller gueuser par des alentours de vos nouvelles; je m'adresse à vous tout droit, vous croyant assez clairvoyant pour connaître, et assez de mes amis pour me dire sans détour les nouvelles de votre santé. Ainsi rassurez-moi, mon cher frère, et je vous croirai, ou dites-moi ce qui en est, et je vous promets de ne vous point trahir ni incommoder. Quelconque que sera votre réponse, je la regarderai comme infaillible après que je vous cite d'honneur, de tendresse et d'amitié.

Après ceci peut-il me rester quelque chose d'important à vous écrire? Puis-je penser à autre chose? Enfin voyons; les nouvelles de la paix sont encore tout incertaines que celles de nos arrangements définitifs avec la république de Pologne. Madame de Windischgrätz, dont vous m'avez annoncé l'heureuse arrivée, m'a fait plaisir, car je craignais bien le voyage pour sa poitrine. Je souhaite de tout mon coeur qu'elle se remette; c'est de ces femmes rares dont on devrait conserver et perpétuer la race, non de sa figure, mais de sa façon de penser, qui m'a toujours paru admirable.

Adieu; après un préambule comme celui que j'ai fait, rien ne peut s'ajouter. Vous jugerez bien si j'attends avec empressement votre réponse. Adieu, je vous embrasse....

Ce 20 octobre 1774.

CCIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. La mort du général Altheim [1]) qui avait le second régiment de carabiniers [2]), m'a fourni l'occasion de proposer pour propiétaire votre fils aîné à S. M., qui a bien voulu l'accepter et lui conférer le régiment. C'est le meilleur et le plus beau régiment sans contredit de toute l'armée. Je vous annonce donc cette bonne nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir, regardant votre fils comme le mien et comme celui qui devra être un jour l'usufruitier des peines que nous nous donnons mutuellement. Je me flatte que cela vous fera plaisir, et que le petit colonel ne sera pas intentionné à se faire moine, mais bien à apprendre ce grand art. Pour commandant de la même façon que Nostitz l'est du vôtre, je n'ai pu trouver un meilleur et un plus entendu que le maréchal Lascy, auquel ce régiment, outre le sien, sera dorénavant confié.

Mon cher ami, peut-il y avoir une occasion qui vous intéresse, qui ne me soit chère et précieuse? Jugez-donc de la satisfaction que j'ai, d'avoir pu vous être, comme je m'en flatte, agréable. Présentez mes respects à Madame

[1]) Der General der Cavallerie Graf Michael Anton Althan.

[2]) Das gegenwärtige Cuirassier-Regiment Kaiser Franz Joseph Nro. 1.

votre épouse et croyez-moi tous deux, en vous embrassant tendrement, votre. . .

Ce 2 novembre 1774.

CCIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre lettre m'a sensiblement touché par l'amitié que je puis dire méritée que vous m'y témoignez, et par son contenu. D'abord pour vous rassurer sur la sûreté de notre correspondance, je vous dirai que je l'ai brûlée tout de suite, ainsi que jamais on n'en saura quelque chose, et je ferai de même de toutes celles en ce genre que je pourrai recevoir. Mais mon cher ami, la description que vous me faites de votre santé, ne me plaît aucunement. Comment, hémorrhoïdes, hypocondrie, nerfs, tout cela vous fait maigrir, vous rend faible, et votre esprit souffre plus que votre corps! Voilà vos paroles, mon cher frère; permettez que je m'adresse à votre esprit, car pour tout le reste, Lagusius [1]) y pensera. Est-il possible, mon ami, que hors une condamnation divine, vous, le plus heureux prince, je puis dire de la terre, vu votre situation et encore plus votre caractère analogue à elle, vous vous croyiez malheureux. Si de quelconque

[1]) Georg Hasenöhrl von Lagusius, im Jahre 1730 zu Pfaffstätten in Niederösterreich geboren, Leibarzt des Grossherzogs Leopold. Er kehrte mit demselben im Jahre 1790 nach Wien zurück und starb dort 1796.

façon imaginable je pourrais la soulager, la changer, cette idée, parlez, voyez mon coeur et usez-en, je suis prêt à tout faire sans exception quelconque. Mais daignez éplucher une fois en comparant votre situation avec celle de tous nous autres; voyez la situation locale de votre habitation, croyez l'opinion générale que l'Europe a de vous, regardez votre bonheur domestique, votre femme, vos enfants; considérez la tranquillité de vos affaires, la facilité de les survoir, enfin mettez en valeur l'amitié tendre et l'estime parfaite de toute votre famille et de vos amis, en commençant de S. M., la liberté de toutes vos actions, la considération et l'amour de vos sujets, tout cela, où trouverez-vous un autre en Europe qui puisse s'y comparer? Je ne parlerai pas de moi. Et vous êtes triste, vous êtes trop sensible? Si quelque cause externe l'occasionne, dites-le moi et comptez que j'y mettrai tous mes soins à la lever, mais si uniquement elle provient de vous, de grâce, travaillons en commun à vous ôter cette source d'afflictions que je suis au désespoir que vous portiez avec vous. Expliquez-vous avec moi! Etes-vous mécontent des hommes avec lesquels vous avez à faire? Ne les épluchez pas tant, prenez vos systèmes inébranlablement et punissez ceux qui y contreviennent, mais ôtez-vous ces rapportages secrets qui vous donnent la méfiance de tout le genre humain, laissez-vous plutôt un peu tromper, que de vous tourmenter en vain à l'éviter entièrement. Ne soyez pas Héraclite des dépravations du genre humain, riez-en en Démocrite et allez votre chemin sans vous en laisser troubler. De grâce, mon cher frère, avec vos connaissances et votre agrément dans l'esprit, vivez en société, ne vous enterrez pas dans votre cabinet à vous

morfondre ou à vous promener seul, une canne à la main; cela vous est nécessaire, mais si vous aviez quelque chagrin dans l'âme, je sais que vous n'êtes pas confiant, avouez-le moi, connaissez mon attachement et mettez dans le sein d'un ami vos peines de quelconque genre qu'elles soient; que l'effort de l'aveu sera payé avec usure par la part que j'y prendrai, et par l'entier oubli dans lequel ils seront, et peut-être que même quelque bon conseil vous pouvait être utile; enfin je suis prêt à tout et même jaloux de vous être utile.

Votre conscience se trouverait-elle inquiétée par quelque chose? Votre ménage, aurait-il quelque nuance de trouble? Avez-vous quelque chose dans le coeur? Serait-il pris, malgré vous, irrésistiblement? Vos affaires, seraient-elles dérangées? Avouez-moi tout, mon cher frère, et croyez que je serai un mur. Mais si vous ne croyez pas que vous puissiez vous dissiper chez vous, faisons partie ensemble, allons au sacre du Roi de France et puis à Spaa, ou ensemble aux Pays-Bas et en Angleterre, ou venez ici, ou je viendrai chez vous, enfin tout m'est possible si je puis vous être utile. Je m'arrange tout de suite en conséquence, et mandez-le moi, je vous promets de tout arranger facilement, mais je ne puis vous savoir triste. Pardonnez tout ce griffonnage à ma tendre amitié; parlez-moi sincèrement, usez de moi, et surtout ne croyez pas que la moindre curiosité me fait agir. Je vous prie de me marquer exactement l'état de votre santé, et de me croire pour la vie...

Ce 10 novembre 1774.

CCV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1774.

Très-cher frère. Voici un officier qui vous portera cette lettre; je souhaiterais être à sa place et vous embrasser, car plus que la possibilité approche, plus je sens que cela me manque. D'ici les nouvelles les plus intéressantes sont l'incertitude dans laquelle nous sommes encore du règlement de nos limites en Pologne, tant vers la république que vers la Moldavie. Pour la première, les commissaires respectifs sont sur les lieux, mais pour toutes sortes de formalités l'on n'a point encore commencé l'oeuvre de la démarcation, et dans cette saison cela sera entièrement impossible. Pour du côté de la Moldavie, nous avons avancé nos frontières tout de suite après la paix conclue jusqu'aux bois appelés la Bukowina, pouvant prouver que cela faisait une appartenance de la Pokutie, et cela nous donnant des avantages incalculables, puisque cela nous ouvre communication directe entre la Transylvanie et la Pokutie, nous donne des frontières assurées, du bois, des paturages et une trentaine de villages. L'on crie beaucoup contre cette opération, mais comme nous nous chargeons seuls à vider à l'amiable ce différend avec la Porte, je ne comprends pas comment d'autres auraient à

le trouver mauvais. Au reste nous travaillons machinalement, car dans le vif l'on ne touche pas, et comme ces bonnes bêtes de somme, nous faisons tous les jours notre tâche. Il faudra pourtant sortir de cet engourdissement, car comme ça, cela ne peut aller bien à la longue.

Ma vie privée, mon cher ami, est assez uniforme et tranquille. Les premières impressions que le monde a faites sur moi et que j'ai fait sur lui, sont assez dissipées; je jouis de la compagnie, j'en tire avantage, mais je n'y mets en vérité que l'intérêt nécessaire pour qu'elle ne soit point insipide.

Le prince Orlow va venir à Vienne pour se rendre en Italie, ainsi vous allez voir ce grand homme. Quand ferez-vous donc un Pape? Ce n'est pas que j'ai besoin d'absolutions, mais bien de quelques dispenses qui me tentent beaucoup. Visconti [1]) le deviendra-t-il ou non; que croyez-vous? Ce serait un bon Pape et bien galant-homme. Adieu, mon cher frère....

---

[1]) Der Cardinal Anton Eugen Visconti, geboren in Mailand im Jahre 1713. Bekanntlich wurde nicht er, sondern Angelo Braschi erwählt, der als Pius VI. den heiligen Stuhl bestieg.

CCVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Quoiqu'un officier en courrier ne soit parti que ce matin avec une de mes lettres, je ne puis néanmoins dissimuler le plaisir que j'ai ressenti de recevoir la vôtre avec l'incluse du nouveau colonel. Voudriez-vous bien lui remettre ces quatre lignes de réponse de ma part. Je suis enchanté que cette idée m'ait réussi et vous ait été agréable. Vous me marquez les vrais moyens pour rendre à votre fils le métier de la guerre agréable. Je ne suis pas inquiet que, quand il verra une fois des troupes, qu'il n'y prenne un certain goût. Le métier est bien trop beau et son emploi si glorieux, que tout homme qui pense et sent le prix de la gloire, doit le trouver ravissant et l'unique qui reste à prendre aux grandes âmes.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 24 novembre 1774.

CCVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici un courrier assuré. Que votre chère longue lettre m'a fait de plaisir! Il y règne une vérité, une amitié qui vous fait autant d'honneur qu'elle me fait plaisir. Oui, je crois fermement tout ce que vous me dites; votre sensibilité m'est connue; c'est un défaut bien incommode mais bien satisfaisant, quand on se sent susceptible de sentir vivement toute chose. Votre bonheur fait le mien; sans que je vous sache heureux, je ne puis l'être. Jugez donc combien tous vos raisonnements justes et sensés, par lesquels vous me prouvez de sentir le bonheur de votre situation, m'ont enchanté. Oui, vous êtes fait et digne d'être heureux et tranquille, si vous le voulez; votre délicatesse de s'éloigner de vos chers enfants m'a enchanté. Si j'avais le bonheur d'être père, je penserais, je crois, comme vous, mais ainsi je profite des années pour voir et apprendre.

A propos, si vous trouvez bon qu'après Venise je fasse une petite excursion de peu de jours chez vous à Florence ou à la campagne où vous serez, vous pourriez vous épargner l'incommodité de venir à Venise, si cela vous gênait. Je vous joins ici la marche-route de ma tournée jusqu'à Venise. Dans cette ville, si nous restons quatre jours après l'ascension, je crois que cela sera bien

suffisant; ainsi nous serions pour le dernier de mai ou premier juin à Florence. Dites-moi, je vous prie, mais à moi tout seul, si l'on pouvait compter de pouvoir en trois jours aller par mer, si le temps est bon, de Livourne à Naples, et si en juin la saison et les vents sont ordinairement propices, de même que pour le retour. C'est réellement par spéculation que je vous demande ceci, n'étant aucunement décidé à faire cette course, et personne au monde n'en sachant encore seulement mes idées, mais cela me conviendrait plus que par terre, si je le pouvais faire, et vous devriez me donner des renseignements, comment une frégate à vous ou quelqu'autre bâtiment anglais me suffirait, car je serais sans suite et ne crains point les Barbaresques, puisque cela devrait être une espèce de surprise, si cela s'effectuait.

Nous avons un froid si horrible ici que je ne comprends pas comment, s'il dure, les pauvres pourront y résister. Adieu mon cher frère et ami....

Ce 8 décembre 1774.

CCVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Les postes se sont derechef arrangées, et j'ai reçu une de vos chères lettres. La façon flatteuse avec laquelle vous m'assurez de votre chère amitié, me fait trop de plaisir pour que je ne vous en témoigne toute ma joie et satisfaction. Oui, cher frère, l'on peut

être plus démonstratif, mais l'on ne peut pas vous être plus sincèrement attaché que je le suis. Ici il n'y a pas grande nouveauté; nous allons comme cela notre petit train tant bien que mal. Des arrangements militaires, j'en ai la tête remplie et ai même beaucoup écrit, mais le tout n'étant pas achevé, je ne puis encore en dire rien, reste à voir si S. M. les agréera. Pour moi, jusqu'à une heure passée je travaille tous les jours. Alors je sors, quelque temps qu'il fasse, prendre l'air; à trois heures je dîne, ensuite j'écris ou je lis des protocoles, à cinq heures je vais chez S. M., j'y reste jusqu'au chapelet, ensuite je reviens faire encore quelques expéditions ou un peu de musique; à huit heures ou après je sors en société, à onze heures ordinairement je reviens, traînant un peu en regardant les paquets arrivés, me chauffant à la cheminée le ventre, je ne me couche guère avant minuit. A sept heures je me lève, et cela recommence; un jour ressemble à l'autre. Mais dites-moi un peu, mon ami, comment avez-vous réglé vos heures? Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur....

Ce 22 décembre 1774.

1775.

CCIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir; votre façon de vivre me plaît infiniment, et la mienne, aux circonstances près que je ne suis ni père ni mari, lui ressemble. Pourquoi se déranger, puisque l'on a des titres et une charge pénible, du train de vie qui vous convient comme individu? Je n'en vois aucune bonne raison que celle, si elle est valable, que beaucoup d'autres dans notre cas l'ont fait et le font encore. Le bon sens, l'amour propre, la philosophie ne le dictent certes pas, pourquoi donc se laisser aller par autorité. Pour nous deux je vois que nous sommes au dessus de tout cela et que nous voulons jouir, vivre et faire nos devoirs le mieux que nous pouvons.

Adieu, demain part Giorgi, ainsi à une autre petite conversation. Je vous embrasse....

Le 12 janvier 1775.

CCX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici Giorgi qui retourne, et je ne puis rien vous envoyer qui vaille. S. M. m'assure qu'elle vous fait passer toujours les nouvelles des cours étrangères par extrait, et qui sont assez maigres bien souvent. Notre négociation amicale est entamée avec la Porte pour nos frontières le long de la Moldavie et Valachie. Je ne sais point encore ce qu'ils feront, et je doute presque qu'on vienne à régler définitivement quelque chose selon notre convenance, car autrement nous n'y entrerons pas.

Avec les Polonais il en est de même; tout est en suspens encore pour nos limites, et l'on ne peut engager la république à des idées raisonnables, surtout puisque les Russes ne veulent pas tirer à la même corde, et que le Roi de Prusse se fourre bientôt derrière l'un ou derrière l'autre pour le surprendre et obtenir ses buts sans en porter l'odiosité, et nous sommes trop lents, trop bons, trop fiers, derechef quelquefois trop timides, enfin cela ne me plaît pas. Je crois qu'il y a longtemps que selon mes idées tout serait définitivement réglé et arrangé.

In internis rien de nouveau; cela va son train. Je suis après à travailler à un plan d'amélioration militaire dans toutes ses branches; cela me mangera un grand temps, mais cela est nécessaire. Nous voulons simplifier aussi

les charges et les impôts, mais cette corde est bien délicate; je ne sais si on parviendra à la faire réussir.

Pour ma vie privée, je vous en ai déjà parlé si souvent; elle ne varie pas de même que ma tendre et sincère amitié pour vous.

Ce 13 janvier 1775.

CCXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Voici Dietz qui retourne et qui vous remettra cette lettre. Je crois qu'il a eu un peu la maladie du pays que nous appelons *Heimweh*, car il ne pouvait attendre le moment de partir. Je ne puis vous donner aucune nouvelle; nos affaires des limites sont toujours encore indécises et incertaines. Du Pape l'on ne sait rien encore, et à la fin on s'accoutumera presqu'à s'en passer, car les choses n'en vont pas plus mal. Je vous suis bien obligé pour votre chère lettre, et pour les nouvelles que vous me donnez de Madame de Windischgrätz. J'aime bien les longues promenades qu'elle fait; cela prouve qu'elle se porte infiniment mieux, car en partant d'ici elle n'aurait pas été en état de faire trois cents pas de suite, tant elle était affaiblie. C'est une femme d'un mérite rare, quand on la connaît, et à laquelle je puis bien dire n'avoir jamais vu une prévention, écoutant, voulant et se soumettant à la raison. Il n'y en a pas beaucoup parmi ce sexe qu'on dit enchanteur, qui sont dans ce cas. Ce qu'elles

désirent, fait loi pour elles. Pour moi, mon cher frère et ami, je vous dirai sincèrement que, plus que je les vois en détail, moins il me reste d'illusion sur leur compte. Ce n'est pas à tête rassise et par une suite de journées et d'années qu'on doit chercher, que les femmes plaisent; la paresse, la facilité, tout est contre elles, et ce n'est que l'impression et le fanatisme du moment qui prévaut chez ceux qui s'y attachent. Vous savez là-dessus mes principes, vous connaissez ma sincérité; je vous assure que je suis si libre à cette heure qu'un nouveau-né. Un moment de folie que je vous ai marqué une fois, s'est détruit tout de suite; je vais avec moins d'âpreté dans les sociétés. Pour les bals, hors un je n'ai point encore pu me résoudre à les fréquenter; je perds la nuit, j'abrège ma matinée, je m'échauffe, j'avale de la poussière. Je ne veux point faire l'amour, je ne veux pas non plus tenter de faire des nouvelles connaissances, ainsi je me couche sans troubler ma tranquillité.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse....

Ce 16 février 1775.

CCXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. J'ai reçu votre grande lettre; j'ai déjà entendu parler de ce libelle fait en Angleterre, mais comme cela ne fait guère d'impression, et que je suis de l'avis qu'il faut laisser dire tranquillement tout le monde ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils nous laissent faire ce que nous voulons, je n'en ai pas été autrement informé en détail. Si vous avez quelque crainte de me l'envoyer, gardez-le hardiment, j'en suis très-peu curieux.

Les affaires sont très-copieuses à présent, et je travaille du mieux que je puis à toute sorte d'arrangements militaires. Je crois que vous ne vous soucierez guère entre autre si votre régiment perdait ses cuirasses et devenait dragon; il le souhaite et je crois que, comme deux cuirassiers seront dans le nombre de devenir dragons, il pourrait bien être, si vous l'agréez, de ce nombre, sans que cela change quelque chose à l'uniforme, ni au rang et service.

Adieu, mon cher frère, n'en dites rien encore, car ce sont encore des idées crues. Je vous embrasse. . .

Ce 6 mars 1775.

CCXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Votre longue lettre m'a fait vraiment plaisir; les raisonnements que vous faites sur les femmes sont peints après nature et vus avec expérience et connaissance du coeur humain. Je pense comme vous là-dessus, et je crois aussi que de s'y attacher est le comble du malheur, mais de les voir, de les fréquenter, de voir leur petites manigances, cela est amusant, et j'avoue que je m'en donne souvent la comédie. Ce sont des brise-raison pour la plupart, et comme souvent elles ont de l'esprit, il est plaisant de voir comment elles habillent leurs sophismes et préjugés toutes les fois qu'on vient, la raison à la main, leur démontrer autre chose. C'est alors qu'au moment qu'elles sentent qu'on les mettrait, comme on dit, les pieds à la mer, qu'elles s'emportent, cherchent une autre querelle, s'attachent à un mot, enfin tournent la conversation de tout un autre côté pour avoir l'air d'avoir gain de cause.

Pour ici il n'y a rien de nouveau, je compte toujours partir mercredi de Pâques pour la Croatie; en attendant les règlements pour le militaire seront distribués. Adieu...

Ce 13 mars 1775.

CCXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Pour mon voyage tout reste fixé, et notre charmante entrevue, je ne puis l'attendre. Je ne pourrai néanmoins me trouver à Venise que pour le jour avant l'ascension, les objets que j'ai à voir étant trop multipliés. Je vous prie, sans en rien dire à personne, de vous arranger de façon qu'une de vos frégates se trouve dans les environs de Livourne les premiers jours de juin; peut-être que néanmoins je pourrais faire cette excursion à Naples dont je vous avais parlé une fois, mais la chose devrait être un secret pour tout le monde jusqu'au moment même du départ de Livourne. Adieu...

(14 mars 1775.)

CCXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Vous désirez savoir qui sera de ma suite pour aller à Florence. Ce ne sera qu'un seul de mes compagnons, ou Nostitz ou Colloredo, un valet de chambre, Brambilla, une couple de domestiques et un cuisinier avec son marmiton, voilà tout, avec un valet de

chambre et un domestique pour un de ces Messieurs. Il m'est très-égal, selon votre bon plaisir, d'habiter ou à l'Impériale ou à Florence. Prenez là-dessus vos aises en plein; je n'y viens que pour vous et votre chère épouse et famille. Pour tous les autres habitants et belles choses à Florence, je suis leur serviteur; pourvu que je sois avec vous, mon cher et doux ami, je suis content. Pour le jour de mon arrivée à Venise je ne crois pas que cela pourra être, vu la brièveté du temps, avant le 23 du mois de mai. J'ai déjà protesté contre tous les honneurs imaginables et fêtes et autres choses pareilles; nous voulons être en famille et laisser voir tout aux deux autres, et nous deux nous coucher dans une gondole, causer comme cela, en nous promenant dans les canaux de Venise. Adieu, mon cher frère, que ces moments seront délicieux! Je vous embrasse en attendant de tout mon coeur. . . .

Ce 16 mars 1775.

CCXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Mes chers et tendres amis. Que ne vous dois-je pas pour tous les témoignages d'amitié dont vous avez bien voulu me donner tant de marques pendant le court séjour que j'ai fait chez vous! La peine et la sensibilité que j'ai ressenties en vous quittant, m'ont fait voir avec un nouveau plaisir toute l'amitié que j'avais pour vous. Vous la méritez à si juste titre de tous ceux qui apprécient le mérite et la vertu; vous m'avez fait voir des enfants charmants et pour lesquels je me suis pris d'un tendre que

moi-même je ne connaissais point en moi. Présentez-leur mes compliments; que le précieux François, la chère Thérèse, l'aimable Ferdinand, le brave Charles, la toute ronde Marie Anne et le beau Léopold en reçoivent chacun selon son rang! Je les aime tous, mais je sens pourtant une grande différence dans les aînés qui doivent et peuvent sûrement un jour recueillir les fruits de nos peines.

Je suis arrivé en douze heures justes, sans presser les postillons, à Boulogne, et après avoir mangé un morceau et avoir fait la conversation au Padre Martino, à Marsigli et à tous les Baglioni, je suis parti et suis arrivé en cinq et demie au Ponte Lagoscuro, où je me suis embarqué sur le Bucentoro du juif Coën, qui est celui dont vous vous êtes servi. La chaleur et la poussière ont été insupportables, mais par les informations que j'ai prises des bateliers, ces bateaux-ci ne vont point à Aquileja, mais bien au Porto-Gruaro, d'où il y a une poste ensuite pour aller à Codroipo, et deux de là jusqu'à Gorice. Pour venir à Aquileja il faut sortir un peu des lagunes, ce qu'ils n'aiment pas. Ce griffonnage, vous le pardonnez au mouvement du bateau sur lequel j'écris. De Clagenfurt je compte vous écrire le reste.

Me voilà arrivé à Clagenfurt très-heureusement. Je suis très-content du chemin de la Ponteba, qu'il ne m'a fallu que vingt-quatre heures de chemin de Mestre jusqu'ici, ce qui est étonnant. J'ai été dix-huit heures sur l'eau et ai dormi à Pordenone et à Tarvis. Actuellement il est midi; je vais manger un morceau. J'ai vu la maison de ma soeur Marianne [1]) qui, comme le projet, n'a pas le sens commun, de même que la maison des orphelins. Je pars

[1]) Welche daselbst im Jahre 1789 als Aebtissin starb.

ensuite tout de suite pour Vienne, où je serai peut-être même demain vendredi au soir, ce qui serait en quatre et demi (jours), ayant dormi trois nuits et dîné chaque fois.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère famille, de tout mon coeur. . .

Clagenfurt, ce 29 juin 1775.

CCXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Très-cher frère. Me voilà arrivé le plus heureusement du monde ici. Je vous joins la liste exacte de mon voyage, que vous verrez avoir été assez leste et néanmoins commode, puisque nous avons dormi et mangé en route. Un courrier qui ordonnerait les chevaux et qui irait à cheval dans de certains endroits, pourrait sûrement en trois jours faire le chemin jusqu'à Florence, et cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'il me semble que cela nous rapproche et rend la possibilité de nous revoir d'autant plus facile.

J'ai eu le plaisir de débiter ici à S. M. toute ma marchandise; je lui ai communiqué une partie de tout l'enthousiasme dans lequel vous, Madame et tous vos enfants m'avaient mis. Elle a eu la bonté de me croire, et j'ai eu la satisfaction de jouir de tout son plaisir, et de vous le rendre, bien sûr que cela vous en fera. Oui, mon séjour, cher ami, m'a fait le plus grand bien, et que je serais heureux si j'avais pu contribuer à vous procurer de la satisfaction et de la tranquillité! Par la première

occasion sûre je me réserve de vous écrire toutes sortes de détails assez curieux que je ne veux confier à la poste.

Voudriez-vous bien présenter mes compliments à votre chère épouse? Je ne lui écris pas à part, sachant que tout est en commun. *Le ciambelle* sont arrivées très-heureusement; je les ai ajustées à la façon prescrite et S. M. les a trouvées bonnes; cela va leur donner du crédit j'espère. Adieu, je vous embrasse tendrement; mes respects à Madame et j'embrasse la petite troupe que j'aime tant. Adieu.

Ce 3 juillet 1775.

CCXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Mes chers amis. Depuis mon arrivé ici je n'ai pas laissé échapper l'occasion pour présenter à S. M. et à tout le public toute la satisfaction dont j'avais joui à Florence, et combien votre ménage et votre famille était respectable et aimable. Il me paraît que l'on m'a cru et que surtout S. M. est revenue de bien de préjugés dont je n'ai jamais pu trouver l'origine ni la raison. Je suis entré dans des longs détails de votre vie domestique, de sa simplicité et tranquillité. J'ai donné les assurances les plus positives de votre bonne santé, de votre vertu, délicatesse, et ce n'est que sur le trop d'application, souvent sans relâche, que je me suis récrié. Qu'aurais-je pu dire qui ne fût inimitable presque de Madame l'Archiduchesse? J'ai donc

laissé le libre cours là-dessus au respectueux enthousiasme que j'ai pour elle. Pour vos enfants j'ai fort assuré que la pâte m'en paraissait excellente, que leurs corps paraissaient sains et forts et leur esprit et intellecte proportionnés à leur âge, qu'enfin j'avais vu le germe de toutes les qualités imaginables, que la nature avait frayé un chemin que l'art de l'éducation n'aurait qu'à suivre et perfectionner. J'ai parlé en gros des difficultés que vous trouviez à faire un choix, et qui, aussi nécessaire qu'il était, n'en était que plus difficile. J'ai trouvé le moment à propos de placer un petit mot pour Mademoiselle Jadeau; la première planche est mise; je crois qu'effectivement S. M. pourrait la demander de vous comme en ayant besoin et non dans l'idée de vous en débarrasser; ce serait la meilleure façon, mais elle est un peu plus longue et je ne puis encore répondre de la réussite.

Pour les Allemands en général, j'ai bien combattu le préjugé qu'on a et que quelques misérables ont voulu établir, comme quoi vous ne les pouviez souffrir. J'ai assuré le contraire et j'ai ajouté que, si j'avais été à votre place, que certainement je n'aurais pas eu la patience et l'indulgence que vous avez eues, et que je les aurais renvoyés en vérité tout autrement que vous, et que la plupart de ceux qui y sont encore, je les arrangerais autrement. On m'a parlé de Lagusius; j'ai répondu tout court que vous en étiez content, c'est-à-dire de sa diligence et de son art, que pour le reste il jouait le Van Swieten, ce qui ne lui quadrait pas comme au défunt. Des Störck [1])

[1]) Mathäus Störck, Hofarzt des Grossherzogs Leopold. Seine Frau scheint bei den Kindern des Grossherzogs bedienstet gewesen zu sein.

j'ai assuré que vous étiez très-content et que surtout de la femme Madame me paraissait très-satisfaite. J'ai donc eu l'occasion par là de parler de l'égalité parfaite, en proportion toujours de l'âge, qui régnait dans les soins qu'on donnait à vos deux filles. J'ai dit que je croyais que vous chercheriez à trouver quelque bonne vieille dame pour mettre chez les petits enfants, plutôt pour une certaine représentation que pour en tirer quelque service réel. L'idée de laisser Charles avec les femmes S. M. a beaucoup goûtée; et elle croierait même qu'une année entière ne serait pas de trop, s'il restait avec elles encore.

Nous attendons mon frère Ferdinand pour samedi pour sûr, et on lui prépare des illuminations et autres petites récréations, toutes dirigées par le fameux Mayer; vous imaginerez facilement de quel goût cela sera. En attendant le séjour de Laxenbourg est triste et ennuyant à mourir; me voilà six jours ici et l'on n'est pas sorti une fois. Ah mon cher stanzone, mon beau stradone, où sont-ils? Que je les regrette! Où pourrai-je jamais en trouver les habitants, où de pareils enfants, où de pareils amis! Je vous embrasse donc de tout mon coeur tous, tant que vous êtes, et vous prie de me croire pour la vie....

(7 juillet 1775.)

CCXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 juillet 1775.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 30 de juin; je suis charmé que vous et votre famille se portent bien. S. M. m'a fait voir les cheveux que vous lui avez envoyés; je les ai reconnus tout de suite pour ceux de Charles à la couleur. Mais parlons un instant de l'arrivée de mon frère Ferdinand et de son épouse [1]), qui se fit avant-hier pour nous deux, et hier pour tous les autres à Laxenbourg. Je ne vous dirai que des choses que les autres ne vous diront pas, et qui pourront vous intéresser tous deux un instant.

D'abord S. M. avait passé deux grands jours à Neustadt à se morfondre, partie avec l'académie, l'évêque [2]), le prélat [3]), toute la noblesse et Dietrichstein et Madame de

[1]) Die Prinzessin Beatrix Maria von Este. Sie war im Jahre 1750 geboren und im Jahre 1771 mit dem Erzherzog Ferdinand vermählt worden.

[2]) Johann Heinrich von Querens oder Kerens, früher Bischof zu Ruremonde, Generalvicar der kaiserlichen Armee. Er war durch längere Zeit Rector der Theresianischen Ritterakademie, und unter ihm wurde das Bisthum von Neustadt nach St. Pölten übertragen.

[3]) Albericus Stingel, Abt des Cisterzienserstiftes Neukloster zu Neustadt von 1775 bis 1801.

Vasquez [1]) qui étaient de la partie. J'arrivais samedi au matin, croyant pour sûr que mon frère viendrait à dîner, ayant été déjà à huit heures et demie du soir de vendredi à Mürzzuschlag, et sachant qu'il n'y avait que cinq heures de voyage jusqu'à Neustadt, et qu'il n'ignorait pas que S. M. était déjà dans la dite ville. Point du tout; je fus bien surpris quand je sus qu'il avait répondu à S. M. qui lui avait écrit, qu'il dînerait encore à Mürzzuschlag et que vers les sept heures du soir il comptait seulement arriver. Nous fûmes donc toute la journée inutilement à Neustadt jusqu'au soir que nous allâmes au *Föhrenwald* à sa rencontre, où enfin ils arrivèrent. Une tente était dressée, sous laquelle était S. M. Mon frère fit arrêter sa voiture à cent pas, et étant sauté dehors, il courut se mettre aux pieds de S. M. Madame ne put pas courir si vite; je fus à sa rencontre et je l'accompagnais à la tente, où après les premiers compliments l'on s'assit et l'on resta bien trois quarts d'heure à discourir. De là on retourna à Neustadt, où le prélat harangua et donna une illumination et feu d'artifice assez joli. S. M. après avoir déjeuné, était à la grande messe, aux vêpres; présentée toute la noblesse, elle était chez les religieuses et partit pour Laxenbourg avec eux et moi, où mes soeurs la reçurent avec toute la compagnie de Laxenbourg, ensuite comédie et l'on se retira.

Voilà le matériel; aujourd'hui espèce de gala, dîner, présentation de tout le monde, appartement, comédie, illumination. Je vous laisse juger du monde qu'il y aura

[1]) Die Obersthofmeisterin Gräfin Marianna Pinos Vasquez, geborne Gräfin Kokorzowa.

ici, mais venons au plus curieux. Je ne vous dirai rien de sa figure; elle n'est certainement pas jolie, mais n'a rien de choquant ni de rebutant non plus. Tout ce qui se compte par deux, est assez bien chez elle, hors les oreilles qui sont par trop longues. Elle a fait cette même sensation à S. M. qui, outre le teint qui est fort jaune, ne la trouve pas jolie non plus, mais comme on l'avait décrite beaucoup plus laide, en général elle n'a pas déplue. Pour elle, elle a été fort embarrassée, mais a su se mener à merveille dans cette occasion; très-attentive, observant tout, ne parlant qu'à propos, elle a fait voir que c'est une femme qui en sait long (?), d'esprit et de monde. Vous savez les compliments habituels de S. M. en pareilles occasions; il me paraît que jusqu'à présent cela s'en est tenu à cela, et qu'elle ne l'a pas encore bien goûtée, au moins paraissent-elles manoeuvrer l'une vis-à-vis de l'autre. Il faudra encore quelques jours pour voir comment cela prendra. Avec mes soeurs cela est encore indécis; la Marie a plus voulu obliger les gens qu'elle a présentés à l'Archiduchesse, que témoigner de l'intérêt à elle; les deux autres [1]) branlent encore sur le parti qu'elles ont à prendre. Toutes les dames de Laxenbourg et messieurs ont été contents de sa politesse; elle a parlé très-poliment à tout le monde, et pour le premier jour elle a assez fait. Pour moi, j'observe et je m'amuse le mieux que je puis; mon frère est, comme vous l'avez vu, rempli de bonne volonté et content d'avoir terminé la première journée. S'il juge de celle-ci toutes les autres, il se trompe beaucoup, et il verra

[1]) Die Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth.

encore la difficulté qu'il y aura pour arranger ses affaires domestiques et privées, pires que celles du gouvernement.

Adieu donc, mes chers amis; je vous continuerai ces nouvelles à mesure que l'occasion s'en présentera, et je dirai toujours le même refrain: Florence, mes amis, leurs enfants, voilà ce qu'il me faut, et rien ne peut approcher dans mon coeur de ces personnes que j'aimerai et estimerai toute ma vie.

CCXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 20 juillet 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis vous écrire un peu plus librement par cette occasion sûre. De Florence dans ce moment S. M. parle peu, et elle me paraît entièrement tranquillisée sur tout ce qui a trait à vos enfants et ménage. Elle attend avec patience ce que vous lui indiquerez au sujet de l'éducation de vos fils. Pour moi, je pense et je m'informe de loin à loin, en cas que vous voulussiez quelqu'un, mais je n'ai pas même encore d'espérance d'en trouver, car ce devrait être un de ces hommes rares que les générations ne fournissent que rarement. Les nouveaux-arrivés en attendant, après avoir terminé leur séjour de Laxenbourg, sont établis à Schönbrunn; de cette façon ils vont tous les jours à midi chez S. M., y restent jusqu'à une heure, puis quatre fois par semaine ils ont quartorze personnes à dîner qu'on invite, partie

de la ville, partie des habitants de Schönbrunn. Les deux jours de poste ils sont seuls à dîner chez eux; le dimanche nous dînons tous ensemble chez S. M.

Pour mon frère, il est arrivé avec deux caisses de papiers pour pouvoir donner toutes les informations nécessaires; jusqu'à présent il n'a pas encore parlé à S. M. seul, ni Madame non plus. Je ne crois pas qu'ils parviendront facilement à leur but et à faire la connaissance intime de S. M. Pour elle, il faut dire qu'elle est très-polie, fort attentive, fort sur ses gardes, mais très-boutonnée, parlant peu et s'observant beaucoup; je la crois prévenue et remplie de préjugés. Tout ce que j'ai pu observer, c'est qu'elle me paraît fort en garde contre ma soeur Marie, et qu'elle s'en méfie, tout comme notre soeur ne paraît pas trop la goûter. Avec l'Elisabeth il semblerait qu'il y aurait une liaison plus facile à faire, mais je crois que la prudence la retient. Mon frère, je ne sais pas s'il le joue ou s'il l'est, mais il paraît tellement à l'aise avec elle et tenir le haut bout que, quant à l'extérieur, il paraîtrait presqu'un peu trop indifférent et même parfois manquer de politesse. Elle cherche beaucoup ses yeux et lui paraît la conseiller et la diriger; j'avoue que cela m'a étonné, mais je verrai cela encore de plus près, n'ayant pas pu ni voulu lui parler seul jusqu'à présent. Toujours deux journées de pluie s'étant rencontrées par hazard à Schönbrunn, elle a commencé à juger de tout l'ennui dont ce lieu est susceptible, et de l'impossibilité de faire société avec les gens qui y sont. Aussi est-elle venue se réfugier au théâtre, quelque mauvais qu'il soit, car la troupe de l'opéra buffa est détestable, et un certain Pinetti que vous aurez connu, a volé ici dans plusieurs

maisons, et a dû se sauver au moment qu'on allait l'arrêter, ainsi le moins mauvais nous l'avons encore perdu.

Je ne vous parle pas d'affaires, n'étant point encore introduit dans les affaires courantes du conseil d'Etat, desquelles, devant repartir dans peu, S. M. m'a dispensé. Les arrangements urbariales nagent toujours encore dans l'incertitude, au grand préjudice des sujets et des seigneurs, et les petites effervescences qu'on aperçoit encore par-ci par-là, ne sont que des suites naturelles d'incertitude du gouvernement, qui depuis cinq ans leurre le sujet de soulagements, sans jamais les lui faire éprouver, et qui menace le seigneur de diminutions, sans les lui oser faire ressentir. L'impatience gagne les uns, l'intrigue les autres; ceux-là pressent, ceux-ci empêchent, et voilà comment les choses sont ballotées. On rend l'Impératrice confuse, on gronde avec des expressions réellement indécentes; au moment qu'une chose est décidée et même publiée, on la révoque ou la change; enfin c'est une chose abominable, et comme je parle le ton de tenir ferme, que je m'oppose d'intrigue, l'on me déchire impitoyablement, et cela les personnes que je vois le plus amicalement. Je le sais, mais je m'en moque et vais mon train tant quant aux affaires que pour la société, comme s'il ne s'agissait de rien.

Dans ce moment m'arrive votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé pour les expressions tendres et amicales dont vous vous servez à mon égard. Que voulez-vous de plus; je ne puis vous être plus tendrement attaché ni plus ami que je vous le suis, ainsi comptez que nos liens sont indissolubles.

Je parlerai à S. M. du départ de mon frère Maximilien de Rome, mais toujours il faudra du temps qu'il reçoive

la lettre, et je crois qu'à la fin de ce mois il sera chez vous. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

CCXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

C'est en conséquence des ordres que V. M. a daigné me donner, de lui faire un projet non seulement des voyages ultérieurs, mais bien plus encore de la façon de vivre instructive et agréable que mon frère Maximilien pourrait dorénavant adopter, que j'ai l'honneur de lui tracer ici très-succinctement mes idées. Il me paraît qu'en toute chose on doit avoir un but, et qu'après l'avoir mûrement pesé et choisi, toute démarche qui ne serait pas analogue et conséquente à ce premier but, doit être fausse. Je ne puis supposer autrement, si non que V. M. ait eu de bien bonnes raisons que je n'ai jamais comprises, pour faire voyager mon frère de si bonne heure et dans un âge, où l'on est si peu à même de profiter et de combiner les choses que l'on voit, outre que la façon avec laquelle on s'y est pris depuis Brünn qui était son premier gîte, jusqu'à son retour, était telle qu'il a été dans l'impossibilité d'en voir quelque chose à sens rassis, et que dîners, soupers, bals, fêtes, promenades, tourbillons de toute espèce l'ont suivi, environné et agité continuellement. Il continue de même en Italie malgré les chaleurs, et je ne saurais ajouter à ce tableau que le désir qu'il en provienne une conviction parfaite au moins, qu'il faut accélérer son retour et le combiner uniquement avec le temps qu'il faut, pour voir

les objets matériels de Florence, Bologne, Milan, Gênes et Turin, et tâcher qu'il se repatrie le plutôt que faire se pourra, ce qui dans deux ou trois mois de temps pourrait être très-facile. C'est donc ici, venu et rendu à Vienne, qu'il me paraît essentiel que V. M. décide une bonne fois à quoi Elle le destine. Si c'est pour la partie militaire et pour les affaires d'Hongrie, comme Elle a eu la bonté de me le dire, il me paraît qu'il aura suffisamment à faire et à s'appliquer, s'il veut en prendre les connaissances nécessaires. Quant au premier, il faudra nécessairement, qu'après avoir pris les connaissances du détail du service, il suive la manipulation, comment toutes les affaires se traitent, et qu'il s'informe bien et se rende propre le système, selon lequel toute la machine, depuis le conseil de guerre jusqu'aux communs, dans toutes les rubriques se meut, et comment les rapports se rendent et les ordres leur parviennent. Pour cela faire, sans entrer dans tous les minutieux détails, je m'engage de lui en suggérer moi-même alors les vrais moyens. Mais comme ceci seul ne suffit pas, et que la connaissance pratique des forteresses, frontières, des troupes, et même des provinces de V. M. lui sera essentielle, mon frère sera obligé d'employer au moins bonne partie de tout le printemps et automne pour voyager dans les provinces de V. M., et pour connaître à fond les frontières, leur situation, leurs forteresses, les troupes qui y sont, et autres pareils objets. L'automne la tournée des camps sera encore plus instructive et nécessaire, s'il veut bien s'instruire.

Quant aux affaires d'Hongrie, si elles sont nécessaires ou combinables avec la partie militaire, à laquelle il se vouerait, alors la chancellerie d'Hongrie lui pourrait fournir

ex post tous les rapports qu'elle aura fait en Cour, et il faudrait quelqu'un qui lui expliquât bien le système d' Hongrie en général, et qui par les pièces justificatives qu'il prendrait à mesure des archives, lui en ferait connaître tous les ressorts, et quant à l'application, il devrait lui faire lire toutes les conclusions des diètes, et les ordres normals depuis peu émanés. Avec ces ouvrages mon frère, en y joignant la lecture de quelque bon livre qui regarde la partie militaire, je crois qu'il pourrait être suffisamment occupé, mais comme il faut penser aussi à la vie agréable qu'il mènerait, voici mon très-humble avis.

Liberté plénière de sortir à cheval, en voiture, en biroutsch, et d'aller à toutes les promenades qu'il lui plaira, mais toujours accompagné d'un de ces Messieurs qui autrefois étaient avec lui, et jamais seul, à la chasse de même et aux théâtres et bals, mais comme tout jeune homme, pour ne pas tomber dans de grands inconvénients, doit avoir de la société, et tant que faire se peut, de la bonne et qui le gêne un peu, il est essentiel qu'on pense de lui en procurer. Il faudrait retourner dans des redites désagréables pour prouver qu'à la Cour et chez lui elle n'est pas à trouver, que la composition de la Cour actuelle est telle qu'il serait inutile d'y chercher quelque ressource, et que même on n'y trouverait que de l'inconvénient au lieu de plaisir. Plus nombreuse, plus générale qu'est la compagnie, moins elle est amusante à la vérité, mais aussi moins est-elle sujette à des inconvénients quelconques pour un commençant. Je croirais donc que mon frère devrait pouvoir, mais non devoir fréquenter le soir toutes les maisons journellement ouvertes, comme sont le prince Colloredo, Kaunitz, Harrach, la princesse Ester-

házy, jusqu'à une certaine heure. Là selon les occurrences il pourrait faire ou une partie, car il ne se déplaît pas au jeu, ou faire la conversation. Dans ces maisons on doit s'observer, beaucoup de monde s'y trouve, on a la conversation variée, sérieuse et légère, on y voit les étrangers, il n'y a pas à craindre d'intimité, et enfin ce sont des ressources qui pour ceux qui connaissent le prix des petites coteries, ne les goûtent point, mais qui pour mon frère seraient agréables et même instructives, car parmi les personnes qui s'y rencontrent, il y a en vérité des gens du premier mérite, puisque cela roule sur tous les individus, et il pourrait par là pendant quelques années prendre langue, acquérir des connaissances, et se rendre propre ensuite à fréquenter les petites compagnies qui lui seraient convenables. En nommant ces maisons, en lui laissant toute la liberté honnête, en lui donnant pour compagnons plusieurs personnes douées et d'âge à le suivre, en faisant choix d'un grand-maître, grand-chambellan en même temps, qui pût être son ami, comme serait Hardegg, en se reposant sur moi que, quant à la partie militaire, je l'occuperai utilement et suffisamment, en ne le gênant à aucune heure, mais bien à l'étendue de l'ouvrage qu'il aurait à remplir, je ne puis imaginer, comment mon frère ne pourrait être heureux et se former tant utilement qu'agréablement, hors que l'on me dise que l'on ne peut être heureux vivant à Vienne, ce que personne n'a encore trouvé, je crois, qui a joui d'une liberté honnête. Un plus long séjour en Italie est pour les vues, auxquelles on veut l'appliquer, entièrement contraire; le militaire n'existe pas dans ce pays; lire des livres, avoir un maître, on les a ici plus sûrs et plus faciles; quant à

la société, il n'y a qu'à voir les Italiens pour juger de leurs propos ce qu'on peut y apprendre. Je reste donc à mon système: mon frère doit revenir au mois de novembre au plus tard, et le reste, je réponds qu'il s'arrangera.

Le 22 juillet 1775.

CCXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 juillet 1775.

Très-cher frère. J'espère que l'incommodité de votre fils François n'aura été d'aucune conséquence. Pour ici les choses vont toujours le même train; je vis en ville et je ne vais à Schönbrunn que pour mes affaires et pour voir S. M. Mon frère Ferdinand et son épouse dînent quatre fois par semaine avec du monde, et puis reçoivent encore l'après-dînée jusqu'à six heures tout le beau monde; de là ils se rendent pour la plupart au spectacle qui est détestable à la vérité, et puis retournent à Schönbrunn. Ma soeur Elisabeth est toujours avec eux; elle qui fait flèche de tout bois, compte passer un été plus gai que de coutume, en s'associant à la nouvelle arrivée, à laquelle l'on fait tout voir. De liaison plus intime je ne crois pas qu'il en naîtra, les deux personnages n'étant pas faits l'un pour l'autre. Pour ma soeur Marianne, elle s'en tient à l'écart; pour l' Impératrice, cela en reste toujours au même

point, et gare que mon frère et elle ne soient dans le cas de s'en aller sans avoir fait sa connaissance, car cela en reste toujours aux cérémonies. Pour moi, je suis tout naturellement avec mon frère, mais pour Madame, je ne sais pourquoi, mais *es geht halt nicht.* Elle est très-réservée, et cela me met hors de mon naturel. Je croirais presque que cela est dans son caractère plus que dans ses propos, car cela dure trop longtemps. Je l'ai suivie en toutes sortes d'occasions; elle sait dire des lieux communs de politesse à tout le monde, mais je ne lui ai presque point entendu tenir un propos un peu sublime ou d'esprit ou qui marque des connaissances, de l'instruction, de la réflexion profonde. Mon frère se mêle à la vérité toujours de la conversation, quelquefois à tort et à travers, et il veut toujours la soutenir seul, ce qui empêche aussi beaucoup Madame de parler et de se faire connaître. Quelle différence, mon cher ami, d'être avec vous et votre ménage, ou d'être avec eux! Je vous embrasse de tout mon coeur. . . .

CCXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 août 1775.

Très-cher frère. Autant que j'ai pu apprendre de la première conversation de Madame de Starhemberg par S. M. même, elle doit s'être beaucoup louée de la façon avec laquelle Madame l'Archiduchesse, votre chère épouse, l'avait traitée, et surtout des larmes qu'elle dit lui avoir vu répandre à son départ. S. M. dit lui avoir demandé, si votre fils François était effectivement malade imaginaire. C'était une nouvelle question pour moi, et que Madame de Starhemberg a éclaircie par un non, en y ajoutant qu'il était seulement un peu douillet et ce qu'on appelle *wehleidig* chez nous, ou occupé d'un petit mal. J'ai contredit cette définition par des preuves que j'avais eues du contraire; au reste elle a loué le caractère de François, et l'a déclaré préférable à celui de tous les autres. Madame de Starhemberg au reste paraît fort contente que son sort soit décidé et qu'elle reste ici. Je crois en vérité qu'elle ne serait pas mal chez ma soeur Elisabeth; elle a de la fermeté. J'en ai touché la corde à S. M., qui ne m'a pas paru rejeter entièrement mon idée. La fille [1]) a été

[1]) Gräfin Ernestine Starhemberg, geboren 1754, im Jahre 1770 mit dem Grafen Franz Esterházy vermählt.

un peu incommodée, mais actuellement elle est remise et elle a paru déjà le soir chez la princesse Esterházy; je n'y étais point ce soir, mais elle a plu à plusieurs femmes, et on m'a assuré qu'elle avait très-peu parlé et eut une contenance très-décente, que néanmoins de ce qu'elle avait parlé, on avait pu juger qu'elle avait de l'esprit et une jolie façon de s'exprimer.

La Gonfalonieri est déjà nommée grande-maîtresse; je la crois une bonne femme et voilà tout. Elle convient à l'Archiduchesse qui commence un peu à dégeler. Elle a eu une scène de tendresse avec l'Impératrice qui doit avoir été touchante, car il y a eu force d'embrassements sur des reproches que l'Archiduchesse a fait à l'Impératrice de ce qu'elle la traitait avec tant de compliments, et qu'elle lui donnait le titre d'*Euer Liebden* et non celui de fille. La chose a tourné fort bien à la satisfaction commune, au moins pour le moment, car des larmes répandues dans de pareilles occasions me paraissent comme celles qu'une belle tragédie bien jouée fait répandre; on les oublie le moment après. Les voilà partis pour Schlosshof et Presbourg où on leur fera toute sorte de godiments, entre autres choses la revue de tous les couvents. L'Impératrice et mes soeurs sont du voyage; il n'y a que moi qui espère de m'en débarrasser, même d'une visite pour laquelle l'on m'a invité absolument, et que la Marie croit devoir obtenir et emporter avec son pouvoir. Au retour approcheront les jours des exèques de feu l'Empereur, puis mon frère et son épouse iront pour cinq ou six jours à Stetteldorf chez les Hardegg à leur campagne, de là ensuite chez le prince Esterházy à sa fameuse terre d'Esterház, et après y avoir eu toute sorte de fêtes, ils

reviendront pour le commencement de septembre à Schönbrunn, ainsi que tout ce mois on n'aura guère l'honneur de les voir. Le croiriez-vous; je m'en console facilement, et plus que je vois cette Archiduchesse, moins je puis devenir confiant à son égard, ainsi il ne me reste d'autre sentiment pour elle que la justice que je rends à ses mérites, et le respect à ses vertus. L'Impératrice est dans le même cas, et quant à l'union amicale, ils ne peuvent pas se flatter de l'emporter d'ici. Au reste tout le monde se loue des politesses de l'Archiduchesse, mais elles commencent à lui peser, et on l'ennuie aussi bien complètement avec des dîners et des jeux, auxquels on invite tous les Ostrogoths de la ville, en femmes et en hommes, qu'on ne voit pas de toute l'année. Pour moi, je n'y comparais jamais, et je suis aucunement de leurs parties de plaisir, faisant ma vie retirée à l'ordinaire.

Mon frère Maximilien sera bien actuellement déjà habitant de cette Impériale que j'aime tant. Vous aurez eu tout le temps de voir un peu ce qu'il pense, et comme S. M. m'a dit qu'elle vous avait envoyé la petite minute [1]), que dans une après-dînée j'ai dû vite lui faire au sujet de la vie future de Maximilien, vous aurez été à même de l'examiner avec lui, et de voir quelles sont les idées qu'il s'en forme. Tout ce papier n'est qu'un canevas; dans l'exécution les choses s'arrangeront facilement, d'autant plus que, si j'y entre, il peut être assuré contre toute chicane malentendue, et qu'il jouera de toute la liberté possible.

S. M. était déjà partie par eau hier pour Schlosshof, que le vent l'empêcha de continuer sa route avec son gros

[1]) Nr. CCXXI, Seite 72.

bateau, et qu'elle dut rester plus bas qu'Ebersdorf attachée au bord pendant près de neuf heures, sans avoir à dîner. Elle me le fit enfin savoir, pour que je fisse des dispositions, afin qu'elle eût des voitures. Je m'y rendis moi-même, et comme heureusement je n'avais point dîné, j'empaquetais le mieux que je pouvais mon dîner, pris du pain et du vin, des assiettes et serviettes avec, et ainsi je courus en birutsch trouver S. M. et mon frère, belle-soeur, soeurs et dames, après avoir en même temps fait les dispositions, pour que les voitures les y viennent chercher. Le dîner fut reçu à merveille, et treize personnes en mangèrent, ensuite S. M. revint coucher à Schönbrunn, et ce matin à cinq heures ils sont tous ensemble repartis par le chemin ordinaire des ponts pour se rendre à Schlosshof.

De nos affaires internes je ne vous dirai autre chose, si non qu'il est incroyable et inexprimable les choses qui s'y passent. Le coeur saigne quand on les voit, et il y aurait, si un peu de philosophie ne me soutenait, de quoi devenir fou dans ma situtation. Croiriez-vous qu'il est possible que l'Impératrice décide quelque chose dans ces maudites affaires urbariales? Plus de dix fois elle s'est fait l'effort d'ordonner de résoudre les choses; jamais il a duré assez de temps, pour que les ordres et patentes eussent pu être minutés ou imprimés. Toujours d'autres personnes survenues les ont fait varier, arrêter et même révoquer, ainsi nous voilà au point où nous étions. Il y a longtemps que j'aurais mis le hola, et que je me serais offert d'y aller tout arranger, mais cela est impossible, tant que je ne suis pas sûr qu'on me laissera faire, et qu'on ne contrecarrera point les ordres qu'on m'aura

donnés. D'une autre façon ils n'en sortiront point. Un homme doit aller en Bohème avec plein-pouvoir et agir comme il le trouvera nécessaire, et ne rendre compte qu'à la fin de sa gestion. Ce doit être un homme impartial, actif, et qui ne se trouble pas dans sa marche, malgré tout ce qu'on dira ou ce qu'on écrira même de lui, fût-ce même S. M. et tout le public, courageux contre les efforts de la multitude, et peu souciant de ce que toute la noblesse dira. Les hommes pareils ne sont pas multipliés dans une monarchie; c'est pourquoi je crains bien qu'il ne se fera rien de tout ceci, et pour autre chose je ne puis concevoir ce que l'on ferait donc qui obtienne le but. Les sujets sont impertinents, sont hors des gonds, mais le gouvernement les y a positivement menés par la main, par tant de promesses jamais tenues, et menaces jamais exécutées. Vous sentez bien que c'est là le moyen de se faire vilipender, mais finissons cette lamentation, elle ne sert qu'à s'aigrir l'esprit davantage. Je désire que je puisse bientôt vous donner là-dessus des meilleures nouvelles, et qu'on ait pris une résolution sensée, et qu'on l'exécute avec fermeté et constance.

Après avoir beaucoup réfléchi sur le choix que vous pourriez faire d'un officier pour mettre auprès de vos fils, je n'ai rien pu encore trouver de bien bon, comme je le désirerais. Le seul sur lequel j'ai jeté la vue, c'est un certain major Manfredini [1]) du régiment de Stein; c'est un excellent officier. Il est, je crois, sujet vénitien, mais

---

[1]) Friedrich Ferdinand Marquis Manfredini. Er wurde im Jahre 1788 Oberst beim Infanterie-Regiment Nro. 50, im Jahre 1789 aber Generalmajor und später Feldmarschall-Lieutenant.

de terre ferme. Je l'ai entendu louer aussi pour sa façon de penser, ses connaissances et son application; il est garçon, aura quarante ans. Pour moi, je ne le connais que comme très-bon major; aussi il n'a pas l'ombre d'une idée que je pense à lui pour autre chose, ni personne. Voudriez-vous vous en informer un peu? Il est, je crois, de Rovigo, son père vit encore. Pour moi, s'il y avait quelqu'apparence que vous eussiez besoin de quelqu'un, et que pour sa nation il ne vous déplût pas, car il parle très-bien encore le français et l'allemand, je m'avancerais davantage à le connaître et à l'éplucher, car on ne peut prendre assez de précautions dans un choix pareil. Ceci n'est que pour vous donner une preuve, comme quoi je n'ai point oublié cet objet si important, et néanmoins je n'ai pas oublié non plus, que vous m'avertirez seulement au mois d'octobre de vos intentions en détail.

Adieu, je crois que voilà assez de bavardage. Je vous embrasse tendrement. . . .

Que ne suis-je dans ce moment Giorgi [1]); j'en ressentirais tout le bonheur! Embrassez Maximilien de ma part.

---

[1]) Der nach Florenz abreisende Courrier.

CCXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 septembre 1775.

Mon cher frère. Vous aurez été surpris de mes dernières nouvelles. J'espère que la fête [1]) étant passée, et par conséquent beaucoup d'humeur diminué, la raison se fera jour et pourra être entendue. Il y a une combinaison de fatalité, de découragement, le tout factice sans raison, qui fait de la peine à tous ceux qui sont attachés à S. M., comme moi, de coeur et d'âme. Mais comment parvenir à lui faire comprendre, qu'au lieu d'être la plus malheureuse personne du monde, comme elle s'en lamente, elle pourrait être très-heureuse, et qu'uniquement son découragement, cette fausse idée fait son malheur et le nôtre, joint à celui de l'Etat, qui ne ressent pas peu les secousses que cette indétermination et humeur lui donnent. J'ai employé les raisonnements les plus convaincants, j'ai analysé les phrases, rien; c'était laver un nègre; ils l'irritaient plutôt que de la tranquilliser. Enfin voici deux jours qu'on est tranquille; la fête a absorbé toute l'attention, et la Marie qui se trouve ici, tous les désirs; nous verrons comment cela durera. La fête a été nombreuse et assez

---

Zur Feier des Entsatzes von Wien im Jahre 1683.

belle, le temps qui s'est mis à la pluie, a empêché l'illumination qu'on n'a pas même allumée, et on la garde pour un autre jour. Voilà une bien mauvaise économie, car au moment qu'on s'en croyait quitte, voici une autre *secatura* qui vous attend encore. Près de 4000 masques se sont trouvés à cette fête, et la place, puisqu'on avait ouvert nombre de chambres, était suffisante. L'illumination en aurait fait le plus grand ornement, reste à voir quand on pourra ou voudra la faire. L'on dit que ce sera demain, mais j'en doute, vu que le temps est trop couvert pour oser la risquer de nouveau. Voilà la liste de ce que l'on a mangé au bal; vous verrez que les appétits allemands sont encore en bon état.

Dans ce moment je reçois votre chère lettre et celle de Maximilien; je suis enchanté que vous ayez arrangé déjà la tournée, et cela servira à tranquilliser l'Impératrice, dont je suis bien aise. Je ne l'ai point vue encore, ainsi je ne puis vous en rien dire, et si elle approuve la marche-route, mais je n'en doute point.

CCXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 octobre 1775.

Très-cher frère. S. M. envoie ce courrier pour vous porter de l'argent et des nippes qui doivent servir au voyage futur de Maximilien. Dans ce moment tout est tranquille; S. M. paraît contente de toutes vos dispositions et se prépare à revoir en décembre mon frère. Oserais-je vous prier de me dire en ami et sincèrement ce que vous pensez, après la connaissance plus intime que vous avez prise de mon frère, de ses goûts et talents. Je vous promets de n'en faire aucun usage, et que cela servira uniquement pour ma direction. Les points éclaircissant bien des choses, j'ose vous en joindre ici, que vous me ferez le plaisir de répondre. Pour moi, si tant est encore qu'on veuille me laisser faire, je compte, dès qu'il sera arrivé, lui donner de l'occupation d'abord préparatoire, c'est-à-dire lui faire lire et étudier toutes les difficultés instructives qui existent dans nos départements militaires, enfin leur composition, leur manière de traiter en ordre les affaires, et leur marche depuis en bas jusqu'en haut, et ainsi leur retour de même.

De ceci je m'en charge; pour les affaires de Hongrie je ne pourrais qu'indiquer les moyens que je croirais

propres à l'instruire, ne connaissant pas assez les individus capables de les lui donner. Sa vie privée devra aussi commencer le lendemain de son arrivée, car sans qu'il rompe la glace une fois, il n'y parviendra pas, ainsi il faudra qu'il aille tout de suite les soirées quelque part, pour se mettre une fois dans le droit de le faire, quand ensuite bon lui semblera. Je compte aussi ajouter, ou engager S. M. à ajouter une couple de chambres vers le *Paradiesgœrtl* à son appartement, afin qu'il puisse avoir un cabinet à travailler, qui ne soit point passage. Il lui faudra un secrétaire et un chanceliste au moins, afin de pouvoir faire copier et dicter ce que bon lui semblera. Je compterais qu'il ne devrait point aller loger l'été à Schönbrunn, et cela sous le prétexte parce que je suis en ville, et par la raison que Schönbrunn à mon avis est ennuyant à mourir, et que lui, voulant s'occuper, s'amuser, vivre en société, et que celle de Schönbrunn ne pourrait lui être ni agréable ni convenable, que tout comme moi il ne s'y rendrait qu'aux heures qu'il saurait pouvoir faire sa cour à S. M., ou qu'il voudrait voir ses soeurs ou se promener, passant le reste du temps en ville et aux promenades, chasses, théâtres et sociétés qu'elle fournit. Vous me ferez plaisir de me dire sur ceci votre avis, et même de sonder ce qu'il en pense. Je lui écris moi-même pour lui demander différentes choses préparatoires, desquelles je ne veux point parler à S. M. avant que j'en sache ce qu'il en pense.

Dans les affaires rien de nouveau; la patente urbariale se publie sans la moindre difficulté. Elle ne fera pas tout l'effet auquel on s'était attendu, car on l'a embarbouillée d'une façon incroyable et presque inintelligible.

En fait de politique les affaires de Pologne sont encore très-confuses, et ces petits Messieurs deviennent presqu' impertinents, surtout se sachant épaulés par la Russie. L'arrangement avec la Porte en Moldavie vient de commencer, mais cela va lentement et ne sera pas fini aussi vite que nous l'aurions désiré.

CCXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 19 octobre 1775.

Très-cher frère. Enfin ils sont heureusement partis, et Ferdinand a témoigné de la sensibilité à ce départ. Son épouse aussi, et elle a soutenu son rôle jusqu'au bout, sans jamais s'en écarter. Quelle différence, mon ami, dans mon coeur; c'est là que j'en ai bien pu juger, c'est à l'Impériale, en vous embrassant, que j'ai bien pu apprécier l'amitié tendre qui nous lie et que je vous ai vouée. Je vous suis très-obligé pour vos nouvelles; si le Pape est bon Jésuite, il en aura une belle occasion à présent, le Roi de Prusse insistant absolument à les garder en pleine vigueur, et même à les perpétuer en prenant des novices. L'on verra; si le Roi d'Espagne se relâche, adieu, car je ne réponds pas non plus de S. M., qui est environnée de plusieurs personnes qui leur sont entièrement dévouées.

L'opéra comique continue avec enthousiasme de la part de quelques individus, et froidement de la part des autres. Hors une femme qui chante passablement, toutes

les autres voix sont détestables et insoutenables. J'attends tous les jours les chevaux d'Espagne que j'ai fait acheter; je suis bien curieux comment ils seront, et s'ils réussiront dans nos haras....

CCXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 novembre 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui j'ai différentes nouvelles à vous communiquer. Le papier ci-joint vous fera voir le projet de voyage, comme j'ai l'idée, pour S. M. à Gorice. Il a fallu en coucher l'idée, voyant que le désir et l'empressement de son côté croissait tous les jours. J'ai tâché de combiner à peu près le temps, et de tout proposer de la façon dont, assez vaguement à la vérité, nous étions convenus ensemble à l'Impériale. Mais comme la chose est encore très-éloignée, je vous prie de m'en dire sincèrement votre avis, et d'y changer ce que vous trouveriez nécessaire, ou ajouter ce que vous croiriez bon et convenable. La Marie veut avec le Prince, pour avoir l'air de faire quelque chose, se rendre à l'ascensa à Venise, pour vous y voir et votre épouse. Pour les enfants je l'ai prévenue qu'elle ne pourrait les voir tout au plus qu'en passant, puisqu'ils allaient par eau, sans s'arrêter à Venise jusqu'au Porto-Gruaro. Cela combinant avec le désir de S. M., je ne doute pas que la chose ne soit faisable, et pour ma soeur, elle va pousser à la roue tant qu'elle pourra;

j'en suis bien sûr. Je n'ai pas pu ni voulu m'opposer à cette idée, puisqu'elle ne dérange effectivement pas la nôtre, qui est d'être seuls à Gorice. Elle partira donc avant S. M., et pour revenir elle prendra par Padoue, Vicence, Vérone, et reviendra par le Tyrol, sans nous incommoder en rien. Tous ces différents points, S. M. les a approuvés ce matin, que je les lui ai fait voir, mais ils auront encore bien de la variation jusqu'à ce qu'ils s'exécutent. Je n'en doute point au moins, elle paraît ferme dans la résolution de ne vouloir aucune publicité, mais d'y vivre en famille bourgeoisement.

Pour mon frère Maximilien on est entré aussi dans les détails de sa vie, et S. M. a accordé les propositions suivantes que je vous envoie, qui ne sont pas les plus importantes, mais qui sont des détails de sa vie physique. Quant à la morale, je suis après à en coucher l'idée, tout comme j'attends avec impatience la vôtre au sujet de vos fils aînés. En honneur, la chose presse, et tâchez plutôt de tout arranger avant Gorice pour avoir les coudées plus franches, car si vous attendez jusque là, S. M. indubitablement s'en occupera beaucoup, et vous donnera tant de conseils, qui sont au fond des ordres polis, qu'à la fin vous serez fort embarrassé pour y résister et pour les exécuter.

Dans ce moment arrive la poste qui m'apporte votre chère lettre. Je vous en suis bien obligé, et la réponse du grand-maître de Malte au Nonce est excellente et mâle, propre aux circonstances: dans un tel cas *silent leges et privilegia.*

CCXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1775.

Très-cher frère. La poste était déjà partie, lorsque je reçus votre longue lettre, pour laquelle je vous rends bien des grâces. Elle est marquée au coin de la plus grande vérité, clarté, et le coeur paternel qui sait si bien sentir et prévoir, y paraît en plein. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous mander aujourd'hui des détails au sujet de son contenu; S. M. étant à Presbourg, j'ai cru, connaissant son empressement, lui envoyer votre lettre, que vous me marquiez lui avoir annoncée. Je n'en ai point la réponse, et comme elle revient demain, peut-être n'en aurai-je pas avant son retour. En gros, mon cher ami, je puis vous dire que je suis parfaitement d'accord avec vos idées, mais l'homme à chercher en question est une opération dont je connais la délicatesse, l'importance et la difficulté. Les informations les plus exactes et détaillées parlent toujours avantageusement de Manfredini, mais je ne m'en contenterai pas; des recherches encore plus détaillées m'en doivent encore plus donner de probabilité. Si celles-là réussissent, je le ferai venir ici; je lui parlerai et le tâterai de différentes façons. S'il me paraît ne pas me faire changer la bonne opinion qu'on m'a donnée

de lui, je compte lui dire sa destination, mais en même temps exiger de lui qu'il demande sous quelque prétexte un congé pour quelques semaines pour retourner chez lui, et alors je le munirai d'une lettre pour vous, et je l'enverrai droit à Florence. Là il pourrait rester autant que vous voudriez; s'il vous plaît et convient, vous pourriez me le marquer et le garder; si non, sans autre bruit me le renvoyer, et il retournerait à sa place où il est très-bien, car c'est l'âme du régiment de Stein, autrefois Poniatowski.

Pour Maximilien, son arivée ici n'est pas encore fixée; l'on croit que ce sera vers Noël. Voici ci-joint des points que j'ai donnés à S. M. et qui contiennent des vérités et des détails de ce que je crois qu'il devrait faire pour devenir un général, ou connaître la régie des départements militaires. Adieu . . .

CCXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 novembre 1775.

Très-cher frère. Cette estaffette, je vous l'envoie pour vous prévenir, qu'inopinément au retour de S. M. aujourd'hui de Presbourg le voyage de ma soeur Marie et du Prince en Italie a été décidé, non par raison de santé, mais par plaisir. Il y a des mois, comme vous vous souviendrez, que cela a couvé, mais enfin au moment que je croyais oubliée cette idée, la voilà décidée et arrangée

de la façon suivante, qui est le projet du Prince approuvé par S. M. Pour moi, je n'y ai ajouté que le désir qu'ils partent avant la nouvelle année et aussitôt que possible pour les mauvais chemins; je ne sais ce qu'ils décideront. Toujours vous les aurez sûrement en carnaval, et il n'est pas question d'un séjour à Pise que par curiosité. Ils veulent observer l'incognito le plus exact, et ne dépenser que 60.000 florins en tout; à la mi-juillet ils seraient de retour. Voilà succinctement tout le projet. Je ne manquerai pas de faire une bonne leçon au Prince et à ma soeur, en leur recommandant la prudence, tant dans leur conduite que surtout la précaution dans ce qu' ils écriront des différents endroits, dans lesquels ils se trouveront, pour ne pas faire des tracasseries mal à propos et qui ne pourraient que rendre leur voyage désagréable. Adieu . . .

CCXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 décembre 1775.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui enfin je puis vous annoncer votre chère et longue lettre. S. M. en attendant a déjà agi de toutes sortes de façons, et Dieu sait encore où et comment elle logera. Une bonne vieille de Madame d'Edling [1]) voulant la loger chez elle, je prévois encore

[1]) Rosalie Gräfin Edling, geborne Gräfin Thurn. Sie war mit Maria Theresia besonders befreundet und stand mit ihr in vertraulicher Correspondenz.

bien de la *secatura*, car S. M. n'est pas faite à soutenir un propos et à l'exécuter avec constance et exactitude, mais enfin, puisque vous le voulez et le croyez bon et avantageux, je vais dès à présent travailler sérieusement à l'exécution de ce projet.

Pour la Marie, vous aurez déjà appris ses autres projets, par conséquent vous vous arrangerez pour Venise comme vous voudrez. Ma soeur vient aujourd'hui ici pour y rester jusqu'à son départ qui n'est point encore fixé. Je tâcherai de le lui faire accélérer, mais il lui faut tant de choses, et ils n'ont rien de prêt, que je ne puis vous en rien dire encore, tout étant douteux chez eux. Je crois que pour jeudi je pourrais vous en donner plus de nouvelles.

Je suis charmé que vous preniez encore plus d'informations par rapport à Manfredini. Je fais de même et au moins, si nous nous trompons, ce ne sera pas notre faute, car il aura été bien épluché. Adieu . . .

CCXXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(December 1775.)

Unter vielen General-Sätzen, die alle mir gar zu reell sind, sind doch die drei wichtigsten freies Religions-Exercitium, welches keinem katholischen Fürsten erlaubt ist, ohne schwerer Verantwortung einzuführen, die Zernichtung der jetzigen Grossen, unter dem speziosen Vor-

wand, den mehreren Theil zu conserviren, wovon weder die Noth, noch weniger die Billigkeit einsehe, die so oft repetirende Freiheit in Allem, so mich mehr besorgen als hoffen macht. Ich bin zu alt, mich zu solchen Principiis jemals zu fügen; wünsche aber und bitte Gott, dass mein Nachfolger selbe niemals nur probire. Weder er, noch weniger seine Nachfolger würden glücklicher.

CCXXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

So wie die wahre Pflicht, die mich gegen Gott, mein Vaterland und E. M. verpflichtet, allzeit das reinste und einzige Augenmerk meiner Handlungen und Rathschlüsse ausgemacht hat, so finde mich endlich verbunden, zu Dero Füssen diese meine wohlüberlegte Gedanken zu bringen. Ich sehe in so vielen Gelegenheiten ohne mindestem Vorurtheil, Furcht, noch anderer Leidenschaft, dass ich ein schier unüberwindliches Misstrauen von E. M. Seiten in denjenigen Meinungen, so ich hege, mir entweder durch meine Principia verdient, oder durch meine Schreib- und Redart zugezogen habe. Da ich mir wahrhaft nichts vorzuwerfen habe, so sehe ich diess Alles als ein Schicksal mit gelassener und stiller Unterwürfigkeit an; dessen Folgen aber sind diejenigen, die mich zur Rede und diesem Schritt zwingen.

Was ist Eurer Maj. ein Mensch nütze, dessen Principia E. M. nicht für echt, sowohl in der reinen Schuldigkeit gegen Gott, in der Gerecht- und Billigkeit gegen

den Nächsten, in den wahren Staatsprincipiis hitzig, übereilt, eingenommen, unüberlegt, voll falscher Sätze, so er aus Büchern oder gefährlichen Gesellschaften gesammelt, voll Vorurtheile u. s. w.? Nichts als E. M. Geduld so oft auf die Probe zu setzen, als sich die Gelegenheit ereignet, dass er nach selben seine Meinung als ehrlich aber vielleicht irrig Denkender abgeben muss. Ich finde mich wirklich in diesen Umständen. E. M. haben mir sowohl münd- als schriftlich darüber die unzweifelhaftesten Beweise gegeben, also was bleibt zu thun übrig?

Meine Principia ändern? Das thäte ich von Herzen gern, wenn man mich nur eines andern überführt. So fort arbeiten, so beschwersam, so sauer als es ist, so schreckte es mich dennoch nicht ab, wenn nur auch mir die Aussicht benommen würde, dass ich wirklich dem Vaterland schade und Eurer Maj. Gemüth beleidige. Diese zwei Sachen übersteigen meine standhafte Gelassenheit. Wenn verdient oder unverdienter Massen E. M. diese Meinung schon von mir hegen, so bin ich nicht allein platt unnütz, aber auch schädlich. Sehen E. M. in allen meinen schriftlichen oder mündlichen Meinungen so gefährliche Principia, so muss auch alles Gute, was ich vielleicht dennoch unter selben untermischen könnte, erloschener verworfen werden. Oder könnten dennoch in einem unerwarteten Augenblick solche angenommen und zum Theil alle diejenigen üblen Folgen, so E. M. in selben vorsehen, zum Theil sich offenbaren? Ueber dieses sind in meinem Amt so gegeneinander gesetzte Principia nichtsnutz und machen, so sehr als ich mich in Obacht nehme, nur dennoch Unordnungen und Wankelmüthigkeit. Es können auch zur Vermeidung meiner Sätze von E. M.

die ihnen entgegenstehenden Extreme ergriffen und mit nicht geringem Nachstand des allgemeinen Besten in Ausübung gebracht werden. Nebstdem setze ich mich beständig, und das wegen Geschäften, bei denen ich von Rechtswegen nichts zu thun habe, einer schweren Verantwortung und dem Verlust oder wenigstens starker Verminderung Eurer Maj. mir durch 35 Jahre gegönnter so ausserordentlicher Gnade aus. Ist das nicht unsinnig gehandelt? Könnte ich länger verweilen, sobald als ich mich unnütz, hierauf gar gefährlich und schädlich für das allgemeine Beste überwiesen? Bey diesen Umständen sehe kein Mittel zur Abhülfe vorhanden. Ueberdiess, je länger es so fortdauert, je ärger, ja je gefährlicher es für mich, der um Eurer Maj. gnädiges Wohlwollen buhle, beständig wird, also dass ich die Feder ansetze, hier Eurer Maj. mein Herz ausschütte und das einzige Mittel vorhanden ist, welches ich von Anbeginn her vorgesehen und mehrere Jahre im Busen trage, ja bey mir zu einem solchen Grad der Ueberzeugung und des Verlangens geworden ist, dass ich von solchem nicht abzubringen seyn werde.

Kurz, entheben mich Eure Maj., Ihren Sohn, einen jungen Menschen ohne Erfahrung, von der grausamen Last, so nirgends in der Welt gebräuchlich, nicht einmal bei Particuliers, der Stelle eines Corregenten. Eine Frau wie E. M., die so viele Jahre glorreichst regiert hat, braucht und kann kein solches *Ens* brauchen. Alles geht schlechter seitdem, und ich leide in allem Anbetracht dabei. Lassen mich E. M. seyn ewig Ihren gewiss treuen Diener und Sohn; lösen E. M. mir dieses Band auf, so mich von Amtswegen zur Vertheidigung meiner Principiorum bindet,

so werden Selbe kein Wort mehr von mir hören, Alles wird besser und einfacher gehen und ich werde glückseliger, ruhiger und vielleicht nutzbarer als jetzo leben. Von der Modalität brauchen sich E. M. nicht zu bekümmern. Sobald als ich Dero Loslassung werde schriftlich haben, so stehe ich gut, dass es ohne Historie und besonderes Aufsehen werde bewerkstelligt werden. Dankbarkeit wird mein Herz erfüllen, und ich werde hoffentlich Dero Gnade mir doppelt verdienen.

E. M. verzeihen, dass ich nur noch eines zusetze. Ueberzeugt wie ich bin von allen diesen Wahrheiten, und welche mich diesen Schritt zu machen veranlassen, können wohl Selbe glauben, dass ein Mensch, der so seinen Stand betrachtet und hässlichst verabscheut, in selbem, wenn er doch bleiben müsste, weiters nützliche, erspriessliche und angenehme Dienste leisten könnte? Ich finde mir zwar den Willen und die Kräfte zu gehorsamen, nicht aber die Möglichkeit, meine Principia und Ueberzeugungen abzuändern. Sollten E. M. diese Zeilen mit den Augen betrachten, wie ich sie empfinde, so bin ich so vergnügt, als sicher der Erhaltung meines Begehrens.

24. December 1775.

CCXXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Il y a un grand malheur qui existe entre nous; avec les meilleures volontés nous ne nous entendons pas. Il se peut que je suis trop accablée du chagrin de ne voir ni confiance ni cette franchise vis-à-vis de moi que j'aurais cru mériter, ce qui fait l'ennui de mes jours. C'est bien moi qui puis dire que depuis trente-six ans je ne suis occupée que de vous. Vingt-six ont été heureux, mais je ne saurais dire la même chose à cette heure, ne pouvant jamais convenir des principes trop relâchés en fait de religion et moeurs. Vous faites trop voir l'antipathie contre toutes les anciennes coutumes et tout le clergé, des principes trop libres en fait de morale et conduite. Cela alarme à juste titre mon coeur sur votre délicate situation, et me fait frémir pour l'avenir. Tout cela n'a que trop transpiré, et on sait en tirer profit. Cette nuit et ces jours sont trop glorieux pour s'occuper d'une résolution telle que vous l'exigez de moi; je vous la donnerai après la nouvelle année. Vous pouvez bien croire que mon coeur en est plus qu'affecté, en voyant le vôtre si peu d'accord et préférer vos anciens préjugés. Je souhaite qu'ils vous rendent plus heureux que je ne suis.

(24 décembre 1775).

CCXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 25 décembre 1775.

C'est avec le plus profond respect et la soumission la plus vraie, que j'attendrai l'époque qu'Elle a daigné me désigner pour me faire connaître ses volontés sur le papier que j'eus l'honneur de présenter hier à V. M. Je ne dirai pas que ce n'est qu'avec empressement, que je désire me retrouver dans la même situation qu'Elle daigne me citer avant dix ans, où n'étant occupé que de lui plaire, je ne me trouvais obligé à autre chose. C'est justement cette heureuse situation que je désire bien vivement retrouver par ses bontés, et je commence à me croire heureux, puisque V. M. daigne Elle-même reconnaître l'époque et la cause des petites aigreurs, et qui à la longue feraient le malheur de l'Etat et de ma vie, qui se rencontrent et se sont occasionnés si souvent dans l'accomplissement des devoirs qu'Elle avait voulu m'imposer.

Qu'Elle m'ôte mes scrupules, mes principes peut-être outrés, et qu'Elle ne me laisse agir que par les mouvements de mon coeur, qui, j'ose le dire, lui est tendrement attaché, et je crois que V. M. sera contente de moi dans

toutes les occasions possibles. Pour moi, je le serai infiniment, si je puis trouver le moyen de l'en convaincre et d'être toute ma vie de cette façon, méritant ses bontés, à ses pieds. . . .

CCXXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

26 décembre 1775.

Je viens de recevoir le billet que V. M. a daigné m'écrire. Je sens tout le prix des gracieuses expressions dont Elle veut se servir à mon égard. Si j'y avais trouvé jointe une décision positive de sa part, analogue aux raisons et aux désirs que certainement aucun mouvement d'humeur, mais la conviction la plus parfaite avait occasionnés de ma part, et dont le désir, comme je le pourrais faire voir par un écrit que j'ai depuis plusieurs années, a eu le temps de mûrir dans mon esprit, je serais le plus heureux des hommes.

C'est donc en lui répétant toutes les raisons que j'ai osé lui alléguer, que je retourne à redemander la même chose; le bien de l'Etat, le sien, le mien, même nos consciences et réputations en exigent trop l'accomplissement, pour que je me décourage à en solliciter avec tout le respect et soumission que je lui dois, mais en même temps avec toute l'énergie et la constance dont la chose est digne, l'exécution. C'est de ses bontés et pénétration à sentir et apercevoir mes raisons, que j'attends cette grâce,

étant avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable [1]). . . .

CCXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 28 décembre 1775.

Très-cher frère. Voici que le courrier napolitain retourne; je le charge de cette lettre. Pour des nouvelles intéressantes, je ne sais point vous en donner. Nous attendons toujours avec impatience des nouvelles touchant l'arrangement de nos limites, tant en Pologne qu'en Moldavie. Pour moi, sans être prophète, je crois que de la façon que nous nous y sommes pris, nous manquerons, si non dans tous deux, au moins d'un côté sûrement notre objet. Je l'ai assez dit et écrit, mais en vain. *Fiat;* que ne donnerais-je pas pour pouvoir causer une heure avec vous! J'aurais de fort singulières choses à vous dire, qu'il est impossible d'écrire.

La Marie vient de partir par un temps de brouillard, dégel total et l'air très-doux. Ils ont cruellement chargé leur voiture; je souhaite qu'ils arrivent, comme ils le comptent, pour le 7 janvier à Florence.

---

[1]) Maria Theresia übersandte die vorstehenden vier Schreiben mit folgendem eigenhändigem Billet an Kaunitz: „Voilà les tristes débris de ce qui s'est passé. Le conseil d'aujourd'hui est passé mieux que je ne l'ai espéré, mais on voit le dépit et l'agitation en tout. Je suis bien bas."

Je viens de recevoir votre chère lettre; je suis charmé que vous ayez été content de la mienne. La Marie ira elle-même voir les quartiers à Gorice, et elle est endoctrinée par moi pour proposer un qui soit convenable pour l'Impératrice, et un autre pour vous autres entièrement séparé. Elle a conçu mes idées, et je suis sûr qu'elle n'y manquera pas à faire des propositions analogues. Par là la chose s'arrangera avec certitude selon vos désirs. Imaginez que S. M. a cru que la maison des Jésuites serait la plus propre à nous fourrer tous ensemble. Cela aurait été joli, toutes ces cellules sans communication. Je crois qu'elle en perdra l'idée; il n'y a que l'église qui lui tiendra à coeur.

Le secrétaire Neny [1]) a été touché hier d'apopléxie au théâtre; malgré trois saignées et les vésicatoires son état est encore très-douteux. Tout un côté est perclus et il ne peut parler. S. M. le regrette, et je l'ai beaucoup priée de faire prendre bien garde à ses papiers, afin que rien ne soit égaré.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon coeur. Marquez-moi, je vous prie sincèrement, comment vous aurez trouvé la Marie; à mes yeux elle est bien changée.

---

[1]) Cornelius Baron Neny, Staatsrath und erster geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin.

1776.

CCXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 1 janvier 1776.

Mon cher frère. La date du jour dit tout pour m'excuser, si je ne suis pas long. Vous savez, ou pour mieux dire, vous ne l'avez jamais vu, car de votre temps cela n'était point établi encore, ce que c'est qu'un jour de nouvelle année. Imaginez que tous les baise-mains et compliments possibles se réunissent dans ce jour, qu'outre toutes les charges, les ambassadeurs et ministres étrangers, les conseillers d'Etat, les chambellans, toutes les gardes, toute la garnison et officiers, tous les conseillers et secrétaires, enfin tous les bipèdes sans livrée de quelconque espèce baisent pendant deux heures les mains. Puis viennent toutes les dames et demoiselles, enfin l'église et le dîner public, puis toutes les femmes de la seconde noblesse, et cela inclusivement toutes les nourrices, puis tous les garçons de tous les collèges existants, enfin un appartement; jugez si la journée est bien remplie aujourd'hui. Pour un peu de rhume que S. M. a, elle nous a fait grâce de l'appartement.

J'ai fait venir ici le major Manfredini; je lui ai parlé, et j'ai été assez content de la façon avec laquelle il s'est expliqué. Dans peu de jours il retournera au régiment pour y rester jusqu'au commencement de février, qu'il reviendra ici pour aller ensuite sous prétexte de congé à Florence. Voilà la meilleure méthode que je crois pour s'assurer autant que possible de la réussite de ce choix.

CCXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 31 janvier 1776.

Très-cher frère. Malgré le grand froid Manfredini s'est pourtant décidé à vouloir partir; il vous remettra cette lettre les derniers jours de février, passant à Rovigo chez son père, où il m'a demandé, pour mieux secreter son envoi, de rester une huitaine de jours. Sa Majesté, après avoir examiné ses preuves, s'est décidée à le faire son chambellan, ce qui, s'il vous convient, sera d'autant plus convenable pour accompagner partout vos fils. Je vous prie, mon cher frère, d'examiner avec toute l'importance que le choix d'un pareil homme exige, cet homme; n'y mettez aucun compliment, voyez s'il vous convient personnellement, car ceci est aussi nécessaire que ses qualités personnelles. La carrière à laquelle il se voue, est entièrement nouvelle pour lui. Attaché au métier de la guerre, il n'a pas songé à l'éducation, par conséquent cela lui paraîtra étrange et nouveau. Ne vous gênez pas,

je vous en prie, de m'en dire sincèrement votre avis et de me le renvoyer; cela ne lui fera aucun tort, mais je dois vous prévenir d'avance que je n'en sais pas d'abord un autre, et qu'il me faudra du temps pour en retrouver un que je croie aussi propre et apte que celui-ci; néanmoins dès que vous m'en auriez donné part, je me mettrai en quatre pour en retrouver. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur . . .

CCXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 mars 1776.

Très-cher frère. Enfin je puis vous donner part par ce courrier que le voyage de Gorice est résolu. Il a fallu en vérité toute mon intrépidité et mon désir de vous être utile et agréable pour l'emporter. Les attaques étaient fortes, mais je les ai soutenues, et la bonne cause à prévalu, mais pour le temps à l'exécuter il a fallu condescendre à l'avancer de beaucoup, puisqu'on avait inspiré à S. M. une crainte invincible des chaleurs de ce pays. Vous verrez donc par toutes les listes que je vous joins, que S. M. part le 23 d'avril, et qu'elle sera à Gorice le 30 du même mois. Cela vous embarrassera un peu pour les dispositions, mais tâchez, mon cher frère, à les mettre en ordre le mieux que vous pourrez, car pour moi les miennes sont presque toutes faites.

Si néanmoins, ou pour la santé de votre épouse ou de

vos enfants, ou pour manque de bateaux il se trouvait un empêchement insurmontable, envoyez-moi tout de suite un courrier, pour que je puisse engager S. M. à tout retarder, car le temps est court et très-court, mais s'il est humainement possible, tâchez de ne pas en venir à ce parti. S. M. est très d'accord que vous alliez en avant de vos enfants; elle veut même très-volontiers être une couple de jours à Gorice avant votre arrivée, mais tâchez toujours d'y arriver le 30 avril; pour les enfants, ils pourront suivre.

Quel plaisir, mon ami, de vous revoir, et que j'attends de bonnes choses de cette entrevue! Ne portez-y pas le moindre soupçon; point de plans, point de justifications, que S. M. craint et qui l'effrayeraient. Laissez-vous aller tout naturellement au plaisir d'être avec elle, et en conversant bien familièrement à déjeuner, l'on parlera et règlera plus que si vous y mettiez trop de formes et d'écritures. Je serai à la main et vous connaissez mon coeur; il est à vous et voué à votre service, ainsi disposez-en comme vous voudrez. Si nous prenons cette méthode, j'attends de trouver à Gorice votre bonheur, celui de l'Impératrice, de votre épouse, celui de vos enfants; de voir tout le monde content et tranquillisé, et d'avoir la satisfaction d'en jouir et d'oser m'en nommer l'auteur. Si au contraire S. M., sans cela sur le qui vive, s'apercevait que vous n'êtes pas à l'aise ou finassiez, tout serait perdu, car elle est sans cela un peu prévenue, ce qui même l'a le plus retenue de se décider pour le voyage.

Adieu donc; faute d'un moment je ne présente qu'ici mes hommages à votre chère épouse; elle me le pardonnera, car en vérité je la sers avec zèle et de tout mon

coeur. Embrassez vos enfants de ma part; à revoir tous et croyez-moi pour la vie . . .

CCXL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 mars 1776.

Très-cher frère. Le courrier porteur de celle-ci part avec toute sorte de paquets pour la Marie, et vous remettra en même temps toutes les lettres souscrites déjà par S. M. pour l'Empereur de la Chine, et Dieu sait combien d'autres princes des grandes Indes. Vous recevrez encore des papiers, mais tous dans le même goût, et je me suis déjà tellement aventuré à en dire et écrire les inconvénients, que je me suis brouillé au point avec le prince de Kaunitz, qu'il a voulu quitter ses charges. Jugez de l'inquiétude de S. M., qui a derechef pallié la chose, mais il en est malade à ce qu'il dit. Vous ne serez plus dans le cas à faire examiner la chose, je crains, parce que vous serez peut-être parti ou prêt à partir, quand Bolts arrivera; je ne vois pas comment cette affaire finira. En attendant S. M. vous fera connaître ses intentions que je vous prie d'exécuter à la lettre, sans avoir égard à mes avis, mais bien au bien de la chose.

Pour notre voyage, rien de nouveau depuis hier; nous disposons tout doucement toutes les choses; après demain partent déjà les chevaux et voitures et le gros bagage de cuisine et de la cave. Je me flatte toujours que vous

trouverez moyen d'arranger vos affaires de façon pour ne pas retarder notre voyage, car en vérité je ne répondrais plus alors de sa réussite. Mon cher ami, de grâce, ordonnez à tous ceux qui entourent vos enfants, qu'ils y viennent tout-à-fait à l'aise, afin que S. M. les voie comme moi et vous, mon ami. Beaucoup de naturel et point de réticence devant S. M. Elle voudrait bien que nous logeassions tous ensemble à la maison de Lanthieri [1]), mais sans qu'elle s'en aperçoive, j'ai tâché d'arranger la chose de façon que, s'il est humainement possible, vous ayez une maison seul avec vos enfants.

Elle compte faire venir ma soeur Amélie à Trieste, mais sûrement point à Gorice, ainsi il dépendra de vous, ou de partir de Gorice d'abord avec vos enfants, ou en les renvoyant, aller avec nous jusqu'à Trieste.

Adieu mon cher frère, voilà tout ce que je sais pour le moment; vous jugerez facilement avec quelle impatience j'attends votre réponse pour en savoir au juste à quoi nous en sommes; comptez que la moindre variété qui se pourrait rencontrer chez nous, vous sera sûrement notifiée tout de suite par estaffette ou courrier. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

---

[1]) Johann Caspar Graf Lanthieri, Präses der Büchercensurscommission und Generaldirector des Theresianums.

CCXLI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 avril 1776.

Très-cher frère. L'arrivée du courrier Pistoja m'a fait le plus grand plaisir; je vois que vous avez trouvé moyen de tout arranger à merveille, et S. M. vous en sait un gré infini; cela lui fait le plus grand plaisir. Je puis vous assurer qu'elle ne peut attendre le moment de vous revoir et d'embrasser vos enfants, avec lesquels elle veut vraiment s'amuser, et elle s'en fait une fête. Mais sur un point il faudra céder par la même idée qu'elle a, de les voir beaucoup et souvent. Elle veut absolument loger avec eux dans la même maison, et malgré toutes mes représentations je n'ai pu l'en dissuader, et quoiqu'elle ait fait de main propre une distribution, en consultant le comte Lanthieri, qui se trouve ici, des quartiers que les enfants pourraient occuper dans sa maison, j'ai pourtant obtenu qu'elle ne se décide sur rien avant que nous y soyons, où on en pourra le mieux juger sur les lieux, et c'est alors qu'il faudra voir, mais je doute qu'elle cède, car elle veut les pouvoir voir se lever, habiller, dîner, coucher, enfin de toutes les façons imaginables, et si l'on lui résiste, elle en pourrait prendre de l'humeur, puisque l'on la priverait de ce plaisir, ou croire qu'on veut les

cacher et ne les lui présenter que comme des poupées toutes endoctrinées. Vos projets sont excellents, et si cela va ainsi, je m'attends les suites les plus heureuses et satisfaisantes pour le bonheur et la tranquillité commune.

L'Impératrice tousse à la vérité un peu, mais elle a tant de monde qui l'obsèdent et qui viennent lui parler, que cela n'est pas étonnant que son rhume soit un peu plus tenace.

CCXLII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 16 avril 1776 à six heures du soir.

Très-cher frère. Vous serez bien surpris de la nouvelle que je vous annonce et que la lettre ci-jointe de l'Impératrice contient. Je vous envoie exprès mon homme Pillewitz pour qu'il vous trouve encore à Florence. Je puis juger de votre embarras pour toutes vos dispositions, mais enfin il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Ne craignez rien pour la santé de l'Impératrice; ce rhume n'est rien, mais on lui a tourné la tête, elle craint de mourir, de partir, elle le voudrait néanmoins; je vous dis que c'est inexplicable. Je lui avais proposé de ne rien révoquer, de vous laisser aller à Gorice et vos enfants, quitte à y être quelques jours, à l'y attendre. Quand elle a entendu ce raisonnement, vous l'avouerais-je, elle s'est mise exprès au lit pour avoir l'air bien malade, et pour appuyer et insister sur l'envoi du courrier. Elle assure qu'elle

veut partir le 3 de mai; je n'en crois plus rien, et l'intrigue, la pusillanimité qu'on lui a inspirée et dont on ne manquera pas de la souffler toujours de plus en plus, rendra, je crains, infructueuses mes démarches. Je m'en vais pourtant dresser mes batteries, et en la picotant sur l'amour propre et lui faisant voir de l'humeur, elle pourrait bien encore s'y résoudre. Elle m'a lâché quelque chose, comme si vous pouviez venir avec Madame ici, et comme si vous eussiez été une fois à Gorice, cela aurait été presqu' inévitable. Ne sachant pas vos intentions, mais au contraire, supposant le contraire, je me suis relâché sur l'envoi du courrier pour vous garder entière liberté sur le choix à prendre et à me mander préalablement.

CCXLIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 avril 1776 au soir.

Très-cher frère. L'affaire est faite, l'Impératrice vient de se décider absolument de ne pas aller à Gorice; elle dit que cela lui coûte, je le crois pour le moment, mais au fond elle en est bien soulagée, car on lui en avait inspiré une peur incroyable et invincible. J'avoue que dès que j'ai vu que cela prenait ce parti, et que l'Impératrice y serait allée contre coeur et aurait peut-être inquiété tout le monde par ses appréhensions, enfin n'aurait pas été à son aise, que le but étant manqué, il valait tout autant rompre toute la chose, et pour la mettre plus à l'aise je

lui ai écrit ce matin. Elle ne m'a pas répondu, j'ai écrit derechef, enfin elle m'a donné la réponse que je devais venir chez elle, où enfin elle a dit qu'elle renonçait à y aller absolument; elle me l'a même donné par écrit, et en conséquence j'expédie le courrier. Vous y trouverez de ses lettres. Pour le présent, mon ami, il n'y a donc plus rien à faire, et toute la chose doit être regardée à jamais comme non avenue, ni plus à se faire, car de cette appréhension l'âge ne la guérira pas. S. M. se porte à merveille, elle a été aux exèques du prince Khevenhüller encore aujourd'hui, et vous ne devez là-dessus avoir aucune inquiétude. Contremandez donc tout, je le fais de mon côté; jusqu'à Porto-Gruaro tout sera contremandé.

Mon cher frère! Je ne vous décrirai pas la situation de mon âme. Vous connaissez mon amitié, jugez de sa peine, mais qui, j'avoue, se trouve beaucoup diminuée, parce que par les dispositions que j'entrevois depuis quelques jours, même si S. M. s'était rendue à Gorice, vous n'en auriez pu tirer aucun fruit, car certainement qu'elle y aurait été avec une humeur et inquiétude qui l'auraient empêchée de tout autre sentiment. Pour moi, je perds infiniment en ne vous embrassant pas, mais le chemin de Florence ne m'est pas barré, je saurai le trouver pour sûr, et je ne me priverai plus si longtemps du plaisir de vous revoir, et toute votre charmante famille.

Adieu, je vous prie, faites passer outre ce courrier à la Marie, car l'Impératrice le désire. Je vous embrasse de tout mon coeur. . . .

CCXLIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 20 mai 1776.

Très-cher frère. La nouvelle que je viens de recevoir par votre lettre, que vous comptez venir ici, me fait par la tendre amitié que vous me connaissez, le plus grand plaisir. Vous revoir ne peut que m'être très-cher, et je souhaite seulement que vous en soyez aussi content que je le désire. Si la Marie, comme il paraît, vous a déterminé à prendre ce parti, exigez aussi d'elle qu'elle reste le temps que vous serez à Vienne, avec vous, et qu'elle n'aille point à Schlosshof ou Presbourg en attendant, car il est facile d'enfiler les choses, mais on ne les fait pas parvenir aussi facilement à leur fin et conclusion avantageuse, agréable et convenable à tout le monde. Je ne ferai aucun usage de ce que vous m'avez mandé, car je ne saurais vous en faire un mérite, et la Marie n'aura pas manqué de s'en être donné tous les violons auprès de l'Impératrice. Je ne l'ai point vue encore, mais je ne doute pas qu'elle n'en saura déjà quelque chose. Si l'on me questionne sur le temps, je ne manquerai pas d'appuyer sur celui que vous me marquez le plus vous convenir, c'est celui du retour de la Marie et du Prince, que j'imagine que vous rejoindrez peut-être à Venise.

Pour moi, tout le mois d'août et de septembre je suis occupé de mes camps; ainsi plus tard que vous viendrez, moins je pourrai avoir le plaisir de jouir de vous, car je ne crois pas que vous comptez faire un long séjour, et je serai toujours d'avis, que pour l'objet, la durée et votre convenance, surtout à Florence, vous feriez mieux de venir seul et de laisser Madame au logis, pour garder la maison et pour qu'on ne vous arrête pas trop longtemps ici, mais ceci sera déjà trop tard et vous ferez ce qu'il vous plaira. Pourvu que vous soyez content, je le serai sûrement aussi. Adieu.

CCXLV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 mai 1776.

Très-cher frère. Votre lettre, arrivée à Sa Majesté, a fait l'effet que j'avais prévu, c'est-à-dire qu'en lui faisant plaisir, elle n'a pas méconnu à qui elle le devait. La Marie en a toute la gloire, aussi sa lettre que je n'ai pas vue, mais dont elle m'a dit des passages, est conçue dans cet esprit. J'ai seulement prié S. M. de ne vous point limiter de temps pour votre arrivée, ni pour votre départ, et je lui ai fait sentir, qu'à peu près de six semaines pourrait être votre séjour. Elle a goûté cette proposition; par conséquent je crois que cette affaire est arrangée, et que vous pourrez faire là-dessus les arrangements que vous voudrez, tant pour l'arrivée que pour votre retour.

Pour Manfredini je suis très-charmé que vous en soyez content. Son affaire est toute arrangée ici; il gardera ses gages, sa charge, pourra porter l'uniforme du régiment, avancera quand le rang viendra à lui ou quand extraordinairement sa conduite chez vous le méritera. Par conséquent, quoique le service exige que sa place soit donnée dans le régiment, il pourra pourtant, si tôt ou tard il ne vous convenait pas, y retourner et reprendre en second la place où son rang l'aurait sans cela fait arriver. Pour le reste, vous aurez à vous arranger avec lui. La commission que vous me donnez, d'en retrouver un autre pareil, n'est pas si facile que vous le croyez, néanmoins je ferai de mon mieux et nous en parlerons plus au long à votre arrivée ici, la chose n'étant pas si pressante.

Je vous ai marqué l'autre jour, que de tout le temps de l'année c'était le plus mauvais pour moi, mes camps me prenant tout le mois d'août et une grande partie de celui de septembre. Ainsi je ne vous verrai guère, mon ami, mais pourvu que vous ayez sujet d'être content de ce voyage, je m'en consolerai; les apparences sont un peu critiques. Comptez sur les effets les plus sûrs et les plus efficaces de mon amitié en toute occasion. Adieu...

CCXLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 juin 1776.

Très-cher frère. Comme vous ne pourrez nous marquer que par la poste prochaine des nouvelles plus positives de la décision du temps de votre voyage et de votre arrivée ici, je ne puis vous marquer autre chose, si non qu'on est très-empressé de vous voir, et que je suis certainement à la tête de tous ceux qui le désirent. Vous savez, mon cher ami, combien je vous aime. Rarement l'amitié la plus tendre est sans inquiétudes ou jalousies: si je vous en ai marqué au sujet de ce voyage et des combinaisons qui se rencontraient avec le voyage de la Marie, ma foi c'est un tort dont vous n'êtes pas en droit de vous plaindre, et votre réponse m'a tranquillisé, car je prétends à être le plus sûr et le plus zélé de vos amis. Le temps et les circonstances ne m'ont point paru propices dans ce moment; peut-être qu'elles se changeront, mais cela ne pouvait se prévoir, surtout S. M. ayant été parfaitement convaincue et résignée, au moins en apparence, à ne vous point voir cette année.

Mes camps sont fixés, et depuis le premier août jusqu'aux derniers jours de septembre je suis entre Laxenbourg, Pesth, Prague et Brünn, en y joignant encore le camp

d'artillerie à Thein. Ici il n'y a rien du tout de nouveau; notre arrangement est fait avec les Turcs pour la Bukowina, et il a fallu leur laisser trois villages du territoire de Chotim en deça des montagnes.

Le Prince Kaunitz est fort incommodé; on l'a saigné deux fois et je ne sais encore ce qui en arrivera, la maladie n'étant pas bien violente, mais se soutenant pourtant, et les jours critiques n'étant point encore arrivés. Adieu . . .

CCXLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 17 juin 1776.

Très-cher frère. J'ai reçu tous les détails de votre voyage; je ne puis attendre d'avoir le plaisir de vous embrasser. Votre suite est bien petite; surtout je ne comprends pas comment votre épouse avec une femme de chambre pourra être servie tout le temps. Rien de nouveau, si non que le Grand-Prince de Russie [1]) ira avec le Prince Henri [2]) à Berlin pour y choisir une nouvelle épouse. Cela n'est pas bien agréable, mais que voulez-vous faire; il faut que l'on s'accommode aux hazards qui sont riants pour eux et pas pour nous. Adieu . . .

---

[1]) Grossfürst Paul, nachmaliger Kaiser.

[2]) Von Preussen.

CCXLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Hloupietin ce 10 septembre 1776.

Très-cher frère. On ne peut pas être plus sensible que je le suis, à l'offre que vous me faites, de venir me voir à Brünn. Le premier moment mon mouvement naturel, celui de mon coeur était qu'il vienne, je veux le voir et l'embrasser. Mais permettez qu'en réfléchisant sur la chose, je vous fasse quelques réflexions. Vous partez pour un long voyage et vous devriez courir seize postes pour ne rester que vingt-quatre heures avec moi. Cela n'est pas effrayant à votre amitié, mais est effectivement fort pour vous même. Je ne puis être au camp près de Brünn que lundi le 16 tard et très-tard le soir, passant d'ici par Königgrætz. Vous devriez courir une nuit pour être seulement quelques heures avant votre départ à Vienne de retour. Vous allez quitter S. M., Dieu sait pour combien de temps, et vous vous en éloigneriez les derniers jours. Cela, avec la fatigue que vous feriez, pourrait l'inquiéter et lui faire de la peine. Vous avouerai-je même ma faiblesse: votre arrivée, sachant que le soir même je devrais vous perdre, ne me ferait pas jouir de toute la satisfaction qu'elle mérite. Ainsi, mon cher ami, hors que vous ne soyez curieux d'entrevoir un moment ce camp,

alors tout cesse. Dispensez-vous de cette course pour laquelle je vous suis infiniment reconnaissant, et épargnons-nous, j'ose le dire, mutuellement cette nouvelle peine de nous séparer de nouveau, et je ne veux m'occuper que du plaisir d'aller bientôt vous revoir chez vous, entouré de vos enfants, et vivant en bon père, mari et législateur. Adieu . . .

Auf einem abgesonderten Blättchen:

Mon cher ami. L'Impératrice veut absolument que vous restiez à Vienne. Elle me le marque et me charge de vous l'écrire, ne voulant pas être nommée. Je vous prie donc, ne me commettez pas. J'ai arrangé la lettre que je vous écris, pour que vous puissiez la lui faire voir, mais pour cette carte, de grâce, brûlez-la. Je ne puis vous dire autre chose, mon cher ami, si non que je vous aime de tout mon coeur, et que c'est avec mille plaisirs que je vous embrasserais dans quelque lieu du monde, mais surtout hors de Vienne et de la Cour. Adieu; à Madame seule vous pouvez communiquer ceci, et contremandez votre voyage; car cela serait mal pris, et il faut enterrer la synagogue avec honneur!

CCXLIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 10 octobre 1776.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je suis privé de toutes nouvelles; je ne sais rien de votre voyage, S. M. étant à Schlosshof et ne revenant que demain au soir. Le temps ne l'y favorise pas, car il pleut déjà depuis deux jours. Pour moi, je suis retourné à ma galère accoutumée, et je travaille plus matériellement qu'autrement, différant souvent des principes, et encore plus souvent des moyens. Je suis bien curieux comment l'Infante aura plu à votre épouse, si ses propos auront été si hazardés que ceux que nous avons entendus.

La galerie commence à s'arranger au Belvédère, et je crois que, quand tout sera achevé, cela ne sera pas mal. La maison de la chancellerie de la guerre se remplit peu à peu de paperasses, et pour la fin de ce mois l'on pourra, je crois, entièrement y avoir tous les départements établis. Mes relations des camps et tous les changements et améliorations que je propose, seront bientôt achevées; je compte les remettre à S. M., mais je m'imagine bien qu'on n'en fera pas grande chose, et *vana sine viribus ira*.

Votre lettre de Trieste et Aquileje, S. M. a eu la bonté de me la faire voir. Je suis enchanté, mon cher

frère, et vraiment glorieux que nos idées se rencontrent ainsi; ce que vous dites était toujours ce que j'ai dit, prêché et écrit, mais l'on n'a pas des principes, pas des idées, et la plupart des employés qu'on consulte, sont intéressés, ainsi leur opinion est bien sujette à caution. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

CCL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 octobre 1776.

Mon voyage en France, tant de fois projeté et jamais exécuté, se trouve derechef sur le tapis. Je ne puis vous en rien dire encore de positif, et même les moindres circonstances peuvent en faire tomber entièrement l'idée, mais si je l'entreprends, ce sera l'hiver. Je voudrais passer les derniers huit jours du carnaval à Paris, dans ce bruit voir tranquillement les objets intéressants, et avec la fin de mars partir pour la tournée des provinces, afin d'être à la fin de mai au logis. Je ne suis aucunement décidé encore sur mes compagnons de voyage, et je verrai encore, car pour Nostitz il est absolument impossible de l'y mener. Je crois que Cobentzel et Colloredo [1]) pourraient bien être les élus, et que je ferai venir Belgiojoso [2])

[1]) Der damalige geheime Rath, Johann Philipp Graf Cobenzl, und der Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Colloredo, der als Feldmarschall im Jahre 1818 starb, waren Josephs Begleiter auf der Reise nach Frankreich.

[2]) Ludwig Graf Belgiojoso, österreichischer Gesandter in London.

de Londres à Paris pour y faire sa connaissance, car c'est un homme que je ne connais pas du tout et dont on me dit un bien infini; ses dépêches sont très-sages. Que tout ceci ne soit que pour vous, mon cher ami, car personne n'en sait rien encore.

Maximilien lit toujours, à ce qu'il dit, diligemment. Il a commencé à répéter les mathématiques avec le major Unterberger [1]) qui est fort habile. Il a commencé aussi à répéter le droit hongrois avec un conseiller; je ne sais si cette partie lui paraîtra fort intéressante. Au reste il va paisiblement son petit train; il n'est pas plus galant qu'auparavant. Adieu . . .

CCLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

J'ai l'honneur de soumettre ici à la suprême décision de V. M. les expéditions qui, au cas qu'Elle daignât trouver bon que je fisse au commencement de l'année prochaine une tournée en France et dans les pays antérieurs de l'Autriche, je croirais devoir être envoyées à leur destination par le prochain courrier mensuel de décembre, afin que les réponses en puissent encore venir à temps.

Il serait inutile de détailler à V. M. les raisons qui me font espérer que ce voyage pourra être de quelqu'utilité à son service. L'esprit dans lequel je l'entreprendrai, si

[1]) Der ausgezeichnete Artillerie Offizier Leopold Unterberger, später Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens. Er starb im Jahre 1818, im ein und achtzigsten Lebensjahre.

Elle daigne l'approuver, me paraît seul propre à être très-humblement soumis à sa décision.

Pour les pays antérieurs de l'Autriche, éparpillés dans tout le cercle de Suabe, ceux-là ne m'occuperont qu'autant que des pays de V. M. doivent naturellement m'intéresser, et que, vu leur liaison avec la constitution germanique, ils sont continuellement dans le cas de litige avec leurs voisins, souvent sans que cela en vaille la peine, la connaissance des hommes y employés, les intérêts divers de ces provinces pourront m'occuper quelque temps.

Pour en France, deux objets très-différents feront l'objet de toutes mes recherches, savoir la Cour et le pays. Quant au premier, il doit être très-intéressant à un contemporain, à un homme dans ma situation de connaître personnellement le Roi et les premières personnes en place, de voir par ses yeux comment cette machine se gouverne, comment elle est montée, ce qui la fait mouvoir, et ce qu'on en peut espérer, ou ce qu'on en pourrait avoir à craindre. Cette monarchie, par le bonheur de sa situation aura toujours une influence si directe avec toute l'Europe, et surtout la nôtre, que son fort et son faible sont très-importants à être observés, surtout quand on se trouve en âge, stylé déjà aux affaires, et qu'on s'est accoutumé l'oeil à voir et l'esprit à observer. Le pays et son inspection peuvent seuls faire connaître les vraies forces de l'Etat, et éclaircir l'illusion que la capitale pourrait donner, et découvrir tout ce qu'on y pourrait encore faire. Les arrangements en fait de commerce et de manufactures, en fait de perception des droits, en culture, les arrangements de police, les ouvrages publics, la marine, le militaire et surtout la partie du génie sont les objets, outre

nombre d'autres de curiosité, qui peuvent servir vraiment d'instruction, et qui, quand on connaît déjà en détail les circonstances de sa patrie, par comparaison peuvent devenir très-utiles, puisqu'on ne s'attache à approfondir que celles qui peuvent y être exécutées.

Je ne parlerai point du désir et de l'agrément que j'aurais de voir ma soeur, et de l'importance que mon coeur y met, à juger de son état présent, et à pouvoir me faire une idée de son état futur dans toutes les circonstances qui pourraient se rencontrer, ni les avis que mon amitié pourrait lui donner. Je tâcherai d'y jouer le rôle en général et d'y passer pour un homme réfléchi et plutôt un peu boutonné, de parler le moins qu'il sera nécessaire, mais de beaucoup écouter, être très-poli, et avoir l'air de n'y être pour aucune autre vue que celle de voir ma soeur et de contenter ma curiosité sur les choses intéressantes qui s'y trouvent, car on ne s'imaginera pas, j'espère, que je vais faire ce voyage à mon âge pour me former ou pour me donner des airs et des manières, et encore moins que je me repaisse et sois flatté de l'idée de réussir dans ce pays-là. Je crois que vis-à-vis des gens sensés une conduite très-naturelle, très-simple et calquée sur mon système du plus parfait incognito ne devra point faire du tort à la réputation, que peut-être très-gratuitement on a voulu déjà m'accorder dans le monde.

C'est d'après ces principes que je soumets très-humblement à l'approbation de V. M., que je compte me régler dans toutes les occasions. Je tâcherai de mettre à profit mon absence le mieux que je pourrai. Ce ne sera certainement point le plaisir ou l'amusement futile dans aucun genre qui m'arrêtera ou m'occupera.

En fait d'affaires politiques, j'entrerai le moins en conversation que possible, et quand l'occasion s'en présentera, je connais assez le système de V. M., et je me rappelle trop les instructions claires et réitérées du Prince Kaunitz aux ministres, pour pouvoir manquer d'y répondre avec laconisme en conséquence, néanmoins je les ai relues derechef ces jours-ci, et je continuerai de même. C'est donc du plus ou moins d'approbation qu'Elle donnera à ce projet, que je me règlerai avec la plus parfaite soumission, attendant ses ordres.

Ce 24 de novembre 1776.

CCLII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 décembre 1776.

Très-cher frère. Voici des détails et des renseignements de mon voyage futur en France. Vous y verrez à peu près mes idées; si rien d'autre et d'inattendu n'arrive, je compte le mettre en exécution; il n'y manque qu'une chose, c'est que vous en soyez. Je n'ose pas penser au plaisir que cela me ferait, et au bien qui m'en arriverait. Au sujet de mes compagnons de voyage il y a eu bien des conjectures de faites, mais on a été bien surpris que j'ai choisi ces deux là: le maréchal Lascy, Rosenberg, Charles Liechtenstein, Ernest Kaunitz, tout

cela y visait, mais j'ai voulu y paraître avec des gens moins saillants, et qui n'avaient aucunement l'air que j'y venais pour faire quelque chose.

La lettre de l'Infant est forte; point de réponse est la meilleure et la plus convenable qu'on puisse lui faire.

Il se rencontre une quantité de difficultés pour trouver un officier qui soit propre pour vos enfants, et je vous avoue que je ne sais plus comment faire pour en trouver. Entre dix que je croyais tenir, après mûr examen, ils avaient des défauts ou des inconvénients qui les rendaient nuls pour cet objet. Je souhaite de tout mon coeur que vous trouviez quelqu'un, et S. M. va parler à l'évêque Kerens pour un maître d'histoire. Le changement de Grimaldi [1]) est singulier, au moins il était inattendu; je souhaite qu'on y gagne au troc, car pour dire la vérité, nous n'avions guère à nous louer de l'abdiqué.

La comédie allemande avec Madame Sacco continue à faire fanatisme dans Vienne, et j'en participe les fruits, car cette caisse qu'on croyait qui ferait banqueroute, commence à gagner. J'ai envoyé un acteur nommé Müller [3]), voir

---

[1]) Der spanische Staatsminister Marquis Grimaldi, welcher am 7. November 1776 resignirte und hierauf als spanischer Botschafter nach Rom ging.

[2]) Die berühmte Schauspielerin Johanna Sacco, welche damals zwei und zwanzig Jahre alt, zuerst auf dem Burgtheater erschien. Sie verliess dasselbe im Jahre 1793 und starb 1802.

[3]) Der Hofschauspieler und Director des deutschen Singspiels in Wien, Johann Heinrich Müller. Des ihm damals vom Kaiser ertheilten Auftrages, tüchtige Künstler für das Burgtheater anzuwerben, entledigte er sich mit vielem Erfolge. Er starb im Jahre 1815 77 Jahre alt.

les autres troupes d'Allemagne et y choisir une couple de sujets, mais il ne trouve guère de bien bons acteurs; il est encore à faire des recherches, par conséquent je ne sais point ce qu'il trouvera encore.

Adieu mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur, croyez moi pour la vie votre . . .

1777.

CCLIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 mars 1777.

Très-cher frère. Enfin nos affaires de Bohème sont signées et expédiées; Dieu veuille qu'on y tienne ferme, autrement le mal sera pire qu'auparavant. Pour moi, je ne suis pas encore entièrement décidé au sujet de mon voyage en France. Les apparences dans ce moment paraissent propices, pourvu que rien n'y mette empêchement, et je vous avouerai sincèrement que la résolution me coûte et que, fort accoutumé à ma vie journalière, j'ai bien de la peine de partir et d'aller me jeter dans le tourbillon où je ne serai pas aussi tranquille ni content qu'ici, vivant chez moi à mes affaires et à mes amies, dont je fréquente les sociétés tranquillement et paisiblement. D'aujourd'hui en huit jours l'affaire doit être finalement décidée, ou je pars, ou cette partie est manquée pour la vie.

Je suis bien enchanté que vous soyez content de vos enfants et des gens qui les entourent; c'est la consolation la plus juste et la plus vraie, mais en même temps la

plus méritée que vous puissiez avoir pour toutes les peines et tendres soins que vous vous donnez à leur éducation. Je n'ai vu qu'un instant l'exjésuite que S. M. veut vous envoyer; il est loué par les habitants de Linz où il habitait; il m'a paru un jésuite dans toute l'étendue du terme. Pour l'officier qui doit se trouver à Neustadt, je n'en ai pas d'idée qui ce pourrait être; au moins comme ni vous ni S. M. ne m'en ont point nommé le nom, je ne puis prendre aucune information. Adieu mon cher ami, je vous embrasse de même que votre chère épouse . . .

CCLIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 29 avril 1777.

Très-cher frère. Vous sentez bien que je ne puis entrer en grand détail avec vous par la poste, mais me voilà dix jours ici. C'est un monde, et il y a des choses satisfaisantes en tout genre à voir. Que n'êtes vous venu avec moi; cela aurait été charmant et vous auriez été content, car on ne me tourmente point; un peu de foule à ma porte, quand je sors, voilà tout. La Cour et la ville, qui font deux objets entièrement séparés, fourmillent d'objets curieux, instructifs et intéressants. Que de réflexions nous ferions ensemble, et comme nous jaserions à porte close de tout ce que nous aurions observé!

Hier j'ai vu célébrer un dimanche à Versailles *in publico*; le lever, la messe, le grand couvert; pour moi

j'étais confondu dans la foule à tout observer. J'avoue que cela est amusant et que, jouant la comédie si souvent, je profite aussi à en voir jouer à d'autres. La Reine est une jolie femme, mais c'est une tête à vent qui ne peut encore combiner ses avantages et qui est entraînée toute la journée à courir de dissipation en dissipation, parmi lesquelles il n'y en a que des très-licites, mais pas des moins dangereuses pour l'empêcher de toutes les réflexions dont elle aurait tant besoin. Le local est beau et mérite d'être vu. Il y a des hommes aussi très-intéressants, dont la connaissance est satisfaisante, et il y aurait de quoi étourdir un homme, si l'on ne prenait quelquefois des heures de retraite; par exemple aujourd'hui je reste toute l'après-dînée et soirée seul chez moi et ai envoyé mes Messieurs au théâtre.

Adieu mon cher ami, j'attends la nouvelle de l'heureuse délivrance de Madame avec la plus grande impatience. Vous êtes estimé ici comme vous le méritez, et cela contribue à me faire aimer les Français. Je serai toujours votre . . .

CCLV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 11 mai 1777.

Très-cher frère. Voici Giorgi que je vous renvoie pour vous témoigner d'abord ma reconnaissance de son envoi, et puis toute ma joie sur l'heureuse délivrance de votre chère épouse, qui me fait, par l'intérêt vif que j'y prends, toujours le plus grand plaisir. Mon cher ami! Votre bonheur et satisfaction surtout domestique est tout ce que je désire le plus au monde. Pour vous parler d'ici, où je suis déjà trois semaines, je devrais être fort long. Il y a des objets à voir très-intéressants, des établissements dont l'appareil et l'apparence est superbe, l'on bâtit avec une recherche et un luxe étonnant, enfin l'on met tout à l'apparence, mais quand on va plus loin et qu'on recherche vraiment l'utile, on est très-détrompé. Ce n'est pas celui-là qui est une jouissance froide, peu saillante et par conséquent peu accueillie par cette nation vive et légère, qu'on cherche pour faire parler de soi, car c'est là à quoi tend tout le monde ici; on veut avoir l'apparence des grands sentiments qui ne sont point encore des vertus, et l'on se contente d'acquérir de la célébrité par-là, ne fût-ce même que pour huit jours. A cet objet l'on sacrifie tout, et l'on ne connaît guère dans cette Ba-

bylone, ni les lois de la nature, ni celles de la société, que pour un certain vernis de politesse.

Voilà mon cher frère, le tableau des habitants de Paris. La Cour à Versailles est toute autre chose; un despotisme aristocratique y règne; cela paraît contradictoire et cela est pourtant vrai. Chacun dans son département y est maître absolu, mais avec la crainte continuelle d'être, non dirigé par le souverain, mais déplacé. Par-là chacun ne tend qu'à se conserver, et aucun bien ne se fait que s'il est analogue à cette vue. Ceux qui ont voulu faire autrement, en ont été le sacrifice et renvoyés sur le champ. Le Roi n'est maître absolu que pour passer d'un esclavage dans un autre. Il peut changer des ministres, mais il ne peut jamais, s'il n'a un génie transcendant, se rendre maître de la gestion de ses affaires.

Vous pouvez vous imaginer comment les affaires se traitent. Pour moi, je vois manifestement que toutes les petites qui ont trait aux intrigues personnelles, se traitent avec le plus grand soin et intérêt, pendant que les majeures, qui regardent l'Etat, sont parfaitement négligées. Toute la robe et la noblesse, qui a pour but de parvenir un jour à une place de ministre, crie continuellement contre ceux en place pour qu'on les change, mais quand on voudrait attaquer cette forme détestable du despotisme affreux que chacun exerce dans sa charge, tous se réunissent pour l'empêcher, chacun espérant à son tour d'y parvenir. Le Roi est mal élevé, il a l'extérieur contre lui, mais il est honnête, point sans quelques connaissances, mais faible pour ceux qui savent l'intimider, et par conséquent mené à la baguette, sans curiosité, sans élévation, dans une apathie continuelle, d'une vie très-uniforme. La

Reine est une très-jolie et très-aimable femme par tous les pays du monde, mais elle ne pense qu'à s'amuser, elle ne sent rien pour le Roi, elle est ivre de la dissipation de ce pays, et bref, elle ne remplit ni les fonctions de femme ni celles de Reine comme elle le devrait, car comme femme elle néglige absolument le Roi, elle le fait marcher plus d'autorité que par tous les autres moyens, elle ne se soucie de sa société, enfin elle a pris là-dessus un parti bien hazardeux, car il est bâti sur des faux principes. Comme Reine elle ne se lie à aucune étiquette, elle sort, elle court seule, en petite compagnie, sans l'appareil de sa dignité; elle a l'air un peu leste, et pour une particulière cela serait bon, mais elle ne fait pas son métier, et cela pourra avoir des conséquences à l'avenir. Sa vertu est intacte, elle est même austère par caractère plus que par raisonnement, enfin jusqu'à présent cela va bien, mais à la longue elle ne se prépare point des ressources, et cela pourra tourner mal. Voilà ce que je prêche, mais quoique je sois parfaitement content de sa sincérité, de son amitié, elle m'écoute, en convient, mais le tourbillon de dissipation qui l'environne, l'empêche de voir et de penser à autre chose que de passer de plaisirs en plaisirs. Tout ce qui l'environne, l'entretient dans cette frénésie, et comment voulez-vous que seul je m'y oppose? J'ai pourtant gagné quelque chose, surtout sur le jeu de hazard qui était affreux.

Monsieur est un être indéfinissable, mieux que le Roi, il est d'un froid mortel. Madame, laide et grossière, n'est pas Piémontaise pour rien, remplie d'intrigues. Le Comte d'Artois est un petit-maître dans toutes les formes. Sa femme, qui seule fait des enfants, est imbécile absolument.

Madame Elisabeth n'est ni belle ni laide; je ne la vois guère. Mon parti de célibat est pris bien sérieusement.

Mesdames tantes sont nulles, des bonnes personnes, mais qui n'entrent plus en rien. Pour moi, ma vie à la Cour est très-simple; je fais le courtisan et je suis en famille dans l'intérieur le plus que je peux. A Paris je sors, matin et après-dîner, voir des objets, le soir une visite à quelque personne de marque, et à dix heures je suis chez moi; voilà ma vie. Je compte partir d'ici dans dix ou douze jours, passant par Rouen, St. Malo, Brest, Nantes, remontant la Loire jusqu'à Orléans, et puis allant à Rochefort, Bordeaux, le canal du Languedoc, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille, Toulon, Avignon, Lyon et de là par Genève, Lausanne, Berne revenir en Souabe, et par le Tyrol retourner chez moi. Adieu, mon cher ami, je vous enverrai mes journaux un jour. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Voici des lettres que je vous prie d'envoyer par bonne occasion à Naples.

CCLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 19 mai 1777.

Très-cher frère. Je vous suis infiniment obligé de la lettre directe que vous m'avez écrite et par laquelle vous m'annoncez le bon état de santé de votre chère épouse, et que vous alliez faire inoculer Léopold. Je souhaite et ne doute point que cela réussira à merveille. Me voici encore ici; je continue toujours à voir les objets curieux qui y existent, et à jouir le plus que je puis de la société du Roi et surtout de la Reine. Ce pays vaut bien la peine d'être vu; il y a nombre de choses vraiment intéressantes, et je puis dire que l'on m'y a accordé une aisance et une liberté à laquelle je ne pouvais m'attendre, mais qui a infiniment contribué à l'agrément que j'ai eu de voir les objets dans leur état naturel.

Je compte partir dans huit ou dix jours, et j'ai calculé mon temps et mon chemin à faire. J'ai soixante six jours de temps avant mes camps, et j'ai en tout tout au plus trente-neuf jours de marche, par conséquent il me restent vingt-sept jours de séjours à partager, que je ne puis dire d'avance, voulant me régler selon les objets de curiosité qui se présenteront. Adieu mon cher ami, je finis toujours par vous dire combien je suis fâché que

vous ne soyez ici. Je crois que vous auriez été satisfait, et quelle différence pour moi! L'on vous rend bien justice dans ce pays, et j'en aime mieux les Français pour cela. Je vous embrasse de tout mon coeur.

CCLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Paris, le 27 mai 1777.

Très-cher frère. Voici la dernière fois que je vous écris d'ici. Je suis très-content de mon séjour. J'ai beaucoup vu d'objets et j'ai entendu bien des choses curieuses, dont, si nous nous promenions dans le Stradone ensemble, je pourrais vous entretenir longuement. Je pars infailliblement dans trois jours, et je vais faire ma tournée qui sera un peu considérable et longue, mais je crois très-intéressante. Le temps est toujours pluvieux ici, hier entre autre, qu'en fin courtisan je chassais le cerf avec le Roi. Nous avons été percés; c'était une bonne journée, car j'ai bien parlé de vous et entendu chanter vos louanges par Monsieur de Boisgelin[1]) qui était autrefois à Parme. L'on ne m'a aucunement sequé ici, et l'on m'a en vérité traité à merveille. J'ai été très-exacte à mon incognito, et ce qui y a contribué le plus, c'est qu'à la Cour et en société je n'ai pas marché accompagné de mes

[1]) Louis Bruno comte de Boisgelin, Oberst und französischer Minister in Parma. Er starb im Jahre 1794 auf dem Schaffot.

Messieurs, mais tout seul, je gênais moins. Adieu mon cher ami; présentez mes tendres respects à votre chère et charmante épouse, et comme je ne sais pas trop d'où et comment je pourrai vous écrire dans ma route, croyez-moi en tout lieu et en tout temps bien votre tendre et meilleur ami. Je vous embrasse de même que votre chère épouse . . .

CCLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Brest, le 9 juin 1777.

Très-cher frère. C'est d'un coin véritablement de l'Europe que je vous écris. Me voici ici depuis deux jours; c'est le troisième aujourd'hui. J'ai quitté Paris sans grands regrets, quoique l'on m'y ait traité à merveille. J'avais à peu près tout vu, l'essentiel pour un si court temps c'est le matériel, car la connaissance des hommes ne se fait pas en six semaines. Pour Versailles il m'en a plus coûté, car je m'étais véritablement attaché à ma soeur, et je voyais sa peine de notre séparation, qui augmentait la mienne. C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu dans sa situation vraiment respectable. Avec cela de l'esprit et une justesse de pénétration qui m'a souvent étonné. Son premier mouvement est toujours le vrai; si elle s'y laissait aller, réfléchirait un peu plus et écouterait un peu moins les gens qui la soufflent, dont il y a des armées, et de différentes façons,

elle serait parfaite. Le désir de s'amuser est bien puissant chez elle, et comme l'on connaît ce goût, l'on la sait prendre par son faible, et ceux qui lui en procurent le plus et les plus variés, sont écoutés et ménagés. Avec cela sa situation avec le Roi est singulière; car elle le mène de force à des choses qu'il ne voudrait pas même. Cet homme est un peu faible mais point imbécile, il a des notions, il a du jugement, mais c'est une apathie de corps comme d'esprit. Il fait des conversations raisonnables, il n'a aucun goût de s'instruire ni curiosité, enfin le „*fiat lux*" n'est pas venu, la matière est encore en globe. Voilà à peu près la situation des choses. Ajoutez à cela que le gouvernement, composé d'un ministre octogénaire, va tant bien que mal; point de vrai système, point de courage, point de fermeté dans l'esprit, enfin on ne cherche que d'aller en avant, sans se soucier de ce qui arrive à droite ou à gauche. Des petits moyens font toute leur ressource; entre autre ici n'ont-ils pas dépensé un argent immense pour mettre leur marine en état? Voilà qu'ils ont quatorze vaisseaux en rade et croisière, ils les payent cher et ils n'osent les faire sortir, crainte de commencer une guerre qu'ils craignent, néanmoins ils envoyent continuellement des officiers et des canons avec autres munitions aux Américains; ce deviendra le second tome des confédérés.

Ce port-ci mérite d'être vu. C'est un bel assemblage de magasins tous vides presque et d'ateliers. On n'y a rien épargné, une rade superbe, un port entièrement sûr, entre deux montagnes une rivière qui forme canal et qui est entre deux villes, point sujette à mettre en basse marée les vaisseaux à sec, enfin il paraît de la bonne

volonté ici, mais l'intelligence n'est pas fort repandue encore. Les quatorze bataillons qui sont ici, n'ont aucune disposition faite pour pouvoir agir hostilement; ils travaillent aux forteresses. J'ai été à Rouen, puis au Havre de Grâce. L'activité de commerce de ces deux lieux est très-grande et le pays superbe. De là j'ai passé par mer à Honfleur et puis par Caen et Avranches j'ai été à S. Malo qui est un port curieux par sa situation, et qui fait presque seul la pêche de la morue. De là je suis venu ici où je resterai six ou sept jours, car il y a beaucoup d'objets à voir, puis je continuerai ma tournée.

Adieu mon cher ami, je vous embrasse de même que votre chère épouse.

CCLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Rochefort, le 19 juin 1777.

J'ai l'honneur de renvoyer à V. M. l'extrait ci-joint de la chancellerie de Bohème. Je n'y ajouterai aucune réflexion; Elle connaît ma façon de penser à ce sujet, je n'en varierai jamais. Je suis charmé que Kresel, malgré les singuliers satellites et les extraits de Bossuet et Muratori qui l'accompagnent, y ait été envoyé; il ne pourrait rien faire de moins raisonnable que ce que l'expédition de la chancellerie contient, qui ne dit ni oui ni non sur aucun point, mais qui doute de tout et laisse presque l'arbitrage de trop faire en chaque chose, et ne

vise jamais à attaquer le mal dans sa racine, car politiquement la différence des religions dans un Etat n'est un mal qu'en tant qu'il y a du fanatisme et de la désunion et esprit de parti. Il tombe de lui même quand on traite les sectaires de l'une comme de l'autre parfaitement également, et qu'on laisse à celui qui seul dirige les coeurs, à faire le reste.

CCLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Ohne Datum. Juni 1777.)

Pour les affaires dont V. M. veut bien me parler, les déclarations ouvertes d'irreligion en Moravie me convainquent toujours plus de mes principes: liberté de croire, et il n'y aura plus qu'une religion qui sera celle de guider également tous les habitants au bien de l'Etat. Sans cette méthode on ne sauvera pas plus d'âmes et on perdra bien plus de corps utiles et nécessaires. Faire des choses à demi, cela n'entre point dans mes principes; il faut ou toute liberté de culte, ou pouvoir expatrier tous ceux qui ne croient ce que vous croyez, et qui ne prennent pas les mêmes formes pour adorer et servir le même Dieu et le même prochain. Enfin pour que les âmes ne se damnent pas après leur mort, expulser et empêcher tout l'avantage que l'on peut tirer d'excellents cultivateurs, de bons sujets pendant leur vie; quelle puissance s'arroge-t-on? Est-ce qu'elle peut s'étendre à juger la miséricorde divine

à vouloir sauver les gens malgré eux, à commander aux consciences enfin? Administrateurs temporels! dès que le service de l'Etat se fait, que les lois de la nature et de la société s'observent, que votre Etre suprême n'est point déshonoré, mais respecté et adoré; qu'avez vous à entrer en autre chose? Le Saint-Esprit doit éclairer les coeurs, vos lois n'y feront jamais qu'éloigner ses effets. Voici ma façon de penser, V. M. la connaît; conviction parfaite m'empêchera, je crains, toute ma vie d'en changer.

CCLXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Toulon, le 3 juillet 1777.

Très-cher frère. Quand et comment cette lettre vous parviendra, je n'en sais rien. Je la fais adresser à Aix, en priant le maître de poste de la donner au courrier d'Espagne qui passe tous les huit jours. Je ne sais si l'on me comprendra, si on le fera ou non, enfin je n'ai pu m'empêcher de vous donner signe de vie. Me voici bien avancé dans ma tournée depuis ma lettre de Brest. J'ai longé toute la côte; L'orient est assez joli, mais la dissolution de la compagnie des Indes lui a fait perdre de son lustre; l'on crie contre, et je crois que l'Etat y gagne, quoique la gêne de devoir désarmer tous les vaisseaux qui en proviennent à L'orient, soit encore contre les bons principes généraux. Nantes est une ville considérable et il y a des gens de tête; le débouché de la Loire qui

traverse tout le royaume, est une position unique, quoique les gênes et impôts sur la navigation de tous les fleuves et canaux en France fassent presque sur tous les points préférer la voie des rouliers, et par conséquent les rendent infructueux.

J'ai remonté la Loire jusqu'à Tours le long d'une digue; le pays est superbe, dans le goût en vérité des bords du Po et Reno vers Ferrare. De Tours à la Rochelle, où j'ai été reprendre la côte, le pays est fertile. La Rochelle est un mauvais port; on y veut dépenser de l'argent, ce sera le jeter. Rochefort, établissement de marine sur la rivière Charente, ne peut être regardé que comme chantier de construction, jamais comme port de refuge à une flotte. Sa situation est charmante et unique. La Charente est une rivière pas plus large que l'Arno, mais fort profonde. Les vaisseaux se trouvent amarrés entre les plus belles prairies qui bordent la rivière, et des jardins dont les allées ont pour point de vue des vaisseaux. L'endroit est agréable dans tous ses points de vue. L'on y fabrique et radoube des vaisseaux dans des formes couvertes qu'il y a très-commodes. De là je vins à Bordeaux; c'est une ville bien agissante surtout pour l'exportation de ses vins et eaux de vie, dont elle fournit l'Angleterre et tout le Nord. La Garonne est une belle rivière, dans laquelle bien deux à trois cents voiles se trouvaient. Elle fait aussi le plus grand commerce comme échelle des produits des îles d'Amérique et avec les rebelles américains, dont j'ai vu une dizaine de bâtiments, parmi lesquels trois armateurs. La ville, surtout le quai, par la vivacité du déchargement et embarquement est belle. Il y a des négociants et des bâtiments de toutes les nations

du Nord, et des hommes fort entendus. Le pays n'est que vignoble, dont on prend le plus grand soin. De là je poussai jusqu'à Bayonne au travers des Landes, d'un pays dépeuplé, inculte et où pendant trente-six heures de voyage je n'ai trouvé que trois villages. Ce n'est pas la faute du terrain, mais le manque d'hommes dans cette partie. Bayonne est assez joli; son port, formé par une barre de sable, est mauvais et dangereux; c'est le moment de la haute marée qu'il faut saisir, et cela par le plus beau temps encore, pour entrer ou sortir. On y a jeté plus de quatre millions en ouvrages, et l'on l'a plus gâté. Je crois son commerce avec l'Espagne en toiles et surtout sa contrebande fait son plus grand objet. De là je passai à Saint-Jean de Lutz, mauvais mais dernier petit port de la France; enfin je fus au delà des Pyrénées à cheval, voir la forteresse de Font-Arabie et de Saint-Sébastien en Espagne. Ce dernier endroit est un port assez mauvais, mais ce qu'on nomme le passage, est une grande baie où les vaisseaux peuvent entrer, et où la compagnie de Caraca du cacao a ses bâtiments. Les moeurs différentes en Espagne m'ont amusé; le frère de Madame Gonzales est le gouverneur à Saint-Sébastien. C'est un bon vieillard; j'ai été très-bien traité, l'on m'a fait tout voir et même exercer un bataillon du régiment de Navarre en vérité fort bien; le Colonel m'en paraît un habile homme. Je suis revenu par un détour pour voir les nouvelles chaussées qui se faisaient; hors qu'elles sont un peu étroites, elles seront belles. J'ai été presque toujours à cheval, mais pourtant quelques lieues je les ai faites en collieras, voiture de louage que les muletiers ont attelé de six mules. Je vous laisse juger de ses ressorts; la

façon de conduire de ces muletiers est effrayante, car ils courent presque toujours à pied et vont à toutes jambes, en s'accrochant, sans tenir de guides, à côté ou derrière la voiture.

De là je fus à Toulouse; je fus ensuite voir les différentes parties curieuses de ce fameux canal qui joint les deux mers. L'idée en est unique et l'exécution vraiment digne d'être vue et admirée. Je le suivis, ce canal, jusqu'à Agde et à Cette, où il se jette dans la mer. De là je vins à Montpellier, ensuite à Nîmes, dont les antiquités sont curieuses, enfin par Aix et Marseille, où je ne changeai que de chevaux, Monsieur le Comte de Provence s'y trouvant au milieu de fêtes. Ici le pays est déjà très-aride, fort chaud; le Languedoc en revanche est une superbe province et d'une culture qui fait vraiment plaisir. Ici les oliviers font tout. Toulon est le plus beau port que j'ai vu; il doit sa création à Louis XIV, qui en a jeté les fondements dans la mer. Sa rade est bonne; il y a quatre vaisseaux, deux frégates, deux chebecs et une flûte armée en rade, et bien une dizaine de vaisseaux qu'ils assurent avoir tous les apprêts prêts à l'être. Malgré cela je ne sais ce que c'est, mais la marine française ne m'inspire aucune confiance. Ses équipages sont mauvais et mal exercés; j'en ai jugé par les manoeuvres que j'ai vues, et par les avaries continuelles qui arrivent à leurs vaisseaux.

J'attends demain Monsieur ici; je resterai une demie journée avec lui, et puis je repartirai pour retourner à Marseille, y faire quelques jours de séjour, et puis je remonte vers Lyon. Je ne vais point à Antibes, car je serais trop tenté, mon cher ami! Quel plaisir n'aurais-je pas de vous embrasser, mais ce doit être pour une autre fois. Présentez

mes respects à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre . . .

Cette lettre je vous prie de la faire passer à Naples.

Si Madame voulait bien mander au Roi son père, combien j'ai été content de la façon comme l'on m'a traité en Espagne, et du bataillon de Navarre, joint à mes regrets de n'avoir pas pu l'aller voir à Madrid, elle me ferait une grande grâce.

CCLXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

5 juillet 1777.

Celle-ci vous trouvera en Suisse; ces gens-là ne reconnaissent pas le prix de votre présence. Asyle de tous les extravagants et criminels, nous y avons un couple de femmes que je n'espère pas que vous verrez. Elles seraient assez impudentes à l'entreprendre, et je dois dire à mon grand chagrin qu'il n'y a plus rien à gâter en fait de religion, si vous persistez et pensez tout de bon à cette générale tolérance que vous me dites d'avoir pour principe, dont vous ne changerez jamais. J'espère que oui, et je ne cesserai de prier et faire prier des gens plus dignes que moi, que Dieu vous préserve de ce malheur, qui serait le plus grand que la monarchie jamais aurait souffert. En croyant d'avoir des cultivateurs, à les conserver, ou même en les attirant, vous ruinerez votre Etat, vous serez cause de la perte de tant d'âmes. A quoi vous mènerait

d'avoir la vraie religion, si vous l'estimez, l'aimez si peu, qu'il vous importe peu de la conserver et augmenter? Je ne vois pas cette indifférence à tous les protestants; au contraire, je souhaiterais qu'on les imitât, aucun Etat n'accordant cette indifférence chez soi. Vous le verrez dans cette vilaine Suisse; on voit et expérimente journellement ce qui passe en Empire, Angleterre, Saxe, Bade, Hollande etc. hors en Prusse; mais le pays est-il plus heureux? A-t-il ces cultivateurs, ces gens si nécessaires à l'Etat pour le rendre heureux? Il n'y a pas de pays moins heureux et plus reculé en cela que ces provinces. Il faut de la bonne foi, des règles immuables; où voulez-vous les trouver ou conserver?

CCLXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Lyon, le 10 juillet 1777.

Très-cher frère. Voici une occasion sûre; quoiqu'entre les mains d'un étourdi, néanmoins j'espère que ce paquet vous sera remis exactement; il contient différentes notes et choses détachées sur les principales parties que j'ai passées et qui m'ont été données. Vous sentez bien que chacun orne sa belle, ainsi vous pouvez, pour ne pas vous tromper, en ôter toujours un bon tiers. La marine n'est pas en détail ici; je compte que M. de Sartines [1]) m'en-

[1]) Der französische Marineminister Antoine Raimond de Sartines.

verra toutes les ordonnances que je vous ferai passer; je n'ai pas eu le temps de tout mettre bien en ordre, ainsi tout est en tas; les nouvelles des finances sont les plus justes. Je vous prie de tout lire et faire copier tout ce qu'il vous plaira, mais ensuite de me tout renvoyer à Vienne par une bonne occasion qui ne presse pas. Mes camps mangeront encore bien plus de deux mois, qui ne pourraient me servir à cet objet. J'aurais volontiers encore ajouté mon journal, mais il est écrit si confusément en brouillon, et il a plus de soixante feuilles, que vous ne pourriez vous en tirer, et je vous le ferai passer de Vienne copié.

Vous êtes bien bon, mon cher ami, d'avoir voulu me mander votre satisfaction sur le bien que j'ai dit de vous. Mon coeur en est si plein que, sans le rechercher, ma bouche en parle, et je devrais être un menteur si, quand il s'agit de vous, je disais autre chose que ce que la suite d'une connaissance depuis les premiers moments de votre vie, sur votre caractère et façon de penser, et dont mille preuves font foi, sans vous être jamais démenti un moment, me fournissent de bon et de louable. Vous valez beaucoup mieux que moi, mais je suis plus charlatan, et dans ce pays il faut l'être. Moi, je le suis de raison, de modestie; j'outre un peu là-dessus, en paraissant simple, naturel, réfléchi même avec excès, et c'est ce qui m'a donné du crédit; voilà ce qui a excité l'enthousiasme qui vraiment m'embarrasse. Dans toute la tournée des provinces je n'ai été à aucun spectacle, à aucun amusement. J'ai tâché même de me cacher au lieu de me faire voir; j'ai parlé dans chaque endroit aux gens les plus instruits, et cela pendant des heures, mais seulement à trois ou quatre par

endroit. Ceux-là, je les ai fait parler, je suis entré dans leur sens, je les ai satisfaits, ils l'ont raconté, tout le monde aurait voulu m'entendre parler, et ne le pouvant, j'ai passé pour un oracle sans l'être, car la rareté est une chose bien précieuse.

Enfin demain je pars [1]) pour Genêve, et je quitte très-content ce royaume, mais sans regret, car j'en avais assez de mon rôle, et je crois que l'on sera assez content de moi; j'y ai vu et observé des choses fort intéressantes, et j'ai trouvé une bonne volonté de me parler des choses les plus secrètes, qui m'a servi et étonné, mais dont je me garderai bien de découvrir les auteurs. Présentez mes tendres respects à votre chère et incomparable épouse, embrassez vos chers enfants de ma part, et je vous prie, faites qu'ils ne m'oublient pas. Par un vent nord-ouest qui a régné assez violemment tout le temps que j'étais à Marseille, que j'étais tenté de passer à Livourne! On m'assurait que dans vingt-quatre heures j'y serais, mais cela aurait dérangé toute ma tournée postérieure, et surtout l'objet d'aller faire séjour à Freyburg dans notre Autriche antérieure. Adieu, je vous embrasse; mon amitié, ma tendresse sont sans bornes et à toute épreuve . . .

Lyon, ce 11 juillet 1777.

---

[1]) Von dem Worte: „enfin demain je pars“ angefangen ist der Brief am 11. geschrieben.

CCLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freyburg, le 20 juillet 1777.

Très-chère mère. Enfin me voilà ici repatrié depuis hier au soir; je suis arrivé ici dans vos Etats très-heureusement. Depuis Berne, que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai passé à Soleure et ai dîné à Bâle, d'où je suis venu coucher ici. La ville n'est pas belle ni brillante; elle ressemble à un gros bourg. Une grande rue mal peignée et quelques petites de traverses la constituent, c'est beaucoup moins ville que S. Pölten. J'ai vu Jacquemin [1]) et le président comte d'Ulm [2]). Cette matinée, hors la messe que l'abbé de S. Blaise [3]) m'a dite, je ne me suis occupé que de la lecture et expédition de mon courrier, et à arranger mon voyage futur. J'ai l'honneur de lui en remettre ici à peu près la liste, car sur un jour de plus ou de moins l'on ne peut le prédire d'avance; les chemins, le temps, tout le peut faire varier. Par là j'aurai vu tous les pays antérieurs d'Autriche. La chaleur nous

[1]) Der General der Cavallerie, Heinrich Freiherr von Jacquemin, Militärdirector in Vorderösterreich.

[2]) Nicht Graf, sondern Freiherr Ferdinand Carl von Ulm, Regierungs- und Kammerpräzident.

[3]) Der berühmte Gelehrte Martin II., Gerbert von Hornau, Abt su S. Blasien seit 1764.

a tenu bonne et fidèle compagnie; dans ces montagnes il n'y a pas d'air et il est étouffant, aussi on s'en sent tout abattu et la tête toute vide, particulièrement dans cette auberge où les chambres sont fort basses, le soleil, et un bruit sur la rue qu'on ne s'entend pas. Cette lettre aussi se ressentira de cette confusion, car tous les environs en paysans sont venus pour me voir, étant dimanche. Demain je commencerai à écouter et à parler à ces messieurs du gouvernement. D'abord il fait peur, le nombre d'employés que cette petite province contient, et combien de mal placés. Tout au bout des possessions se trouve le gouvernement, joint à une université qui ne me paraît pas valoir ce qu'elle coûte, surtout pour la partie médicinale et chirurgicale, où il n'y a presque pas d'écoliers.

Voilà tout ce que je sais encore très à peu près seulement d'ici. Pour répondre à sa longue et gracieuse lettre, qu'Elle permette de lui dire que le tableau et les conséquences, que V. M. a tirées de ce que j'avais osé lui écrire au sujet des protestants qui se sont découverts en Moravie, m'a saisi et frappé au point, qu'un moment interdit, je ne pus me souvenir si pareille chose était sortie par méprise de ma plume, lorsque je suis bien éloigné de la penser. Heureusement le mot de tolérance qu'Elle eut la bonté de me répéter, me tira d'erreur, et changea tout mon effroi en une tendre et vive reconnaissance pour la bonté vraiment touchante, héroique, mâle et forte, avec laquelle Elle a bien voulu relever les conséquences qu'Elle en tirait, mais c'est la définition du mot de tolérance qui fait seule le mésentendu. Elle l'a pris dans tout un autre sens; Dieu me préserve de penser qu'il est indifférent que les sujets deviennent protestants ou restent catholiques,

encore moins qu'ils ne croient ou au moins n'observent pas le culte de celle qu'ils tiennent de leurs pères. Je donnerais ce que je possède, si tous les protestants de ses Etats pourraient se faire catholiques!

Tolérance chez moi veut seulement dire que, dans des affaires uniquement temporelles, sans égard à la religion, j'employerais, je laisserais avoir des terres, des métiers, être bourgeois ceux qui en seraient capables et qui porteraient de l'avantage ou de l'industrie dans les Etats. Ceux qui malheureusement sont dans une fausse croyance, sont bien plus éloignés de leur conversion, quand ils restent dans leur pays, que s'ils passent dans un, où ils voient et entendent les vérités frappantes de la foi catholique, de même que l'exercice imperturbé de leur culte les rend d'abord meilleurs sujets, leur fait éviter l'irreligion bien plus dangereuse pour la séduction de nos catholiques, que l'observance de la leur. Si les protestants n'établissent pas dans leurs Etats généralement cette méthode, c'est que leur ministère fuit la vérité et clairvoyance de la nôtre, joint que les républiques peuvent plus difficilement faire de pareils changements. Enfin si j'avais le loisir qu'une lettre ne donne pas, je croirais pouvoir prouver, que de la façon que je la considère, je me fierais de me présenter au moment d'après au tribunal respectable qui décidera de mon éternité. Personne ne deviendrait certainement luthérien ni calviniste; il y aurait moins d'impies dans toutes les religions, l'Etat y gagnerait beaucoup, et je ne puis croire que, tout cela réuni, puisse me rendre coupable aux yeux de Dieu, au moins cela ne me paraît pas conforme à sa perfection, ni à l'emploi qu'il m'a donné, en me mettant au service d'une quinzaine de millions d'hommes.

Pour les autres nouvelles qu'Elle veut bien me mander, je lui en baise très-humblement les mains; je suis charmé que les étrangers soient partis, car ils doivent l'avoir gênée. Après avoir encore fait cet autre voyage, je ne suis plus dans le cas de m'absenter aussi longuement, et il dépendra toujours des ordres de V. M. de disposer de moi aveuglement en toute chose; c'est mon unique objet, c'est mon premier et mon plus cher devoir. Je compte pouvoir arriver vers le 12 ou 13 d'août à Pest, et de là être pour sûr le 26 à ses pieds; je compte même ce moment avec une impatience aussi vraie et aussi sincère que le sont tous ceux que j'ai toute ma vie eu pour vous, chère mère, et lui baisant très-humblement les mains, j'ose me dire avec le plus profond respect . . .

CCLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freyburg, ce 24 juillet 1777.

Il est bien sûr que, quand on considère bien ce pays, on voit qu'il y a très-peu de parti à en tirer, et dès qu'il n'y en a point, il paraît que la prudence exigerait d'en tirer le plus que possible, et en même temps de rendre les sujets aussi heureux que possible. Or par la méthode actuelle l'on manque tous les deux objets; un gouvernement coûteux, nombreux, mal composé perd les revenus et mécontente les habitants.

Vingt conseillers qui coûtent avec leur subalternes

les 140.000 florins dans un Etat qui, tout pris ensemble, ne rapporte pas 300.000 florins, devant chacun faire pourtant quelque chose, scrutent, inventent, questionnent, écrivent et impatientent tous les sujets. Un président qui n'a pas la capacité pour les contenir, et qui ne mesure pas sa dépense, et en employant des moyens peu clairs pour subvenir à sa dépense, fait mal parler. L'université est à peu près dans le même cas, vingt-quatre professeurs, dont quelques-uns ont sept ou huit étudiants à leurs leçons, d'autres davantage, ne paraît pas valoir ce qu'elle coûte, ni être placée à pouvoir jamais attirer plus de monde. Le gouvernement est de même au bout, éloigné des parties et de la capitale, ce qui fait une protraction considérable: la forme juridique, confondue dans la régie politique, point d'ordre dans les séances de la régence, un commandement général avec tout ce qui y a lieu, pour deux petits bataillons d'infanterie, cela est vraiment absurde. Enfin quand j'aurai encore vu les autres parties, et surtout celle de Vorarlberg, je pourrai lui en dire davantage. Mon idée est faite, mais il faut que je la mâche encore.

Pour la ville de Vieux-Brisac, ses habitants, je ne connais pas de quoi ils vivent; placés sur une montagne, ils ne peuvent point veiller à leur agriculture, et pour l'ouvrage de profession, hors les quatre compagnies qui y sont, je ne vois pas ce qu'ils auront à faire. La maison de correction qui y est, est très-propre, mais les gens y sont infiniment trop bien tenus; ils y sont mieux que chez eux. Les religieuses, auxquelles V. M. a accordé des pierres et de l'argent pour bâtir, travaillent à force, mais je ne crois pas que leur situation au bout de toutes les provinces sera faite pour attirer beaucoup de pen-

sionnaires. Elle se souviendra que de Günzbourg j'eus l'honneur de lui détailler le triste état, dans lequel j'avais trouvé la maison des recrues. Or voici une très-humble note que j'ose lui faire en conséquence; il est démontré que les deux objets, c'est-à-dire les recrues, et le *Landvogt* y ont place, si les premières sont bien logées et que le second le peut-être aussi raisonnablement, mais pas comme à présent, ni tout ce qu'il demande, qui est ridicule. Les résolutions que j'ai en idée, couperont court à tout. La ville de Constance est certainement le point le plus naturel pour le commerce, et cette ville, moyennant quelques arrangements, pourrait redevenir ce qu'elle a été autrefois.

Du rapport ci-joint de la chancellerie je crois qu'elle a tort en ce qu'elle ne mette pas toute l'importance dans la reluition de la *Landgrafschaft* Thourgau; cette terre environne Constance et son lac, est riche, peuplée, cultivée et conviendrait infiniment. Pour Montfort, je crois qu'il faut attendre l'échéance du cas de mort, en gardant Langenargen. Les trocs avec l'évêque de Constance et d'Augsbourg ne me paraissent pas faisables, mais par bien des raisons il faudra inébranlablement soutenir les droits territoriaux et seigneuriaux du marggraviat de Bourgau, cela pourra mener à d'autres échanges avantageuses. En conformité j'oserais prier V. M. d'ordonner à la chancellerie de faire toutes les recherches possibles sur les droits de reluition qui existent sur Thourgau, et de ne rien céder des droits aux *Insassen* de Bourgau, qui, particulièrement l'évêque d'Augsbourg, veulent toujours empiéter.

Le Vorarlberg est une partie intéressante à la monarchie; elle joint le Tyrol avec le lac de Constance; il paraîtrait que cette partie ne devrait faire qu'une avec le

Tyrol, même en gouvernement. Constance devrait être l'endroit, ou Stockach, du gouvernement qui, réduit à cinq conseillers de justice, remplirait avec un président toute la besogne; le politique et cameral, le même chef, avec peu de subalternes, le pourrait gérer. La monnaie, je la casserais, de même que l'université, dont j'emploierais les fonds réunis à Constance, où déjà existe le séminaire épiscopal; j'y joindrais l'université d'Innsbruck, car de ces deux à peine en ferait-on une bonne, et c'est leur bonté, et non pas leur multiplicité qui profite.

Toute la partie du Brisgau, du Nellenbourg, les villes forestières, le Rothenbourg, l'Ortenau et le Bourgau sont des parties détachées de la monarchie, dont l'échange pour un arrondissement plus considérable sera très-avantageux; le Vorarlberg, c'est-à-dire Bregenz et Constance ne seront jamais dans ce cas et devront rester toujours incorporés à la monarchie, mais ce n'est pas pour la portion de la Bavière jusqu'à l'Inn qu'on pourrait donner ces pays; on y perdrait. Il faudrait toute la haute et basse Bavière jusqu'au Lech, et le Haut-Palatinat; car sans cela le marché serait mauvais.

CCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

(Ohne Datum. Juli 1777.)

Sans religion dominante? La tolérance, l'indifférentisme sont justement les vrais moyens de tout saper et que rien ne se soutienne: nous autres serions les plus attrapés. Ce n'est pas l'édit de Nantes qui a ruiné ces provinces; à Bordeaux il n'y avait jamais d'édit, et le pays n'est pas plus riche: c'est ces malheureuses fermes, la mauvaise administration, les faibles ou intrigants ministres qui ont ruiné ce royaume, placé si avantageusement: c'est le manque de religion de ces sujets employés, qui ne sont occupés que de leurs intérêts ou passions, qui ruinent tout. Quel frein pour ces sortes de gens? Aucun, ni la potence ni la roue, hors la religion ou devenir cruel, *kein Menschenfreund;* phrase usitée si communément, en abandonnant chacun à ses idées. Je ne parle que politiquement, non en chrétienne: rien de si nécessaire et salutaire que la religion. Voulez-vous passer que chacun s'en fasse une à sa fantaisie? Point de culte fixe, point de soumission à l'église; que deviendrons-nous? La tranquillité, le contentement n'en suivront pas: le *Faust-Recht*

[1]) Abschrift von Pichlers Hand.

et d'autres malheureux temps en suivront, qu'on a déjà vus. Un discours pareil de votre part peut causer les plus grands malheurs et vous rendre responsable de bien de milliers d'âmes; mais jugez ce que je dois souffrir de vous dans ces principes erronés. Il ne s'agit pas seulement du bonheur de l'Etat, pas de votre conservation, d'un fils, depuis sa naissance le seul objet de mes actions, mais il s'agit de votre salut. A force de voir, d'entendre, en mêlant cet esprit de contrarier et celui de créer en même temps, vous vous perdez, mais en même temps vous entraînez avec vous toute la monarchie, tous les grands soins de vos ancêtres qui nous ont remis avec grande peine ces provinces, et les ont bien améliorées, en introduisant, non comme nos adversaires, avec force et cruauté, notre sainte religion, mais avec soins, peines et dépenses. Point d'esprit de persécution, mais encore moins d'indifférence ou de tolérantisme, c'est ce que je compte tant que je vivrai de suivre, et ne souhaitant vivre qu'autant que je puisse descendre avec mes ancêtres avec cette consolation, que mon fils sera aussi grand, aussi religieux que ses prédécesseurs, et reviendra des faux raisonnements, des mauvais livres, comme de ceux qui font briller leur esprit aux dépens de tout ce qu'il y a de plus saint et respectable et veulent introduire une liberté imaginaire, qui ne peut jamais exister, et qui rejaillit en licence et bouleversement total.

Pardonnez-moi cette longue lettre, cette grande digression; je vous aime et mes Etats trop tendrement pour n'en être occupée, et ne pouvant m'entretenir avec vous que tous les quinze jours, je suis toujours remplie d'idées et d'affaires. Je suis bien aise de me trouver en juillet,

ce sera le dernier mois que je ne vous verrai; j'ai grand besoin d'avoir la consolation de vous fixer une fois, mes facultés personnelles commencent à me manquer.

CCLXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Innsbruck, le 30 juillet 1777.

Très-cher frère. Me voici arrivé très-heureusement ici, après avoir passé mes Suisses le plus joliment du monde. C'est un pays qui vaut certainement la peine d'être vu, tant par la beauté et curiosité de son sol que par la singulière façon de penser de ses habitants, qui sont différents de toutes les autres nations. J'ai fait cette traversée avec un voiturier à la façon commune à tous les voyageurs. Cela est un peu ennuyant, surtout quand on doit rester des quatre à cinq heures dans les auberges à attendre que les chevaux soient rafraîchis. Je me suis arrêté cinq jours entiers à Freyburg au gouvernement de ce pays-là, et puis j'ai mis six autres à faire un tour dans les provinces détachées, et enfin par le lac de Constance j'ai fini, et de là je suis arrivé hier ici. Les chemins sont très-bons, mais montagneux. Je comptais d'ici aller par Brixen à Botzen, pour y voir les ouvrages en dessèchements qu'on y fait, et puis passant par Clagenfurt aller gagner mon camp près de Leubnitz, mais le désir que S. M. par plusieurs lettres veut bien me faire voir, de me revoir même pour peu de moments à Vienne, m'a fait prendre le parti de partir

d'ici en droiture par le chemin le plus court, qui est Saltzbourg, pour m'y rendre. J'y resterai trois jours, et puis je repartirai pour Leubnitz. Cela me dérange un peu et me fait faire un grand détour, mais que je dois et veux sacrifier volontiers à l'empressement que S. M. daigne me témoigner.

J'ai reçu très-exactement vos chères lettres; je vous en suis infiniment obligé et elles m'ont fait grand plaisir, puisque j'y voyais la continuation de votre bonne santé et de celle de toute votre petite famille. J'espère qu'actuellement votre valet de chambre Losche vous aura remis mon paquet, et je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon coeur. Ce lieu-ci me donne bien des souvenirs de tout ce qui s'y est passé. Adieu, présentez mes respects à Madame et croyez-moi pour la vie votre . . .

CCLXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Turas, le 23 septembre 1777.

Très-chère mère. Mon devoir et l'attachement inviolable que j'ai voué à son service, et même à sa gloire, m'obligent de lui représenter très-humblement que les ordres émanés et arrivés, il y a peu de jours ici, au sujet des religionnaires qui se trouvent en Moravie, et dont j'ose lui envoyer la copie, sont si fort opposés à tout ce que l'on a de tout temps reconnu être les principes qu'exige notre religion et une bonne administration, je dirais plus

même le bon sens, que je n'ai aucun doute dans sa clairvoyance, qu'Elle saura, dès qu'Elle les aura vus, y porter un remède aussi nécessaire que prompt. Peut-on imaginer quelque chose de plus absurde, que ce que ces ordres contiennent? Comment, pour convertir les gens, les faire soldats, les envoyer dans les mines, ou *ad opus publicum*; cela ne s'est pas vu du temps des persécutions au commencement du luthéranisme; ce serait d'une conséquence dont je ne pourrais assez parler. Je me trouve obligé de déclarer très-positivement, et je le prouverai, que quiconque a idéé ce rescrit, l'a imaginé, est le plus indigne de ses serviteurs, et par conséquent un homme qui ne mérite que mon mépris, parce qu'il est aussi sot que mal vu. Je supplie V. M. dans cette matière importante de toute façon de consulter d'autres personnes que celles qui imaginent de pareilles choses, et espérant qu'Elle voudra bien y porter un prompt remède en revoquant ce rescrit, je dois très-humblement l'assurer en même temps que, si de pareilles choses doivent se faire pendant ma corrégence, qu'Elle permettra que je prenne le parti déjà tant désiré, en me détachant de toutes les affaires, de faire connaître à tout l'univers que je n'y entre en rien et pour rien; ma conscience, mon devoir, et ce que je dois à ma réputation, l'exigent.

V. M. pardonnera la façon avec laquelle je m'exprime; elle est vraie, elle est sentie, et l'objet le mérite; ce sera uniquement d'Elle que dépendront les effets que j'attendrai toujours avec la plus grande soumission. Je lui baise très-humblement les mains et suis . . .

CCLXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Schönbrunn, le 25 septembre 1777.

Je suis d'autant plus sensible à votre mécontentement sur les affaires de religion en Moravie, que je m'attendais à tout le contraire dans une affaire de si grande importance et délicate. Je n'ai pas suivi, ni ma tête, ni un ministre. Tout est allé par le *Consess* bohème de la chancellerie et par le conseil d'Etat, et j'espère, quand vous serez informé du détail, vous penserez différemment, au moins je le souhaite pour votre propre bien. Mais je ne peux vous cacher, combien je suis affectée, que pour la moindre contradiction ou différence des sentiments, vous me répétez toujours cette odieuse proposition de la corrégence, que vous savez m'être des plus sensibles. Je ne crois pas que mes actions ou mes ordonnances ont pu vous faire tort ou honte. Vous allez un peu trop vite dans vos idées; l'activité est admirable dans un particulier, mais celui qui commande, doit plus réfléchir et tenir et suivre les maximes et statuts des pays, et ne s'en départir qu'en faisant mieux, non selon son propre aveu, mais selon celui de tous les autres. Nous n'avons à rendre compte à personne qu'à celui qui nous a mis dans cette place pour gouverner ses peuples selon sa sainte loi, que nous devons chérir et soutenir contre tous.

CCLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Turas, le 26 septembre 1777.

Votre Majesté a daigné faire réponse à la très-humble représentation que j'avais osé lui faire. Trompé dans mon idée, je croyais avec certitude et d'après les choses qu'il lui avait plu de me dire, que ce rescrit ne pouvait être approuvé, encore moins ordonné par Elle. Je vois le contraire, il ne m'appartient plus que de me taire et de lui demander très-humblement pardon, si mes expressions, toutes dirigées dans cette fausse idée, et que mon zèle et ma conviction guidaient, ont excédé les bornes qu'avec tant de satisfaction je me prescris du plus profond, du plus respectueux et du plus tendre attachement, respect et soumission.

Je devrais peu connaître son esprit, tout comme Elle doit rendre assez de justice à mon jugement, que ce serait bien misérable à moi, que de me servir d'un prétexte pour obtenir d'Elle des choses que je désirerais. L'éloignement des devoirs que ma charge me donne, ou qu'au moins j'ai le malheur d'entrevoir ainsi, n'est pas un prétexte, un feu de paille, une grimace; c'est le plus cher, j'ose dire, l'unique de mes désirs, c'est sur lui enfin, que seul ma philosophie, mes raisonnements n'ont jamais rien gagné. Elle vient d'ordonner une chose, que je crois injuste et

nuisible, qui va nécessairement attiser un feu tout nouveau, qui durera longtemps, et je pourrais être avec ces convictions dans l'âme, même si elles sont toutes erronées? Mais enfin je les ai dans son conseil journellement occupé à en voir les suites, à devoir donner des avis, enfin, ou obligé de contredire continuellement, ou d'avaler à longs traits, en me taisant, un poison lent qui me rongerait. Dès que j'ai le malheur de penser si différemment, je ne lui vaux plus rien; dès que je ne lui suis plus bon, il faut que je tâche de me l'être à moi même, ou ma conduite est insensée. Ainsi Elle permettra que sous tous les prétextes qu'il lui plaira, je sois dispensé dorénavant par écrit ou de bouche d'ouvrir mon avis. Il ne servirait qu'à l'inquiéter, qu'à la troubler, qu'à lui donner de la méfiance peut-être dans ses principes et dans ses conseillers, qu'Elle veut suivre, et ne ferait néanmoins pas obtenir le seul bien que j'entrevois. Eloigné des affaires, et par conséquent de l'odiosité de ma charge, il me sera infiniment plus facile de mériter ses bontés, et de vouer un temps bien plus considérable à procurer des agréments, et à soulager par quelques moments de dissipation une mère, à laquelle de tout temps je me suis entièrement dévoué, et pour laquelle personnellement rien ne me coûte. L'emploi de bon fils, je l'ai toujours su faire sans étude, je n'ai qu'à me laisser aller; celui de corrégent, cet être, qui pourra être tolérable, doit n'être qu'imaginaire. Après douze ans d'étude, je n'y suis pas encore parvenu, et n'y parviendrai jamais, que par le moyen que je ne doute point qu'Elle voudra bien agréer que je prenne, et c'est en conséquence que mon retour pourra être le commencement de mon bonheur. Je lui baise très-humblement les mains et suis toute ma vie avec le plus profond respect . . .

CCLXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 27. September 1777.)

La vôtre ne m'a point consolée; il est cruel de s'aimer et de se tourmenter mutuellement sans faire du bien. J'espère que vous ne vous refuserez pas à la raison, et que je ne serai pas la seule à votre heureux retour d'être affligée.

CCLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

C'est au moment que je monte en voiture, que je reçois le paquet qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer. Après en avoir lu les pièces, j'ai l'honneur de les lui renvoyer, et je ne puis rien ajouter, si non que la matière est déjà tellement éclaircie et est si fort devenue conviction parfaite dans moi, que je ne puis rien attendre de la raison d'autres, qu'une trève et du silence de ma part; le seul moyen dépend d'un mot de sa part. Je suis à ses pieds avec le plus profond respect . . .

Ce 29 septembre 1777.

CCLXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 octobre 1777.

Très-cher frère. Il n'y a rien du tout de nouveau en politique. Dans les affaires internes il n'y a d'important que les arrangements à prendre au sujet des protestants qui se sont déclarés en Moravie. S. M. avait commencé à prendre la chose par le vrai bout de la douceur, et en changeant les curés et surtout les missionnaires indiscrets. Depuis tout d'un coup on lui a surpris une résolution qui veut tout forcer. J'ai écrit contre avec force et énergie; cela n'a servi qu'à faire arrêter l'exécution d'une quantité de lois pénales qu'on voulait faire pour quiconque ne se déclarerait pas tout de suite catholique, et qui n'irait pas, au moins en faire semblant en allant, à l'église et à confesse. Je vous enverrai des détails là-dessus quand j'en aurai le temps, mais je tiendrai ferme dans une affaire si importante, et si je dois céder, ce ne sera qu'en faisant connaître à tout l'univers que c'est bien malgré moi que cela se fait.

Pour Ferdinand nous l'allons voir et je vous en ferai un fidèle rapport. Les palpitations qu'il a, m'inquiètent, et sa maigreur, mais ne pourrait-ce pas être la même incommodité que vous avez eue et dont vous êtes parfaite-

ment remis? Si vous l'imaginiez aussi, faites-moi le plaisir de me mander ce qui vous a fait du bien, ou en médecine ou en régime. Adieu . . .

CCLXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 18 décembre 1777.

Très-cher frére. Je suis bien aise d'avoir reçu de vos nouvelles de Siène, d'où je n'en attendais pas. Pour ici nos nouvelles se réduisent à peu de chose, néanmoins les voici telles quelles. D'Angleterre le manque absolu de nouvelles de la part de leur guerre des colonies fait supposer que leurs affaires vont bien mal, et que même peut-être leur flotte pourrait être bloquée par la flotille américaine dans une baie, dans laquelle elle vient de s'enfourrer. Les Français restent à l'apparence et en paroles tranquilles, mais sous main ils aident les Américains tant qu'ils peuvent. Le Roi de Prusse est de la plus mauvaise humeur, et s'est brouillé au point avec l'Angleterre, qu'il a refusé net le passage le long du Rhin par ses Etats en Westphalie aux troupes hessoises et d'Anspach, qui étaient en marche pour s'approcher de la mer, et pour passer ensuite rejoindre leurs corps. La Russie et la Porte craignent toutes deux la guerre; la première parce que ses arrangements ne sont point encore pris pour frapper le grand coup décisif, l'autre parce qu'elle doit prévoir ce qui l'attend. Nous restons tranquilles et spec-

tateurs à tout ceci, et sans rien précipiter nous attendons qu'on vienne à nous, ou que des circonstances nous décident; en attendant de loin à loin nous prenons des arrangements pour être prêts à tout événement.

CCLXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 décembre 1777.

Très-cher frère. Je vous rends bien des grâces pour vos compliments à l'occasion de la nouvelle année. Soyez persuadé que les miens sont bien sincères, et que certainement on ne peut pas avoir au monde un plus tendre et un plus sincère ami à toute épreuve que moi. Essayez-moi, si vous en doutez encore, et vous verrez.

Mayer, le caissier de S. M., et la Ransonnet [1]), sa femme de chambre, sont morts hier dans la même heure. C'est une perte, surtout la dernière, pour S. M. qui en était fort contente. Elle a tout de suite conféré la charge de Mayer à son fils qui était à Milan et qui avait épousé la danseuse Vigano; par conséquence la voilà introduite presqu'à la Cour, après qu'elle avait été l'objet des plus grandes inquiétudes et de la persécution de S. M. *Tempora mutantur*, disait un vieux auteur. Wilczek a prêté tous ses sermens, et le voilà introduit en charge. Lam-

[1]) Frau Josepha Ransonnet, Kammerdienerin der Kaiserin.

berg [1]) de Turin est destiné à aller à Naples à sa place. Voici nos nouvelles qui se terminent par une grande catastrophe. Demain l'on devait avoir une grande course publique de traîneaux, et la neige vient de prendre le parti de fondre; par conséquent toutes nos élégantes sont pour leurs spéculations de toilette. Adieu . . .

---

[1]) Anton Graf Lamberg-Sprinzenstein.

1778.

CCLXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Le 2 janvier 1778.

La situation présente, bien loin de m'offrir une perspective heureuse, grande et équitable, m'accable d'un tas de réflexions, dont je ne saurais me débarrasser et que je me reprocherais toute ma vie de ne pas les communiquer. Il s'agit du bonheur et de la tranquillité, non seulement des peuples commis à mes soins, mais encore de celle qui pourait intéresser toute l'Allemagne. Cette réflexion seule devrait arrêter toute précipitation de notre part; elle est d'autant moins nécessaire, qu'il sera toujours très-aisé à entreprendre, après mûre réflexion, ce que nous ferions dès cette heure avec trop de précipitation, en sonnant le tocsin, en ouvrant la porte à toutes les suites malheureuses qui en seront la suite, en nous attirant le blâme et la juste indignation d'un bouleversement peut-

[1]) Abgedruckt bei Karajan. Maria Theresia und Joseph II. während der Mitregentschaft. Die Varianten erklären sich dadurch, dass Karajan nur eine mehrfach veränderte Abschrift kannte, während mir das eigenhändige Schreiben der Kaiserin im Original vorliegt.

être total, et d'avoir fait des malheureux sans nombre. Nos pays s'en ressentiront le plus; à peine se relèvent-ils des malheurs passés. Si même nos prétentions sur la Bavière étaient plus constatées et plus solides qu'elles ne le sont, on devrait hésiter d'exciter un incendie universel pour une convenance particulière. Jugez combien des droits peu constatés et surannés, au dire même du ministre, comme vous le savez aussi bien que moi, doivent être mesurés, pour ne pas causer des troubles, dont tant de malheurs suivront; sans que nous y gagnerons jamais autant que les autres, nous en serons pour les frais immenses, nous devrons de nouveau opprimer nos peuples pour suffire aux dettes et pour entretenir une armée encore plus grande, toujours plus nécessaire à mesure qu'on augmente ses possessions. On perdrait tout le crédit public si heureusement rétabli, on devrait suppléer par la force, et on ne jouirait jamais de tranquillité, de paix et du bonheur, seul attaché à la bonne foi, crédit et confiance publique. Depuis le souverain jusqu'au paysan on ne se ressent déjà que trop de cette situation depuis trente-six ans, que le Roi de Prusse a introduit ses maximes. Tout lien civil et politique ne tient plus, on ne voit les hommes et les provinces que plus malheureux et en décadence; cela ira toujours en augmentant, si nous en agissons de même. Je ne parle que selon mon expérience en politique, et en bonne mère de famille. Je ne m'oppose pas d'arranger ces affaires par la voie conciliante de négociation et convenance, mais jamais par la voie des armes ou de force, voie qui révolterait à juste titre tout le monde contre nous dès le premier pas, et nous ferait même perdre ceux qui seraient restés neutres. Je n'ai

pas vu prospérer aucune entreprise pareille, hors celle contre moi 1741 par la perte de la Silésie. L'invasion de la Saxe, celle du Portugal, la nôtre de 1756, aucune n'a réussi; elles ont bien ruiné ceux qui les ont entreprises; nous en ressentons encore les suites: deux cent millions plus de dettes et nos peuples foulés.

Tout ce que je marque n'est que pour empêcher la marche des troupes qui dénote de la violence, mais je ne me refuse nullement de traiter avec le Palatin [1]), et conjointement du su de nos alliés. Autrement nous courons risque d'exposer nos propres provinces aux Prussiens et Français, qui peuvent s'y établir à si peu de frais que nous en Bavière, et dont nous leur donnons l'exemple. J'avoue, il me coûterait de restituer un pays que nous réclamons en justice, que nous allons envahir si légèrement, sans être fondés sur des droits constatés, ni sur l'appui des alliés. Je ne vois donc aucun inconvénient de différer la marche des troupes, mais j'en vois beaucoup de grands malheurs en la précipitant.

[1]) Der Kurfürst Karl Theodor von der Pfalz, welcher durch den am 30. Dezember 1777 erfolgten Tod des Kurfürsten Maximilian Joseph von Baiern zur Nachfolge in diesem Lande berufen wurde.

CCLXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 janvier 1778.

Très-cher frère. Vous êtes mon héritier, vous êtes mon ami, je ne puis vous laisser ignorer par conséquent aucune des démarches importantes que je fais. Je vous envoie donc ce courrier avec les pièces ci-jointes, dont la lecture vous mettra au fait de ce qui vient de se faire à la nouvelle de la mort de l'Electeur de Bavière, qui nous a surpris, parce que l'on nous avait toujours bercés de nouvelles fausses qui ôtaient toute crainte. Les pièces ci-jointes sont, l'une la convention qu'on a faite avec le baron Ritter [1]), ministre palatin, et qui n'attend que la ratification de l'Electeur, auquel on a envoyé un courrier; l'autre ce sont toutes les expéditions civiles et militaires que j'ai vite couchées et expédiées. Tout est parti, et même la cavalerie d'ici est marchée hier et l'infanterie aujourd'hui; l'artillerie suit demain. Le 16 est le jour fixé pour l'entrée des troupes; la carte ci-jointe avec la description des endroits vous fera voir le pays que nous allons occuper, mais comme il ne serait pas de notre

[1]) Heinrich Joseph Freiherr von Ritter, kurpfälzischer geheimer Rath und bevollmächtigter Minister in Wien.

convenance d'avoir les frontières si étendues, nous nous sommes ménagés un article dans la convention, qui parle d'échanges amicaux à faire. Joint à ce que vous voyez dans la carte, le comté de Mindelheim en Souabe sera aussi pris en possession. Les circonstances de l'Europe paraissent favorables. Tout le monde est occupé et attentif; par conséquent je me flatte que ce coup réussira sans guerre, et l'acquisition, quoique pas complète, sera toujours belle pour n'avoir rien coûté. Je vous tiendrai au fait des ultérieures nouvelles à mesure qu'il en viendra, qui en vaudront la peine. En attendant vous jugerez bien que je suis très-occupé, et je vous embrasse...

CCLXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 janvier 1778.

Très-cher frère. Voici un paquet de choses, qui vous instruiront de nos circonstances du moment. Vous y trouverez les mémoires saxons et notre réponse première; puis en français le mémoire du Roi de Prusse, auquel nous n'avons point encore répondu; enfin une petite pièce française que le Roi de Prusse a répandue en France, et je crois en Russie, qui devrait être notre convention, mais qui, comme vous savez, ne l'est pas. Enfin est en allemand la note qu'on a donnée à Ritter au sujet de l'échange; il est parti il y a deux jours, reste à voir ce qu'il arrangera de ce grand projet. Je n'ose me flatter

de sa réussite, mais s'il réussit, c'est un vrai coup d'état, et un arrondissement pour la monarchie d'un prix inappréciable. Voilà quant à la politique. Des Turcs nous venons d'apprendre qu'ils sont fermement décidés à faire la guerre au Chan que les Russes protègent; c'est donc leur faire la guerre. Notre dernière déclaration n'avait point été faite encore. Reste à voir l'effet qu'elle aura produite en Russie. Les premières nouvelles de la Bavière n'avaient point fait de sensation, et de la France les réponses étaient honnêtes, sans qu'ils aient pu néanmoins dissimuler la peine que cela leur faisait.

Les dispositions que par rapport des mouvements du Roi de Prusse nous avons été, ou cru l'être, obligés de faire, vous les verrez par la note que j'ai donnée à S. M., et les choses souslignées de rouge sont celles que préalablement l'on vient de faire de la façon que je l'ai marqué *ad marginem.*

Pour conclusion est la liste des deux armées, l'une qui agirait en Bohème et Moravie, et l'autre qui resterait en Hongrie et Transylvanie pour observer la guerre des Turcs. Tout cela est encore sans artillerie et sans les nouveaux corps qu'il faudrait lever, mais l'armée telle qu'elle est. Je souhaite et désire bien ardemment, que tous ces ouvrages soient pour rien, mais il me paraît essentiel dans ces moments critiques, d'être en mesure et de soutenir les droits et avantages acquis avec la fermeté requise, qui seule peut conserver la paix. S. M., comme vous l'imaginerez bien, est un peu inquiète sur tout ceci, mais elle a la bonté de condescendre aux bonnes raisons qu'on lui présente. Pour moi, je suis la cheville ouvrière dans tout ceci; je vous laisse juger, mon cher ami, si j'ai

à faire pour faire émouvoir les choses plus lestement qu'à l'ordinaire. Je vous embrasse.

Le prince Joseph Lobkowitz a très-bien fait sa commission à Munic. L'Electeur a eu du plaisir de la Toison, et je vais l'envoyer aussi au duc de Deux-Ponts [1]) qui s'y trouve et la désire.

CCLXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 15 janvier 1778.

Très-cher frère. C'est par le courrier assuré que je vous envoie tous ces papiers. Vous y verrez à-peu-près à quoi nous en sommes. J'ai été très-choqué de la façon avec laquelle l'Electeur palatin nous a répondu par son ministre Ritter, et notre ministre Lehrbach [2]) s'y est très-mal pris, aussi puisque nous ne voulions savoir autre chose que ou la ratification ou la dénégation. Dans le premier cas nous nous mettrons en possession de ce qui nous appartenait, dans le second l'Empereur déclarerait le fief vaquant et le prendrait en séquestre jusqu'aux arrangements à prendre avec tous les prétendants. Nous avons renvoyé un courrier pour une réponse définitive. Je suis

[1]) Carl August Christian, welcher im Jahre 1775 als Herzog von Zweibrücken succedirte und 1795 starb.

[2]) Franz Sigmund von Lehrbach, kaiserl. bevollmächtigter Minister am pfälzischen Hofe.

bien curieux du parti qu'il prendra, et en attendant j'ai fait les expéditions nécessaires, comme vous verrez, pour les deux cas possibles. Je vous joins aussi ici deux notes d'idées pour les trocs à faire à l'avenir, et comment et sur quelles probabilités j'appuyerais mes idées, qui, si elles réussissaient, seraient des vrais coups d'état. Après-demain nous aurons pour sûr une réponse du choix que l'Electeur aura fait. La marche des troupes va son train, et vous verrez que dès aujourd'hui l'avant-garde y entre. Adieu, mon cher frère, je ne vous dis pas que j'ai à faire, mais pour arranger toute chose avec le Prince Kaunitz, Colloredo, le maréchal Hadik et, si j'ose dire, l'Impératrice, il ne faut pas peu d'activité. Adieu donc . . .

CCLXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 janvier 1778.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre courrier. Je suis vraiment sensible à tout ce que vous m'y dites de flatteur, et je vous estime et aime trop pour ne pas désirer et être flatté de votre approbation. De nouveau il n'y a rien. Le général Langlois [1]) est à Straubing; Sulzbach et Mindelheim sont occupés; Kresel a déjà publié ses patentes, et au premier jour tout le pays marqué sur

[1]) Peter Freiherr von Langlois, der im Jahre 1789 als Feldzeugmeister starb.

la carte sera pris en possession. En attendant point de nouvelles de France ni de Berlin. Tous les deux restent muets, et il paraît qu'on a prévenu les phrases qu'ils auraient eu à revendre, et qu'ils pensent deux fois à parler le langage des canons.

Enfin je ne puis vous rien dire encore, mais je crois que notre parti a été bien pris, et qu'il sera aussi avantageux qu'il nous fera honneur et donnera de la considération. Adieu, mon cher ami.

CCLXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 janvier 1778.

Très-cher frère. Malgré le courrier assuré, je n'ai pas des nouvelles bien intéressantes à vous mander. Nos affaires en Bavière vont très-tranquillement. Nous avons pris en possession tout le terrain que vous avez vu sur la carte. Tout le monde paraît content et tranquille, et nous attendons encore les propositions d'échanges qu'on nous fera. Je sais déjà que les Bavarois nous veulent proposer le Haut-Palatinat et le pays de Sulzbach, mais cela ne nous convient pas; il nous faut l'Inn, c'est le grand point. Nous traînons à mettre les nôtres en avant, car nous voulons voir auparavant l'effet que tout ceci fera en Europe, et comme il s'agit de fiefs, nous voudrions que l'Electeur Palatin, à qui l'on fera à la diète des meilleures conditions de la part des protestants qu'à nous,

tire les marrons du feu, qu'ensuite nous n'aurions qu'à manger. Dès que quelque chose de plus positif se fera, vous en serez instruit.

La France dont nous avons reçu un courrier, ne s'est pas encore expliquée bien clairement, mais quoiqu'elle enrage au fond, je ne vois pas ce qu'elle puisse dire ou faire, surtout étant à la veille d'une guerre avec l'Angleterre. Le Roi de Prusse n'a pas encore dit un mot; il est de très-mauvaise humeur et frappe à toutes les portes pour savoir si l'on fera cause commune avec lui; mais les trouvant fermées, il faudra qu'il prenne patience, n'osant seul se mettre en avant, et si je ne me trompe pas, cette affaire passera ainsi, à l'étonnement de tout le monde, très-tranquillement. Mais il fallait faire vite et avec résolution, ou sans cela je vous réponds bien que nous n'aurions pas eu un village, il y a un mois que l'Electeur vivait.

Je vous suis infiniment obligé pour la nouvelle que vous m'envoyez; elle est conforme à celles que nous avons de Paris, et ce sera encore les femmes et l'enthousiasme du moment qui, faisant craindre les ministres de perdre leurs places, les détermineront à faire la guerre aux Anglais, ce qui est la plus grande folie qu'ils puissent faire.

CCLXXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(Februar 1778.)

Les nouvelles de France sont jusqu'à présent très-favorables, quoique le Roi de Prusse y ait tâché de nous faire bien des tripots. L'Electeur Palatin tient de même ferme dans ses propositions, et ce diable de Frédéric, employé là aussi, voulait déjà le séduire. De Russie rien encore; de Turquie la nouvelle que la guerre sera inévitable avec la Russie. Le Roi de Prusse nous a donné un mémoire assez impertinent sur nos arrangements en Bavière; nous lui répondons de bonne encre; il fait toute sorte de dispositions critiques pour le maintien de la paix; nous sommes obligés de loin à loin d'en faire aussi, comme pour les vivres, les chariages, les chevaux de trait. C'est ainsi que nous croyons plus que sûrement le forcer à conserver la paix. En attendant Ritter est allé à Munich avec les grandes propositions d'échange; il faut attendre l'effet qu'elles feront.

CCLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(Februar 1778.)

La réponse au Roi de Prusse a été polie, mais en même temps ferme et annullant tous les sophismes qui vraiment étaient impertinents.

De Russie nos nouvelles sont très-bonnes, et la déclaration que nous avons fait faire aux Turcs, y a parfaitement réussi, au point même que l'Impératrice nous a fait offrir ses bons offices dans les arrangements à prendre pour la Bavière. Nous avons envoyé un courrier tout de suite en conséquence, et cela pourra faire changer l'idée peut-être au Roi de Prusse.

De la France nous ne sommes pas si contents; sans oser le dire, ils voudraient volontiers tripoter; un courrier part ce soir, qui tâchera de remettre là les choses en ordre.

En attendant nos dispositions militaires vont leur train, et nous tâchons d'être prêts et d'avoir rapproché le nécessaire pour pouvoir à la mi-avril avoir un corps d'armée tant en Bohème qu'en Moravie, afin d'être sûrs au moins de toute surprise.

De Bavière pour notre échange nous ne savons encore rien, et ce silence joint à bien de tripotages qu'on y fait, ne me plaît pas et me fait douter de la réussite.

CCLXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 février 1778.

Très-cher frère. Par les pièces ci-jointes vous verrez à quoi nous en sommes; cela se brouille furieusement, et il n'y a presque plus d'espoir d'éviter la guerre. Nous tâcherons en attendant d'assembler notre armée pour la mi-avril à tout événement. Les régiments d'Italie vont marcher, ceux des Pays-Bas restent encore en place, la cavalerie de Hongrie se meut aussi, enfin le vin est tiré, il faudra le boire comme on pourra. Je vous laisse juger de mes occupations et des embarras qu'avec S. M. et tout le ministère j'ai, mais il faut beaucoup supporter pour la bonne cause, et vogue la galère tant qu'elle pourra! Je compte beaucoup sur vous, mon cher et tendre frère, et si tous mes fils cassaient, il faudrait en vérité que vous vinssiez à Vienne soutenir ma cause et me procurer les moyens de faire bonne besogne à l'armée. Cela sont encore des projets éloignés, mais dont vous apprécierez vous-même le besoin et la valeur. On a manqué absolument notre négociation pour l'échange en Bavière, et le Duc de Deux-Ponts qui était prêt d'accéder à notre convention, et recevoir la Toison qu'il avait demandée la veille, en a été détourné par des émissaires prussiens et

est parti pour Deux-Ponts sans rien signer ni accepter la Toison; cela est inconcevable. Enfin les choses ont mauvaise mine de tous les côtés, mais il faudra avoir du courage.

Des Turcs rien; les Français tripotent, quoiqu'ils donnent des bonnes paroles, et des Russes rien de nouveau non plus. Adieu . . .

CCLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 mars 1778.

Très-cher frère. Les papiers ci-joints vous feront voir de quoi il s'agit; la matière est importante et décisive. Je crois que cette épreuve sera infructueuse, et que le parti est pris. Les Français nous ont donné une très-désobligeante réponse; ils nous ont fait connaître qu'ils ne pouvaient se charger de notre médiation, ni nous donner, même si nous étions attaqués, les secours stipulés, et enfin qu'ils voulaient déclarer au Roi de Prusse comme quoi en tout et partout ils voulaient garder une parfaite neutralité. Ceci est rompre solennellement les liens de l'alliance; il faut dissimuler pour le présent, mais s'en ressouvenir à l'avenir, car cela est un peu fort; le tout était néanmoins entremêlé de fades compliments et douceurs.

Pour moi, je suis un pied dans l'étrier; à la première nouvelle que je recevrai du départ du Roi de Prusse de Berlin, je pars aussi, et je compte passer par Olmütz et

voir le corps de Moravie, et ensuite seulement me rendre en Bohème.

Ainsi d'ici à lundi je pourrai bien être déjà parti; ainsi je prends congé de vous, mon cher ami. Vous pouvez compter que je vous écrirai le plus souvent que je pourrai, et que rien ne pourra me distraire de penser avec plaisir à vous. J'ai fait mes Pâques aujourd'hui, et mon testament qui est tout court, enfin je suis prêt à tous les événements possibles quant à ma personne, mais je ne pourrais soutenir tout ce qui pourrait arriver de malheureux à ma patrie.

Présentez mes tendres respects à votre chère épouse; votre longue lettre m'a fait vraiment plaisir. Je connais tout le prix du sacrifice que vous feriez, mais l'importance de l'objet pourrait l'exiger toujours. Je crois que vous devriez persister à vouloir venir seul, au moins pour le commencement, mais cela n'est point encore le temps et je vous avertirai quand j'en verrai le besoin. Adieu . . .

CCLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 mars 1778.

Très-cher frère. Les pièces ci-jointes sont les intéressantes pour le moment. Vous verrez que la réponse du Roi de Prusse et forte, et que sa demande de tout remettre, comme cela était avant notre prise de possession, est casser les vitres. Par conséquent je crois la guerre

très-assurée; néanmoins je crois, cela n'est pas bien décidé encore, que nous demanderons la médiation de la France, et en même temps en cas d'attaque, les 25.000 hommes qui sont stipulés par notre traité d'alliance. Au moins nous verrons clair par leur réponse, et nous saurons à quoi nous en tenir; car leur langage et surtout leurs procédés en Empire sont fort louches. Des Saxons je n'espère plus rien, il faudra les traiter en ennemis et entrer dans leur pays, dès que le Roi de Prusse y aura mis les pieds. Des Turcs rien, ni des Russes dont le langage n'est pas non plus aussi ferme qu'il devrait l'être vis-à-vis du Roi de Prusse. En Bavière tout reste en suspens. Le Duc de Deux-Ponts a eu l'impertinence de donner à la diète une protestation formelle contre notre convention, faite avec son oncle l'Electeur. Je crois que nous conférerons son régiment à un autre, en marque de notre mécontentement. Pour nos dispositions, elles vont toutes leur train; les circonstances m'ont déterminé à devoir faire marcher aussi le corps qui devait rester en Transylvanie et Hongrie, par conséquent toute notre boutique, hors les régiments des Bays-Bas, sera assemblée et mise pour ainsi dire sur une carte. Néanmoins nous avons prélevé 20.000 réserves qui seront formées dans les garnisons pour recompléter les pertes que les armées feront. Tout est en pleine marche, et vers la mi-avril je crois que l'essentiel se trouvera en place et arrivé là où il doit être.

Je ne vous nie pas, mon cher ami, que je succombe presque sous le poids des choses qui actuellement roulent sur moi. Je connais l'importance d'une fausse démarche, et je puis vous assurer, que ma tête boue toute la journée à force d'affaires et d'ordres à donner, pendant que les

réflexions dans mon lit sur les conséquences et les suites ne me procurent pas un bon sommeil. Mais enfin je ne serai pas au moins inutile dans ce moment à l'Etat, et ma vie, ma santé, mes peines et mes fatigues lui seront bien vouées sans le moindre ménagement.

Marquez-moi, je vous prie, mon cher frère, car l'occasion s'en pourrait donner, ce que vous pensez de cette idée. Croiriez-vous un troc possible et convenable, vu l'arrondissement et la réunion des objets, entre la totalité de nos Pays-Bas avec toute la Bavière, le Haut-Palatinat et tout ce qui y appartient? Le cas est difficile et mérite que vous y pensiez. En revenus je crois que les Pays-Bas excèdent ceux de la Bavière d'un million, mais on pourrait arranger cela avec des emprunts qu'on ferait. Je ne voudrais rien faire sans avoir votre avis, ainsi à tout événement dites m'en bien vos idées. Adieu . . .

CCLXXXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Vienne, le 14 mars 1778.

Les inconvénients et dangers prévus dès le moment que nous nous sommes mis en marche pour la Bavière, ne se réalisent que trop, et augmentent de telle sorte, que je serais indigne de porter le nom de souveraine et de mère, si je ne prenais pas des mesures analogues aux

[1]) Abgedruckt bei Karajan.

circonstances, sans écouter tout ce qui pourrait rejaillir sur mon particulier.

Il ne s'agit pas de moins que de la perte de notre maison et monarchie, et même d'un renversement total en Europe. Rien n'est de trop pour empêcher encore à temps ces malheurs. Je me prêterai volontiers à tout, même jusqu'à l'avilissement de mon nom; qu'on me taxe de radoter, d'être faible, pusillanime: rien ne m'arrêtera pour tirer l'Europe de cette dangereuse situation. Je ne saurais mieux employer le reste de mes malheureux jours. J'avoue que ce sacrifice me coûte, mais il est fait, et je saurai le soutenir. Je dois faire un tableau de notre situation militaire et politique; je me le dois d'autant plus, puisque tout ce qui suivra, sera la suite de ce pas, que je dois à ma conscience, à mon devoir, à ma tendresse.

Nous avons sûrement une armée inférieure au Roi de Prusse de trente à quarante mille hommes, surtout en cavalerie. Il a la situation intérieure avantageuse pour lui; nous devons courir le double, pour nous trouver là où le besoin l'exige. Il a des forteresses, nous n'en avons aucune; nous avons une vaste étendue de pays à couvrir, nous les évacuons tous, nous les exposons à toutes les invasions et révoltes. Tel est l'état de la Galicie, où il ne reste pas presque deux cents chevaux et sept bataillons de vieux invalides. C'est un pays ouvert, nouvellement conquis, rien moins qu'affermi; l'esprit de liberté n'y est qu'assoupi; la nation a fait voir qu'elle est capable de se sentir, s'il y a seulement quelqu'un qui la pousse. Le Roi de Prusse, naturellement encore celui de Pologne, et toute la nation ne laisseront pas apparemment de profiter de la première occasion favorable, surtout après qu'on a intro-

duit le droit du plus fort, dont personne ne pourrait plus se ressentir que nous. L'Hongrie est de même tout évacuée de troupes, et dans son voisinage la guerre entre les Russes et les Turcs va être rallumée. On sait les menées prussiennes à Constantinople contre nous, et la dernière lettre du Roi de Prusse à son chargé d'affaires l'a fait voir, que rien ne sera épargné pour nous attirer encore cet ennemi, qui pourrait prendre possession de tout ce qui lui plairait en Hongrie, dégarnie de troupes et forteresses. Si nos troupes étaient en Saxe, même en Silésie (quoique j'en doute fort), ou dans le Haut-Palatinat, nous ne serions plus en état de secourir ces deux grands royaumes, la Galicie et l'Hongrie; il faudrait les abandonner à leur sort malheureux, à la merci d'un ennemi barbare, à tous les ravages qui en seraient la suite inévitable et les ruineraient pour un siècle. Je ne dis rien de nos pays d'Italie et des Pays-Bas, et de nos nouvelles possessions en Bavière; tous ces pays devraient être encore abandonnés; où donc trouver des ressources pour soutenir cette cruelle guerre, qui dès son commencement nous ferait abandonner cinq pays de tant d'importance? Quelle confiance, quel crédit pourraient établir au dehors de pareilles mesures, pour nous procurer des alliés et des moyens pécuniaires? Quel serait le crédit dans nos propres pays, foulés déjà et chargés d'impôts en temps de paix pour les mettre à couvert, et on les abandonnerait à la première apparence d'une guerre qui, une fois commencée, ne finira sitôt qu'avec notre ruine totale, et c'est cette ruine qui peut seule sauver le reste de l'Europe, et nous en serions nous mêmes la cause. C'est ce point, sur lequel je ne saurais m'exécuter ni donner les mains: il

s'agit de tout à tout. Ne nous flattons point. Si même nos armées étaient heureuses, cet avantage ne ménerait à rien. Deux ou trois batailles gagnées ne nous acqueraient pas un *Kreis in Schlesien,* il faudrait bien des campagnes et des années pour en venir à bout. Nous en avons fait l'épreuve l'an 1757 pour être convaincus qu'on ne terrasse pas si aisément notre ennemi. La façon même de faire la guerre donne du temps à se refaire; il faut donc compter, qu'étant même heureux, il nous faudra continuer la guerre pendant trois ou quatre années. Cet espace de temps fera à toute l'Europe prendre part à la guerre, pour ne pas nous laisser gagner trop de supériorité, surtout après qu'on ne se méfie déjà que trop de nous. Je ne saurais indiquer aucun ami ou allié, sur lequel dans ces circonstances nous pourrions faire fond avec assurance; il ne faut donc pas calculer nos ressources, seulement vis-à-vis de celles du Roi de Prusse, mais vis-à-vis de celles de tous ceux qui sont contraires à notre agrandissement, et leur nombre comprend toute l'Europe, comment peut-on se faire l'illusion de pouvoir leur tenir tête? Le temps même nous est contraire. Plus la guerre traînera, plus nous aurons à combattre de nouveaux ennemis, qui successivement se déclareront contre nous. Au commencement d'une guerre il ne nous convient point militairement de risquer une bataille décisive; il faudrait donc tâcher de gagner du temps pour morfondre le Roi et aguerrir peu à peu notre armée, composée plus d'un tiers de troupes nouvelles et sans expérience. Mais cet intervalle même, si utile pour les opérations militaires, tournera d'un autre côté à notre désavantage. La supériorité des forces du Roi en troupes légères, pendant que

nous le tiendrons en échec, abîmera nos provinces et épuisera nos ressources, et entretemps, poussés par les intrigues du Roi et induits par les mêmes raisons, par lesquelles nous avons envahi la Pologne et la Bavière, nos voisins en feront de même à l'égard de nos pays. Nous n'avons donc de toute façon qu'à perdre et rien à gagner. Toutes nos forces étant réunies sur un point, si nous sommes malheureux, tout est dit, et il ne reste plus de ressource.

Il serait malheureux, si ce tableau, quoique très-vrai, arrivait à la connaissance des autres, même à celle de nos propres sujets, mais je n'ai pu le dissimuler pour voir si on ne peut encore trouver le moyen d'empêcher tous ces grands malheurs. L'épée une fois tirée, il n'y aura plus de temps pour la conciliation. Le bien de milliers et milliers d'hommes, l'existence de la monarchie et la conservation de notre maison en dépendent. Après tout ce que je viens de dire, je dois vous déclarer que je ne saurais me prêter à agir toujours contre ma conscience et conviction: ce n'est ni humeur, ni poltronnerie personnelle. Je me sens les mêmes forces que passé trente ans, mais je ne saurais me prêter à ruiner ma maison et mes Etats. (Si la guerre éclate, ne comptez plus rien sur moi: je vais me retirer en Tyrol, y finir mes jours dans la plus grande retraite, ne m'occuper qu'à pleurer le sort malheureux de ma maison et de mes peuples, et tâcher de finir chrétiennement mes jours malheureux) [1]).

J'ai lu les deux pièces à l'Empereur et Kaunitz; j'ai

---

[1]) Bis hieher Abschrift von Pichlers Hand. Der folgende Zusatz ist von der Kaiserin eigenhändig beigefügt.

encore appuyé là-dessus, tous deux ont cru que j'avais tort, que j'outrais les choses. Je souhaite de m'avoir tourmentée en vain; les suites le feront voir, je n'existerai peut-être plus. Le dernier passage enclavé, je ne l'ai ajouté que depuis, ils ne l'ont pas vu.

CCLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 19 mars 1778.

Très-cher frère. Je vous joins ici la réponse que nous venons de faire au Roi de Prusse. Les passages qu'on y repète, sont ceux dont il s'est servi; vous verrez que nous parlons un langage ferme et décidé à soutenir notre bon droit. Au reste les préparatifs en tout genre vont leur train, et le Roi de Prusse de son côté accélère les siens. Je viens de recevoir votre chère lettre, dont le contenu m'a vraiment fait grand plaisir, et je crois que vous voyez très-juste même dans l'éloignement; vos offres me sont vraiment chères; je les accepterai avec indiscrétion, sachant combien vous pourriez être utile, mais cela dépendra de S. M. Il est sûr que c'est elle qui doit le désirer, et c'est elle qui doit être convaincue qu'elle a grand besoin de vous, ou tout l'objet serait manqué. Je crois que dans peu je pourrai vous en dire davantage; en attendant, accablé vraiment d'affaires, je vous embrasse de tout mon coeur. Présentez mes respects à votre chère épouse . . .

CCLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 mars 1778.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai rien du tout de nouveau à vous dire; nous sommes en attente de nouvelles de toute part; nos préparatifs au reste continuent, l'artillerie est partie, les Croates Warasdins passent demain ici, et tout s'achemine, mes chevaux et cuisine, enfin tout l'équipage partira vendredi prochain le 27, et nous serons par conséquent, en ne gardant qu'une couple de calèches, prêts à partir d'un moment à l'autre en poste. Voici une réponse pour Manfredini; je l'assigne entièrement à ce que vous lui ordonnerez; il est sûr que, s'il est propre à veiller à l'éducation si importante de vos fils aînés, je ne conçois point comment il pourrait s'en éloigner pendant toute une campagne, et plusieurs, si elles se succédaient, ainsi il ne dépendra que de vous de le garder, si vous en êtes content et qu'il vous paraît nécessaire. Il devra sentir qu'il y est bien plus utile que tout autre part, ou si vous croyez de pouvoir vous en passer, alors vous n'avez qu'à me l'envoyer, et je le prendrai tout de suite chez moi comme *Flügeladjutant*, en lui fournissant des chevaux à monter. Ainsi vous vous déciderez pour le mieux et aurez, comme je n'en doute point, avant toute chose le bien-être de vos enfants à coeur. Adieu.

CCXC.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(April 1778.)

Miltitz [1]) est revenu de Dresde; ils n'ont pas voulu donner la déclaration que nous avions proposée; ils n'osent, je crois, se déclarer publiquement, mais ils sont entièrement prussiens et secrètement d'accord avec lui, ainsi ce ne sera qu'à l'occasion qu'il faudra voir et être prêt à tout événement. Le Roi de Prusse nous fait faire des propositions d'accommodement, et il voudrait un morceau de la Saxe ou Lusace qu'il ne spécifie pas, et en même temps que nous soyons les premiers à le proposer, ce que nous ne ferons pas.

La réponse de la France décidera de tout, puisqu'elle devra nous mettre au clair sur tous les objets; en attendant tout se dispose pour la guerre.

---

[1]) Dietrich Freiherr von Miltitz. Er stand früher im sächsischen Kriegsdienste, scheint mit dem Herzoge Albert von Sachsen-Teschen nach Oesterreich gekommen zu sein und starb im Jahre 1792 als kaiserlicher Feldmarschall-Lieutenant.

CCXCI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

(April 1778.)

La réponse donnée au Roi de Prusse a été assez ferme et différente de celle que je vous avais envoyée; en laissant pourtant une porte ouverte à une négociation, on verra s'il parlera. Des Russes nous n'apprenons rien encore, mais ils évitent presque de nous parler. Les Français se sont un peu améliorés, mais ils ne veulent pas entendre parler des secours stipulés et veulent seulement assurer les Pays-Bas; c'est toujours quelque chose. Pour médiateurs, je ne sais encore s'ils l'acceptent ou non.

Enfin les affaires sont très-brouillées, et dans peu il faudra pourtant voir plus clair. Nos dispositions continuent toujours avec vigueur.

Enfin l'Impératrice m'a parlé de la lettre que vous lui avez écrite. Je ne lui ai pas laissé lire la vôtre; elle me paraît très-contente de votre zèle et attachement, mais elle craint deux choses: l'une que vous ne vous trouviez malheureux à Vienne dans ces affaires, l'autre qu'elle aimerait, je crois, mieux rester seule. Cela peut lui convenir, mais dans des moments aussi critiques il n'est pas possible de laisser l'Impératrice abandonnée à elle-même et à ses alentours, qui la chargeraient de fausses nouvelles, et ou arrêteraient ou même empêcheraient toutes les dispo-

sitions nécessaires. Vous sentirez vous-même cela, mais en attendant il ne faut plus rien dire, et à l'événement suivre vos bonnes idées, venir ici, et le tout s'arrangera pour lors facilement.

CCXCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 avril (1778).

Mon cher fils. Je ne peux me refuser la consolation qui reste aux absents, de vous tourmenter avec mon griffonnage. Il n'y a rien de nouveau, hors le courrier de Russie qui, après trois semaines de retard, n'a reçu de réponse, puisqu'on attend du Roi ce qu'on doit répondre. Kaunitz [1]) s'est bien conduit; après avoir encore attendu deux autres jours, il a renvoyé ce courrier, ayant encore un autre à la main. Nous sommes partout sans aide, et la guerre une fois commencée, tout se lèvera et prendra parti. Vous pouvez bien juger que je ne suis occupée que de votre lettre; sans beaucoup espérer, je fais des voeux bien sincères que Dieu convertisse en bien ce coeur dur de notre adversaire et bénisse vos bonnes intentions. Je fais prier sans dire pourquoi; j'ai vu Kaunitz; il me paraît plus pensif, il y a de quoi. Le prince [2]) a écrit à sa femme

[1]) Joseph Clemens Graf Kaunitz, des Staatskanzlers sechstgeborner Sohn. Er war damals kaiserlicher Gesandter in Russland und starb im Jahre 1785 während seiner Rückkehr aus Spanien.

[2]) Albert.

qu'il est arrivé en dix-huit heures; je vous conte donc de même. Depuis hier 10 heures du soir il a plu ce matin, mais l'après-dînée le temps était des plus beaux. Samedi vous aurez votre premier envoi d'ici; si vous l'approuvez, je continuerai vous envoyer ces extraits; pour les autres affaires ce sera Koller [1]) qui aura reçu vos ordres. Kaunitz me paraissait satisfait des ordres pour les troupes des Pays-Bas; on craint toujours ce corps en empire. Votre départ a mis un vide et tristesse incroyable partout; jugez ce qu'une mère doit sentir à mon âge. On m'arrache deux fils et un gendre; combien de fois n'ai-je pensé à ces pauvres femmes, à qui on prend de force leurs enfants, les miens allant de gré et garantis autant que cela se peut, et ils me manquent pour me soutenir. Quel vilain métier, celui de la guerre, contre l'humanité et le bonheur! Je souhaite que vous soyez content des troupes et arrangements. Je vous embrasse tendrement.

La poste d'Italie vient d'arriver; je vous joins ici mes deux lettres, vous traitant en bon patriarche.

---

[1]) Joseph Koller, Hofrath und erster Staatsraths-Secretär.

CCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Olmütz, le 12 avril 1778.

Quant à la lettre à écrire au Roi de Prusse, je n'ai pas voulu l'envoyer aujourd'hui, pour que cela n'ait pas eu l'air de l'avoir apportée de Vienne en poche. Je ferai partir le courrier demain; voici en attendant très-humblement ci-joint la lettre [1]) que je lui écris, à laquelle je n'ai ajouté que le mot *d'accessoire*, qui m'a paru nécessaire pour impliquer tacitement les Saxons et le Duc de Deux-Ponts au projet de convention. J'ai osé prendre sur moi d'ajouter à l'article second, qui parle des échanges, qu'on laisserait faire paisiblement la même condition vis-à-vis de nous; c'est-à-dire que nous ne puissions acquérir par échange un pays limitrophe au Roi de Prusse, tout comme nous voulons le stipuler pour ce que lui échangerait. Cette ajoute qui rend la convention de mot à mot parfaitement égale pour les deux parties, et qui au fond ne nous gêne point, m'a paru propre à plaire davantage au Roi.

J'ai mis le mot d'acquisition à faire, puisque le mot général que l'échange ne puisse porter sur aucun pays limitrophe, a l'air d'exclure même ceux qu'on veut céder, ce qui regarderait Anspach qui est le limitrophe de la

[1]) Josephs Schreiben an Friedrich ist abgedruckt in den „Oeuvres Frédéric le Grand." Berlin. 1847. VI. 183.

Bohème, et une partie des Pays-Bas qui touche au pays de Wesel. Voilà les considérations qui m'ont déterminé à y changer ces mots.

CCXCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 d'avril (1778).

Mon cher fils. C'est à cinq heures que Schöpfer m'a remis votre chère lettre; j'avais besoin de ce secours, car je suis à bas. Il me semble, les changements que vous avez faits à la convention, sont plus claires, mais j'avoue que je crois qu'ils ne faciliteront pas l'acceptation que je crois et crains pas acceptée ou traînée en longueur ou ajouté d'autres conditions onéreuses. La réflexion que vous avez faite, est juste; pour la lettre on peut s'abandonner à votre prudence en tout, que vous n'oubliez rien. Je vous envoie la monnaie que ce vilain voisin fait courir de mon père de 1715, absolument fausse, ne valant pas un gros, devant valoir sept *Kreuzer*. Je vous envoie un sermon qui mérite d'être lu et qui m'a fait pleurer; il est fort court, je m'informerai du prêtre, il mérite attention. Mon premier envoi sera samedi. Je suis bien aise que vous avez trouvé les choses passables; pour l'envoi des chevaux à Vienne, cela aurait été fort. Le temps s'est remis au beau; je le souhaite tel jusqu'à votre arrivée à Königgrätz et à vous revoir en quinze jours; cette espérance me soutient en attendant, vous embrassant tendrement.

CCXCV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 (avril 1778).

Mon cher fils. Je profite de cette estaffette à interrompre même mon examen qui me coûte le double, ma tête n'étant pas rangée, puisque mon coeur est anéanti de douleur. Combien me coûteront ces grands jours de salut, de me trouver sans mes fils, et dans quelle situation! Je n'ose m'y arrêter et n'ose vous en entretenir. Je vous conjure, ménagez-vous; toutes les nouvelles qui nous viennent, font sécher de frayeur. Fritz est furieux, il employera sa rage partout; voyant son armée de mauvaise volonté, il fait des exécutions sans fin et promet de donner tout au pillage au soldat où il arrivera; ce serait affreux. Je ne me flatte guère d'une réponse favorable; le temps est froid et affreux; tout augmente mes inquiétudes. Je vous embrasse et prierai autant que ma faiblesse le permet bien pour vous. Adieu.

CCXCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Littau, ce 16 avril (1778).

Très-chère mère. Dans ce moment le courrier vient de me remettre la réponse du Roi [1]), qu'en original j'ai l'honneur de lui renvoyer. Son contenu ne lui plaira pas; elle est insolente et élude entièrement la comparaison avec les margraviats de Bayreuth et Anspach; néanmoins j'ai cru ne pas mal faire de lui donner la courte réponse suivante [2]), pour ne pas garder sur moi la première supposition de la violence despotique de l'Empereur. Je ne sais si elle méritera son approbation; j'ose lui demander pardon si j'ai dû la laisser aller, avant d'avoir pu recevoir ses ordres, mais comme elle ne peut nuire, j'ai osé le faire.

J'ai voulu faire la réponse courte, mais ensuite il m'a semblé qu'il fallait toucher chaque chose. Je souhaite qu'elle ait le bonheur de lui plaire, et je lui demande bien des pardons de la malpropreté de la copie, n'ayant pas eu le temps de la faire copier, et je la supplie de me la renvoyer, de même que la lettre, n'en ayant point copie. Comme je renvoie le courrier, je n'expédie ceci que par une estaffette.

---

[1]) Schönwalde, 14. April 1778. Oeuvres. VI. 186.

[2]) Littau, 16. April 1778. Oeuvres. VI. 188.

CCXCVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 d'avril (1778).

Mon cher fils. Hier à trois heures j'ai reçu votre estaffette de Littau; vous pouvez juger de l'effet qu'elle m'a fait; c'était bien une circonstance à offrir ce grand jour en sacrifice. Quoique prévu, je ne voudrais pas encore me désespérer entièrement. J'avoue ma faiblesse, cette lettre écrite de main propre, sans scribes alentour de quarante mille hommes, sans orthographie, sans style, comme un Roi et plutôt despote de théâtre, m'a fait plaisir, que ce monstre n'est pas si universel, et qu'il aurait eu besoin dans cette occasion d'un autre pareil dans son espèce, qui lavât son linge sale. Ces animosités contre *conis* [1]) et *vansuite* sont dignes de lui, mais en revanche, voyant votre réponse prompte qui était si adaptée aux circonstances, de ne différer un moment pour ne paraître ni embarrassé ni conseillé, m'a fait la plus grande consolation et admiration, et vous poussez votre discrétion trop loin, de vouloir m'en faire des excuses. Vous savez, et je vous le repète encore, vous avez à juste titre toute ma confiance; l'affaire vous touche plus que moi, surtout si la

[1]) (Kaunitz). Anspielung auf die von König Friedrich gemachten Schreibfehler.

guerre se fait; cela me donnera une bonne secousse, et l'Etat vous appartient et toute la famille. Je suis sûre qu'il est en meilleures mains qu'auprès de moi; je vous souhaite seulement un peu plus de bonheur, mais il sera ce que la divine providence voudra. Mais que vous dirais-je sur votre réponse? Elle m'a tirée subitement d'un mouvement d'indignation le plus violent à un attendrissement et étonnement des plus grands; même les corrections que vous avez faites, je les ai admirées, et je serais au désespoir de ne les avoir pas vues. Le fidèle Pichler a pris copie des deux pièces, et même avec les corrections, monuments intéressants et touchants pour ceux qui viendront après nous. Je les enverrai à Léopold, mais j'attendrai encore votre réponse. On ne peut avec plus de douceur et dignité faire la leçon à votre écolier en politique, mais on ne peut avec plus de persifflage et ironie exprimer vos sentiments pour ce despote. Pour moi il n'y a que le mot *aimer* de trop et qui m'a fait de la jalousie, car je veux que vous nous aimez, mais je ne veux pas être en cette compagnie dans votre coeur. Continuez de même d'user de toute votre patience et sang-froid, car vous en aurez besoin à tout moment avec les autres et avec nous-mêmes. Conservez-vous, c'est le plus grand point pour l'Etat et pour moi; il n'y a qu'un Joseph pour la reine et pour sa tendre mère qui vous embrasse tendrement.

Ce soir par Türckheim [1]) je vous dirai de plus et ce que Kaunitz dira.

---

[1]) Ludwig von Türckheim, Hofrath beim Hofkriegsrathe.

CCXCVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 d'avril (1778).

Mon cher fils. Ma lettre de ce matin est partie par le premier envoi d'un garde; je vous ai marqué que je vous manderai plus ce soir par Türckheim, mais j'avoue, je suis rendue de ces journées de dévotion, et par les nouvelles de toute part qui ne sont rien moins que favorables. Tout est contre nous, et j'avoue, cela est plus frappant que la force même de notre ennemi, qui n'est pourtant pas à mépriser et qui par le temps deviendra toujours plus mauvais. On dit partout que des Russes viendront aussi, et ce qui me le fait croire: point de réponse sur nos courriers. Que la cavalerie hanoverienne se joint aux troupes de Wesel et les Saxons; j'avoue, il y a déjà longtemps que je soupçonne et crains un corps de ce côté de la Franconie; Erfurt, que la Saxe a en vue depuis longtemps. La joie que m'a causée votre réponse au Roi et votre supériorité en tout vis-à-vis de lui, a bientôt fait place aux regrets de vous avoir exposé à des impertinences pareilles, et j'avoue, je vois bien noir. Je vous envoie tout ce que Kaunitz m'a envoyé, ne l'ayant vu. Que je serais contente si Frédéric pensait comme Henri, quoique je n'y fais point de fond non plus, étant

des plus faux, et difficilement le Prince de Prusse sera autrement. Notre neuvième archiduc est mieux traité que l'héritier présomptif là, tout est esclavage; chez nous on sert par attachement. J'ai prié tous ces jours autant que je pouvais que Dieu, s'il veut me punir avec la guerre, vous sauve de tout malheur. La grosse coiffe était bien nécessaire pour ne voir couler mes larmes; il me paraissait d'être de nouveau devenue veuve; vous me manquez en tout, et tout cela rouvre une plaie qui n'a jamais été guérie et ne se guérira jamais. Il est temps que je finisse; je vous embrasse.

CCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 18 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire, et j'imagine facilement ses occupations et ses peines. Pour ici, où je suis arrivé hier vers le soir par des fort mauvais chemins, je trouve les ouvrages assez passablement avancés, pour ce qu'ils peuvent être dans ce pâté de terre. Laudon est venu aussi nous voir; nous avons tenu la première conférence militaire, et j'y ai vu avec bien de la peine que nos dispositions sont bien loin d'être au point où je les désirerais. Nous sommes encore fort en arrière, et c'est ce qui m'oblige à partir d'ici tout droit à Prague pour les presser et leur donner une fois de la consistance; mais ce qui nous manque le plus, c'est de

la cavalerie légère. Les dispositions qu'on a faites en Galicie pour leur marche, n'ont pas le sens commun. Je ne sais ce que nous ferons jusqu'à ce qu'elle arrive. En attendant nous avons conclu dans notre conférence de former deux corps, l'un auprès de Jaromirz près de Königgrätz, qui sera composé de six régiments d'infanterie, de trois de cavalerie et de Warasdins avec leurs houssards. Elrichshausen en aura le commandement. Un autre auprès de Lowositz et Leitmeritz composé de quatre régiments d'infanterie, de deux régiments de cavalerie, et de tous les Carlstadt, que le prince Charles [1]) commandera, et avec l'armée nous passerons l'Elbe, et nous cantonnerons entre Jung-Bunzlau, Gitschin et les environs, pour être plus à portée des événements qui paraissent se préparer. Car des frontières on apprend, que le Roi de Prusse est déjà presqu'entièrement concentré et prêt à partir, tout comme on assure qu'à Lauban en Lusace, et même en Saxe il y avait des Prussiens actuellement. Je compte savoir cela au premier jour positivement; il ne me reste presque plus de doute que l'affaire deviendra sérieuse. Si l'on pouvait encore par des lettres et mémoires l'amuser jusqu'à la moitié de mai, alors l'armée de V. M. serait aussi mieux en état de lui tenir tête qu'à présent, où dix régiments de cavalerie nous manquent encore. La bonne volonté existe, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout, néanmoins Elle peut compter que l'impossible se fera pour la servir du mieux que possible.

---

[1]) Liechtenstein.

Mon bon et cher camarade [1]) m'a donné cette lettre que j'ose lui présenter.

Sachant que V. M. a des bontés pour le général Wurmser [2]) et Drechsel [3]) qui ont été prétérés par Olivier Wallis [4]), je n'ai pu m'empêcher, sauf son approbation, de les nommer comme lieutenants-généraux, puisque justement le hasard donnait qu'ils auraient dû être sous les ordres de Wallis.

CCC.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 19. April 1778.)

C'est un des plus anciens des gardes, Douzy (?) qui aura le bonheur de vous voir; s'il n'est pas bien mis, c'est ma faute, j'ai ordonné cette capote sans pelisse. Si vous ordonnez autrement, je vous prie de le lui dire; ils sont tous dans la joie de leur coeur, et le chancelier [5]) et

[1]) Erzherzog Maximilian.

[2]) Dagobert Graf Wurmser, geboren zu Strassburg im Jahre 1724. Er starb im Jahre 1797 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens.

[3]) Feldmarschall-Lieutenant Joseph Freiherr von Drechsel. Er starb im Jahre 1792.

[4]) Patrik Olivier Graf Wallis, geboren zu Dublin im Jahre 1724. Im Jahre 1778 zum Feldmarschall-Lieutenant ernannt, starb er zu Prag im Jahre 1787.

[5]) Der ungarische Hofkanzler Graf Franz Esterhazy.

capitaine des gardes [1]) aussi; on pourra tirer parti auprès de cette nation glorieuse, et vous, en épluchant s'il y a des sujets pour les employer ailleurs même.

CCCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 19 avril 1778.

Très-chère mére. J'ai l'honneur de lui joindre ici la lettre du Roi de Prusse [2]); elle est conçue dans tout un autre ton, et je crois avoir bien fait de lui écrire la seconde fois. Je lui ai fait tout de suite la réponse ci-jointe [3]), qui me paraît analogue aux circonstances, car voilà les réflexions que je fais. Cette seconde lettre est la suite des réflexions faites et sûrement des mouvements que le prince Henri s'est donnés; c'est pourquoi j'ai cru avantageux d'accepter que le foyer de la négociation s'établisse à Berlin par Cobenzl [4]).

Je renvoie le Roi à des instructions que Cobenzl a déjà eues, et lui en promets seulement des nouvelles selon les occurrences; je n'entre dans aucun détail des additions, mais par les mots *de décents et possibles* l'on peut tout

[1]) Der Capitain der ungarischen Leibgarde, Feldmarschall Fürst Nikolaus Esterhazy.

[2]) Schönwalde, 18. April 1778. Oeuvres. VI. 190.

[3]) Königgrätz, 19. April 1778. Oeuvres. VI. 191.

[4]) Johann Ludwig Graf Cobenzl, geboren im Jahre 1753, kaiserlicher Gesandter in Berlin.

entendre. Je crois que le Roi se flattait d'attraper toute la Lusace, que la clause de convention qui l'en privait, l'a d'abord fâché, mais que son esprit fertile lui a fait trouver un autre moyen peut-être encore moins faisable, pour s'arranger à ce qu'il croit. Toujours ce sera une bonne chose que de commencer à négocier; ou l'on fera la paix, et il n'y aura point de guerre, ce qui sera bon, ou on la fera plus tard, et nous aurons infiniment gagné par nos arrangements et par l'armée, qui sera plus rassemblée qu'elle ne l'est actuellement; mais je supplie V. M. de ne faire connaître cette lueur d'espérance à personne. Tout se ralentirait, et peut-être veut-il seulement nous endormir par ces belles paroles. Il faut continuer toutes les dispositions avec la même activité; je pars tout de suite pour Prague, d'où, après avoir terminé quelques arrangements, je me rendrai à Leitmeritz.

CCCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 d'avril (1778).

Mon cher fils. Crainte que le volume des papiers devient trop fort jusqu'à samedi, je n'ai pu me refuser la satisfaction de vous écrire, mais je n'exige nullement de réponse; il me suffit de passer ce temps comme si je m'entretenais avec vous, car je vous avoue, votre absence me coûte, surtout quand je pense pourquoi. Je sais votre réponse, mais vous servirez mieux l'Etat, si vous m'aidiez

à porter le poids qui me pèse et à vous conserver pour vos sujets et votre famille: c'est le plus grand service que vous pouvez leur rendre. J'attends à cette heure avec le plus grand empressement la réponse de Frédéric à la vôtre; il aura été étonné de la promptitude et du contenu; je la relis souvent et j'en suis toutes les fois plus contente et étonnée. Que des grâces à rendre à Dieu, mon cher fils! Tirez-nous encore de cette fatale situation; je n'en ai jamais vu une plus délicate; ce n'est pas poltronnerie de ma part, mais je ne dois rien vous cacher.

J'étais jusqu'ici quand Kaunitz s'est fait annoncer; rien de nouveau, mais beaucoup pour confirmer mes inquiétudes. Point de réponse de la Russie, mais le secours stipulé sera donné au Roi de Prusse, ayant toujours été assisté par la Russie pendant les autres campagnes. Sous ce prétexte il ne doute pas qu'il ne soit donné, mais il est presque intolérable qu'on ne donne point de réponse sur deux courriers dont le dernier était porteur de ce que nous avons avancé pour eux à la Porte, et même leur ayant envoyé la relation de Tassara[1]); pas même un mot là-dessus. De France rien; Mercy n'écrit rien, non-obstant que le courrier à Breteuil[2]) est arrivé avant douze jours. Kaunitz a demandé à voir lui-même la dépêche, en fait un extrait et compte expédier à Mercy en conséquence. Il trouve d'autant plus nécessaire de savoir si on peut compter sur eux en quelque façon, puisque toute espérance

[1]) Der Hofsecretär in der Staatskanzlei. Emanuel Isidor Tassara, damals in Constantinopel.

[2]) Der französische Botschafter in Wien, Baron Louis Auguste de Breteuil.

est évanouie de pouvoir faire quelque chose en droiture avec le Roi, dont je suis bien fâchée, mais ne m'en suis jamais flattée. Le courrier de Keith [1]) est aussi de retour, mais il ne dit mot. Kaunitz lui a parlé; il dit que le ministre le lui a seulement renvoyé comme un domestique à lui, que Suffolk [2]) avait la goutte si forte qu'il ne pouvait écrire; mauvaise marque et pas croyable. On dit pour sûr que la cavalerie hanoverienne se joindra au corps de Wesel et les Saxons; que le Roi de Prusse, nonobstant ses passeports, avait pris notre dernier transport de chevaux et les officiers. J'avoue, ce serait fort, mais à lui tout passe. Kaunitz m'a dit aussi qu'il paraît que les Russes et Turcs s'entendront, gare alors nos frontières. En Empire c'est presque intolérable comme tout est contre nous, mais ce dont je me doute déjà depuis longtemps, c'est la défection de l'Electeur Palatin qui veut retourner chez lui, disant crever de chagrin. En même temps il redemande vingt-deux villages ou endroits dont nous nous sommes mis en possession et qui n'appartiennent à la Basse-Bavière ni sont compris *in dem Lehensbrief*. Kaunitz soupçonne, en n'y acquiesçant pas, qu'il prendra le prétexte que nous ne nous sommes tenus à la convention et prend le prétexte de faire la déclaration comme Deux-Ponts. Il ne croit pas pour cela qu'il faut acquiescer à leurs demandes, mais gagner du temps. L'animosité en Bavière et Empire contre nous est incroyable; des imprimés les plus forts et les

[1]) Der englische Gesandte in Wien, Lord Robert Murray Keith.

[2]) Lord Suffolk erhielt im Juni 1771 nach dem Tode des Lord Halifax das dadurch erledigte Staatssecretariat der auswärtigen Angelegenheiten für die nördlichen Länder Europa's.

plus impertinents courent partout. Kaunitz convient que la situation est des plus critiques, mais il dit qu'il faut tenir contenance, qu'il ne négligera rien, qu'il pense à tout, qu'il faudrait gagner du temps, rien précipiter; il attend avec la dernière impatience des nouvelles de vous, et il souhaiterait de même qu'elles fussent décisives. Il est comme étonné de votre prompte réponse; le mot *longue tirade* lui a fait quelques craintes, quoique bien mérité, mais il trouve que vous avez fort bien défendu mes intérêts, mais pas autant ceux de l'Empire, qui ont été si fortement attaqués. Vous aurez pu dire bien plus, mais surtout la fin de votre lettre l'a enchanté. Il est fort animé contre le Roi, mais j'avoue, je ne voudrais pas l'aigrir de plus. Je lui dois la justice qu'il est convenu avec moi sur ce point.

Vous voyez combien s'étend la politique de ce monstre; jusqu'en Piémont, ménageant et animant toujours ce Roi contre nous. Lui qui est si économe, envoie le plus joli garçon là à la place de ce fou Keith, un certain Podewils. Vous voyez comme il tâche que par les deux princesses piémontaises on tâche en France de tenir l'équilibre à la Reine. Sa haine ne lui fait rien oublier de ce qui peut nous nuire.

Si je trouvais déjà notre situation si critique avant d'avoir parlé à Kaunitz jugez de ce que je vous marque seulement ici *in brevis*, comme je dois la trouver depuis, mais surtout depuis votre lettre du 18 de Königgrätz, trouvant nos dispositions si arriérées et point de troupes légères, dix régiments de cavalerie manquant encore. Je ne crains que trop, le Roi sachant tout, qu'il en profitera et donnera au premier jour à sa coutume une affaire décisive. La bonne volonté que vous me marquez

de tout le monde et dont je suis persuadée, est justement ce qui me fait le plus de peine, de perdre pour rien de si braves gens et si attachés et l'élite de la monarchie. Ne comptez pas à les remplacer une autre fois. Si on peut gagner du temps, c'est tout ce qui serait le plus à souhaiter de toute façon, mais comment? N'ayant reçu votre lettre que depuis que Kaunitz a été chez moi, je n'ai pu lui en parler, mais je le ferai demain et lui ferai coucher une note sur notre situation, car je crains que ce long verbiage que je vous fais, ne vous trouble plus et ne soit assez clair. Je vous en demande pardon et vous remercie pour Wulffen [1]) et Drechsel, vous priant, si quelqu'un mérite quelque grâce, de le faire sur le champ, cela fait tout un autre effet.

Je suis touchée de ce que vous me dites de votre cher camarade; je n'ai pas le temps à lui écrire, mais je vous embrasse tous deux.

---

[1]) Wahrscheinlich Oberst Freiherr Carl von Wulffen, welcher im Jahre 1783 zum Generalmajor ernannt wurde und im Jahre 1809 starb.

CCCIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ohne Datum. (20? April 1778).

Mon paquet était déjà envoyé, que je reçois l'autre estaffette du 18 de Königgrätz avec celle du Roi qui, comme vous dites, est bien différente; la vôtre a dû le frapper, c'était un chef d'oeuvre. Dieu veuille nous sauver de cette guerre, *in pessimum* accorder tout le mois de mai. Je m'en vais me coucher un peu le coeur moins gros. Dieu vous conserve; c'est tout ce que je l'en prie.

CCCIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Bientôt vous direz avec justice que je suis importune, mais trouvant des occasions sûres, j'ai cru pouvoir en profiter. Mon cher fils, que je suis contente de ces deux lettres! Votre Mithridate n'est donc plus ce furieux Roland! Lucullus lui a fait bien sa leçon. Dieu veuille qu'elle ait la fin désirée, et que vous ayez ce nom immortel d'avoir donné la paix à l'Europe et vous être sacrifié pour l'humanité, car vous restez le sacrifice, vos fatigues, vos

travaux et peut-être même votre gloire et intérêt. A votre âge les passions ne sont pas affaiblies comme chez ce vieux soldat, cet humble sujet qui se fait Mithridate et vous Lucullus. Mais j'aime mon Caton, mon philosophe chrétien; votre réponse est encore à l'imprimer; adéquate et relâchée selon les circonstances. Kaunitz en est extasié, mais le courrier arrivé ce soir de Pétersbourg l'occupe beaucoup à lire; il ne m'a fait dire que qu'il conte me voir demain. Je ne peux vous cacher que le 17 à Olmütz des chanoines ont raconté à table, et cela était écrit ici, que la nuit du 16 vous avez reçu un courrier de Silésie, que vous avez dicté cinq quarts d'heure et écrit une heure vous-même, et l'avez réexpédié tout de suite. Cela doit venir de votre maison, et j'ai cru devoir vous en informer; on fait des conjectures et on devine souvent. Les ordres que l'estaffette a portés, de presser la marche des régiments, ont fait un bon effet. Berlichingen part après-demain, et vous pouvez bien être sûr que je ne fairai ralentir aucune des dispositions, d'autant moins que je ne me fie pas de ce vieux renard. A propos de bêtes mal-faisantes, le prince Clary est sur le point d'être estropié de la main droite par une morsure d'un chat d'Angola que Cobenzl avait.

Conservez votre santé, vos organes qui sont, grâce à Dieu, en bon état; aimez-moi et n'aimez pas trop mon émule: j'ai encore trouvé ce mot *aimer*, et vraiment je suis jalouse. Pardonnez tout ce griffonnage, vous embrassant tendrement . . .

Ce 21 d'avril (1778).

CCCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ce 21 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai fait attendre un peu le courrier, puisque j'attendais cette réponse qui vient d'arriver, et qu'en original j'ai l'honneur de lui envoyer [1]). Ce sont des compliments; le mot de *proposer* y est seul remarquable. Je croirais qu'il faudrait dire rondement au Roi, que nous voulons rendre à l'Electeur de Bavière tout ce que nous possédons du Haut-Palatinat, sur lequel porte la paix de Westphalie, et avec les fiefs de Bohème, afin qu'il le possède comme son prédécesseur. Alors Cham n'y est pas compris. Que nous ne voulons plus parler de régredience, que nous voulons lui garantir ses margraviats, s'il nous garantit la Basse-Bavière que nous avons occupée, que, s'il veut concourir à nous faire faire le troc projeté par ses bons offices en Bavière et auprès du Duc de Deux-Ponts, nous concourrons à ceux qu'il voudra faire, pourvu que la Basse-Lusace, qui nous est limitrophe, n'y soit point comprise, que les Saxons fassent valoir juridiquement leurs prétentions vis-à-vis de l'Electeur, tout comme le Duc de Meklenbourg, et alors en convenant de

[1]) Friedrich II. an Joseph. Schönwalde, 20. April 1778. Oeuvres. VI. 194.

cela, de séparer d'abord les armées, qui coûtent cher à tous deux. Ces propositions aussi courtes et simples, je croirais, si V. M. les approuvait, de les envoyer avec une lettre au Roi, en l'informant en même temps que Cobenzl est instruit en conséquence pour tout régler avec les ministres en forme, et cela le plus brièvement que possible. Voilà mon opinion, je la soumets entièrement à sa haute decision; je ne compte plus lui écrire que je n'aie reçu là-dessus des ordres de V. M.

Vendredi je partirai pour aller faire un tour vers Leitmeritz et les frontières de la Saxe pour en voir les positions; nos dispositions en attendant ne doivent point se ralentir.

CCCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 21 avril 1778.

Très-chère mère. C'est à mon arrivée à Brandeis que j'ai reçu l'officier de la garde, qu'Elle avait daigné m'expédier. Je trouve leur capote très-bonne, mais s'ils pouvaient laisser leur ceinturon inutile au logis, je crois qu'ils ne s'en trouveraient que mieux. Je lui baise bien les mains pour les nouvelles qu'Elle daigne m'y donner, de même que pour le paquet que Türckheim a apporté; je renvoie le tout au prince de Kaunitz.

Un courrier que j'avais envoyé à Laudon en Bohème lors de mon départ, l'ayant trouvé ici, je l'ai envoyé à

Dresde pour en avoir des nouvelles sûres. Knebel [1]) m'en a déjà envoyé, mais rien de positif. Il est essentiel à mes dispositions, que je sache si les troupes prussiennes entrent en Saxe et y demeurent. Comme il m'a mandé que la Cour comptait peut-être quitter Dresde, j'ai cru bien faire pour leur donner mesure pleine et les mettre bien dans leur tort, de faire offrir par Knebel, sans parler des troupes, ni d'alliance, mais seulement à la personne de l'Electeur, et toute sa famille, la ville et le château de Prague pour asyle, si, contre toute attente, ils se verraient assaillis par les Prussiens. Pour à présent il n'y a plus rien à faire que d'attendre ce que le Roi fera savoir à Cobenzl, le sachant déjà muni d'instructions. J'ose seulement supplier V. M. de me permettre que, pour gagner du temps, les courriers de Cobenzl passent chez moi, et que de même les ordres qu'il lui plaira de lui faire parvenir, me soient envoyés, pour ensuite les lui expédier. On gagnera du temps, et je pourrai de l'un et de l'autre côté ajouter mes petites réflexions; néanmoins cela dépendra uniquement de ses ordres.

J'ai tenu ce matin depuis neuf heures jusqu'à trois heures la première session au sujet de toutes les dispositions encore à faire. Je crois que nous avons éclairci bien des points, et que nous tâcherons de parvenir à acheminer les choses les plus essentielles. Il n'y a que la cavalerie qui nous manque, et ce n'est que le temps qui nous la procurera, ne pouvant en presser la marche plus que j'ai fait.

---

[1]) Philipp Franz Freiherr Knebel von Katzenellenbogen, kais. Gesandter in Dresden.

L'artillerie, dans quelques jours nous espérons qu'elle aura ses chevaux. Je compte toujours, dés que les dispositions pour les vivres le permettront, de faire marcher les régimens dans leur nouvelle dislocation, qui est plus avancée dans le coude de l'Elbe, entre Jung-Bunzlau, Gitschin vers Königgrätz. Pour ne pas donner d'ombrage, cela se fera peu à peu, et sous le prétexte de devoir faire place aux autres régimens qui arrivent, mais au fond on sera bien plus en mesure de se porter là, où le besoin le requerra.

CCCVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 d'avril (1778).

Mon cher fils. L'estaffette à Riedesel [1]) me paraissait assez importante à vous écrire encore aujourd'hui. Berlichingen part demain d'ici et les houssards esclavons le sont depuis quatre jours; on dit les plus beaux hommes du monde. Le courrier de Pétersbourg n'est rien moins que bien, et on croit que le Roi de Prusse aura toujours les trente mille hommes. Je dois vous dire aussi que des Pays-Bas peu d'espérance d'emprunt; on a déjà proposé en Hollande, mais tout le monde cherche de l'argent, même à Gênes les Français, Anglais et Saxons cherchent. A la place de deux millions nous n'avons de réponse de là

[1]) Johann Hermann Freiherr von Riedesel, preussischer Gesandter in Wien.

que pour quarante huit mille florins, donnant tout aux Français. J'avoue, tout cela me déplaît beaucoup; la besogne est grande et n'a pu être préparée, et le crédit diminue selon les occurrences, et le crédit du dehors et nos actions baissent furieusement et nos ressources. Je suis fâchée de vous marquer des choses si désagréables, et vous embrasse.

CCCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 23 avril 1778.

Très-chère mère. C'est par le courrier Töröck qui a été trois fois chez le Roi de Prusse, et dont j'ai sujet d'être fort content de la façon comme il a exécuté sa commission, que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai reçu sa longue lettre ce matin, avec tout ce qu'Elle a eu la bonté d'y joindre. Je suis bien charmé que ma lettre de Königgrätz lui soit parvenue encore à temps pour lui faire passer une meilleure nuit. J'attends à présent les ordres qu'il lui plaira de me donner; en attendant j'ai minuté ce petit mémoire que je croirais qu'on pourrait envoyer de ma part au Roi de Prusse. Cela lui dit tout, et je crois que c'est la seule bonne façon pour en sortir promptement, pour traîner la chose par la voie ministérielle. Il est sûr qu'on pourra la faire durer, mais aussi peut-être la gâter, parce qu'il y a de la prévention de la part du Roi de Prusse. Pour ici, je continue avec mes dispositions, et elles com-

mencent à avancer assez heureusement. Il n'y a que la cavalerie qui est le grand inconvénient. Demain matin je pars pour faire un tour à Leitmeritz et vers Aussig pour en reconnaître bien les positions. Pour ne pas donner de l'ombrage ce ne sera que dans quelques jours que les régiments se porteront en avant dans leurs nouveaux quartiers, et cela sous le prétexte de faire place à ceux qui suivent et arrivent. En attendant je ne doute pas qu'Elle aura daigné m'informer de ce qu'Elle a décidé au sujet des ouvertures à faire à Cobenzl, et je laisse des instructions à Prague, pour qu'un courrier puisse me trouver et que ses lettres me parviennent tout de suite. Je ne puis point fixer encore au juste le jour de mon retour, mais je crois que ce sera entre lundi ou mardi. Oserais-je la supplier de faire communiquer à mon frère Léopold ma correspondance avec le Roi de Prusse, afin qu'il en soit informé, n'en ayant point le temps? Il est incroyable l'immensité des détails, qui roulent sur moi; je tâche de les expédier de mon mieux. Au reste tout le monde se porte bien, et chacun attend que quelque chose se décide; l'armée voudrait bien la guerre, et le pays ne paraît pas la craindre.

CCCIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. Voilà le courrier pour Cobenzl; il est utile et nécessaire qu'il passe et repasse chez vous. Dieu donne sa grâce que nous venons à conclure quelque chose de solide qui fixe pour toujours notre situation précaire et nous éloigne la guerre. Votre lettre est encore une pièce unique, *und einen so theuren Sohn solle man nicht conserviren und lieben.* Si vous étiez un Prussien, c'est tout dire à cette heure, je tâcherais de vous acquérir. Jugez de ce que mon coeur ressent, étant mon fils et un tel fils; un phénix! Tâchez de ne pas trop vous fatiguer, on dit qu'il y a beaucoup de fièvres qui régnent, et croyez moi toute à vous.

CCCX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. Voilà l'expédition ordinaire par le plus ancien garde-légat; il n'y a pas grande chose venue à moi; peut-être Koller en aura reçu en droiture. Nous avons passé très-retirés la semaine de Pâques, hors la journée d'aujourd'hui que j'ai passée dans le couvent de la Reine depuis dix heures jusqu'à trois heures pour la profession de la supérieure. Tout s'est passé au mieux, *ohne Nonnereyen.* Je dois vous écrire de Hagen [1]) qui a été chez moi pleurer qu'il ne doit avoir que huit mille florins de gages, avec lesquels il ne peut vivre. Il a dû prendre un secrétaire, valet de chambre et huissier pour le *decorum* et le service. S'il ne peut espérer douze mille florins, il ne peut se soutenir. Il a dix mille florins, car depuis longues années il a deux mille florins de moi; il ne lui manquerait que deux mille florins. Je lui ai dit que je vous écrirai et attendrai votre réponse; ces deux mille florins, en sortant de la règle, ne feraient pas grand mal, mais j'attends votre réponse.

---

[1]) Der neuernannte Präsident des Reichshofrathes, Johann Hugo Freiherr von Hagen.

J'ai envoyé hier à Léopold, avec toutes les précautions et en cachetant de façon qu'on ne pourrait ouvrir le paquet, toutes vos correspondances, en lui recommandant le plus grand secret, mais toute la ville est pleine des courriers qui sont allés et venus; on ajoute même que vous serez de retour le 13; jamais finesse me serait plus agréable, mais je ne m'en flatte nullement. Si le temps reste beau, je compte aller le dernier à Schönbrunn. Je vous ai écrit deux petites lettres. Je suis un peu rendue de ma journée et vais me jeter dans un bain qui m'attend. Adieu.

CCCXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 24 d'avril 1778.

Mon cher fils. On ne saurait être plus content que n'est le porteur. Il a reçu les ordres le vendredi saint, et aujourd'hui lui et son équipage sont en chemin; tout le monde est rempli de zèle de servir sous vos yeux. C'est touchant, et ces braves gens méritent bien vos soins pour les conserver. Joseph Lobkowitz, je crains qu'il devient fou; il ne se laisse plus voir dans aucune maison, il va à Baden et de là en droiture en Bohème chez son frère. Il m'a prié de savoir si vous lui permettez qu'il puisse servir à la tête de son régiment, qu'il se trouverait consolé; je n'ai pu refuser de vous en écrire. Je vous embrasse; c'est la troisième que je vous écris aujourd'hui, ce sont des heureux moments.

CCCXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 d'avril 1778.

Mon cher fils. Ce garde qui devait partir ce matin, je l'ai arrêté, en recevant Dierich avec votre chère lettre et note, jusqu'à ce soir, pour que Kaunitz puisse vous envoyer son idée, à laquelle je me remets entièrement. Vous ne devez revenir que lundi soir ou mardi; il n'a rien perdu et vous attendra à Prague. Ce que vous me dites de la bonne volonté de la troupe et même du pays, est un grand bonheur, mais ne rend la besogne que plus touchante; vous pouvez vous attribuer seul cet esprit, jugez combien votre conservation est nécessaire. On vous trouve déjà défait; je vous conjure, donnez-vous du repos et ne travaillez pas si avant dans la nuit. Je vous embrasse.

CCCXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 27 avril 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu tant de marques de ses bontés, que je ne sais par où commencer pour l'en remercier. Mon zèle pour son service ne se ralentira jamais dans aucune occasion, trop heureux si je puis trouver des occasions pour l'en convaincre.

Je viens de finir la tournée que j'avais projetée, plus vite que je n'avais cru. Après mûres réflexions il nous a paru à tous, qu'il n'y avait d'autre défensive à faire en Bohème que derrière le coude de l'Elbe, savoir entre Jaromirz et Leitmeritz, avoir un corps dans chaque endroit et l'armée au centre, pour pouvoir se porter ou à droite ou à gauche, selon que le cas le requerrait. Il nous a paru de même essentiel de tirer l'armée du prince Albert à nous, dès que le premier bruit de rupture sera, en ne laissant que douze mille hommes en Moravie, pour couvrir le pays des invasions, et pour se jeter dans Olmütz, si jamais le Roi avec toute son armée tournait de ce côté-là. La Galicie devra être presqu'entièrement vidée, hors les salines, où il restera deux bataillons avec une division d'houssards. Voilà en gros le projet. J'aurai l'honneur de le lui présenter plus en détail, quand il sera

couché par écrit. Voici en attendant une liste très-imparfaite des régimens, comment les corps seront partagés et commandés, tout cela en ne comptant point les régimens, qui doivent encore nous venir joindre, qui naturellement en augmenteront le nombre. Nous exposons par là une grande étendue de pays à être pillé et ravagé, mais il faut déjà voir à l'essentiel et tâcher de rester concentré le plus qu'on pourra, pour s'entre-aider mutuellement et empêcher l'ennemi de pouvoir se joindre.

Voilà au moins nos rêveries; peut-être qu'elles seront toutes inutiles; car on parle aussi du côté d'Eger, que les troupes de Westphalie pourraient bien venir par ce côté. Les voilà enfin toutes parties, et nos régimens Wallons ne bougent pas, et V. M. me marque même, qu'avec l'emprunt cela allait mal. J'avoue que je trouverais bien fort, si l'on ne pouvait avoir ni troupes ni argent, et que les Pays-Bas nous déclarassent aussi une neutralité parfaite. Je soumets donc à sa haute décision, si au moins sept bataillons, savoir un de chaque régiment, et les grenadiers avec le régiment de Saint-Ignon ne pourraient pas au moins marcher; cela serait excellent en Bavière, pour couvrir cette partie en attendant.

J'ai expédié tout de suite ce matin le courrier pour Berlin avec une petite lettre à Cobenzl, où je lui donne seulement un petit éclaircissement au sujet du Haut-Palatinat et des clauses contenues dans la paix de Westphalie. Je ne m'attends à rien de bon, pourvu que Cobenzl n'obtienne pas un refus absolu, et par conséquent une déclaration de guerre formelle. Le 29 la première ligne marchera dans ses nouveaux quartiers, et le 1 mai la seconde; moi-même je compte pour-lors partir d'ici,

et aller m'établir à Brandeis d'abord, et ensuite plus près de l'armée. Peut-être même, que sous huit jours nous commencerons à camper, le beau temps étant arrivé, et pour pouvoir exercer les troupes. En attendant une partie du corps que commande le prince Albert, devra marcher et se placer à Leutomischel, pour être plus près de nous et servir comme d'une tête au reste qui suivra ce corps, dès que besoin sera.

N'ayant pas la relation de Russie, je ne puis rien en dire; oserais-je supplier V. M. de m'en faire avoir un extrait, afin que je sache ce que nous avons à craindre et dans quel genre?

Je lui baise très-humblement les mains; les occupations, les soucis, vu l'importance de l'objet, et les difficultés qu'on rencontre partout, sont immenses. Ma santé est bonne, et je tâche de me donner courage et patience; avec ces deux ingrédients on va loin.

CCCXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 d'avril (1778).

Mon cher fils. L'arrivée du garde ce matin, du courrier de Paris à midi, et ce soir la poste d'Italie m'ont paru assez importantes pour vous écrire et envoyer tous ces papiers sans courrier. Je ne sais ce que Kaunitz me proposera; je lui ai envoyé votre lettre. Je m'établis demain à Schönbrunn, pas avec le moindre plaisir. J'attends

comme le Messie les nouvelles de Cobenzl, mais j'avoue, pas entièrement à mon aise, voyant que vous en avez mauvaise opinion. Je n'entre en rien de ce que vous comptez arranger, mais en tirant le corps de Moravie, je ne crains pas seulement la devastation de cette belle province, mais tous nos transports et même communications entre ici et l'armée mal sûres, qui serait désolant, et je ne sais comme vous y subsisterez. Les moyens à trouver et le crédit deviendront toujours plus difficiles, et j'avoue, le mot de parfaite neutralité que vous prononcez contre une province si fidèle et si utile[1]), m'a percé le coeur. Il me paraît que vous la voulez prendre en guignon pour moins la regretter. Si nous la perdons, la monarchie fait une beaucoup plus grande perte que de la Silésie, mais pour sortir de la plus que malheureuse situation où nous nous trouvons, rien ne m'arrêtera, je souscris à tout, mais je dois vous présenter l'importance. L'espérance d'une grossesse de la Reine tant désirée est pour moi dans ce moment une chose très-indifférente, ne pouvant être occupée que de vous et de l'Etat. Adieu.

---

[1]) Die Niederlande.

CCCXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 29 avril 1778.

Très-chère mère. J'ose lui envoyer ci-joint le plan d'opération, qu'à-peu-près nous avons formé au sujet de la défensive à tenir en Bohème. Je souhaite qu'il mérite son approbation, et surtout, si le cas se donnait, qu'il eût un heureux effet. J'y ajoute aussi l'ordre de bataille, tel qu'il sera alors, quand nous serons joints avec le prince Albert, et cela sans compter les régiments, qui sont encore en arrière. Oserais-je la supplier de le faire voir au prince Kaunitz, pour qu'il soit informé des mesures que nous prenons? Le beau temps, qui se soutient, avance la saison de camper, et je m'attends à recevoir bientôt des nouvelles que les Prussiens campent; pour-lors il faudra que nous campions aussi. En attendant, ayant expédié la plupart des affaires ici, je pars après-demain le 1 mai pour Pardubitz; de là je longerai l'Elbe en la remontant jusqu'à Königgrätz, Jaromirz et à Arnau, et en examinant toutes les positions; de là je traverserai jusqu'à Turnau, et je m'avancerai vers la Lusace pour voir les camps, qu'en attendant j'ai déjà fait reconnaître dans ces environs. Enfin de là, je reviendrai à Brandeis pour en repartir. Dès que nous aurons quelque nouvelle plus positive ou

plus approchante aux hostilités, ou si l'armée campe, je m'y rendrai aussi.

Les nouvelles de Saxe continuent à être mauvaises; une lettre de Knebel en fait foi, mais ces misérables s'en repentiront, si j'en ai l'occasion. Au cas qu'il y eût à craindre quelque chose pour Eger, alors j'ai déjà aussi fait disposer des marches pour pouvoir y porter un corps. Voilà toutes nos nouveautés; l'artillerie part journellement, et bientôt tout sera arrangé de ce côté-là. La besogne est grande, et il y a furieusement à faire pour tout disposer, mais pourvu que Siskovich et d'Ayasasa ne nous eussent pas si mal disposé les régiments de cavalerie, nous serions prêts.

Le Roi de Prusse ayant fait publier ce qu'on appelle *ein General-Pardon* pour tous ses déserteurs, nous avons cru nécessaire d'en publier un de même. J'ai donc osé, espérant qu'Elle l'approuverait, le faire publier; cela veut dire, que dans l'espace de trois mois tout déserteur peut revenir sans être puni, qui n'a point commis d'autre crime.

CCCXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Schönbrunn.) Ce 1 mai (1778).

Mon cher fils. Me voilà établie depuis hier soir ici; il m'a coûté de quitter la ville, et nonobstant le beau temps et la beauté du jardin tout vert, je trouve aujourd'hui une dose de plus de noir qu'à l'ordinaire. Le temps s'est changé vers midi, et il pleut et a l'air de continuer, ce qui ne serait pas favorable pour votre idée de camper. Je crains toujours que ce mois-ci sera frais et humide. Si vous pouvez épargner à tout le monde cette incommodité, tant mieux, mais cela ne dépend pas de vous, mais bien des circonstances. Je ne saurais vous exprimer combien mes inquiétudes augmentent, voyant l'idée de tirer le corps de Galicie et de Moravie à vous; vous abandonnez par là ces deux provinces, l'Hongrie et l'Autriche même à toutes les incursions, mais ce que je crains le plus, comment subsister, surtout devant mener tous les vivres de Moravie encore en Bohème à la moindre inquiétude d'une incursion? Adieu tout transport et toute communication avec nous! J'avoue, je ne pourrai soutenir cette situation. Vous vous moquerez de moi, mais malheureusement je devine quelquefois.

Je vous envoie ici un terrible volume de l'inquisition; je vous prie seulement de ne le pas communiquer à Türckheim. Herberstein [1]) fera une note à part que je vous enverrai, non pas de le croire coupable ou capable d'avoir tramé quelque chose avec cet homme, mais imprudence et trop de familiarité avec Jacobi [2]). Je n'ai pas lu tout ce fatras qu'il m'a expliqué en peu de paroles. J'attendrai vos ordres; il y a une quantité de ces aventuriers qui viennent ici sans titre, mais qu'on tâche d'expédier tout de suite, un certain Castriocki, en correspondance avec le prince de Prusse, un comte de Borck, il se dit fils du ministre Borck, qui a son congé du Roi et veut entrer dans le civil. On l'a aussi expédié; un certain Lindenthal qui dit avoir des procès au conseil aulique; on l'a reconnu pour un homme renvoyé d'ici après avoir été au *Zuchthaus*, suspect de toutes sortes d'intrigues et faussetés. On ne peut être assez alerte, le militaire manquant. Vous ne m'avez rien répondu sur Hagen et ses gages.

J'étais jusqu'ici quand votre estaffette me vient et m'apporte tous les détails de l'armée; je l'enverrai demain matin à Kaunitz comme vous le souhaitez; il ne pourra donc pas vous rien toucher par cet envoi. Il m'a envoyé une note avec une idée de lettre qu'il compte vous envoyer. Je n'ai rien à ajouter et laisse le tout à votre arbitre; tout ce qui peut nous tirer de notre situation, m'est agréable. Je sens à-peu-près ce qu'il peut penser, mais n'ose l'exprimer. Si nous perdons les Pays-Bas, la perte est

---

[1]) Der Vicestatthalter in Niederösterreich, Joseph Graf Herberstein.

[2]) Preussischer Legationsrath und Resident in Wien.

plus grande que la Silésie. Quel terrible marché! Nous qui voulions gagner, nous faisons de si grandes pertes, mais je ne me refuse non plus à les faire, si vous en êtes d'accord; cela vous touche plus que moi. Il est dur de perdre son patrimoine acquis par tant de soins; je rendrais plus volontiers Straubing. Je ne veux vous confondre, faites ce que vous trouvez le mieux. Je vous embrasse.

CCCXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 2 mai 1778.

Mon cher fils. Voilà la note que j'ai retenue hier, *wegen dem grossen Vortrag,* pour la lire; elle ne dit rien, et je serais fâchée de vous avoir donné une mauvaise impression. Votre lettre du 29 *hat mir ein rechtes Gruseln gemacht*; la chose va toujours plus près, et je crains beaucoup plus que je n'espère.

Mon Dieu, quelle situation! et vous au milieu de tout cela, tourmenté, excédé! Cela ne peut durer ainsi, et tout dépend de votre conservation. J'ai vu aujourd'hui Caramelli [1]) qui est extasié du travail immense que vous leur envoyez, que vous pensez à tout; nous avions tous deux les larmes aux yeux en parlant de vous. Cette tournée

[1]) Der General der Cavallerie, Graf Karl Caramelli, welcher im Jahre 1778 während Hadiks Erkrankung als Vicepräsident des Hofkriegsrathes fungirte.

que vous allez faire par ce mauvais temps, n'est pas petite; je suis excédée comme vous des Saxons et de leurs finasseries, entre autres la réponse sur votre invitation. Mais j'avoue, elle était embarrassante et plus de malice que de politesse. Ce que vous pensez pour Eger et un corps à y envoyer, me paraît très-important, mais ce que vous dites pour les incursions et devastations me fait grande peine pour nos bons sujets, mais les moyens manqueront ainsi partout, et comment subsister et trouver de l'argent? Je ne suis inquiète que pour ces deux points; pour les opérations je suis toute tranquille entre vos mains; je prie seulement Dieu qu'il vous éclaire et vous conserve, cela va bien avec votre devise dont vous êtes si capable, „patience et courage", et avec une intention pure et sans présumer de soi-même, Dieu vous assistera. Sa sainte volonté soit faite en tout, il nous doit rien, il faut savoir accepter le mal comme le bien! Me voilà dans les sermons; vous n'en avez pas besoin, mais c'est encore une terrible journée aujourd'hui pour moi.

Je vous remercie bien de l'ordre de bataille et de vos idées de défensive; qu'elle ne devienne jamais offensive! Mais je suis bien touchée que vous me l'avez envoyé et vous prie de continuer de même; ces sortes de choses sont mon unique consolation; je crois vous y voir ou entendre. Je vous embrasse tendrement.

CCCXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 2 mai 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu ce matin le courrier Vöth, qu' Elle a eu la bonté de m'expédier. Je lui baise très-humblement les mains pour les nouvelles qu'Elle a daigné me communiquer. Je suis enchanté de la grossesse de la Reine, qui vient de m'en donner part. Les autres nouvelles de France, je n'en ai vu qu'un extrait; mais elles se changent un peu en mieux à ce qu'il paraît. Le courrier de Russie ne me paraît pas mauvais du tout, et l'on dévoilera facilement que tout ce que le Roi de Prusse y a divulgué, est sans fondement. Enfin si les choses traînent encore un peu, je crois qu'il ne faudra pas être si facile, et en enfonçant son chapeau, donner raison à quiconque voudra. Car l'armée de V. M. rassemblée, autant que je vois les choses, on pourrait laisser venir la chose au pire, sans devoir avoir des craintes fondées; des hasards il n'est pas possible de répondre. Je me flatte que notre plan défensif n'attirera pas tous les malheurs et dévastations qu'Elle paraît craindre. J'ai cavé au pire. Je crois que le Roi balancera d'entrer en Bohème par la Silésie, et encore moins en Moravie en force, mais bien plutôt poussera-t-il un corps vers Eger dans le Haut-

Palatinat. Nous tâcherons de prendre aussi des précautions pour ce côté-là. Enfin je puis assurer V. M. que rien ne sera négligé, que mes deux maréchaux et moi nous nous en occupons continuellement, et que tout le monde, soldats et paysans, officiers et seigneurs, sont de la meilleure volonté et pleins de courage.

J'ai longé l'Elbe aujourd'hui depuis Pardubitz jusqu'-ici. Nous avons trouvé nécessaire dans deux endroits de faire quelques ouvrages en terre. Demain je continuerai ma route, jusqu'à Königinhof, ensuite je me rendrai à Arnau et de là à Turnau. Les terres sont toutes bien ensemencées; on ne voit point de misère, et la récolte promet d'être bonne.

Si quelques bataillons devraient marcher des Pays-Bas, je croirais les ordres que je prends la respectueuse liberté de joindre ici à V. M., essentiels à être donnés aux Pays-Bas, afin que leur marche soit utile.

Je ne serai pas facilement et jamais d'avis, que V. M. sacrifie la totalité des Pays-Bas, sans obtenir des avantages considérables, et qui se diminueraient en valeur, si le Roi de Prusse en acquerrait de son côté, et la guerre serait un moindre inconvénient tant pour le bien-être de la monarchie que pour sa considération.

CCCXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 4 mai (1778).

Mon cher fils. Vöth m'a remis votre chère lettre de Königgrätz du 2, et la note jointe pour la marche des troupes des Pays-Bas. Je l'ai envoyée au prince Kaunitz, mais vous ne me dites pas que je dois la remettre au conseil de guerre; je n'en ai rien ordonné, et si vous le voulez, il le faut en droiture, ou me marquer que je leur donne ces ordres, mais il ne faut pas compter sur ces troupes avant le mois d'août, aussi peu que ceux de Bucovina et Transylvanie ont pu être encore, et j'avoue, cette prolongation et augmentation des troupes me fait bien de la peine, ne me laisse pas augurer la paix, pour laquelle tous mes voeux tendent si bien, que ni la grossesse de la Reine ni rien d'autre puisse me faire plaisir, et j'avoue, votre humeur guerrière dans votre dernière lettre m'a fait peur. Je vous embrasse.

CCCXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Turnau, le 5 mai 1778.

Très-chère mère. Le courrier de la garde m'a apporté la gracieuse lettre de V. M. pendant la tournée militaire que je faisais. Je lui baise très-humblement les mains pour ses bontés, et je désirerais de tout mon coeur pouvoir diminuer ses inquiétudes, mais ce n'est que le temps et les occasions qui pourront produire et faire naître de pareilles occasions. Le courrier de Berlin n'est point encore revenu, et je ne l'arrêterai que le temps nécessaire pour lire ses dépêches et pour le charger d'une lettre pour Votre Majesté. Comme la minute de lettre, que le prince de Kaunitz m'a envoyée, ne contient rien de nouveau, rien de plus positif que ce, dont on a chargé Cobenzl, après mûre réflexion je crois mieux faire de ne point écrire pour le présent au Roi. Plusieurs raisons m'engagent à cela. Premièrement il n'y a rien de plus concluant que dans l'instruction de Cobenzl. Il y est parlé secondement indéfinitivement d'un échange à faire par lui, et il y en aurait de nature, vis-à-vis desquels il vaudrait cent fois mieux faire la guerre, comme est par exemple celui de toute la Lusace. Enfin troisièmement, si j'écris avant d'avoir reçu le courrier de Cobenzl, cela marque

un empressement qui sent la peur, et qui est fait pour le rendre encore plus impertinent, outre que je ne puis savoir ce que sur tous ces articles il a fait répondre déjà à Cobenzl, ainsi qu'il y en aurait d'inutiles et plusieurs de trop. Voilà les raisons qui m'engagent à suspendre cette lettre ; je désire que V. M. daigne approuver cette démarche.

Pour ici, je viens de parcourir tout le cours de l'Elbe avec attention. Mes deux maréchaux et moi avons décidé les endroits qu'il faut retrancher et pallisader, afin d'y pouvoir asseoir un bon camp. La position sera, je crois, assez avantageuse pour qu'un petit corps puisse se soutenir contre un plus fort, et c'en est l'objet. Me voici actuellement vers les frontières de la Lusace, pour voir vers Liebenau, Aicha et Leipa les positions qui pourraient couvrir ces entrées.

Les troupes sont déjà dans leurs nouvelles stations. Je compte pour ménager les champs et surtout le bois, au lieu de les faire camper, de les assembler dans une contraction aussi étroite que possible. Les granges nous serviront beaucoup, et ainsi on suppléera le mieux qu'on pourra. La récolte des grains d'hiver ne promet guère bonne réussite dans ces parties montagneuses; les neiges ont fait du tort, et généralement l'on se ressent encore ici de la famine soufferte. Je trouve la population, l'air de bien-être, et l'industrie même de beaucoup diminués. Au reste la meilleure volonté partout, tant chez le militaire que le civil, point de désertion, pendant qu'on n'use d'aucune précaution pour l'empêcher, et que les soldats sont épars dans les maisons, même dans les bois, sans qu'on tienne ni piquets ni sentinelles.

Les nouvelles de la Saxe dénotent visiblement leur parti pris d'agir contre nous. De Silésie rien d'autre que de la misère, beaucoup de préparatifs, tous vers la Bohème, néanmoins je ne néglige pas l'objet de la Moravie. Le corps intermédiaire qui marche à Leutomischel, est à portée d'aller rejoindre le prince Albert avant que le Roi de Prusse puisse venir à lui en force. Au reste je ne puis rien marquer à V. M.; nous vivons dans une abnégation de ce qu'on appelle plaisirs, parfaite.

La grossesse de la Reine me fait plaisir, car cela lui sera d'une grande ressource; je lui fais compliment par la poste de tout mon coeur, pourvu que cela se soutienne. Quant au baron de Hagen, j'ai supposé V. M. si fermement décidée à ne plus accorder de gratification ni augmentation d'aucun genre, que je croyais superflu de dire quelque chose. Les circonstances de l'Etat exigeront probablement non seulement cette privation, mais même des plus grands sacrifices du coeur généreux de V. M.; et chaqu'un devra se restreindre et aider de toutes ses facultés l'Etat par divers moyens, afin qu'il puisse faire face à l'importante guerre qu'il aura à soutenir, ou à la paix précaire probablement, qu'on pourrait encore peut-être ajuster pour cette fois.

Voici deux lettres de mon frère [1]) dont j'ai tout lieu d'être infiniment content; il deviendra sûrement un homme capable.

---

[1]) Maximilian.

CCCXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 6 mai (1778).

Mon cher fils. Quoique rien de nouveau, rien d'intéressant à vous mander, la poste d'Italie m'a décidée de vous tourmenter avec ces lignes, toujours bien-aise de m'entretenir avec vous, car les nouvelles qu'on reçoit de dehors et des pays font sécher de crainte, surtout les forces qui doivent venir ensemble. J'ai marqué avec un N. B. ces cosaques que je crains tant. Je n'ai pas trouvé le courrier russe si favorable. Dieu nous garde de la paix des Turcs. On croit à cette heure que l'Angleterre et la France ne viendront non plus à une rupture, ce serait bien malheureux que nous resterait à la faire. J'ai vu aujourd'hui la princesse Clary qui m'a bien touchée, elle m'a assurée que la Charles est mieux, mais qu'elle a souffert cruellement. Je vous embrasse.

CCCXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Aicha, le 6 mai 1778.

Très-chère mère. C'est par le courrier la Montagne que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de mots. Tout son contenu est autant que rien, puisque la réponse du Roi n'était point arrivée à ses premières ouvertures. Je doute qu'elle soit aussi favorable, que V. M le désire, mais voilà Cobenzl sans courrier, ce qui dans ce moment est un inconvénient. Je vais tout de suite faire passer le *Staffettenreiter* Meisch, qui est à Dresde, et qui a déjà été avec Van Swieten à Berlin, et qui est un habile garçon, pour qu'il puisse s'en servir au moins jusqu'à Brandeis, puisque alors je ferai passer les paquets avec sûreté, et proptement même par mes gens à Votre Majesté. Je compte écrire un mot à Cobenzl et lui envoyer le mémoire français, que j'avais projeté d'envoyer directement au Roi, afin qu'il voie un peu comment j'entrevois le moyen de sortir de cette affaire. Je ne lui permettrai pas qu'il le communique, mais de bouche il en pourrait peut-être faire par-ci par-là usage. Aucune réponse existante du Roi sur ses premières ouvertures, je ne me trouve pas dans le cas de pouvoir non plus lui écrire, et j'attendrai encore préalablement ses ordres, et des nouvelles de la réponse

qu'il y fera donner par ses ministres. Demain tard je compte être de retour à Brandeis de ma tournée.

CCCXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 mai (1778).

Mon cher fils. Je n'ai rien de nouveau à vous annoncer d'aucune part; nous sommes à l'écoute de ce qui nous vient de chez vous. Je n'ai que trois lettres du 2, 5 et 6 qui viennent d'arriver dans cet instant, à vous annoncer et vous remercier de cette attention; malgré toutes vos terribles occupations c'est une vraie *Herzstärkung* de recevoir de vos nouvelles, même que quelques lignes, et je vous prie de ne rien prendre sur votre sommeil. J'approuve infiniment que vous n'avez expédié la lettre; elle était encore trop prompte, et voyant par celle du 6 à Cobenzl que vous lui avez envoyé votre raisonnement sans en faire plein usage, je n'ai qu'à applaudir à vos ordres, de même pour le courrier que vous lui avez envoyé. On peut rester tranquille où vous êtes; vous n'oubliez rien et faites la besogne de tout le monde; cela gâtera les autres, mais rend difficile à contenter, mais à la longue vous ne saurez le soutenir. Je suis bien consolée que vous trouvez tant de bonne volonté partout; c'est de même dans toutes les provinces; jamais on n'a opéré avec tant de zèle, ce que fait l'oeil du maître, et qu'on vous a vu partout. Les troupes de Transylvanie sont sorties avec le plus grand

empressement pour combattre sous vos yeux. *In den Vorlanden, Vorarlberg, wo niemals man Rekruten haben konnte, Alles zugelaufen um für den Kaiser zu streiten.* C'est attendrissant, est une grâce de Dieu et une récompense bien réelle pour les soins et popularité que vous avez partout où vous êtes allé. Il n'y a qu'une seule province qui n'est pas si heureuse et qui l'aurait plus mérité et reconnu que d'autres, mais je n'en veux rien dire; j'attends vos ordres pour la marche des troupes, et j'étais un peu consolée, voyant dans votre dernière que vous ne serez pas si facile de vous en dépouiller entièrement. On dit ici qu'il y a bien des malades, surtout *Faulfieber;* je vous prie, je vous conjure, n'allez vous y fourrer; il s'agit de l'Etat; je ne veux rien dire de moi, un fils tel que vous n'est pas à remplacer. Je vous embrasse tendrement.

CCCXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 8 mai 1778.

Très-chère mère. Hier vers les onze heures du soir je suis arrivé ici de ma tournée en parfaite santé. J'ai l'honneur de lui envoyer ici la copie des deux lettres que j'ai écrites, l'une à Cobenzl en lui envoyant mon mémoire en français, l'autre à Knebel. Les nouvelles de là deviendront au premier jour très-intéressantes. Je les attends avec impatience. A mon arrivée j'ai trouvé ici une lettre de V. M.; je lui en baise très-humblement les mains. Je

crois que si V. M. daigne approuver mon projet pour la marche des troupes, qu'Elle devrait avoir la bonté de faire ordonner tout de suite, même par courrier et sans réplique, que les bataillons se rassemblent avec leur artillerie, et partent tout comme la cavalerie tout de suite.

Nous avons reconnu avec détail les positions vers la Silésie et la Lusace, et je crois que nous avons trouvé moyen de mettre ces deux entrées assez en état de se défendre. Il n'y a que le côté de Basberg et Eger, qui nous embarrasse un peu. Quand tous les régiments seront arrivés, il y aura aussi moyen de pourvoir ce côté-là. En attendant je la supplie d'être persuadée, que tout le possible sera employé pour donner de la besogne à quiconque l'attaquera.

CCCXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 mai (1778).

Monsieur mon cher fils. Le prince de Darmstadt [1]) m'ayant prié de le charger d'une lettre pour vous, je n'ai pu honnêtement le refuser; il va se rendre à son régiment. Il ne m'a rien demandé, mais son père [2]) m'ayant écrit qu'il s'était offert à servir lui-même, me marque qu'il recommande d'autant plus ce fils, puisque par l'autre frère qui était cet hiver ici, il avait fait solliciter

[1]) Prinz Ludwig Georg Karl, geboren 1749.

[2]) Georg Wilhelm, geboren 1722.

un avancement pour celui-ci. Dans les circonstances présentes où peu de princes de l'Empire et surtout protestants sont pour nous, la politique exigerait quelqu'exception, et vous me ferez plaisir qu'un ancien ami reçoive quelque distinction.

Je suis scandalisée des Saxons; votre correspondance avec Knebel et Cobenzl, *unverbesserlich*. Le courrier pour Bruxelles part encore ce soir; j'ai tâché à la Joseph une si prompte expédition, nonobstant que je ne suis pas pour toutes ces dispositions, éloignant l'idée de la paix que je souhaite tous les jours de plus, nonobstant les souhaits de l'armée et de Maximilien. Celui de Toscane [1]) pourrait bien mourir; les nouvelles arrivées aujourd'hui le disent fort mal. J'en suis fâchée pour les parents, et la mort ne doit pas se familiariser avec cette famille. Les doutes de la Reine [2]) se soutiennent à cette heure déjà trois semaines. Je vous embrasse tendrement.

[1]) Des Grossherzogs Leopold sechster Sohn Maximilian.

[2]) Marie Antoinette.

CCCXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 11 mai 1778.

Très-chère mère. Un valet de chambre de Cobenzl m'a apporté une dépêche, que je crois devoir expédier tout de suite par estaffette au prince de Kaunitz. Les prétentions sont ridicules, rebutantes; j'ose joindre ici à V. M. le court résumé que j'en ai fait, et en même temps la réponse que je donne à Cobenzl. Oserais-je la supplier d'ordonner au prince de Kaunitz de la communiquer tout de suite en Russie et en France? Je crois que cela devra faire un bon effet, surtout si en même temps notre réponse sera amicale et conforme à la vérité de la chose; au moins alors il ne sera plus question de l'agresseur; ce sera bien clairement lui.

Notre cavalerie de Galicie est enfin heureusement arrivée en Bohème, et voilà dix mille chevaux de plus. L'infanterie de Transylvanie n'est pas bien éloignée non plus, et bientôt on pourra être tranquille à l'événement.

J'ose lui joindre aussi ici une nouvelle assez probable et sûre de Dresde, qui est intéressante, si elle est vraie. Je ne l'ai pas fait copier, n'en ayant pas le temps. J'échauffe par exprès Cobenzl dans ma lettre, afin qu'il soit plus expressif dans ce qu'il représentera sur ces impertinentes propositions au ministère.

CCCXXVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 mai (1778).

Mon cher fils. Je suis bien touchée qu'au milieu des travaux immenses pour l'Etat et pour moi vous pensez encore bien des jours en avant à celui de demain [1]). Il me pèse bien, et je ne vis que pour vous; si je peux vous être utile, je veux bien supporter mes tristes jours qui ne se soutiennent que par vos marques de tendresse et attachement que vous aviez toujours pour moi dès votre existence que vous mettez à trente huit ans. Alors vous étiez encore caché à mes yeux, mais bien dans mon coeur.

Après ces lettres on devrait presqu'espérer la paix; je n'ose m'y flatter trop, mais selon celles de Bavière je crains beaucoup un changement là, ce qui serait bien mauvais et embarrassant. Je vous envoie à la place de Schöpfer Ekard [2]); le premier devait partir avec les femmes de Naples; je n'ai pas cru devoir arrêter pour lui leur transport, tout était (prêt) pour partir. Je ne sais bien ce que j'écris; j'ai une rage de mal de dents; où est mon Joseph pour me guérir; demain j'y mettrai ordre. Je ne

---

[1]) Maria Theresia's Geburtstag.

[2]) Wahrscheinlich der Feldkriegskanzlist Johann Adam Eckhart.

suis pas à même d'écrire à Maximilien; je le ferai vendredi. Je crains de recevoir demain les nouvelles de Florence de la perte de leur fils; il était un peu mieux, mais on ne peut se flatter, le mal est trop violent. Je vous embrasse.

CCCXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 15 mai (1778).

Mon cher fils. J'expédie le garde à l'ordinaire sans savoir si Kaunitz vous enverra des dépêches ou non, ne l'ayant vu depuis le courrier de Cobenzl. J'ai cru qu'il viendra aujourd'hui; je ferai chercher demain Binder [1]), ne doutant point qu'ils travaillent à vous envoyer un courrier. C'est cette raison qui me fait expédier celui-ci à l'ordinaire. Kaunitz, le général [2]), est revenu enchanté de la Czarine; il a porté une dépêche qui est pleine de belles paroles, mais rien de satisfaisant, ne prononçant pas le *casum foederis,* mais une garantie totale de tous les pays du Roi de Prusse, à peu près comme la France, dont le courrier ne porte rien de plus que des paroles aussi, et personne ne prononce pas même le mot d'une médiation. Je suis très-empressée de voir ce que Kaunitz proposera; pour ne l'interrompre dans son travail, je ne l'ai fait venir,

[1]) Der geheime Rath Friedrich Freiherr Binder von Kriegelstein.

[2]) Des Staatskanzlers fünfter Sohn Graf Franz Wenzel Kaunitz, geboren 1742.

mais à cette heure je ne saurais plus différer, cela a trop mauvaise mine, si on tarde tant comme si on ne savait ce qu'on veut, et je le crois presque.

Voilà une note de Kolowrat [1]) qui a été consolé de votre résolution pour les quatre pour cent; il n'en a pas fait une déclaration qu'aux caisses seules, et il a reçu le premier jour 110.000 florins, et il ne doute pas qu'en peu cela lui vaudra quelques millions. Je me suis chargée de vous écrire que vous avez accordé vous-même sur un protocole, *dass das Verpflegs-Ambt solle drey Kreuzer per Meile vom Centner dem armen Unterthan Fuhrlohn zahlen.* Cela était expédié dans tous les pays, de même en Bohème et Moravie; cela se pratique partout ici, en Hongrie, J. O. [2]), mais en Bohème le *Verpflegs-Ambt* ne paie que deux *Kreuzer*; cela fait un grand tort au paysan; je vous prie d'y remédier. La déclaration a été faite selon votre résolution même dans les *Kreise* à *drey Kreuzer.*

Vous verrez par cette lettre de Léopold que je m'attends à demain à la mort de son fils, et je le souhaite presque, souffrant tant. Il a fait depuis trois jours une chaleur grande; je crains les maladies et vous prie de ne visiter les hôpitaux; c'est trop dangereux. A cette heure beaucoup de rhumes règnent; je me suis défaite de ma dent. La Charles sort aussi de sa fluxion qui était forte. Nous voulons bien avoir tous les maux, pourvu que vous en êtes quitte. Vous ne me dites rien si vous êtes maigri, si Lascy et Laudon sont en santé et humeur. Adieu.

---

[1]) Leopold Graf Kolowrat-Krakowsky, Präsident der Ministerial-Banco-Deputation.

[2]) Innerösterreich.

CCCXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Leitmeritz, le 16 mai 1778.

Très-chère mère. Je n'ajoute qu'un mot à la dépêche que je viens de recevoir de Cobenzl, en l'expédiant tout de suite par une estaffette. Elle ne contient rien de nouveau; le Roi croit que nous mollirons, et il veut en avoir toute la gloire et le triomphe. Je crois qu'une réponse courte, polie et ferme ferait apparaître d'autres propositions, car celles-ci sont insupportables, déshonorantes, enfin infaisables.

J'ose lui joindre ici la courte réponse que j'ai faite à Cobenzl et à Knebel, qui m'a envoyé des nouvelles de Dresde, mais qui ne signifient pas grande chose.

CCCXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 18 mai (1778).

Mon cher fils. Vous m'avez causé une grande consolation et joie d'avoir été le 16 à Prague pour la fête de St. Jean. Vous dites fort bien qu'il faut faire quelque chose pour la multitude [1]), nous autres nous devons les édifier et ne pas heurter leurs faiblesses, quand ils peuvent les scandaliser, mais je suis bien sûre que vous aviez de vous-même assez de vénération pour ce Saint, de recourir à lui, qu'il joigne ses prières aux nôtres pour sa patrie, que Dieu nous soit miséricordieux, et je veux que vous ayez ce mérite en entier, et que la bénédiction en rejaillisse de même.

Les lettres de Florence nous annoncent la perte de Max; ils sont chrétiens, ils savent la résignation, mais vous qui savez ce que c'est d'être père, vous sentirez leur situation d'autant plus que vous êtes de même parfait ami.

Je suis fâchée que Ligne [2]) revient avec son idée de Bruxelles; vous vous souviendrez alors que d'Argenteau [3])

---

[1]) Das Schreiben Josephs, auf welches sich seine Mutter hier bezieht, ist nicht mehr vorhanden.

[2]) Der berühmte Fürst Karl de Ligne.

[3]) Der Feldmarschall-Lieutenant Graf d'Argenteau, Gouverneur von Brüssel.

l'est devenu; ce n'était pas l'intention de le lui donner; c'était Ferraris [1]) que le Prince [2]) demanda comme une grâce pour lui, et c'est dès lors que j'ai promis et réitéré encore depuis, si d'Argenteau venait à manquer, que Ferraris aurait ce gouvernement comme Saint-Jgnon [3]) celui d'Argout [4]), dont je ne me souviens plus du nom. Ligne est jeune, peut attendre encore bien des vacances; il a fait vite son chemin. Je vous avoue, mon prince Darmstadt ne le fera pas si vite, s'il devient par grâce capitaine.

Pourquoi avez-vous donc quitté Brandeis qui vous a plu, pour aller à ce vilain château de Colloredo, qui confirme qu'il y a là la plus mauvaise eau et qu'il a du faire chercher pour sa maison à trois heures de là l'eau; cet endroit se nomme Lhotta. N'auriez vous pu rester tant que la négociation subsiste, et vous y rendre seulement au premier signal de gloire, que je souhaite bien ardemment ne se fasse?

Je ne sais où est notre grande affaire; je n'ai vu personne depuis le courrier de Cobenzl, ne voulant troubler leur travail, mais j'enverrai encore ce soir faire chercher Binder pour savoir à quoi nous sommes. La tournure ne me plaît pas, cela s'entortille, comme dit le vilain Roi, et avec lui il faut couper court; on ne gagne ni en malice ni en fourberie ni mauvaise foi, et je vous avoue, je suis outrée qu'il a communiqué toute la correspondance secrète

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Karl Ferraris, Gouverneur zu Termonde.

[2]) Karl von Lothringen.

[3]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Saint-Ignon.

[4]) Der General Feldwachtmeister Chevalier d'Argout.

entre vous et lui en Russie, France et Dieu sait où. Je vous embrasse tendrement.

Je rouvre ma lettre; voilà l'expédition qui m'a été envoyée sans que personne n'est venu me parler. Comme elle passe par vos mains, je la laisse passer, souhaitant seulement de venir *ad rem;* notre cause est mauvaise, personne n'est pour nous, et plus que cela dure, plus cela se brouillera. Si nous étions même heureux, la situation et le parti d'en tirer plus mauvais, et aucun avantage à soutenir que de s'être battus et fait bien des malheureux. Pensez à ma situation; je porte un chacun dans mon coeur, surtout mes enfants.

CCCXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 20 mai 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu le courrier Tarnotzy avec ses dépêches; je ne l'ai pas arrêté deux heures, et je l'ai fait repartir à sa destination. Je ne m'attends à rien de positif par ces ouvertures, surtout si, comme je le suppose, par les mots d'échanges on n'entend pas des cessions assez fortes, pour que l'héritage de la Bavière se réduise à rien, et que celui du Roi de Prusse se réalise.

J'ai tâché afin de ne laisser rien de louche sur notre façon convenable de penser là-dessus, d'expliquer à Cobenzl par la courte lettre, que je lui ai écrite et que j'ai l'hon-

neur de lui joindre ici, le vrai sens dans lequel la dignité et la convenance de V. M. exigent que la chose se prenne.

Ici depuis hier rien de nouveau, l'endroit où nous logeons est assez joli, et je le crois sain. Je ne m'étais point aperçu que l'eau fût mauvaise; selon le gracieux conseil de V. M. j'en ferai chercher à Lhotta, qu'Elle m'enseigne être bonne. La perte du fils de mon frère me fait vraiment de la peine; je connais la peine que cela fera aux parents.

CCCXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 mai (1778).

Mon cher fils. Les vôtres du 19 et 20 m'ont bien consolée, car je vous avoue, mon coeur devient à rien, plus que cela vient au dénouement. Dieu nous garde de vous faire jouer un rôle humiliant et méprisable; il faut se battre pour cela, mais même à force égale et peut-être supérieure au Roi nous ne gagnons rien à nous battre quatre fois; voilà ce qui est désolant. Si nous avions la situation du Roi, je ne penserais pas à la paix, mais comme nous sommes, elle est très-désirable et même nécessaire, car je vous avoue, je crains les maladies, les dévastations et le manque des moyens. Il ne faut plus compter sur les emprunts des Pays-Bas et les subsides de la France, qui nous ont fourni seuls à soutenir la dernière guerre. Le temps sec et chaud fait craindre pour les biens de la

terre, surtout foin et avoine. En restant trop sur une place, je crains la mortalité, surtout pour les chevaux. Vous avez reçu depuis votre lettre du 19 les réponses à Cobenzl qui vous ont paru comme à moi peu satisfaisantes; vous y avez encore suppléé la nôtre à merveille. Je n'ai pas vu Kaunitz depuis le 3 de mai; j'ai fait chercher Binder qui m'a paru très-boutonné et embarrassé. Je lui ai donné des notes pour en parler à Kaunitz et lui marquer que je voudrais lui parler, ou qu'il couche encore un mémoire raisonné pour ma direction et la vôtre, quoique vous n'en avez pas besoin, et tout ce que vous faites est bien clair et nerveux, mais je crois qu'on devrait mettre un projet de convention et dire: voilà ce que nous voulons et pouvons pour l'amour de la paix, et rien de plus. Mais il faut savoir et être d'accord de ce que nous voulons. Je ne crois pas qu'il y a plus question sur le grand échange de toute la Bavière et des Pays-Bas. La partie que nous possédons à cette heure, ne peut nous convenir en aucune façon; tous les jours les inconvénients se manifestent. Les vingt-deux endroits qu'on nous réclame, diminuent furieusement la portion, et leurs raisons ne sont pas destituées de fondement; il faudrait donc se résoudre selon le sixième article à un autre échange qui serait celui de l'Inn; si on pouvait depuis Waldmünchen jusqu'à Kufstein, mais pas comme vous l'avez tiré, passant près de Munich et comprenant les deux fleuves, l'Inn et Danube; cela ne pourrait se faire, l'avantage serait de notre côté seul, et tout le reste du pays deviendrait précaire. Il faudrait s'entendre pour les salines, et ce que rapporterait de plus ce district que celui que nous avons. Pour ce surplus on devrait donner un équivalent *als wie* Burgau,

Falkenstein ou autre convenance, mais nous ne pourrions jamais entrer en droiture sur l'indemnisation des Saxons ou de Deux-Ponts. L'idée d'Erfurt me déplaît beaucoup; dépouiller l'Electeur de Mayence, qui a de vrais mérites pour notre maison, et devrait être abandonné de nous pour revêtir qui? La Saxe qui agit si misérablement et de tout temps. Tout ce qui serait pour Bayreuth et Anspach, je passerais dessus pour finir vite et solidement, car une paix plâtrée conviendrait encore moins que de la faire à cette heure. Je ne crois pas ou n'ose me fier aux sentiments du prince Henri ou de Knyphausen [1]). J'ai pensé si on ne pouvait exiger que le premier se rendît lui-même chez le Roi, ou au moins le second, qui pourrait passer de là à notre armée pour finir plus vite, ou qu'on envoyât Nugent au Roi qui l'a toujours écouté et estimé. J'ai fait dire tout ceci à Kaunitz avant-hier par Binder; voilà deux jours encore de passé, pas un signe de vie! Je ne peux me rendre comme vous chez lui pour l'exécuter, et j'avoue, je n'aurais pas votre patience, ni assez de talent de coucher ou dicter ces choses comme vous. La monarchie, mon cher fils, est terriblement tombée en quenouilles; elle aurait besoin de toute votre assistance et activité, et

---

[1]) Nach den mir mit grosser Zuvorkommenheit aus Berlin ertheilten Auskünften ist es nicht leicht zu enträthseln, wer hier gemeint sei, der Kammerherr des Prinzen Heinrich von Preussen, Georg von Knyphausen, welcher mit ihm gewöhnlich in Rheinsberg lebte und im Jahre 1789 starb, oder der politisch ungleich bedeutendere Dodo Heinrich von Knyphausen, der sich während des siebenjährigen Krieges als preussischer Gesandter in London befand, gleichfalls zu den Anhängern des Prinzen zählte und ein ausgesprochener Gegner seines Schwagers, des Ministers Herzberg war.

pour cela il nous faut la paix. Vous ne pouvez être des deux côtés, et je dois vous dire que vous serez mal secondé d'ici en cas de guerre, que je ne peux y remédier, et que les moyens et gens manquent. Je suis fâchée de devoir vous faire ce tableau; il n'est pas outré et malheureusement que trop vrai, et rien de si malheureux que de vous laisser morfondre et exposer sans la moindre espérance d'utilité et risquer tant de braves gens, l'élite de la monarchie, sans la soutenir, au contraire en accélérant sa perte. Ces tristes vérités accablent et font souhaiter à tout prix, sans être humiliante, la paix, et tout ce qui peut mener à cette fin sera le seul bien pour conserver encore votre monarchie, qui entre vos mains sera mieux montée et conservée et plus heureuse; c'est ce que j'espère et ce qui me soutient. Je vous embrasse tendrement.

CCCXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 24 mai 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment arrive le garde avec sa gracieuse lettre; je la supplie de ne pas se laisser décourager par les embarras, et de vouloir conserver tout son courage dans des moments aussi critiques, et qui ont besoin de tout son appui. Pourrait-Elle avoir besoin d'un bon et fidèle ouvrier, Elle a mon frère, duquel j'ai pris la liberté de lui parler, et qui, si Elle lui écrit un mot,

viendra avec plaisir à Vienne pour lui être utile et travailler en même temps pour l'avantage de ses propres enfants.

J'envoie au prince de Kaunitz une dépêche de Cobenzl, qui contenait de nouvelles propositions. Il me paraît que le bon Cobenzl mollit trop; je tâche de le lui faire sentir par ma réponse.

J'ose lui joindre ici seulement la copie du projet absurde prussien, et celle de la réponse que j'ai faite. Si ces gens ont envie, notre courage les fera changer de ton, si non, ils nous donnent de bonnes armes pour diminuer l'enthousiasme, que son désintéressement a causé un moment en Europe.

J'ai dit moins dans ma réponse à rendre pour équivalent à l'Electeur, quoiqu'il faudra avoir encore à ajouter, à quoi je réserve le pays de Luxembourg, et à diminuer, à quoi je garde le pays de Neubourg et tout ce qui est au delà du Danube jusqu'à Ratisbonne. Si cela, ou l'un ou l'autre, pouvait avoir lieu, alors nous aurions fait un beau coup. Il faut voir; pourvu que nos réponses ne manifestent que fermeté, je crois qu'on en sortira encore pas mal, mais il ne faut pas s'ébranler, quelconque chose qui arrive, et V. M. ferait très-bien, si Elle voulait avoir la bonté de faire connaître à ceux, qui ont le bonheur de la voir, qu'Elle croit la guerre inévitable et sûre. Cela se dirait et se saurait, ce qui ne pourrait qu'accélérer l'objet d'un accommodement peut-être.

De nouvelles au reste il n'y en a point ici; tout va son train, nous allons toujours en avant avec nos dispositions, et l'on gagne de jour en jour. Je compte partir demain pour la tournée, que je me suis proposé, et dans quatre jours je serai de retour. Pour le projet d'envoyer

Nugent ou Knyphausen, je ne crois pas que cela serait faisable ni utile. Les choses s'arrangeront ainsi, ou ma foi, il faudra les vider l'épée à la main.

La lettre de Binder [1]) de Hambourg, qui parle de deux officiers prussiens, qui voudraient entrer dans notre service, est forte. Comme je lui ai écrit, pour savoir un peu leurs circonstances, et ce qu'ils prétendraient, je crois que de l'un surtout on pourrait faire une acquisition.

CCCXXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 mai (1778).

La poste de Florence, un courrier de France qui ne dit autre chose que ce que nous savons déjà, mais qui confirme encore la grossesse de la Reine, m'ont engagée de vous les envoyer avec ces lignes, ne voulant vous séquer encore plus que vous ne l'êtes pour moi. Je vous embrasse tendrement; j'étais tentée de vous envoyer ce courrier pour vous faire revenir et point de trompette. Adieu.

Voulez-vous avoir la bonté de faire remettre cela à Laudon? Vous vous souviendrez combien j'étais contraire qu'il achetât cet endroit [2]); il ne peut en jouir si on n'y

[1]) Anton Freiherr von Binder-Kriegelstein, kais. Hofrath und bevollmächtigter Minister beim niedersächsischen Kreise.

[2]) Das Schloss Hadersdorf in der Nähe von Wien.

remédie; elle n'a pas une chambre sûre. Je compte faire la dépense qui ira tout au plus à quatre mille florins; il lui restent assez d'autres réparations; c'est une misère; c'est un amusement pour moi que j'ai cru pouvoir me permettre.

CCCXXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 mai (1778).

Mon cher fils. Je ne sais si Kaunitz chargera ce garde qui parle, je crois, sept langues et est Transylvain, de l'expédition pour Cobenzl et pour vous, ou s'il a envoyé un courrier exprès sans m'avertir hier soir, dont je serais fâchée, ne l'ayant accompagné de quelques lignes. Vous serez à cette heure de retour de votre tournée; depuis trois jours nous avons pluie et assez froid. Je compte me saigner demain, me sentant inquiète et échauffée et peu de sommeil, sans être malade; tout le monde me trouve si bon visage. J'ai suivi votre conseil, marquant mes inquiétudes pour la guerre que je tiens comme immanquable; cela ne m'a pas coûté d'étude, c'est assez mon sentiment, car mes craintes, nonobstant tout ce que vous nous avez envoyé de Berlin, ne diminuent pas, et je crains furieusement les premiers débuts. On dit que le Roi a une nouvelle invention encore d'artillerie meurtrière et qui porte loin; il en est très-jaloux et ils sont empaquetés dans des *Verschläge* pour qu'on ne les voie; ils viennent

de Wesel. Toutes ces inventions pour détruire le genre humain me désolent.

Je n'entre en rien dans l'affaire de la négociation; je me remets entièrement à ce que Kaunitz vous marque; j'ai trouvé clair et bien la ponctuation qu'il a faite sur les propositions non acceptables. Il est plus que choquant que nous devrions porter tout, indemniser les protégés du Roi, et le nôtre, le seul qui s'est jeté entre nos bras, le Palatin, devrait être traité si mal. Qui voudrait une autre fois s'engager avec nous de cette façon? Vous avez bien raison de dire qu'on pourrait bien démasquer le Roi sur sa générosité à ne souhaiter rien pour lui, mais il nous importe de ne le pas irriter de plus; il faut tâcher de sortir du gouffre où nous sommes, le plutôt le mieux, où il n'y a rien à gagner et bien à perdre; on ne peut se fier *diesem Unmenschen*. L'abus qu'il a fait de la correspondance entre vous et lui m'indigne; il faut aller donc bien bride en main avec ce qu'on lui dit et propose. Je vous avoue, votre dernière lettre à Cobenzl lui doit avoir fait bien peur de vous avoir déplu. Je crains, connaissant sans cela que trop la terrible besogne dont il est chargé, que cela ne le décourage.

Voilà tout plein de papier; encore nous avons beaucoup de malades ici de rougeole; tous les enfants de la princesse Charles, et tous étaient assez malades, surtout la fille, mais la pauvre Kaunitz vient de perdre hier sa fille aînée[1]) de la scarlatine. Votre frère à Florence est

[1]) Franziska, Tochter des Grafen Ernst Christoph Kaunitz und seiner Gemahlin Marie Leopoldine Elisabeth, Tochter des Fürsten Johann Alois von Oettingen-Spielberg.

allé faire un tour avec sa femme et la Colloredo [1]) et Goëss [2]) à cheval dans la *valle de Chiana* pour se dissiper de la perte qu'ils viennent de faire. Je pense sérieusement à la proposition que vous me faites de faire venir, mais avec elle, votre frère ici. Je ne peux encore me décider entièrement, mais j'en ai grande envie, surtout si la guerre se faisait, dont Dieu veuille nous préserver, mais je voudrais le ménager et ne le pas tirer de son beau pays et vie tranquille et grande famille sans nécessité, et j'aime mieux me priver de ce secours que de devoir trembler pour sa santé. Je vous prie de penser sérieusement à la vôtre; le subit changement du chaud au froid me fait craindre, et nonobstant la vie commode que vous croyez de mener, je ne la crois pas si parfaite qu'elle vous paraisse; l'ennui doit vous ronger, et je n'ai jamais d'inquiétude pour vous que quand vous êtes désoeuvré. Croyez-moi toujours votre fidèle mère et amie.

---

[1]) Wohl die Gemalin des Grafen Franz Colloredo, Maria Eleonore geborne Gräfin Wrbna. Sie starb im Jahre 1789, 49 Jahre alt.

[2]) Johann Karl Graf Goëss, damals Capitain der grossherzoglichen Leibgarde.

CCCXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 mai (1778).

Mon cher fils. Connaissant votre tendre attention pour votre vieille amie, je vous dirai que je me porte très-bien de ma saignée, et que je n'ai pas eu ce grand abattement ou sommeil de jour comme les jours passés. Votre lettre de retour de votre tournée m'a consolée; de même on débitait qu'il y avait tant de maladies à l'armée et de désertions; pourvu que ces vilains Polonais n'amènent d'autres; ils iront tous en Silésie pour être plus près de chez eux, et font par là la recrue au Roi. Je ne sais si Kaunitz vous expédie un courrier avec son travail pour Cobenzl; je viens de l'expédier; *er zergliedert alles recht wohl,* mais il me paraît *dass er doch nichts klar concludirt, dass er nicht recht mit der Sprache heraus kommt.* Cela doit vous être réservé; plus nous revirons de bord et plus nous nous exposons à échouer. Il ne s'agit plus de ce qui gagnera le plus, mais à finir bellement, que nous en sortons au plutôt avec honneur de cette cruelle situation, et que nous nous devons ce sacrifice et à votre humanité et pitié. Le grand point à observer est, qu'on n'avantage les protégés prussiens et qu'on n'abandonne le nôtre, le Palatin, quoiqu'il ne le mérite peut-être pas, mais il s'est jeté entre nos

mains, et cela serait de la plus mauvaise conséquence, si on l'abandonnait, pour l'avenir. Vous verrez combien le Roi travaille à une alliance avec la France et la Russie, et combien peu il compte sur la durée d'une autre pacification. Cela lui ressemble; il n'agit que par passion et par intrigues, et il a pourtant la multitude pour lui; cela est incompréhensible ce que c'est des préjugés dans le public, comme on doit ménager son crédit, et que rien n'est trop petit. Il a des émissaires petits et grands partout; avec des riens il les contente et les maintient, et nous n'avons personne. Nous sommes honnêtes et lui le contraire; il impose à tout le monde et nous en sommes les dupes. Je vous avoue, j'en suis quelquefois vraiment outrée, non pour moi, j'ai fait ma carrière, mais pour vous. Il faut, mon cher fils, avant tout établir la confiance dans votre personne comme vous le méritez, et cela ne se laisse gagner par des armes, mais bien par les procédés. Vous méritez si bien que tout le monde se remet à votre droiture; *nur keine Habsucht* qui fait plus de mal que de bien; l'exemple de Galicie le fait voir, et cette réussite fait notre malheur d'à cette heure. Pardonnez-moi cette tirade, comme vous l'avez fait à la première lettre de notre émule; elle part d'un coeur tout à vous et pour votre avenir, vous souhaitant plus heureux et tranquille que mes jours ont coulé. Je vous embrasse.

CCCXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, ce 1 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir sa gracieuse lettre par le garde; je suis charmé qu'Elle prenne le parti de se faire saigner, sachant que cela lui est nécessaire, et espérant qu'Elle s'en trouvera bien.

J'ai exécuté tout de suite les ordres qu'Elle avait eu la bonté de faire connaître au prince de Kaunitz, et la lettre ci-jointe fait voir ce que j'ai mandé à Cobenzl, dont une expédition, mais peu importante, j'envoie par cette même occasion au prince de Kaunitz. Je ne vois pas jour comment, sans jouer le plus mauvais rôle et faire des sacrifices réels, sans coup férir l'on puisse sortir de cette situation. Le seul possible était de s'entendre ensemble, et de convenir qu'on se laisserait mutuellement la liberté de s'arranger ensuite avec son Electeur. Car si la paix était assurée entre nous, et que l'Electeur Palatin et Duc de Deux-Ponts n'eût plus rien à espérer du secours prussien, l'échange projeté et seul convenable se ferait sûrement sur la totalité de la façon projetée en premier lieu, de même que le Roi de Prusse ne trouverait pas de résistance chez les Saxons, s'ils voyaient que nous sommes arrangés; mais ainsi il faut le canon pour vider l'affaire.

L'essentiel est que nous tenions ferme; les frais sont faits, toute la considération de la monarchie l'exige, et il vaut mieux cent fois céder après avoir été malheureux et battu plusieurs fois, qu'auparavant, puisque le premier est un malheur et l'autre serait un aveu de faiblesse, d'impuissance, qui rangerait la monarchie au rang des puissances secondaires de l'Europe, et annullerait tous les frais et dépenses faites pour ses armées à jamais, de même que son crédit et considération. Je ne puis certainement pas répondre des événements, mais si, comme tout me le fait présumer, nous sommes seuls à nous battre, je pourrais presque me flatter qu'il payera cher les avantages qu'il pourrait avoir.

Je crois qu'à peu-près on a prévu à tout; je suis prêt à presque tous les événements possibles, et je crois toujours que le mot de *Marsch* coûtera bien de réflexion à Frédéric, et s'il cède, c'est la plus belle victoire.

Je viens de finir hier la tournée des régiments de l'aile droite. Il y en a plusieurs, surtout les Hongrois, qui n'ont point reçu encore leurs recrues, qui par conséquent sont très-faibles pour le pied de guerre. Au reste tout est en bon état, l'artillerie est attelée à merveille, de même que la partie du charriage. Nous avons acheté dans nos pays 22.000 chevaux, et je puis assurer V. M. qu'il ne paraît pas qu'il en manquent, au moins en Bohème, et ce sont tous des chevaux excellents et superbes. Je compte même en faire choisir pour la cavalerie, qui troquerait ceux qui sont mauvais. On ne s'aperçoit pas qu'une armée existe; tout est tranquille, pas le moindre excès. Il est vrai que je suis rigide, car pour 37 *Kreuzer* un officier a été mis aux arrêts. Les vivres ne nous

manquent pas, les champs restent intacts, il ne nous faudrait que de la pluie pour le bien de la terre. Après-demain je compte repartir pour aller faire un tour vers la Lusace; c'est le seul côté sur lequel nous avons encore des doutes pour les positions à prendre. Nous irons les reconnaître en détail, et puis en revenant je passerai le long des régiments de l'aile gauche que je n'ai point encore vus. Les régiments de la Transylvanie commencent à arriver, et enfin dans peu il ne nous manquera rien absolument, et le premier coup de pistolet lâché décidera de la guerre.

Je ne crains pas les secrets en artillerie du Roi de Prusse: sans beaucoup de secret je crois que la nôtre lui tablera une belle besogne, si nous en venons une fois à nous battre, moment que j'attends sans crainte et sans désir.

CCCXXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 juin (1778).

Mon cher fils. Le général Drechsel me dit qu'il partira cette nuit sans son équipage et qu'il va en poste; je le charge donc de ces papiers d'autant plus que vous aurez reçu deux courriers de Kaunitz pour Cobenzl sans recevoir de mes lignes. J'ignorais leur expédition, et n'ayant vu Kaunitz que hier, il vient de me dire ce que je vous marque de leur expédition. Il s'est excusé, croyant que je vous écrivais tous les jours par des estaffettes

expresses. Je n'ai rien à ajouter à ce qu'il vous a marqué, souhaitant bien ardemment que tout se concerte au plutôt. J'ai reçu de Laudon son compliment de la même teneur que le vôtre; il recevra encore deux plans par sa femme à choisir. Je voudrais vous donner une autre commission pour Lascy. Les carabiniers ont des chapeaux d'une grandeur qui défigure ces hommes. Oserait-on faire la galanterie à ceux d'ici de leur en donner comme ceux d'Albert, de Brockhausen ou de Toscane, et bien différents des leurs?

Le temps est beau, mais les nuits sont froides, pourvu que les maladies ne se mettent à la troupe. Vous verrez une rodomontade du Roi qui m'a indignée; pour l'artillerie je voudrais savoir ce qu'il cache si soigneusement dans la sienne. Ce vilain a été aussi le premier *mit dem Kartätschenfeuer*. Je pense toujours à ce que vous m'avez dit *wegen dem Brandzeug*. Dieu nous garde des inventions pareilles pour détruire le genre humain et de loin.

Faisons la paix, mon cher Joseph, soyez le patriarche, le père de vos peuples; vous voyez combien votre présence fait effet sur ces bonnes gens qui sont l'élite de votre monarchie. Ne les sacrifions pas pour un objet qui peut causer leur et notre malheur et renversement; conservons-les pour de meilleures circonstances, et à moi deux fils si chers qui me causent à juste titre tant d'inquiétude, et laissez-moi jouir de leur présence le peu de jours qui me restent. Je vous embrasse.

CCCXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 2 juin 1778.

Très-chère mère. Le courrier Gergovicz m'a apporté une dépêche du prince de Kaunitz pour Berlin, sans aucun ordre de sa part. Je n'ai pu, après mûre réflexion faite, me ranger entièrement de son opinion, qui dénote crainte, faiblesse et une envie d'éviter la guerre sous toutes les conditions presque possibles. J'ai par conséquent fait plusieurs changements dans l'instruction à Cobenzl, et dans la lettre ostensible. J'ai l'honneur de les lui envoyer ici, de même que je les envoie au prince. Je souhaite plus que je n'espère qu'ils puissent mériter son approbation. Mais de cette façon nous saurons plutôt à quoi nous en sommes, et ce sera une bonne chose, car tout ceci me paraît ou un jeu pour gagner du temps, ou une envie bien décidée de ne pas découdre et de vouloir obtenir de notre peur des conditions fort avantageuses. Ceci doit l'éclaircir, comme je le marque au prince Kaunitz. Je n'envoie pas le courrier à Berlin, puisque Tarnotzy s'y trouve, et que leur trop fréquent envoi dénote trop d'empressement, néanmoins l'occasion est assurée par un officier jusqu'à Dresde, et de là par le *Staffettenreiter* de Knebel. Demain je pars toujours pour Aicha et les frontières de

la Lusace, et puis je passerai l'aile gauche en revue, et pour samedi je serai à dîner ici.

CCCXL.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 juin (1778).

Mon cher fils. Je vous ai remis hier à celle d'aujourd'hui; ayant parlé depuis à Kaunitz, il s'est réservé de mettre tout par écrit, mais je doute qu'il puisse achever pour ce soir l'ouvrage, étant trop important qu'on ne puisse le brusquer comme mon cher corrégent l'a un peu fait, et je souhaite que cela n'entraîne la décision de la guerre, qui serait absolument le plus malheureux qui puisse arriver; même heureuse, cela ne mène à rien qu'à la perte de tant de milliers d'hommes. Je n'entre pas dans le détail de la négociation sur ce point; rien ne vous échappera et rien ne se négligera, mais cela ne suffit pas; il faut que deux et quatre et sept s'entendent; il faut donc se mettre un peu à la place des autres et diminuer son propre intérêt. Je vois que vous êtes encore occupé de toute la Bavière; je ne vois pas cela faisable, même en faisant le plus mauvais marché, en sacrifiant notre bon patrimoine, les Pays-Bas, pays heureux, attaché et de tant de ressources. On ne peut exiger de l'Electeur un autre échange, mais jamais le Roi de Prusse et même la France et tout le monde ne nous laisseront cette grande convenance. Vous voyez par ce que le Roi nous a dit qu'il faudra venir à

cet échange, si cela est possible, de l'Inn et du Danube, et je crois qu'il faut travailler à cela, qui coûtera déjà beaucoup à obtenir, mais je ne veux pas vous troubler, je veux seulement vous amener à l'idée que le tout ne me paraît pas à obtenir sans guerre et sans le sacrifice total des Pays-Bas. Je n'ai pas trouvé Kaunitz si frappé des changements, ni d'avoir retenu le papier qui devait servir d'instruction à Cobenzl. Il en a été presque aise, me disant qu'il l'avait fait pour me tranquilliser et contenter, que lui-même l'avait trouvé de trop, qu'il espère que le Roi ne commencera pas pour cela la guerre, et qu'il croit seulement que cela traînera. Vous savez qu'il n'aime pas à s'expliquer avant que d'avoir bien considéré la chose, et le voulant par écrit, j'y ai acquiescé, et vous le verrez sous peu. Je crois depuis la dernière relation de Cobenzl le prince Henri tout de bon pour la paix, mais cela ne décide rien.

Je n'ai que de désagréables choses à vous mander. Voilà ma lettre de la Reine, qui est satisfaisante, mais la note de Seilern [1]) est de la plus grande importance. Cela commence bientôt; je dois vous représenter que ces deux bataillons encore choisis de ce qu'il y a de plus mauvais, ne peuvent servir pour garder et tenir en sûreté ou repos votre bonne ville de Vienne. Un concours d'étrangers toujours, toutes les richesses et *pretiosa* de la monarchie y sont concentrées. Que de terribles pertes si la quatrième partie était brûlée comme à Lemberg; il faudrait donc nous sauver de ces deux bataillons et nous envoyer un régiment entier ou quatre bataillons, pas de

[1]) Christian August Graf Seilern, Statthalter in Niederösterreich.

trop pour tous les services et convois continuels. Les escadrons de cavalerie ne peuvent non plus ni soigner ni dresser la grande quantité des chevaux et recrues, devant être continuellement en service. Celui du prince Albert était si peu de monde qu'ils n'ont pu encore donner une garde. Je crains bien du désordre dans les pays; déjà en Styrie ils ne veulent ni payer ni travailler. Comment les forcer? Il n'y a pas un homme. L'Hongrie est de même, et c'est la raison que les recrues ne vont pas en Transylvanie. On n'a pas encore la moitié et tous les jeunes gens sont dans les bois; la récolte en manquera et ces gens font des excès horribles. En Pologne on a été assez heureux de lever quelques mille, mais en les transportant on était assez malheureux de perdre quelques centaines qui sont échappés après s'être mutinés et après que l'officier a dû faire feu sur eux. Cela fera bien du mauvais sang dans ce pays qui est aussi sans troupes suffisantes; si les recrues de bonne volonté désertent à l'armée, que ne feront pas ceux pris par force? Au Banat les voleurs se laissent aussi voir avec plus de force et hardiesse; ils ont tué des familles entières. Dans les mines qui commençaient à donner de si bonnes espérances, aucun *Verwalter* (ne) veut rester, pas un homme pour les garantir; c'est triste. Je vous vois que vous me croirez poltronne et tous ceux qui m'environnent. Pour ma personne je ne le suis, grâce à Dieu, nullement, mais *als wie ein Vorsteher sehe mit grossen Schmerzen die Heerde in Gefahr, und viel Schaden, der mit wenig hätte können verhindert werden.* Où trouver pour la future campagne les ressources? Il me suffit de vous mettre tout *vor die Augen*; vous y penserez et vous remédierez. Soyez bien sûr que je ne

voudrais vous troubler en rien, qu'il me suffit que vous soyez au fait de tout; cela me rassure tant pour le politique que militaire. Mon cher Joseph *ist beidem gewachsen, nur nicht die Sachen zu weit treiben, sich in der Andern Stelle setzen*; nous ne gagnons rien en gagnant du temps, ni pour notre intérieur, ni pour les autres puissances. L'acharnement et défiance contre nous va à l'excès. Vos fatigues me font trembler; mes jours roulent bien amèrement; Dieu vous conserve et préserve! Je vous embrasse.

CCCXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, ce 6 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de revenir de ma tournée vers la Lusace, et de la revue des régiments de l'aile gauche. J'ai reçu deux de ses gracieuses lettres qui parlent beaucoup paix; il est sûr qu'elle est désirable, mais je ne puis cacher à V. M. que dans ce moment il n'y a que la fermeté qui la lui peut faire obtenir, et qu'après avoir tant fait, il serait impardonnable et d'une conséquence extrême pour toute la considération de sa monarchie, si Elle mollissait.

Je ne puis croire que le Roi jamais nous attaque, et cette résolution pourrait lui coûter cher. Les choses sont tellement disposées, qu'en honneur je crois qu'il aura de la besogne. Différentes nouvelles pouvant faire imaginer que néanmoins sa marche pourrait être plus prochaine qu'on

ne pense, je mande au prince Albert de faire filer sans beaucoup de bruit insensiblement les régiments, qui ne sont point destinés pour le corps de Moravie, vers les frontières de la Bohème, afin que notre jonction puisse être d'autant plus prompte. Je forme en attendant les deux armées, et j'aurai l'honneur de les lui envoyer, dès qu'elles seront en ordre. J'ai été assez content des régiments que j'ai vus, et nous avons tout reglé pour les positions à prendre vers la Lusace. Comme je connais ses intentions et qu'elles font ma loi, de vouloir être informée des plus petits détails de ce qui nous regarde, j'ai l'honneur de lui donner part que mon frère, en galopant l'autre jour après une petite pluie, et tournant son cheval, il glissa et tomba de côté sans se faire le moindre mal, pas même une tâche bleue. Ce n'est ni sa faute ni moins celle du cheval; il a glissé sur un terrain un peu en pente. Je n'étais pas présent, mais mon frère me l'a dit.

Dans ce moment arrive le courrier Tarnotzy de Berlin avec une dépêche au prince de Kaunitz. Le contenu est très-peu signifiant. Mon projet et la carte donnée au prince Henri les aura fait, je crois, penser qu'il fallait penser à d'autres moyens. Ils attendaient les déclarations qui viennent de leur être faites, ainsi le premier portera quelque chose de plus décisif. En attendant l'on voit qu'ils en veulent à la Lusace, et que Moellendorff[1]) y a

[1]) Richard Joachim Heinrich von Moellendorff, damals preussischer Generallieutenant, später Feldmarschall, durch den wenig ehrenvollen Feldzug, welcher dem Basler Frieden vorherging, und durch den Verlust der Schlacht von Jena in traurigem Andenken.

été envoyé, ce qui rend toujours plus nécessaire notre réunion avec le prince Albert, que je dispose en attendant. Qu'Elle me laisse faire et qu'Elle soit tranquille! Je crois que je pourrais peut-être être encore assez heureux pour mener cette barque à bon port.

CCCXLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 juin (1778).

Mon cher fils. Votre estaffette du 6 qui me porte votre heureux retour à votre quartier, m'a fait grand plaisir. J'en avais besoin, n'en ayant reçu depuis quelques jours, étant un peu gâtée par votre exactitude, dont je suis bien reconnaissante et touchée. J'en ai bien besoin; depuis hier nous avons reçu la nouvelle que le prince Albert a la fièvre tous les jours, justement comme l'année passée, et presque toute sa maison. Si vous le tirez de là, je ne suis nullement fâchée; au contraire il gagnera en tout. Mon cher fils, ne craignez pas que je vous trouble ni dans vos opérations militaires ni politiques, vous savez que je vous les ai toutes remises entièrement, et que je n'y entre autrement que pour les savoir; elles ne pourraient être en meilleures mains, car aucun général ni ministre fera ce que vous faites et est en état de le faire. Mais je tremble (que) cela ne peut durer, c'est trop, non seulement le corps ne le soutiendra, mais les facultés de l'âme s'usent de même, et vous les attaquez et

en usez trop. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne peux cesser de vous tourmenter: si vous trouvez les moyens d'éviter la guerre ou de faire finir un mois plutôt les malheurs publics, de ne vous pas attacher à quelque chose de plus ou de moins, de passer généreusement sur votre propre intérêt pour l'amour du repos public; cette générosité vous fait plus d'honneur que tous les gains d'une bataille ou acquisition. Je ne dis pas une honteuse paix: je suis bien loin de vouloir vous en adosser, mais ne perdez jamais de vue: *besser ein mittelmässiger Frieden als glücklicher Krieg.* Ne croyez pas que je parle à d'autres comme à vous sur ce sujet; vous aurez trouvé que j'ai suivi votre ordonnance de faire paraître que je crois la guerre immanquable, et qu'on ne saurait reculer. Il ne m'était pas difficile de faire paraître cette opinion, puisque je la crois que trop réelle, et cela depuis le jour de l'an. Vous avez de moi tout plein pouvoir de faire sur le champ de bataille la paix, sans vous prescrire aucune condition, pourvu que paix se fasse. Je vous avoue, si la guerre se fait, je ne sais si vous me trouverez; je suis on ne peut plus abattue; je ne peux prendre sur moi; aucun raisonnement ne prend, la soumission seule à la volonté (de Dieu) faite halte, mais ne me tire pas de cet état auquel je ne peux résister longtemps. Je crains qu'il ne m'arrive comme au vieux Apponyi qui par son grand chagrin est à cette heure fou [1]). Je vous

[1]) Graf Georg Apponyi, welcher damals mit seinem Sohne Anton, dem nachmaligen Gründer des Wiener Conservatoriums, wegen einer von dem Letzteren beabsichtigten Heirat in heftigem Zwiespalt sich befand. Graf Georg Apponyi verfiel jedoch keineswegs, wie man nach den Worten der Kaiserin vermuthen sollte, in Irrsinn, sondern er

remercie de vouloir me marquer la chute de Max; elle ne serait peut-être pas arrivée si vous auriez été présent; c'est une bonne leçon pour une autre fois. La pauvre Marie me fait grande peine; elle s'est conduite jusqu'à cette heure mieux que moi; plus courageuse. Nous avons des grandes chaleurs; gare les maladies. Il est temps que je finisse pour ne vous séquer plus. Je vous embrasse tendrement et vous demande pardon de toutes ces causeries; c'est avec mon ami Joseph. Adieu.

Je rouvre la lettre; je reçois dans ce moment ces lettres; jugez quel effet elles me font. Mon Dieu, ayez pitié de nous! Je suis désolée.

CCCXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 8 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde la lettre, qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis pénétré de reconnaissance pour les expressions trop gracieuses, dont Elle daigne se servir à mon égard; elles raniment mon courage pour la servir de toutes mes forces. Dans peu de jours je crois que nous serons dans le cas de voir clair par les réponses qui viendront de Berlin. Les mouve-

---

wusste das Heiratsproject seines Sohnes zu hintertreiben und ihn nach seinem eigenen Willen mit einer Gräfin Lodron zu vermählen.

ments en attendant dans les troupes sont, on ne peut pas plus significatifs. Le général Moellendorff de l'armée du prince Henri est pour sûr avancé avec 12.000 hommes à Cottbus et dans la Lusace; on l'attendait à Bautzen. Du côté de la Silésie il vient d'être défendu la sortie à qui que ce soit, et même les voituriers, faisant commerce, ont été renvoyés des frontières, chose que le Roi de Prusse est habitué de faire, lorsqu'il fait marcher ses troupes pour qu'on n'en ait pas de nouvelles. Tout cela a dû nécessairement me déterminer à faire marcher le prince Albert et Jacquemin [1]). J'ai l'honneur de lui joindre ici les nouveaux ordres de bataille des deux armées, et où chacune sera placée, de même que les corps détachés. Dès que le prince Albert sera plus dans le voisinage de Königgrätz, mon armée se portera plus vers la gauche sur l'Iser, afin d'être plus à portée de la Lusace, et moi-même je crois que j'irai m'établir vers Jungbuntzlau.

Si nous négligions de faire à temps cette marche, et que le prince Albert ne fût pas à Königgrätz avant le Roi, tout l'avantage de notre position serait perdu et la campagne très-mal commencée. Il est donc essentiel, que sans perte de temps, car on ne peut répondre d'un jour, tout s'arrange de la façon concertée, et qui me paraît l'unique bonne. Pour Königgrätz le général Alemann [2]) qui s'y trouve, est le plus brave homme, mais pas assez fort dans cette partie; je vais donc mettre à sa place le

[1]) Freiherr Heinrich Jacquemin. Er starb im Jahre 1793 als General der Cavallerie.

[2]) Der Generalmajor Ladislaus von Alemann.

général Bechard [1]), qui y sera très-bien et qui, vu ses connaissances, pourra y rendre de bons services, et qui pour son caractère ne me convient point personnellement au quartier général. J'éprouverai en attendant Khuen [2]) dans cette partie, sans pourtant jamais en faire un quartier-maître général. Le colonel Grünne [3]) du régiment de Preiss, je le placerai aussi à Königgrätz où il fera fort bien. Je prévois que V. M. sera inquiète de ces nouvelles, mais il n'y aura pas la guerre pour cela, si elle ne doit pas être, et si elle doit être, il est tranquillisant pour Elle, que nous soyons déjà tous réunis et chacun dans sa place, alors il faudra seulement laisser au hazard à décider le reste.

Elle voit bien que pour à présent il serait impossible de renvoyer des troupes de l'armée pour aller faire garnison à Vienne. Cette petite note du comte de Seilern ne consiste que dans un soupçon, et puis il peut être, et il y a des coquins dans tous les régiments. De la nouveauté on veut toujours du merveilleux; dans quinze jours on ne parlera pas plus de ces Italiens à Vienne que l'on parlait des autres. Il n'y a qu'à diminuer le nombre des sentinelles, et les troupes seront suffisantes; enfin la bourgeoisie qui parade, et dont les officiers veulent porter des uniformes, n'ont qu'à monter la garde dans les postes du civil, comme lombard, banque, chancelleries etc.

[1]) Der General-Feldwachtmeister Johann Baptist Freiherr von Bechard.

[2]) Wohl Graf Anton Khuen von Belasy, welcher im Jahre 1788 als Generalmajor bei der Belagerung von Dubitza tödtlich verwundet wurde.

[3]) Philipp Anton Graf Grünne. Er wurde im Jahre 1783 Generalmajor und starb 1797.

Je laisse juger V. M., si dans ces moments je suis occupé, et au travers de tout cela je bois depuis deux jours deux verres d'eau de Spaa le matin. L'on dit que cela est bon, au moins cela ne me fait pas la moindre incommodité.

CCCXLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 juin (1778).

Mon cher fils. Vos lettres du 6 et du 8 sont si importantes, que j'ai hésité de vous écrire, pour ne vous surcharger encore de travaux, mais ces deux verres de Spaa me font un peu penser que vous ne vous trouvez tout à fait bien. Dieu nous en garde; ce serait pour se désespérer. Vous voyez de quelle importance est votre conservation; elle décide du sort de la monarchie et famille; il faut donc mieux se ménager, vous donner du repos, ne pas vous tourmenter avec tout ce détail, le remettre à d'autres. Je vous remercie pour tous les papiers et changements de l'armée, point qui m'occupe seul, mais si une fois les opérations commencent, je vous prierais de faire faire un journal, comme les autres fois, par le conseil de guerre, qu'on puisse donner au public, car il faut lui donner quelque chose pour le contenter; ils le méritent par leur bonne volonté en tout et leur zèle. Je vous ai envoyé la semaine passée une lettre du Roi de Naples, qu'un officier de ses gardes a portée. Il voulait

se rendre tout de suite chez vous; je l'ai arrêté en lui disant que je lui donnerai la réponse, mais je ne sais ce qu'elle contient; il attend ici. Je n'ai pas pensé que tout de suite vous détachez des troupes pour ici, mais que vous y pensez avant la fin de la campagne. Le peu de monde qui s'y trouve, qui consiste en invalides et recrues, est extrêmement fatigué par les *Nebencommando nach Böhmen*, *Mähren*, transports, recrues, *Pferdeübernahme in Schwaben*, *Salzburg etc. etc.* Les chevaux, même ici, ne peuvent être soignés comme il faut, manque d'hommes. Tous les changements que vous faites à l'armée, m'intéressent, et je vous prie de me les faire marquer toujours. Je suis toute glorieuse que j'ai prévu que Bechard qui est un bon homme, ne vous conviendra pas.

Je ne veux plus vous tourmenter avec mes jérémiades; je vous recommande toujours de préférer la paix à la guerre, et nonobstant que tout est si bien arrangé et l'ordre introduit, qu'on vous doit seul, il ne faut pas compter là-dessus; les armes sont journalières et je vous avoue, le mot que vous avez mis dans votre lettre: „*il faudra seulement laisser au hazard à décider le reste*", m'a fait de la peine. Je suis sûre que vous n'y avez fait réflexion; ce n'est pas le hazard, c'est la bénédiction de Dieu qui décidera de notre sort; celle-ci, il faut la demander avec instance et humilité, et la mériter par ses actions et sa fidélité. Pardonnez cette réflexion; je suis sûre que vous la faites mieux que je ne le marque, mais je m'aurais fait un scrupule de ne vous le répéter.

Je vous envoie ici une lettre tronquée et *abgeschmackt*, comme elles courent le monde; si elles étaient imprimées toutes les six, elles ne feraient honte, mais données ainsi

à faux, cela trompe et entraîne encore la multitude. Voilà une cabale de Burscheid [1]); je souhaiterais qu'elle se vérifiait, mais je ne m'en flatte nullement; l'époque serait touchante. Le quinquina a arrêté tout de suite le quatrième accès chez le prince, qui n'avait qu'un petit ressentiment mais beaucoup de faiblesse, autre inconvénient pour le moment présent et la marche.

Je n'ai voulu vous être à charge avec mes causeries, et me voilà à la fin de la feuille. Nous prions bien pour vous, surtout dans ce saint temps, mais ma tête devient très-faible, mon coeur étant abîmé de douleur. Je vous embrasse.

CCCXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 10 juin 1778.

Très-chère mère. Imaginant qu'Elle sera plus curieuse de nouvelles que jamais, j'ai l'honneur de lui donner part que, sans savoir pourquoi, le pays de Glatz est derechef ouvert comme auparavant, et que plusieurs émissaires envoyés assurent, que le corps de Moellendorff a passé seulement par la Lusace pour aller en Silésie. Néanmoins cinq régiments sont encore de Prussiens à Cottbus, qui menacent le côté de Littau. Jusqu'à présent le prince

[1]) J. W. von Burscheid, Autor verschiedener kriegswissenschaftlicher Werke, auch einer Publication über den Feldzug des Jahres 1778. Er starb im Jahre 1792.

Albert n'est que commandé de s'approcher des frontières de la Bohème, et non encore de les dépasser. Mais à la première réponse critique ou quelque mouvement il devra venir joindre Elrichshausen pour couvrir et soutenir cette position importante contre les manoeuvres du Roi. Les avantgardes sont marchées aujourd'hui; dès que le prince Albert sera entré en Bohème et parvenu jusqu'à Pardubitz, je compte faire un mouvement avec toute l'armée pour m'approcher davantage de la Lusace et de Leitmeritz. Le quartier général serait pour lors dans les environs de Sobotka.

J'attends tous les jours des nouvelles de Berlin, et leur retard peut signifier, ou que le Roi trouve à penser à la réponse à donner, ou qu'il tarde afin de commencer en même temps les hostilités. Nous tâcherons d'être prêts à tout ce qui pourra arriver.

CCCXLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 11 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer cette estaffette, puisque je viens de recevoir une dépêche de Cobenzl, que par la même occasion j'envoie à son adresse au prince de Kaunitz. Il n'y a rien de décidé encore, vu qu'elle ne contient que la relation, qu'il a fait sa commission, et les ministres l'ont prise *ad referendum*, et du Roi la réponse n'y était point encore; c'est elle qui nous

fera voir clair, et jusqu'alors il n'y a rien à dire, et seulement à attendre. J'ai gardé chez moi le courrier Tarnotzy, pour à la première nouvelle avoir quelqu'un à envoyer ou à Berlin ou à Vienne.

J'étais informé de l'incommodité du prince Albert en même temps que de sa guérison, dont il me donne part lui-même. Ses troupes continueront à marcher vers la Bohème, et peut-être, si les circonstances continuent ainsi, je les ferai même entrer en Bohème. Pour sa personne, j'aurais cru pour l'apparence, qu'il aurait pu encore s'arrêter à Olmütz, mais peut-être que dans peu il pourra en partir. V. M. souffre de cette situation! Je partage vraiment sa peine, mais que faire? Articuler des conditions, on ne les accepterait, que si elles étaient bien à charge, et ce serait montrer non seulement une défiance de sa cause, mais même de sa puissance, qui serait plus préjudiciable qu'une malheureuse campagne.

Je joins ici à V. M. copie de la courte réponse, que je fais à Cobenzl, et qui lui parviendra probablement par estaffette, ainsi sera lue. Pour le présent il n'y a qu'à se préparer au pire, pour ne pouvoir être qu'agréablement surpris.

Je vais tout disposer pour prélever encore plus de recrues dans les cercles limitrophes, afin de les enlever au moins à l'ennemi; s'il n'y a rien, nous les renverrons comme les autres au logis. Enfin je crois que nous avons à peu-près tout prévu, ainsi que rien ne nous étonnera de ce qui arrivera. Ma santé est très-bonne, j'avale une bouteille d'eau de Spaa le matin, qui paraît me faire du bien, au moins sûrement point de mal.

Les déductions qu'on voudrait faire lire à V. M., ne dénotent pas grande envie de se battre du côté prussien: j'en reste encore à mon avis: fermeté et laconisme, et il ne nous attaquera pas.

CCCXLVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 juin (1778).

Mon cher fils. Votre lettre du 10 m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'en revenant de St. Etienne je n'étais occupée que de souhaiter et même espérer des nouvelles. Jugez de ma satisfaction en les trouvant à mon retour. Vous ne me dites rien de votre santé; je veux espérer qu'elle est bonne. Le changement des mouvements du Roi me paraît presque bon, qu'il est aussi embarrassé et peut-être — mais je ne veux me flatter, la chute est trop cruelle. La fièvre du prince a été arrêtée par le china et j'avoue, nous serions bien aise s'il quitte Olmütz.

J'ai une visite d'une ancienne amie, de la margrave de Baden qui est une Aremberg [1]), qui est extrêmement vieillie. Elle ne compte s'arrêter que quinze jours et ne paraît nulle part. Je l'ai menée avec mes petits chevaux sur la montagne; elle a trouvé la situation admirable, et

[1]) Maria Victoria, geboren 1714, Tochter des Herzogs Leopold von Aremberg und Arschot, im Jahre 1735 zu Neuhaus in Böhmen mit dem Markgrafen August Georg von Baden vermählt.

elle compte tirer un marcassin ou un cerf, s'il y en a; c'était sa grande passion et monter à cheval, mais elle l'a quitté entièrement. Sa suite consiste en deux *Stubenmensch*, un valet de chambre, un chirurgien et deux laquais; c'est tout. Elle est venue jour et nuit; je ne serais pas capable de faire autant; j'ai vieilli depuis votre départ de dix ans.

Rien de nouveau; Kaunitz vous envoie les extraits; il a été chez moi pour savoir des nouvelles, il ne croit pas que le courrier pouvait être de retour; du Roi il n'espère rien de bon, hors qu'il exigera, s'il ne veut de la guerre, que nous nous expliquions plus clair sur la Bavière, et je ne crois pas qu'on peut espérer qu'il nous laisse la totalité, pas même votre ligne de l'Inn et Danube, et il faut que cela soit du gré de l'Electeur, qui ne se peut prêter qu'avec l'échange des Pays-Bas, et j'avoue, cela me coûterait. Je reviens toujours à la même chose, *das Herz ist voll*, mais plein de confiance dans votre sagesse et perspicacité. Je vous embrasse.

CCCXLVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 juin (1778).

La poste d'Italie et l'estaffette de Schönwalde sont la cause de ces lignes, mon cher fils. Je viens d'envoyer cette lettre à Kaunitz pour en être informée, si l'autre venait à lui parler. Je suis curieuse quel parti qu'il prendra, naturellement tout *ad referendum*. Il n'est pas bien à parler sur le sujet du Roi et de Riedesel; l'autographe ne le rendra pas plus. J'ai oublié de vous mander que le jeune Lehrbach [1]) est de retour, que le tableau de cette Cour n'est pas assurant, que la duchesse de Bavière [2]) a tout le pays pour elle, et que nos affaires là ne sont pas sûres et claires, et qu'il nous importe à cette heure de conserver ce bout et cette Cour, et plus que Fritz soutient la Saxe et Deux-Ponts, plus nous devons soutenir le nôtre. Vous avez raison que celle de Cobenzl ne dit rien, mais j'ai bien peur pour la première; il faudra parler clair, ou la guerre commencera.

---

[1]) Ludwig Konrad, später Graf Lehrbach, bekannt durch seine einflussreiche Thätigkeit unter dem Minister Thugut.

[2]) Maria Anna, geboren 1722, Tochter des Pfalzgrafen Joseph Karl von Sulzbach, Witwe des Herzogs Klemens von Baiern.

Comment pourrons-nous proposer le mot de toute la Bavière, et aussi peu la ligne de l'Inn et du Danube jusqu'en Bohème près de Wasserbourg? Vous voyez qu'Hanovre, Danemark augmentent leurs troupes; la Suède ne pourra s'empêcher, ni Hesse, et autres princes protestants se joindront; une autre année et notre situation deviendra toujours pire. Si l'Electeur Palatin reculait, alors la chose deviendrait incurable; cet avenir me fait tant souhaiter un accommodement, n'ayant qu'à perdre et rien à gagner. Vous pourrez dire avec raison que je suis insupportable; il me suffit et me console de vous dire toutes mes peines et craintes. Je ne vous gênerai pas pour cela en rien, et n'attends que de vous l'heureuse issue. Votre lettre à Cobenzl était à peu près comme l'autographe pour les canons. C'est un grand jour de dévotion aujourd'hui [1]); l'Elisabeth vous fait dire qu'elle ne cesse de prier et qu'elle espère bien encore, que ses prières sont courtes mais ferventes. Tout le public est bien occupé, et je dois rendre justice à nos patriotes qu'ils marquent beaucoup d'attachement. Je vous embrasse.

---

[1]) Die Kaiserin meint hier die fünfzigjährige Jubelfeier der Stiftung des Frauenklosters der Salesianerinnen am Rennwege, welcher sie beiwohnte.

CCCXLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 15 juin (1778).

Mon cher fils. En fermant hier ma lettre, m'est entrée la réponse de Riedesel que j'ai jointe au paquet, et à peine ma lettre partie, est arrivé Kaunitz vers neuf heures pour me lire toute cette dépêche que je vous envoie par ce courrier. Je n'ai rien à ajouter qu'à souhaiter la réussite. La vôtre du 13 m'est entrée aussi [1]); vous êtes bien aimable de me rassurer sur le sens du mot de hazard; je ne l'ai jamais cru que vous en pensez de même, je ne connais que trop votre sensibilité et religion, mais je serais fâchée que cela devînt une façon de parler à cause des autres. Je ne crains non plus que vous ne pensez à tout et que vous vous mettez en quatre; je ne suis qu'en peine pour ce précieux et cher Joseph qui est toujours le dernier de vos soins, et sans sa conservation tout est nul et tout croule. Je vous recommande ce cher fils, si vous m'aimez et l'Etat. Je vous embrasse.

[1]) Dieses Schreiben Josephs ist nicht mehr vorhanden.

CCCL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Jaromirz, le 16 juin 1778.

Très-chère mère. Me voici ici, après avoir tout examiné et délibéré ce matin avec quatre maréchaux. Le prince Albert est arrivé, se porte bien, et a bon visage; Hadik de même. Les nouvelles continuent à être toujours les mêmes; on ne peut point percer; on assure que les Prussiens campent et fourragent à Gapersdorf, néanmoins rien de positif. Dans quatre jours tout le corps à peu près du prince Albert sera arrivé dans ces environs. Je compte alors faire changer au mien de position, et m'avancer vers la Lusace, et je prendrai mon quartier dans les environs de Sobotka, où je serai au centre.

Le temps est un peu fatal, il pleut, et néanmoins nous avons parcouru à cheval les positions jusqu'ici; demain nous ferons le reste jusqu'à Arnau, s'il est possible. Voilà toutes nos nouveautés; la forteresse de Königgrätz a beaucoup gagné depuis trois semaines.

Le maréchal Lascy est retourné à son quartier, se portant un peu mieux. Laudon est retourné aussi au sien pour faire les dispositions pour la marche, et je serai demain au soir chez moi à Hluschitz.

J'ai l'honneur de lui joindre cette lettre pour ma

soeur; c'est le plus beau compliment que je pourrais lui faire, que de l'assurer que l'écrivain se porte bien.

Dans ce moment arrive le courrier avec les détails de la singulière proposition du Roi de Prusse. J'aurai l'honneur de lui dire une autre fois plus en détail mes idées là-dessus.

Si nous tenons ferme, il entrera dans ce que nous voulons, sans oser faire la guerre; c'est encore plus sûr que l'oracle de Calchas. L'homme est démasqué, il ne faut que du courage jusqu'au bout.

CCCLI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 juin (1778).

Mon cher fils. En revenant de la ville où j'ai assisté à la fête fondée pour la bataille de Cotzemirz [1]) qui a sauvé la monarchie, j'ai trouvé votre lettre du 15 [2]) qui augmente à juste titre mes inquiétudes. Si on m'avait dit, il y a 21 ans demain, que je serais de nouveau menacée à ce jour d'une troisième guerre, et que je survivrais à ce temps, je crois je serais succombée, et nous voilà, mon cher fils, et pourquoi, et quel avenir!

[1]) Die Schlacht bei Kolin war eigentlich erst am 18. Juni geliefert worden, wurde aber im Jahre 1778 wegen des auf diesen Tag fallenden Frohnleichnamsfestes am Tage zuvor gefeiert.

[2]) Auch dieses Schreiben Josephs fehlt.

C'est encore la plus critique guerre de toutes les trois, et sûrement la plus cruelle. Vous pouvez être assuré que je ne dirai mot de ce que vous me mandez, pas même à Kaunitz; je ne le vois plus ni aujourd'hui ni demain. La Marie est à Presbourg pour la procession; je lui en sais bon gré, et ne revient que samedi. Sa santé a un peu souffert de la fièvre du prince et de la marche, croyant que cela commence tout de bon. Je vous prie de me marquer comme vous trouvez le prince. La nouvelle de Lascy autre surcroit de juste inquiétude, d'autant plus comme vous dites qu'il en est si frappé, et le compte sur Laudon n'est pas trop grand non plus à faire, et Lascy ne peut être remplacé par qui que ce soit. Jugez combien ce cher Joseph doit m'inquiéter, qui ne se détruit que trop lui-même avec cela. Le temps froid et humide qu'il fait, me désole; il n'y a rien à dire que plier la tête et dire *fiat voluntas tua*, mais cela coûte au coeur maternel et d'un Prince qui aime ses pays et sujets, et qui le méritent si bien dans cette occasion. Jamais j'ai vu tant de zèle et moins de murmures; il ne me reste rien d'autre que de prier pour vous et laisser prier des gens plus dévots. J'avoue, je suis à l'église souvent comme la mère de Samuel qu'on prenait pour ivre, ne pouvant me fixer et trop remplie de mes peines. Je suis indiscrète de vous arrêter avec mon *Gewäsch;* chaque moment est pour vous de la plus grande importance. Je vous embrasse et vous donne ma bénédiction. Adieu.

CCCLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hluschitz, le 18 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui renvoyer ici les importantes dépêches qu'Elle avait eu la bonté de me faire parvenir. En même temps j'envoie au prince de Kaunitz la nouvelle réponse ministérielle qu'on a donnée à Cobenzl. Il m'a paru que pour le présent on ne pouvait rien dire d'autre à Cobenzl que ce que ma réponse avec le P. S. contient. J'ai l'honneur de lui joindre aussi une note que j'ai couchée pour éclaircir le fait. Je ne doute presque point que, si nous tenons ferme et laissons venir la chose à toute extrémité, que le Roi de Prusse trouvera encore moyen de céder, et nous sortirons glorieusement de cette querelle, tout comme si l'on entrait avec lui dans ces détails, qu'on le fît arbitre de notre échange avec la Cour Palatine. Il n'y aurait point à espérer autre chose, si non la perte de nos droits, avantages, et surtout de notre considération. Il faut à mon avis en rester dans la généralité, et les détails doivent seulement s'ensuivre, quand les armées seront séparées. Il peut le faire, vu que le Duc de Deux-Ponts premièrement pour le présent n'a rien à dire, et que secondement la voie juridique que nous lui avons offerte d'embrasser, sauf tout ce que le Roi de

Prusse peut désirer pour lui, pour les libertés et la conservation des constitutions germaniques, nous ne pouvons jamais accorder que nous les avons enfreintes. Ainsi là-dessus il ne doit pas en exister la question seulement; enfin fermeté et lui faire voir que nous ne craignons la guerre, que par humanité, et non par quelqu'autre raison, lui fera peut-être encore faire des démonstrations, mais il n'en arrivera pas davantage. La seule chose qui me paraît essentielle pour le présent, c'est d'être exacte à donner part de toutes ses propositions et nos réponses tout de suite en France et Russie. Il faut être là-dessus attentif, car sans cela lui les communique et leur donne un sens envenimé.

Pour ici il reste toujours vrai, qu'un assez gros corps de troupes prussiennes campe auprès de Glatz. Après-demain toute l'armée du prince Albert sera rassemblée le long de l'Elbe, et par conséquent je marcherai avec la mienne dans de nouveaux quartiers plus rapprochés des frontières de la Lusace, où je crois que le grand coup se devrait faire. Comme une nouvelle très-peu probable de Cobenzl parle de la possibilité d'une invasion par la Jablunka en Hongrie, j'ai couché les deux billets que V. M., selon qu'Elle le jugera à propos, pourra faire tenir à ces Messieurs. Moi je vais transporter mon quartier dans les environs de Sobotka; je ne sais pas positivement le lieu encore, mais demain je vais aller à Reichenberg et Gabel pour reconnaître encore une fois tous les passages des frontières; les avantgardes y sont déjà; enfin ma chère mère, il serait affreux qu'après tant de dépenses, de peines, et ayant une telle armée rassemblée, que nous dussions faire une convention honteuse, flétrissante et désavan-

tageuse, qui serait cent fois pire que la perte d'une bataille. J'ose donc encore la supplier de rester aux trois points génériques, et d'obliger le Roi, ou à nous attaquer, ou à y condescendre.

CCCLIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19 juin (1778).

Mon cher fils. Les vôtres du 16 de Jaromirz et du 18 de Hluschitz avec la relation de Cobenzl que je n'ai pas encore lue, me sont arrivées. Je ne vous prescrirai rien, mon cher fils, de ce qu'il y aura à faire, mais j'avoue, je ne saurais me rassurer autant que vous sur le Roi. Je ne crois que trop, que guerre se fera, et une très-cruelle, pour n'aboutir à rien qu'avoir ruiné nos pays et nos bourses. Des invasions en Hongrie pourraient faire un très-mauvais effet, surtout vers la Moravie; il y a justement là les gens qui se sont déclarés luthériens. Je veux croire qu'après une bataille ou après s'être morfondu en marches et contre-marches, le Roi s'arrange avec nous; il nous reste toujours de faire le concert avec le Palatin et les autres conformément aux lois, sans force, s'entendant à l'amiable. Voilà ce que je ne trouve pas faisable; vous avez vu dans le papier de Kaunitz, que vous avez très-bien fait de retenir, qu'il manque plus d'un million de revenus à tous les échanges volontaires et honnêtes qu'on pourrait proposer, hors tous les Pays-Bas, où nous per-

drions au moins deux millions par an. Je ne crois pas qu'il y a plus question de ce troc, et tous les autres ne viennent aucunement à pouvoir être offerts et acceptés, hors que vous penseriez d'exécuter presque par force l'Electeur, ce qui serait de la plus grande conséquence et contre toute politique, qu'on dépouille celui qui s'est jeté entre nos bras. L'Electeur compte retourner à Mannheim; on ne saurait le lui refuser; il demande avec véhemence que le vieux Lehrbach vienne ici; on n'a pu le refuser honnêtement pour huit jours. Vous me dites que Lascy est mieux; j'en suis bien-aise, mais je tremble pour lui et ses appréhensions; il vous manquerait encore cela dans ce moment-ci. Si au commencement d'une guerre dans la belle saison Lascy ne se soutient, que peut-on espérer plus loin? Magdebourg [1]) est revenu heureusement de sa terrible course; je le trouve un peu maigri; il est arrivé cette nuit, il part demain matin, il brûle d'envie de se trouver avec vous. Il serait parti ce soir, si je n'avais dit de le charger d'une lettre. Il vous contera de bien vilaines choses des pays dévastés, des troupes dégrées: tout est abominable. J'ai envoyé vos deux billets à Caramelli et Palffy [2]). Le chancelier est à Lanschütz. Ma vieille amie, la Baden, se promène tout doucement par la maison; elle n'incommode personne, je la trouve bien aimable et respectable, mais très-cassée. Rosenberg va mieux; il a passé une couple de jours à Baden, le bain fait du bien aux deux soeurs. Tout le monde va en cam-

[1]) Der Oberst Karl Friedrich Magdeburg, Commandant des Obersten Schiffamts und des Pontonnierbataillons.

[2]) Der kön. ungarische Vicekanzler Graf Karl Palffy.

pagne; je souhaite qu'ils y restent tranquilles. Wilczek part demain, et moi je vous embrasse tendrement, mais pas courageusement. Adieu.

CCCLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 juin (1778).

Mon cher fils. Je souhaite que vous ayez tout le loisir d'entendre le porteur, et qu'il vous fasse passer toute l'envie de faire des acquisitions et commerce de ces côtés, hors que cela se fasse comme en Galicie; d'y porter des armées serait les vouloir perdre, et ce serait bien pire que cette fois-ci qui me paraît déjà insupportable. Je ne saurais me flatter que la guerre ne se fasse, et je vous avoue, je ne vois comment elle finira. L'objet n'y est pas, et le tout n'est que destructif, commencé par vous. Vous ne sauriez soutenir les fatigues du corps et de l'esprit cinq mois de suite comme ces trois derniers. Lascy voilà déjà sur les dents; Laudon ne durera guère, et le gros Hadik menace encore plus; après tout ceci vous êtes bien mincement aidé, et un homme seul ne peut *übersehen* et mouvoir 50.000 hommes, encore moins 200.000. La perte de toutes nos batailles, et même les suites des heureuses ont marqué pour cette raison. Nos gens étant bien menés, ont toujours fait leur devoir. Il est vrai que trois parties de l'armée sont recrues ou gens qui n'ont rien vu; il faudrait peu à peu les aguerrir, mais ce n'est

pas le jeu du Roi qui donne toujours au commencement une affaire générale, c'est ce que je crains pour tous nos braves officiers et communs, que nous perdrons pour rien, car nous n'obtiendrons rien de plus, et la monarchie se ruine toujours de plus. J'ai fait la même réflexion que vous, que ce vilain Roi s'est humilié à s'adresser à ce Kaunitz, espérant de le trouver meilleur marché que vous. Voilà comme ce grand homme est, qu'on croit un Salomon, et si on le suit bien et depuis toujours, est bien petit et un pur charlatan couvert par la force et son bonheur. Je ne veux pas m'en orgueiller, mais mon Joseph est bien autre chose et travaille bien autrement, témoin l'armée comme elle existe et se soutient, témoin les expéditions à Cobenzl et ici, témoin ces lettres entre vous et le monstre, que je relis quelquefois pour me ranimer. J'en ai grand besoin, car je suis à bas et je vous avoue que le dernier mémoire du Roi de Prusse par Cobenzl me paraît très-convenable; malheureusement c'est nous qui sommes en défaut, ne parlant clair, et nous ne le pouvons, puisque nous voulons des choses injustes, et nous espérions par des événements à les attraper, ou en donnant l'amorce de la Lusace au Roi. J'ai toujours dit que cette fois-ci il ne peut, sans se démasquer trop, lâcher prise et suivre sa façon inique de penser; il est trop avancé, et cette réponse nous vaut la guerre que Dieu veuille rendre moins longue et moins sanglante que les antécédentes. Voilà ce qui m'arrive dans ce moment; je vous l'envoie tel qu'est, vous embrassant tendrement mais tristement. Adieu.

CCCLV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 21 juin (1778).

Mon cher fils. Ces nouvelles et la poste d'Italie me fournissent toujours des prétextes pour vous écrire. Nous avons depuis six jours un temps abominable, froid comme en avril; je suis bien aise que nous ne campons. Vous ne me dites rien de la désertion qu'on dit recommencée plus fort, ni des maladies qu'on dit de même augmentées. Mais est-il quelque chose de vrai qu'à Glatz le général Ronier [1]) a été découvert d'avoir correspondance chez nous? Je me suis ressouvenue d'une histoire des Piémontais que vous m'avez contée une fois, mais on dit qu'on a attrapé un incendiaire à l'armée du Roi de Prusse, et qui avait du poison en poche pour le jeter dans les puits. Je vous prie de me dire ce qu'il y en est; on dit que c'est arrivé au corps de Charles, et que cet homme avait avoué qu'il y avait vingt-quatre autres d'envoyés chez nous. Tout est à craindre avec ce monstre. L'intercepte du Roi me donne bien à penser, où il dit que nous

[1]) Der Name ist sehr undeutlich geschrieben. Er kann Ronier, vielleicht aber auch Rosier oder Roner lauten. Nach den in Berlin veranlassten Nachforschungen kommt in den preussischen Armeelisten aus jener Zeit kein General dieses oder eines ähnlichen Namens vor.

espérons qu'il viendra nous attaquer; il ne fera rien et nous ne le pouvons non plus entre ses forteresses. Qu'arrive-t-il? Il enverra de ses cosaques masqués ou véritables quelque mille avec cette artillerie d'invention nouvelle à détruire, piller, brûler, saccager le pays d'un côté; si cela se vérifie, par la Jablunka, il pourrait nous faire grand tort *in den Bergstädten*, et d'un autre en Pologne aux salines. Il pourrait saccager la Moravie; ses troupes ne peuvent être atteintes par des troupes réglées, ainsi livrés ces pays à la barbarie de ces *Unmenschen*, cela serait plus que triste et pire que des batailles, nous détruisant toutes les ressources.

Je n'ai pas vu encore Kaunitz depuis le dernier courrier de Cobenzl; je ne peux donc rien vous dire sur nos affaires politiques. Je vous prie de me dire, mais sincèrement, si vous avez ressenti quelque chose à votre jambe, si c'est les bottes qui vous incommodent, que vous ne quittez plus guère. Je serais bien aise de savoir le maréchal mieux, mais ici on le dit partout malade, mais on ne dit pas de quoi. Il me revient de différents endroits que cette diabolique invention de l'artillerie doit être pour jeter des bombes comme une pluie, avec des choses si combustibles de bien loin dans un quartier général ou dans une bataille à peu près où les chefs se trouvent, et qui doivent faire un terrible effet, et qu'on ne peut s'en sauver, ni même les villes et endroits où on les jette, qui sont consumés sans pouvoir les éteindre. J'ai déjà pensé à ce feu diabolique que vous avez vu brûler dans l'eau même; on l'avait porté en France, le défunt Roi n'a pas voulu qu'on en parle, l'a fait supprimer; chez le monstre cela aura été accepté avec reconnaissance. Il est furieux; vous l'avez

mis hors de son assiette qu'il ne peut plus avec avantage vous attaquer; il faut qu'il pense bien à d'autres horreurs pour nous abîmer. Faisons la paix, ce district de Bavière ne mérite sûrement pas les dépenses déjà faites, et les fatigues qui à la longue vous ne pouvez soutenir ainsi et personne. *Es lohnt wohl nicht der Mühe;* mon Dieu, quelle malheureuse idée que ce *Niederbayern*, car je ne saurais croire qu'on pense encore à la totalité à troquer contre les Pays-Bas, autre idée destructive pour nous. Je ne vois donc de tout côté que de tristes aspects que le temps même rendra encore plus, et vous au milieu de tout cela dans le plus grand danger; j'avoue, cela est presque intolérable. Pardonnez ce *sfogo* de mon coeur opprimé; je ne compte rien troubler à vos arrangements, mais pensez de finir cette triste situation autant que cela se peut. Adieu.

CCCLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, ce 24 juin 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir le courrier du prince de Kaunitz avec les expéditions pour Berlin. La réponse verbale m'a paru d'une clarté, d'une vérité et d'une force d'équité digne du langage de V. M. Je n'ai rien su y ajouter, et j'ose lui joindre ici la copie de ce que j'ai écrit à Cobenzl, et avec quoi j'ai tout de suite fait partir le courrier. Il est à prévoir que le Roi sera

furieusement combattu; un appas réel et la tranquillité, à son âge, c'est beaucoup, et l'autre serait infiniment pour nous, s'il conclût ainsi, car notre considération augmenterait, autant que la sienne baisserait dans toute l'Europe. Je prévois d'avance qu'il employera encore toutes les démonstrations possibles, peut-être le rappel de son ministre, des marches, enfin que sais-je moi, mais pour commencer vraiment la guerre, j'en doute, et ne le croirai que quand je le verrai, pourvu qu'inébranlablement nous tenions ferme et que nous n'entrions pas dans des détails sur les échanges avec lui, avant qu'il n'ait préalablement signé cette convention, et que les armées soient séparées. Voilà l'essentiel, le reste s'arrangera.

Les questions qu'Elle daigne me faire, j'aurai l'honneur de lui dire, que les maladies sont de très-peu de conséquence, que la désertion est modique; plusieurs régiments n'ont pas perdu un homme encore, d'autres peut-être une vingtaine, dont presque les deux tiers sont attrapés, ainsi cela ne mérite point attention. Je ne sais pas le mot d'une correspondance avec un général à Glatz, ni encore moins quelque chose d'un incendiaire ou empoisonneur. Il est sûr que, si le Roi veut ravager, qu'il le peut, et que personne ne l'en peut empêcher, tout comme nous le pourrions aussi, si cela menait à quelque chose de réel. Il y a très-loin pour parvenir aux mines par la Jablunka, et il m'est venu en tête que V. M. pourrait charger le prince d'Esterhazy de rassembler quelque chose sur les frontières du Banat, de Carlstadt, d'Esclavonie. Si les Hongrois les veulent payer, ils peuvent avoir encore de très-bonnes troupes, et surtout les recrues, qui ne vont pas du tout en Hongrie, Elle devrait avoir la bonté de les

presser. Quant à mes jambes, il n'y a que Riedesel au monde, je crois, qui y ait pensé; elles sont excellentes, et il n'y a pas d'idée d'enflure ou incommodité quelconque.

Quant aux bombes et au feu, que le Roi de Prusse nous destine, je les attendrai de pied ferme. Je sais qu'il mène des mortiers en campagne, mais je ne crois pas que cela vaille quelque chose, enfin nous verrons et tâcherons de nous en garantir.

Il est sûr que la guerre est un grand mal, mais il s'en peut trouver encore de plus grands pour un Etat où il faut encore préférer celle-là; tel serait de condescendre à ce que le Roi de Prusse veut de nous.

Le maréchal Lascy se porte parfaitement bien, et je compte aller faire un petit tour vers Reichenberg.

CCCLVII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 26 juin (1778).

Mon cher fils. Je viens de recevoir les chères vôtres du 22 et du 24. Que je serais contente si vos espérances se réaliseraient, mais j'avoue, je n'oserais m'en flatter; il est impossible. Quelle envie le Roi ait de pouvoir se donner un si cruel démenti? Nous avons donc la guerre! Quel terrible mot et quelles terribles conséquences de toute façon! La France ne croit pas convenir nullement que le Roi ait la Lusace; elle n'a pas tort; elle voudrait nous laisser tout le cours de l'Inn hors les salines, mais pas

le Danube. Cela est tout naturel; pour elle c'est un point essentiel que nous ne soyons maîtres du Danube; à leur place nous penserions de même. J'ai ouvert la lettre de la Reine à vous; la Marie était présente et peut l'attester que je n'ai lu que „mon cher frère“ et que je la fis cacheter tout de suite; elle continue heureusement dans sa grossesse. Je vous demande pardon de toutes les questions que vous avez voulu m'éclaircir, pardonnez-moi. Vous dites qu'il n'y a que Riedesel qui pense à vos jambes; j'en suis très-souvent occupée, surtout si les recrues souffrent tant des bottes; je ne vous compare pourtant pas avec un recrue. Grâce à Dieu que Lascy est rétabli, mais à faire beaucoup de compte sur lui, cela n'est pas à espérer. Votre idée sur l'Hongrie m'a encore surprise; comme vous pensez à tout et toujours le meilleur! Le chancelier n'est pas encore ici; je lui parlerai, mais pour l'entretien du commun payant la contribution, cela ne se peut; autre chose serait s'il y avait invasion dans le royaume, alors les nobles sont obligés d'insurger et de s'entretenir.

Voilà la note qui était déjà préparée à vous être envoyée; dans ce moment-ci, où on n'a pas assez de monde pour faire la récolte et les transports, on ne saurait tirer plus de monde, n'ayant point de militaire dans le pays. Kolowrat qui a été ce soir chez moi, vous fait dire qu'il est incroyable que les six millions sont déjà trouvés aux Pays-Bas, que les troupes amènent avec elles deux millions, et par les courriers on en reçoit aussi toujours en or. Ces bons pays seraient bien à regretter si on les donnait pour ces rustres, les Bavarois. Je me flatte que vous ne pensez plus à cet échange, qui serait nuisible de toute façon. Il vous fait prier aussi, Kolowrat, qu'on doit *heben* le grand

magasin en Moravie, qu'on a fait le projet encore de la part de Schröder [1]), que cela va pour ces gens en décomptant leurs contributions à la place de leur donner de l'argent, comme cela se fit cet hiver, qu'on leur paye la moitié quand ils chargent, et l'autre quand ils arrivent au magasin, que vous l'avez ordonné et approuvé ainsi cet hiver, que cela avait fait le meilleur effet, et que c'est bien plus nécessaire à cette heure, le paysan étant occupé, lui et ses chevaux à la récolte. Je vous avoue que toute dévastation de pays me causera un chagrin mortel, ces gens payant 200.000 hommes pour leur sûreté, et on les laisse piller à notre barbe. Je sais qu'on ne peut tout empêcher, mais plus ou moins.

Ces mortiers et bombes me donnent des furieuses inquiétudes; c'est pour les jeter de loin où on croira qu'il y a le plus précieux. Il n'y a que la confiance et soumission à la volonté de Dieu, qui fait taire et baisser la tête. Je vous embrasse, mon cher fils, et vous conjure de ne trop vous exposer, de prendre des précautions nécessaires. Adieu.

On dit ici que les Croates font tant d'excès que vous en avez fait pendre quatre à la fois.

[1]) Albrecht Heinrich von Schröder, General-Feldwachtmeister und Präses des Hauptzeugamtes.

CCCLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 28 juin 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par l'estaffette du prince de Kaunitz et par la poste ses gracieuses lettres. Je crois que pour nos circonstances on ne pouvait faire autre chose que ce que l'on a fait. Quoique toutes les circonstances doivent faire imaginer la guerre inévitable, et qu'une déclaration formelle va suivre, néanmoins je ne puis encore entièrement me persuader que ce soit la volonté de Frédéric. Je suis bien assuré, qu'il est furieux de la façon avec laquelle nous lui tenons rigueur et montrons fermeté, mais s'il trouve un moyen d'en sortir, je crois toujours qu'à la fin il l'adoptera. Le peu que j'ai ajouté à Cobenzl, j'ai l'honneur de le lui joindre ici en copie. Mais malgré toutes ces idées que j'ai encore, je ne néglige aucune disposition, tout comme si la guerre était sûre. J'ai averti tant Gemmingen à Straubing, qu'à Eger le prince Liechtenstein, Knebel, nos deux avantgardes, le prince Albert et Botta[1]) en Moravie de ce qui se passe, et que je sup-

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Marchese Jakob Botta d'Adorno. Er war ein Sohn des bekannten Feldmarschalls Antonio Botta, welcher im Jahre 1746 Genua verlor.

posais une rupture très-prochaine, afin qu'ils soient sur leur garde. Nous ne croyons pas pouvoir changer quelque chose à notre position actuelle; c'est dans elle que nous attendrons par où et comment le Roi de Prusse se décidera à former ses attaques, puisque nous sommes à même de nous porter là où le besoin l'exigera, puisqu'il n'y a que deux marches de l'aile droite chez le prince Albert, et deux autres de l'aile gauche chez Liechtenstein, enfin encore deux vers Gabel et Reichenberg. Elle peut compter qu'en vigilance on n'omet rien, et que je tâche de tenir tout le monde en attention.

J'ai l'honneur de lui envoyer ici les tabelles de la force des deux armées. Avec de la bonne volonté, comme je crois qu'il y en a, on devrait pouvoir, je crois, lui faire honneur, mais néanmoins la supériorité en nombre des Prussiens existe encore. J'ose aussi lui joindre ici une note sur le protocole de la délibération tenue au sujet de ce qu'il y aurait à faire en Hongrie pour la couvrir des incursions possibles. Je crois que ce que je propose, si on l'exécute tout de suite, est ce qu'il y a de plus sûr et de mieux, surtout le général Zedtwitz [1]) y sera nécessaire. Si les Hongrois voudraient faire davantage, alors le prince Esterházy, Karolyi [2]) et Zedtwitz sous eux seraient bons, mais s'ils ne veulent pas même donner des recrues, qu'ils avaient déjà promis en carnaval, je ne crois pas qu'ils

[1]) Johann Franz Anton Freiherr von Zedtwitz. Er starb im Jahre 1784 als Feldzeugmeister.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Franz Anton Graf Karolyi, der Enkel jenes Alexander Karolyi, welcher in den Rakotzyschen Unruhen eine bedeutende Rolle gespielt hat. Er starb im Jahre 1791 als Feldzeugmeister.

feront grande chose, et alors V. M. pourra toujours ordonner ce que je propose pour les 6000 *Gränzer* et le régiment de Savoye, qui pour tous les événements seront fort utiles.

Dans ce moment arrive le garde. Je lui baise très-humblement les mains pour sa chère lettre, et pour la bonté avec laquelle Elle veut bien me témoigner sa satisfaction. Je tâcherai de la mériter de plus en plus par mon zèle et attachement à son service. Les nouvelles doivent éclore dans peu, ou nous avons la guerre dans huit jours, ou le Roi de Prusse est un faux brave, et il ne la fait plus. Ce temps est critique, j'en conviens, mais il n'y a pas moyen, vu les circonstances, de faire autrement. Ce n'est plus de la Bavière dont il s'agit, mais c'est de la considération de toute la monarchie, ou de son avilissement. La guerre peut être malheureuse, mais ce ne sera jamais d'une conséquence aussi destructive, que d'avoir plié et cédé aux menaces de cet homme.

Il n'y a pas une idée d'excés ici, ni des Croates ni des autres, encore moins de pendaisons; c'est tout des contes qu'on fait dans les cafés; on est si tranquille qu'en voyageant même on ne s'aperçoit pas qu'une armée s'y trouve.

Pour les transports de Moravie, le comte Blümegen me l'ayant mandé, je lui ai répondu de même qu'au comte de Kolowrat, que les voitures de Schröder ne pouvaient se charger de ces transports, et que pour la façon de payer, ou en argent comptant, ou par quittance les paysans, ils doivent s'entendre ensemble, ne sachant si le numéraire suffira.

CCCLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Chrudim, le 1 juillet 1778.

Très-chère mère. Quoique j'ai eu l'honneur de lui écrire ce matin par le courrier [1]), je n'ai pas voulu manquer de lui donner part de ces deux événemens. Le premier ce sont des billets insignifiants qu'on a distribués aux juges des villages, et l'on n'a pas pu encore approfondir ce que c'est. L'autre c'est un des premiers chasseurs du Roi de Prusse, qui est déserté pour venir m'avertir de la dénonciation ci-jointe [2]). Aussi incroyable qu'elle est, aussi peu, vu plusieurs circonstances assez singulières, ai-je pu prendre

[1]) Dieses Schreiben ist nicht vorhanden.

[2]) Aussage

über nachstehenden königlich Preussischen Feldjäger Namens Anton von Moke, 24 Jahre alt, von Frankfurt am Mayn, hat dem König 3 Jahre gedient: er saget aus, dass der König von Preussen eine Frau von Biertzky, gebürtig ohnweit Silberberg, dahin persuadiret habe, damit selbe sich zu denen Oesterreichischen Armeen verfüge, um dortiger Orten, so viel als möglich, alle Brunnen und Wässer zu vergiften: zu diesem Ende trage sie auch in ihrem auf Fächer Art abgenähten Unterrock vielen in diesen Fächern verborgenen Gift. Ihre Kleidung bestehet in einer schwarzen Haube, mit Drath vorwärts heraus gebogen, ein braunes Leibl von Sommerzeug, ein Fürtuch von weisser Leinwand mit rothen Streifen durchzogen, einem Ueberrock von weissem Zeug mit grünen breiten Streifen. Unter diesem folget

sur moi de la négliger. S'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais rien dit, mais son armée m'est confiée, et une probabilité ne doit pas être négligée; ainsi je l'ai fait publier telle que cela est joint ici, afin que militaire et civil tâchent de découvrir ces malheureux, s'ils existent. Je crois que, si j'en pouvais attraper, je l'enverrais sous bonne garde à *Stadt am Hof*, qui touche à Ratisbonne, et que là je lui ferais faire, du su de tout le corps germanique, publiquement son procés.

Le prince se porte entièrement bien; nous avons eu aujourd'hui une journée affreuse de pluie.

---

sodann der oben bemerkte mit Gift sein sollende Rock, welcher von weissem Cattun mit rothen Blümeln. Ihr Ehemann ist ein Töpfer. Den 26. Junii soll diese Frau nach Böhmen abgegangen sein.

Ferners ist ein zweyter Mann, welcher mit nämlicher Absicht anher abgesendet worden, er ist ein wällischer von geburt, kleiner Statur, schwarz und blattermasig von Gesicht, dienet unter dem Billenbergischen Regiment. Vor anjetzo ist derselbe in Pilgram Kleidung und traget seinen Plutzer, in welchem die nämliche Art von Gift aufbewahrt wird.

Endlich folget ein Dritter, seines Handwerks ein Fleischhacker. Dieser Mann soll 6 Schuh messen und 40 Jahre alt seyn, traget ein kurz-schwarz-abgeschnittenes Haar, nebst 2 Locken auf denen zwei Gesichts-Seiten, hat den rechten Fuss am Knie etwas gegen den linken eingebogen, seine Kleidung bestehet in einem braunen Rock und Weste mit weissen hochgebogenen Knöpfen. Dieser traget eine Katze oder einen Geld-Gürtel um den Leib, und in diesem Gürtel soll sich das Gift befinden.

Alle diese 3 Personen sind unter dem 26. Junii in Böhmen und Mähren abgeschicket worden.

CCCLX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 4 juillet (1778).

Mon cher fils. Je commence par votre dernière du 1 au soir. Quelle horreur ce que vous me mandez du *Feld-jäger*; elle est telle qu'elle paraît incroyable, si ce n'était Frédéric enragé contre vous, et c'est ce que j'ai craint toujours. Vous comme Joseph lui êtes déjà incommode et le tenez autrement qu'il n'a éprouvé jusqu'à cette heure, et comme héritier il veut détruire la monarchie, au moins lui faire toutes les ruines imaginables, et c'est cette raison qui m'a fait tant craindre cette guerre destructive. J'ai meilleure opinion de nos armées, mais puisqu'elles sont bonnes après bien des travaux et de bonne volonté, faut-il les risquer pour un objet nullement à comparer? Vous savez mieux que moi, votre santé et celle de nos meilleurs généraux et officiers s'en ressent, combien de temps il faut pour les mettre sur ce pied. Nos pauvres pays, si la guerre se fait, seront saccagés, pillés; où trouver à la fin les ressources, car il employera tout ce qu'on a pu imaginer pour cela, et il réussira, car vous ne pouvez couvrir tout, et personne ne peut s'imaginer qu'il emploie tous ces moyens destructifs. On ne peut pas seulement persuader aux gens qu'il y a à craindre les grandes forces

qu'ils voient rassemblées; la confiance qu'ils ont en vous, l'ordre qui règne, fait que chacun vit comme s'il n'y avait rien à craindre. Le vieux Trauttmansdorff[1]) s'en va, on ne peut l'arrêter, sur ses terres, et ainsi du reste. Je ferai copier la description des personnages pour faire prendre garde, car je crains, non les empoisonneurs, mais les incendiaires, et à Vienne ils auraient beau jeu. Je crains que par la publication nous ne manquons ces misérables, qui se sauveront et reviendront en deux mois, quand on les aurait publiés, et dans d'autres figures, et je vous avoue, ne pouvant les convaincre jamais, car il tournera la chose différemment et qu'on veut lui imputer des choses si noires, il est capable de demander satisfaction et d'animer encore plus contre nous les fanatiques, dont il y a grand nombre. Le long silence sur la réponse verbale de Riedesel me fait croire qu'il fera encore des propositions pour mettre tout le refus sur nous.

Ce qu'il y a des Russes dans la relation de Cobenzl, n'est pas si dénué de fondement; cela revient de tout côté, Panin est plus Prussien que Russe, et tous leurs ministres hors les Orlow et Galizin, mais ce sont justement ceux-ci qui n'ont rien à dire. Le Grand-Duc[2]), on le sait, autant que son prétendu père et l'Impératrice, ne fait autre chose que débaucher.

Les cajoleries, les attentions que le Roi de Prusse fait à la France, sont incroyables; il travaille à une amitié et commerce réciproque entre la France avec lui et la

---

[1]) Der Obersthofmeister der Erzherzogin Elisabeth, Franz Norbert Graf Trauttmansdorff.

[2]) Der Grossfürst und nachmalige Kaiser Paul.

Russie, et nous ne faisons rien; au contraire on parle ici, et on dit à l'armée aussi, très-imprudemment des Français. Tout cela se sait et se relève, même le refus de ne voir ici Lee [1]) a été très-empoisonné en France et peu relevé en Angleterre, qui fait des déclarations comme l'Electeur à Ratisbonne et à toutes les Cours conjointement aux vues du Roi de Prusse. Ils augmentent leurs troupes, et la mauvaise volonté n'y manque pas là, et à toutes les Cours protestantes. Edelsheim [2]), celui qui était ici comme ministre de Prusse, va par toutes les Cours les exciter contre nous, et sous main demander des troupes; c'est le même qui a été si fêté ici, et qui a prétexté de quitter le service du Roi comme dégoûté, et qui revient publiquement dans cette occasion. On m'a avertie alors que ce n'était qu'un jeu, ces dégoûts, que marquent souvent les ministres pour mieux servir le Roi et tirer les secrets des autres.

L'autre papier que vous m'avez envoyé, paraît encore plus obscur, si ce n'est qu'il a des gens qui s'entendent avec lui *im Königrätzer Kreise*, et de ces endroits, *von denen Irrgläubigen*. Vous savez les placets qu'ils lui ont dû envoyer, et qu'il voudra savoir le nom de ces *Richter*, pour voir s'ils en existent encore et où, pour s'en servir utilement. Chez lui rien ne sera négligé; ne pouvant avec force, il fera tout par ruse et méchanceté, et j'avoue, votre

---

[1]) William Lee, ein Agent der vereinigten nordamerikanischen Provinzen, welchen der französische Botschafter dem Fürsten Kaunitz vorstellte, der aber von Letzterem, um England nicht zu verletzen, mit Kälte empfangen wurde und keine Audienz bei der Kaiserin zu erlangen vermochte.

[2]) Georg Ludwig Freiherr von Edelsheim war im Jahre 1773 preussischer Gesandter in Wien.

personne est ce qui me tient le plus à coeur, et sur ce point je ne peux avoir aucun repos ni tranquillité. Il sait trop bien ce que vous valez; jugez si une mère qui connaît mieux que lui ce qu'elle a de son fils chéri, doit souffrir. Je ne sais comment le soutenir, si la guerre commence; tout est dit quand on se soumet à la volonté de Dieu, qui nous doit rien et à laquelle nous devons tout soumettre et sacrifier sans réserve, mais nous sommes hommes, l'Etat m'est autant à coeur que mon fils, et celui-ci perd tout en vous perdant, l'ouvrage de trente six ans pénibles et perdus. Rien ne m'a soutenue dans tous mes cruels malheurs et pertes que vous. Quand je vous vois, vous entends, et que ce que je souffre, est pour vous, c'est la seule récompense qui me fait tout entreprendre, et cela depuis votre naissance, et rien ne me coûte alors. Pardonnez à mon coeur plus que serré tout ce *sfogo;* vous savez que je ne vous tourmente pas ordinairement par mes tendresses, mais je ne sens pas moins et ne suis occupée que de cela. Tout le reste n'est rien en comparaison de vous.

Je ne suis pas contente de ce que vous me dites de la santé du prince; je connais de l'année passée combien de temps il lui faut pour se remettre, mais que ce pauvre et précieux Joseph doit suppléer à tout, est insoutenable. Cela ne peut durer; je vous prie de lui laisser un bon adjutant-général ou autre informé de vos idées à fond, et qui puisse l'aider et même Hadik; c'est de la plus grande importance. Voilà le malheur de ces grandes armées, qu'on ne peut commander seul. Je vous avoue, j'ai cru que nous étions plus forts que la tabelle ne porte. Cette attention de me l'envoyer, m'a encore touchée au vif; je

crois qu'il nous manquent encore 18000 *vom completen Kriegsfuss.*

La pauvre Marie est revenue de Zell; elle avait mauvais temps, elle est triste mais très-raisonnable; elle marque dans cette occasion, *dass sie rechtschaffen ist.* Dans le moment présent où vous êtes si occupé, où vous n'avez à peine le temps de respirer, j'ai l'indiscrétion de vous arrêter avec toutes mes jérémiades; je vous en demande bien pardon, je me corrigerai.

Sur les affaires politiques je ne vous dis rien; c'est Kaunitz qui vous informe; je ne peux vous cacher que je le vois pensif; un mot une fois de votre main le relèverait, mais pas par ce courrier, et nous en avons à cette heure besoin. Les affaires internes se traitent de même, mais les terribles transports à cette heure, *im Schnitt*, de Moravie en Bohème ruinent le pays. Ci-devant un paysan, on ne le faisait aller que dix *Meilen*, à cette heure seize, et plus d'une fois; leurs chevaux ou boeufs perdus, ils ne peuvent en trouver ou acheter d'autres. Ce paysan est perdu pour l'Etat au moins pour le moment, où il est si intéressant et nécessaire. Je dois m'efforcer de finir, m'arracher d'auprès de vous. Je vous embrasse tendrement, et Dieu vous bénisse.

CCCLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 4 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer le courrier Kleiner, pour lui donner part que toutes les nouvelles du voisinage se confirment à m'annoncer l'entrée des Prussiens en Saxe et Lusace, et un mouvement général en Silésie. Elle verra les plus essentielles par ce que j'ai l'honneur de lui joindre ici. Je viens seulement de revenir de ma tournée chez le prince Albert, et je trouve le maréchal Laudon, qui a été incommodé d'une fluxion à la tête, et de maux de dents, qui l'avaient empêché de manger trois jours; il est beaucoup mieux actuellement.

Nous avons décidé ensemble, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et par conséquent l'aile gauche de l'armée marchera demain, et sera après-demain à Niemes, où toute l'infanterie campera; la cavalerie restera encore auprès de l'Iser vers Jung-Bunzlau. L'aile droite campera auprès de Gitschin, et sa cavalerie dans le voisinage. Par là nous serons en état de faire face là où besoin sera, puisque Laudon qui sera à Niemes, est à une très-petite marche vers les positions de Gabel, à deux marches du prince de Liechtenstein, et l'aile droite avec Lascy à deux marches des positions choisies vers Reichenberg, et à deux

autres petites, pour aller renforcer le prince Albert, si le Roi en force venait à lui. Voilà tout ce que pour le premier début nous croyons pouvoir faire; dans peu de jours nous verrons plus clair, et nous nous réglerons en conséquence. La partie des vivres seule m'inquiète infiniment; le général Schroeder y perd tout courage, et Clary [1]) n'y veut pas mordre; je me trouve donc obligé de faire venir en poste le conseiller Hauer [2]) ici, afin qu'il aide Schroeder dans son travail. Malgré tout cela il y a encore des lueurs de paix, qui ne me quittent point. Elle peut compter que de mon côté je ne négligerai pas la moindre chose qui pourrait être relative à son service.

CCCLXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 juillet (1778).

Mon cher fils. Votre charmante attention patriarcale, de nous donner à mère et fille des nouvelles du prince, nous a touchées aux larmes; dans l'absence rien ne rassure que l'exacte situation de ceux qui nous intéressent, et vous les donnez avec tant de précision et clarté, qu'à juste titre vos rapports nous décident même avant ceux du médecin. C'est à cette heure moi, à l'insu de la Marie, qui s'explique. Je crains cette fièvre lui durera ou lui

[1]) Wohl der böhmische Vicekanzler Graf Leopold Clary.

[2]) Karl Joseph Edler von Hauer, Hofrath beim Hofkriegsrath.

laissera une grande faiblesse; il n'est pas fort comme il veut le paraître; il n'est pas capable de se ménager où il faut; *er lebt in den Tag hinein.* J'ai vu cela que trop l'année passée; dans le moment présent c'est de la plus grande importance. S'il n'était en état, ne vaudrait-il mieux de le faire aller à Prague pour trois semaines se rétablir? En restant là, il ne se donnera et n'aura du repos, mais il faudrait que cela vienne de vous, et je ne sais si cela convient ou non. Je vous donne seulement mon idée, vous en ferez tel usage que vous voudrez.

J'ai vu Kaunitz qui me paraît aussi douter *von der Aussage des Feldjägers*; il est curieux si le Roi le relèvera, mais l'affaire des paysans fait grand bruit ici. Chacun a des nouvelles de ses terres; vous connaissez nos seigneurs, ils vont déjà *in extremis.* L'affaire n'est pourtant pas à négliger. Kolowrat craint beaucoup pour les magasins, surtout à Kolin et en Moravie; il craint un certain David [1]), paysan qui a si maltraité lui-même Sporck, et qui a été un des plus méchants, qui s'est sauvé *in das Glatzische,* qu'on a réclamé, mais qui s'est fait luthérien et on l'a refusé. Il craint que ce coquin pourrait bien avoir tout plein des adhérents. Le mal est que la guerre se fera personnelle et destructive, qu'on ne donnera pas de batailles, mais que Joseph, Lascy et Laudon sont en grand danger, surtout le premier, et je vous avoue que tout le monde est indigné que vous marchez et voyagez seul, où

[1]) Unwillkürlich wird man hiebei an jenen Karl David erinnert, welcher mehr als dreissig Jahre früher, im Jahre 1743 wegen Hochverrath zum Tode verurtheilt, jedoch zu lebenslänglicher Kerkerstrafe begnadigt worden war.

il y a tant de racaille et mauvais gens. On sait bien qu'on ne pourrait faire un plus grand tort à la monarchie, qu'en perdant cette *Stütze*, le chef d'une famille qui ne vit et n'espère qu'en vous. Vous ne vous appartenez pas; c'est à l'Etat, et à celui-ci vous devez vous conserver, si vous ne le faites pour une mère désolée, qui ne vit et n'a vécu que pour ce cher fils. Je vous embrasse.

CCCLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mladiegow, le 5 juillet 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la ci-jointe nouvelle [1]). L'affaire est faite, le Roi de Prusse est entré vers Nachod ce matin en Bohème. Je n'en sais plus de détails, mais je m'empresse de lui en donner la nouvelle, pénétré d'inquiétudes de l'effet qu'elle fera sur son âme. Dans ces circonstances, le prince ayant la fièvre, l'endroit étant important, le Roi s'y trouvant en personne, je ne balance pas un moment, et je vais m'y rendre tout de suite. Je fais marcher sept bataillons de grenadiers en attendant à Gerschitz, et toute l'aile droite de mon

[1]) Schreiben des Generals von Nauendorf an General Elrichshausen. 5. Juli 1778. „Der Feind hat die Grenze bei Schlanay überschritten, marschirt in starken Schritten gegen die Stadt. Die Truppe ist sehr stark und gedrängt; man kann vor dem coupirten Terrain nichts erkennen. Der Friede ist gebrochen; der Himmel segne die Allerhöchsten kaiserlichen Waffen!“

armée, je la vais rassembler à Gitschin, pour au cas de besoin pouvoir la tirer à moi. J'abandonne en attendant à Laudon la besogne de la Saxe et Lusace avec Liechtenstein, puisque là le danger paraît plus éloigné. Dieu veuille bénir la juste défense de V. M. et de mes compatriotes. Je ne négligerai certainement rien, et dans peu de jours on pourra voir plus clair dans l'avenir.

Il est essentiel de donner tout de suite la nouvelle de l'agression formelle en France et Russie.

CCCLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Horzinowetz, le 6 juillet 1778.

Très-chère mère. Me voici à l'armée du prince; il ne s'est encore rien passé de bien intéressant. L'ennemi est campé près de Nachod; je l'ai vu moi-même; il a été reconnaître ce matin, et il ne s'est pas encore tiré un coup de pistolet. Mais demain à la pointe du jour je veux faire repousser ses avant-postes, afin de voir un peu ce que c'est. Un déserteur m'a assuré que le corps était commandé par le général Wunsch [1]), fort d'onze régiments et de quelques bataillons de grenadiers, avec trois régiments de cavalerie. L'on assure que le Roi avec toute son armée marche en trois colonnes, dont l'une doit

[1]) Der preussische General-Lieutenant Johann Jakob v. Wunsch.

entrer demain par Trautenau. Je crois qu'il est utile à son service, que je sois venu avec le maréchal Lascy ici. La fièvre, dont à la vérité le prince n'a eu qu'un très-léger ressentiment, l'a beaucoup affaibli.

J'ai l'aile droite toute prête à marcher au premier ordre, et les grenadiers entièrement à portée. J'ai en attendant chargé Laudon de toute la besogne vers la Saxe et Lusace, et je lui ai assigné le prince Charles. Enfin jusqu'à ce que les intentions du Roi se manifestent, nous devons être préparés et extrêmement attentifs à tous les plus petits événements.

CCCLXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 7 juillet (1778).

Mon cher fils. Je n'ai jamais vu un homme plus content que ce vieillard sur votre appel; je ne l'ai pas vu depuis sept ans; je l'ai trouvé fort vieilli, mais son activité pour vous servir le fait passer sur tout. Dans quelle situation vous trouvera-t-il? Je n'ose y penser et j'avoue, tout mon courage m'abandonne; il n'y a qu'aux pieds des autels que je trouve du soulagement, et c'est de là aussi que j'attends le secours.

Riedesel et Jacobi partent ce soir; ils ont donné leur papier, qui est bien écrit, mais fort, et il nous lâche très-bien que nous voulons la totalité de la Bavière. Hanovre

est pire à Ratisbonne que Prusse; ils gagnent furieusement en Empire par peur et cajoleries.

Que ne suis-je à la place de cet homme; j'aurais moins peur à Rosnow qu'à Schönbrunn. Si vous voulez avoir la bonté pour la Marie de faire avertir son mari si vous envoyez une estaffette; ses lettres sont aujourd'hui du 4 et la vôtre est du 6; cela la consolerait beaucoup, si elle pouvait avoir en même temps de ses nouvelles; elle mérite qu'on l'aide. Je vous embrasse tendrement.

CCCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

Ce 7 juillet (1778).

Mon cher fils. De certaines occasions ne se laissent pas rendre, mais bien sentir; vous avez prévu ma sensibilité; je vous en remercie d'avoir pensé tout de suite à moi. Dieu vous le rende; à chose faite il n'y a des remèdes; ce qui est humainement possible, vous le ferez et vos compatriotes; sur cela je n'ai aucun doute, mais bien que vous vous exposerez trop, et ne vous donnerez du repos. Je vous conjure; conservez-vous, tout en dépend; tant que vous y êtes, il y aura de remède à tout.

[1]) An demselben Tage schrieb Maria Theresia folgende Worte an Kaunitz: „Unser Unglück ist bestätigt; König ist den 4ten eilf Uhr Mittag über Nachod mit Stärke eingerückt; wird wohl zugleich überall das Nämliche geschehen seyn".

Je suis enchantée du parti que vous avez pris, de venir de ce côté; me voilà bien rassurée sur ce point important, mais il vous faut attendre qu'en deux jours la même histoire sera aussi de l'autre côté, et qu'on voudrait avoir plus de monde, mais je vous prie, restez où vous êtes et où le Roi sera.

Hauer part après demain; votre billet l'a extasié; je crois que vous avez bien fait; souvenez-vous, c'est ce que je vous ai dit de Clary. Je me fie entièrement à vos attentions à me faire savoir par un mot seulement de Wöber [1]) comme vous vous portez, votre frère, le prince et Lascy. Vous ne le nommez pas, je le compte avec vous. Je finis par discrétion; nous allons bien prier pour vous, commencer nos dévotions. Je vous embrasse.

CCCLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Rosnow, le 7 juillet 1778.

Très-chère mère. Tant que les circonstances seront aussi indécises, j'aurai l'honneur de lui écrire plus souvent; jusqu'à présent rien n'est développé encore des intentions du Roi. Il est tranquille dans son camp, et malheureusement nous n'avons pas ici d'espion qui soit bien entendu,

[1]) Wahrscheinlich Josephs Sekretär Weber, von welchem der Kaiser zuerst in seinem Briefe an den Grossherzog von Toscana vom 9. Juli 1770 sprach. Bd. I. S. 373.

pour nous donner des nouvelles de ce qui se passe derrière, afin de juger si ceci est un masque ou s'il rassemble seulement toutes ses forces pour agir ensuite vigoureusement. L'armée, je l'ai trouvée campée par pièces et morceaux un peu en confusion, croyant à tout moment d'être attaquée, ce qui pourtant, vu les distances, est impossible. Le pays souffre, et les terres de Nachod et Neustadt seront abîmées, les grains sont coupés et foulés; nous sommes obligés d'en faire de même pour nous camper et pour faire à la fin vivre nos chevaux, puisque le foin, il est impossible de l'amener en assez grande quantité.

Ce matin on a commis les premières hostilités; nos houssards ont poussé les Prussiens, mais ces derniers se sont un peu trop aventurés, et ils ont été ensuite renvoyés par une force majeure; la perte, on la compte à quinze hommes en tout; un de nos officiers est fortement blessé, et deux qui sont tombés avec les chevaux, ont été pris. J'ai assisté à la distance convenable, pour ne pas être dans le cas de devoir courir à ce petit combat. Dans peu de jours il devra se passer des choses fort intéressantes ici, et qui décideront du sort de la campagne. Je la laisse juger de l'inquiétude que j'en ai, mais en même temps j'ose la supplier d'avoir en considération la très-humble note que j'ai l'honneur de lui joindre ici [1]); elle

[1]) Die in deutscher Sprache abgefasste Note Josephs, vom gleichen Tage datirt, lautet folgendermassen:

„Aeusserste Umstände erfordern auch äusserste Mittel. Die Erhaltung der Monarchie hängt anjetzo bey diesem entstandenen verderblichen und höchst gefährlichen Kriege von wenigen unglücklichen Augenblicken ab. Der Feind, wider welchen wir zu thun haben, ist uns an Stärke wirklich überlegen, und bekannter Massen zu allen

est de la plus grande importance, et aux grands maux il faut de violents remèdes. Je soumets à sa haute décision les choses une fois existantes ainsi, si Elle ne trouvait pas bon que le Grand-Duc vienne à Vienne?

Mitteln bereit, ja ein grosser Kriegsmann; wir sind wirklich ohne Alliirte, also muss die Monarchie in sich selbst auch ihre Ressourcen holen, und darauf allein bauen. Einen Augenblick zu verlieren, selbe aller Orten auf das Aeusserste zu spannen, wäre unverantwortlich; es muss also meines wenigen Erachtens nichts erspart, wohl aber alles angewendet werden, was dazu führen kann; also wäre wenigstens eine Recrutirung von 40.000 Mann in allen Ländern zu machen, und dazu ohne Rücksicht, wer nur gewehrtauglich ist, zu nehmen. Die Finanzen auf alle nur ersinnliche Art zu vermehren, sowohl durch Vermehrung der Einnahmen, der Auflagen, Verminderung aller Ausgaben, unter was immer für einem Namen und Ziehung in das Mitleiden und Abbruchleidung aller Mitbürger vom Thron bis zum letzten Bauer, da alle gleich nach ihren Kräften zu Erhaltung des Ganzen beitragen müssen.

Die Verschaffung der Credite in der Fremde, sei es durch was immer für harte Bedingnisse, da wenn das Haus brennt, man nicht handeln muss, ob das Wasser theuer. Wenn ich die Monarchie nenne, so verstehen sich wohl alle Länder und Ungarn hauptsächlich, allwo allsogleich auf Insurrection und auf Errichtung von Corps oder Regimentern, die statt selber vielleicht dienten, zu gedenken wäre; dergleichen nach seinem Mass in Siebenbürgen.

Alles dieses müsste allsogleich und unverzüglich unternommen werden, mit dem grössten Ernst und Nachdruck, und mit Entsagung auf alle einzelnen Uebel und Unheil, so daraus nothwendig entstehen müssen, sowohl für ganze Provinzen als viele Partikularpersonen, allein die Erhaltung des Ganzen müsste allein zum Ziel genommen werden. Wenn alle innerlichen Ressourcen ohne mindeste Rücksicht angespannt und angewendet, und auf die künftigen Uebel, so daraus entstehen, nicht gesehen, sondern nur das gegenwärtige Höchstdringende vermieden wird, so wäre auch von Seite der politischen Fächer das Aeusserste anzuwenden, um entweder durch Allianzen fremde Beyhülfe zu bekommen, müsste man auch versprechen was es immer sei, oder

CCCLXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 juillet 1778.

Mon cher fils. Votre lettre du 6 m'a bien consolée de vous savoir arrivé à temps à l'armée du prince, et d'avoir Lascy avec vous. Dieu veuille seulement que ceux du côté de Lusace et Saxe se soutiennent et vont bride en main, comme vous dites fort bien qu'il faudra aller, et cela est encore bien à admirer de vous. Il n'y

---

wenigstens Truppen in Sold nehmen zu können, sey es wo es immer her wolle. Um zu diesen Sachen auf die geschwindeste und ausgiebigste Art zu gelangen, da aller Umtrieb von allen möglichen Concertationen nur zur Unzeit wäre und die Sache auf die Länge schöbe, so erachtete ich, dass E. M. die Minister zu sich berufen, ihnen kurz diese Umstände vorstellen könnten und verlangten, dass aller Orten dazu gewirket werde, und ein jeder wohldenkende Patriot das Aeusserste auch von dem seinigen gerne dazu beitragen sollte. Dieses wird unserem Feinde zu bedenken geben, wenn wir sollten glücklich sein, nicht schaden, und wenn wir sollten unglücklich sein, unsere einzige Ressource machen.

Ich glaube mich in Pflichten verbunden zu sein, E. M. dieses, so wie es liegt, allerunterthänigst vorzustellen, und deren Befolgung als ein wahrer Patriot, und nach der Einsicht, die ich von allen Umständen habe, sehnlichst zu wünschen. Ich will gerne alles was ich immer habe und besitze, sammt den äussersten Kräften meines Geistes und Körpers dazu widmen.

a qu'un Joseph, et celui-ci est si exposé! Je vous conjure, aimant vos peuples, votre mère, de vous conserver; c'est le plus grand don que vous pouvez nous procurer. Je vous remercie de penser même à me marquer les promotions; cela est encore unique à vous de combiner les grandes choses avec les petites. Mais ce que vous me marquez de mon prince Albert, et même ce que vous ne prononcez, me fait de la peine, et je dois encore convenir avec vous, que vous avez raison, qu'il est mal entouré. Sa pauvre femme est bien à plaindre; elle se conduit très-bien, mais cela lui donnera une grande secousse, mais ses vives alarmes sont calmées par votre arrivée; elle est triste mais tranquille, mais au commencement elle était d'une agitation bien à plaindre. Nous avons commencé nos prières ce matin à huit heures jusqu'à neuf, et l'après-dînée de cinq jusqu'à six, tant que la guerre durera; dimanche il y aura la procession, et trois jours de prières. Nous ne pourrons rien faire de mieux, et même c'est notre unique consolation. En vous donnant ma bénédiction, je vous embrasse.

CCCLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, le 8 juillet 1778.

Très-chère mère. Nous avons eu aujourd'hui l'honneur de voir très-distinctement presque toute l'armée du Roi de Prusse, qui a marché pendant toute la journée en notre présence, et qui a fini par venir se camper tout près de l'Elbe et de nos retranchements, de façon que nous sommes à la veille de grands événements, et que nous sommes fort vigilants toute cette nuit. J'ai fait marcher toute l'aile droite de mon armée, et par conséquent nous voici en force pour combattre. Dieu veuille bénir nos intentions et le courage du soldat; pour moi je serai prêt à tout et ferai de mon mieux certainement. Le prince n'a eu qu'un très-léger ressentiment de sa fièvre aujourd'hui. Je lui baise très-humblement les mains; Elle peut compter que point de nouvelles de ma part, c'est qu'il n'y a rien, car du bien comme du mal, Elle en serait informée tout de suite.

CCCLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, le 9 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu sa gracieuse lettre et je suis pénétré de toutes les marques de bonté qu'Elle m'y témoigne. J'ai senti vivement tout l'effet que l'époque de la décision d'une guerre lui doit avoir fait; enfin malheureusement elle existe, et ni sa fin ni son issue ne peuvent être prévues. Le Roi, après avoir pris hier son camp, nous laissa entièrement tranquilles aujourd'hui, et nous vint reconnaître. Comme il manque de pain et d'avoine, je crois qu'il ne pourra pas rester longtemps tranquille, mais qu'il devra tâcher, ou par des manoeuvres, ou par des attaques vigoureuses, de nous déposter. L'aile droite de l'armée se rejoint en attendant avec l'artillerie, et nous voici par conséquent tout près de nous défendre. Voilà toutes nos nouveautés; demain je reprends le commandement de l'armée, et j'ai repartagé les ailes. La droite c'est le prince et Hadik, et la gauche le maréchal Lascy.

Nous nous portons tous bien, quoique dormant peu, étant vis-à-vis l'un de l'autre, et par conséquent avant le jour en alerte, et peut-on dormir? Quand on ferme les yeux, quelles réflexions terribles ne se présentent pas sur notre situation et ses suites!

CCCLXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 11 juillet (1778).

Mon cher fils. Vos lettres du 7 et 8 avec la note allemande me sont parvenues. Vous pouvez juger combien elles m'occupent, mais elles ne m'ont pas frappée; depuis six mois je les prévois, et c'est la raison de mon abattement que vous m'avez vu, ne cherchant qu'à vous épargner et vous en tirer. Dieu donne qu'il n'y a une déroute; une bataille perdue est un grand mal, mais ne décide pas la chose. Avec une si grande armée et tant d'artillerie et train, elle se détruirait plus elle-même que l'ennemi lui ferait du tort, mais ce n'est pas à cette heure le temps de raisonner. J'attends de Dieu seul le secours; qu'il donne la force à vous, à moi, et à l'armée; c'est dans les revers que l'homme se fait connaître. Je vous ai vu si souvent tel, que j'espère que vous ne vous démentirez pas, pourvu que vous vous conservez et votre sangfroid plus nécessaire ici que jamais. Pensez au prince Charles et à Daun, à Browne et à Traun etc. etc. Avec cet ennemi il n'y a pas à gagner en bataillant; c'est le temps qui le morfond, et le commencement d'une guerre est toujours terrible.

Je viens à la note allemande; tout ce que vous y

dites, sera employé, mais le tout n'est pas exécutable et ne peut venir si vite et croiserait nos favorables dispositions en fait d'argent. L'insurrection ne peut se faire hors du pays, et il faut du temps. Les troupes étrangères, où les trouver? Il faut des négociations; les catholiques n'en ont presque point; les protestants sont tous contre nous, et cette insurrection et ces 40.000 recrues et ces troupes devraient nous sauver après que 100.000 hommes dressés, exercés depuis dix-sept ans n'ont pu le faire? Ah mon cher fils, c'est ces refléxions, connaissant ce cruel ennemi, qui m'ont rendu si abattue, mais il s'agit de vous sauver, de sauver les débris de votre patrimoine; je me sens ranimée, j'emploierai le vert et le sec, l'épée seule ne suffit plus. Si vous pouvez faire la paix sur le champ de bataille, faites-la à quelle condition que cela soit, ce ne serait point faiblesse, et s'il y en avait, jetez-la sur ma tête grise, qui n'est bonne qu'à cela. Je tâcherai de mon côté de vous seconder et de travailler dans le même sens pour vous tirer le plus vite de cette cruelle et dangereuse situation. En gagnant du temps, nous ne faisons que perdre; ne craignez pour moi, je me sens mes anciennes forces, avec l'aide de Dieu je m'en tirerai; il s'agit d'en tirer, de sauver Joseph, je me sens le même feu qu'à vingt-cinq ans. Conservez-vous seulement, ce n'est que sur ce point où je craindrais de succomber, et le bon Dieu vous aidera. Je sais que vous ne l'attendez que de lui, et que vous recevrez de même de sa main ce qu'il vous enverra comme sa créature, à qui il ne doit rien et qui doit tout à son créateur. En vous donnant ma bénédiction, je vous embrasse.

CCCLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salnay, ce 11 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour ce matin je comptais presque pour sûr que nous aurions reçu visite de S. M. prussienne. A minuit et demie il a commencé à canonner, et après une vingtaine de coups de canon tirés contre un de nos piquets, sans blesser personne, et avoir fait courir tout le monde aux armes, il a cessé, et on n'a plus rien vu ni entendu. C'est en vouloir à notre sommeil, qui effectivement devient très-mince pour le présent. Le jour il est impossible de dormir, à force de mouches et d'occupations. D'une irruption du prince Henri je ne sais encore autre chose, si non qu'elle est très-prochaine. Notre situation est certainement très-critique; l'ennemi est partout plus fort que nous, et avec cela très-entendu et hardi; nous aurons bien de la peine, mais si nous ne tenons pas bon ici, il faut se décider à lui laisser occuper la Bohème. Un heureux moment, un peu de grâce divine pourrait seul réparer tous les inconvénients. Nous sommes à l'attendre avec patience, mais non sans la plus grande inquiétude, comme Elle pourra bien le juger.

Si quelque moyen pourrait ramener la paix à des

conditions un peu honnêtes, ce serait un grand bien, mais je n'en vois pas les moyens.

CCCLXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 12 juillet 1778.

Très-chère mère. Ces vingt-quatre heures se sont encore passées avec la plus grande tranquillité. Il y a eu une couple de tirailleries d'houssards et de chasseurs, mais absolument insignifiantes. L'on vient beaucoup nous reconnaître, mais rien ne se décide encore. Le Roi ne peut pourtant pas rester longtemps dans cette situation, son armée manquant de tout absolument; il faut donc qu'en peu de jours, ou il attaque, ou remarche autre part. Nous tâcherons d'être prêts à l'un et à l'autre. Il est sûr que la guerre est une horrible chose: les maux qu'elle occasionne sont affreux, et je puis bien jurer à V. M. que, quelqu' idée que je m'en faisais, elle est beaucoup au-dessous de ce que je vois. S'il y avait moyen de la rendre courte ou d'engager la France et la Russie à moyenner un accommodement raisonnable, cela vaudrait le mieux. Ce n'est pas en poltron certainement que je dis ceci, mais c'est en homme et en citoyen, car il est affreux de voir ce que depuis huit jours les gens ont souffert et ce qu'ils souffriront encore.

Dans ce moment arrive l'officier de la garde qui me remet sa précieuse lettre. Si je voulais y répondre, je

ne le pourrais; tout ce que je puis l'assurer, c'est qu'elle m'a touché aux larmes, et que mon admiration pour sa sublime façon de penser égale ma reconnaissance. Qu'on est heureux d'avoir une telle mère et une telle Souveraine, et que j'aurais de reproches à me faire, si ce précieux sang qu'Elle a coulé dans mes veines, se démentait jamais. Non, chère mère; Elle peut être assurée que je redoublerai d'efforts, de raison et de courage pour la servir comme Elle le mérite, mais j'ose le redire, il faut faire tous les efforts pour tenir tête à cet ennemi. L'insurrection pourrait rester à la Jablunka, ou qu'ils forment des régiments. Les recrues seraient formées et répareraient les pertes de l'armée, enfin c'est entre ses mains et cela y est bien. Je revois la grande, l'incomparable Marie Thérèse; Elle trouvera et employera les moyens nécessaires pour soutenir ses armées, ses Etats et sa gloire. Je lui baise avec le respect le plus profond et le plus tendrement du monde les mains. Qu'Elle me croie pour la vie avec l'attachement le plus inviolable . . .

CCCLXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 juillet (1778).

Mon cher fils. Je fais cette expédition extraordinaire pour vous informer de ce que j'ai fait depuis votre lettre du 7. Pour les recrues, pour les argents pour une seconde campagne, je peux vous les assurer. Autre chose est l'insurrection, sur laquelle je ne peux rien vous dire de positif, mais les Hongrois et Transylvains coopéreront aussi selon leurs constitutions, mais un peu plus lents, et je n'aime rien assurer dont je ne suis sûre. Voilà à peu près en gros la réponse sur votre note allemande.

Si la lettre du 7 m'a touchée, pensez ce que celle du 9 et celle d'aujourd'hui du 11 m'ont procuré! Par bonheur ou grâce de Dieu j'ai prévu tout cela en janvier et février, ce qui fait que je suis en état à cette heure de pouvoir opérer, mon cher fils, pour vous tirer d'embarras. Dieu veuille seulement que cela vienne encore à temps, avant qu'une action malheureuse soit passée. Je n'entre dans aucun détail; vous voyez tout par les pièces ci-jointes; malheureusement Thugut n'est parti que ce matin. Je vous avoue, mes craintes sont plus du côté de la Saxe que du vôtre, quoique ce côté rassemble tout ce que j'ai de plus cher, mais je crains Laudon, Liechten-

stein, Kinsky[1]) et Wallis, tous des têtes chaudes, et si nous reculons là en désordre, alors votre prédiction, que la Bohème est perdue, ne se vérifiera que trop, et Dieu nous garde d'une déroute avec tout cet amas d'hommes, chevaux et artillerie. Que l'ennemi nous est supérieur avec ces Saxons de 50.000 hommes, je le crois. Je le jugeais tel en février; sans eux à 35.000. Le jeu est trop inégal entre lui et nous, tant pour sa consistance intérieure que pour le pays, et hors de chez lui la fausse monnaie a déjà cours. C'est ainsi qu'ils nous reviennent de toute sorte de façon. Vous dites fort bien qu'il est habile et hardi, et tout le monde marque qu'il est de la plus mauvaise humeur et las de vivre; d'autant plus il est à craindre.

Si j'avais eu votre lettre du 11 hier, j'aurais expédié Thugut avec bien plus de tranquillité; je ne saurais vous exprimer ce que m'a coûté ce pas vis-à-vis de ce monstre, et par la crainte que vous ne le trouverez convenable. Jugez quelle consolation votre p. s. m'a causé[2]), souhaitant qu'on puisse ramener la paix, et me trouvant d'avoir prévenu vos souhaits sans vous commettre en rien. Dieu veuille bénir mes intentions de vous sauver et la monarchie, mais je ne suis guère contente des points; cela traîne encore, et je crains qu'il se doutera que cela vient de Kaunitz. Si j'avais eu votre p. s. hier, je me serais déclarée plus précisément, mais cela se devra et pourra

---

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Joseph Kinsky. Im Jahre 1731 zu Prag geboren, starb er im Jahre 1804 zu Wien als Feldmarschall.

[2]) Die drei letzten Zeilen des Briefes vom 11. Juli. Seite 333 und 334.

encore se faire, et je vous préviens: ayant commencé cette besogne, je l'achèverai selon ma tête, car il s'agit de vous et de la monarchie, ainsi du tout au tout, et ma vieille tête grise peut supporter tout, et on peut la charger de tout le blâme.

On expédiera en Russie et en France, mais sans entrer en aucun détail, ayant demandé le secret, mais on dira seulement que j'ai cru pouvoir faire ce pas pour le genre humain et par tendresse maternelle, sans entrer dans aucun détail, ne doutant pas qu'il sera agréable à tous deux.

Hier s'est fait la grande procession avec une affluence de monde, grands et petits; il est bien touchant comme tout prie et s'intéresse; espérons en Dieu qu'il ne nous abandonnera pas; n'espérons rien sur nos forces. Que je sais mauvais gré au Roi de la guerre qu'il fait à votre sommeil! Je vous donne ma bénédiction. Adieu.

CCCLXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 13 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui réexpédier le garde. Il ne s'est rien passé dans la journée d'aujourd'hui, qui soit digne de lui être mandé. Le Roi commence selon quelques nouvelles à renvoyer les troupes dans le pays de Glatz, apparemment pour les faire reparaître ou vers la Moravie ou en Lusace. Je juge de là qu'il ne compte peut-être pas nous attaquer ici, comme je

l'aurais souhaité, mais bien de nous obliger à en partir par des manoeuvres.

Les déserteurs commencent à venir; nous n'en avons pas du tout chez nous, et voici trois jours qu'il n'en est pas parti un homme. Des Prussiens, il y en a par 20 et 30 dans un jour, qui tous se plaignent de misère. Il est essentiel, très-chère mère, de redoubler d'efforts pour tout préparer à réparer les pertes que l'armée pourra faire. Le régiment de Savoye devrait être mis en marche; nous manquons de cavalerie; il faudrait aussi acheter tout ce qu'on pourrait trouver de chevaux en Hongrie, Transylvanie et Pologne pour les houssards, car ils diminuent tous les jours, enfin en armes et artillerie faire des bonnes provisions, et pour les fonds faire tous les efforts possibles. Si nous pouvons faire face trois campagnes, en vérité le Roi de Prusse n'y tiendra pas, car tous ses pays sont entièrement dépeuplés; il a pris vieux, jeunes, grands et petits, cela lui était égal. J'ai vu de ses déserteurs que nous ne prendrions pas dans le régiment du Stab. Il faut un peu tenir à l'ordre, aussi j'y suis fort exact, et que l'on ne se néglige pas, car sans cela les excès et négligences pourraient aller fort loin.

J'ose lui envoyer ici une lettre particulière de l'inspecteur d'économie à Pardubitz qu'on veut jubiler; je lui dois rendre la justice qu'il mérite au contraire récompense, puisqu'il nous a infiniment aidé dans tout ce qui s'est fait sur la terre, ce qui était très-considérable, et je le crois honnête et sûrement très-zélé; déjà dans l'autre guerre il en a donné beaucoup de preuves au maréchal Lascy.

CCCLXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 14 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé du tout qui pût intéresser. Le Roi n'a fait aucun mouvement, et il commence à se retrancher, néanmoins je ne me relâche pas, et j'excite tout le monde à avoir la même attention, car plus que cela dure, moins on doit se relâcher.

Laudon n'a point d'ennemis encore, le prince Henri n'a pas encore passé les frontières. Je crois qu'il faudrait bien relever cette modération de n'avoir pas même voulu attaquer les Saxons, l'étant déjà par le Roi, dans tous les pays et à la diète de l'Empire; avec cela il serait bon de faire mettre dans la gazette, que le Roi fait piller tous les villages, casse portes et fenêtres, et enlève tout ce qu'il trouve. Je crois que cela ferait ouvrir un peu les yeux. Voilà tout ce que pour le présent je puis avoir l'honneur de lui mander, et en lui baisant très-humblement les mains, j'ose lui réitérer mes très-humbles propositions, surtout pour la marche du régiment de Savoye, les recrues, les moyens d'épargne, pour avoir de quoi faire du crédit, enfin tout ce qu'il faut pour pouvoir résister au torrent qui nous attaque.

CCCLXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 juillet 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir dans ce moment son courrier extraordinaire. Rien au monde ne m'a plus frappé que cette nouvelle! Quel pas a-t-on pu lui conseiller de faire dans ce moment-ci, et quelles en seront les suites pour sa réputation, pour la considération de la monarchie, et enfin pour tout ce qu'il y a de précieux au monde? Il est impossible que le Roi de Prusse, enflé de cette démarche, ne fasse des propositions ridicules, insupportables. Il est avoué par là que toutes les forces de la monarchie ne sont rien, et que, quand il veut une chose, nous sommes obligés d'y souscrire. C'est impossible, et il vaudrait mieux cent fois reculer jusqu'à Kuttenberg et Czaslau cette campagne, et abandonner Prague, que de faire seulement une pareille proposition. La guerre commencée, les paysans pillés, les armées encore intactes, déjà d'avance plier et se soumettre, j'avoue que je trouve le parti aussi nuisible que possible, et si j'avais le temps, j'aurais certainement envoyé à la rencontre de Thugut pour l'arrêter. Cette démarche en outre prouve que V. M. est entièrement mécontente de mes démarches, qu'Elle les désapprouve, les condamne. Quel parti me reste-t-il à

prendre que de planter tout là et de m'en aller, je ne sais où, en Italie, sans passer Vienne, pour jouer et rendre la chose un peu seulement vraisemblable? Enfin il est impossible que V. M. ait médité cette démarche, et elle est assommante. Pour moi rien ne peut arriver de plus heureux que si les réponses du Roi sont telles que cette démarche reste sans effet. Mais serait-il possible que mes lettres aient pu occasionner cette idée? J'ai décrit à V. M. les possibilités des dangers, pour qu'on pense dès à présent à employer toutes les ressources et à n'épargner aucun moyen. J'ai parlé du désir pour la paix, mais moyennant des médiations étrangères; une idée pareille ne me serait jamais venue. Me voilà dans la situation la plus affreuse; l'honneur de la monarchie, sa considération et la mienne en compromis avec sa démarche, et si je veux sauver l'une et l'autre, dans la triste nécessité de faire démonstration publique de la différence de nos opinions, et d'affirmer la faiblesse personnelle de V. M., pour conserver la consistance de l'Etat; tout l'argent jeté et notre crédit public diminué, pendant que la puissance et le despotisme prussien sera accru du double. Je lui laisse juger de ce que je sens, et ne puis lui dire encore ce que je ferai. Je suis à ses pieds avec le plus profond respect....

CCCLXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 juillet 1778.

Très-chère mère. Je n'ai plus rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de marquer ce matin à V. M. par courrier extraordinaire. Un sujet, un fils doit savoir avaler même ce qui le ronge. Je n'oublierai, j'espère, jamais mon devoir personnel, et à la charge que j'ai, je ne ferai ni honte ni tort.

Pour continuer les nouvelles d'ici, rien de bien intéressant ne s'est passé dans la journée. Les Prussiens ont fourragé comme de coutume, et six ou huit bataillons de plus sont entrés dans leur camp que nous avons vu. Le général Wurmser, ou pour mieux dire, le lieutenant-colonel Quosdanovich [1]) a donné l'alarme cette nuit à une partie de leur camp; il a pris plusieurs chevaux et hommes et a fait courir tout le monde aux armes. Ils ont tiré le canon, et le feu de l'infanterie s'en est suivi, et il n'y a eu qu'un officier et un commun de blessés chez nous. Je crois toujours que l'intention du Roi est de longer

[1]) Peter Vitus Quosdanovich, Commandant des Karlstädter Grenzhusarenregimentes. Er starb im Jahre 1802 als Feldmarschall-Lieutenant und Commandeur des Theresienordens.

les grands bois et de tomber sur Arnau, ou d'attendre tranquillement ce que son frère Henri effectuera. J'ai donné plein pouvoir à Laudon de faire ce qu'il trouvera à propos, néanmoins nous sommes convenus qu'au pis aller jamais nous ne nous retirerions vers Prague, mais vers le grand chemin de Moravie et Vienne. Aussi j'ai préalablement donné les ordres à Prague pour que les caisses soient prêtes à être emportées, de même que je ferai sortir les armes et les dépôts de montures et d'artillerie qui s'y trouvent, afin de laisser plutôt la ville ouverte à l'ennemi, que de l'exposer à être nouvellement brûlée.

Elle sent bien que ceci ne sont que des dispositions de précaution, et que nous en sommes encore éloignés, néanmoins il vaut mieux tout prévoir; on ne se trompe guère d'en trop faire.

CCCLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 16 juillet 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé de nouveau aujourd'hui. L'ennemi continue à se retrancher dans la position qu'il a prise; nous lui avons pris encore quatre de ses Bosniaques aujourd'hui en patrouilles. Je n'entends rien de ce qui doit actuellement, selon ce qu'Elle m'a mandé, se passer avec Thugut. Si le bon Dieu voulait faire rompre et ensevelir dans un parfait oubli cette

démarche, je crois qu'il accorderait un bien plus grand bienfait à l'Etat que par le gain d'une bataille; son honneur serait sauvé, qui va être perdu à jamais avec tous les avantages. Quelle différence d'un jour à l'autre; une lettre de V. M. me la montre dans toute sa vigueur, son courage, Elle veut, Elle reconnaît qu'il faut faire tous les efforts pour bien faire la guerre; dans l'autre Elle ne me parle que d'avilissement et de la démarche la plus flétrissante qu'on ait encore imaginée. Je n'en reviens point, et ma tête se perd dans l'immensité des réflexions et des peines et conséquences que l'on en doit tirer. Je n'en puis parler à personne. Dieu garde! Je crois qu'avec le bon esprit qui heureusement règne ici, la moitié de l'armée se sauverait si elle savait ce qui l'attend; officier et commun, chacun est animé et croit trouver dans la guerre des avantages. Moi je partirai plutôt que cela se déclare, car je ne saurais quelle contenance tenir. Enfin Elle peut juger dans quelle peine cette cruelle incertitude me laisse, et c'est un coup de foudre auquel il était impossible d'être préparé, et duquel je ne me ferai jamais raison.

CCCLXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 juillet (1778).

Mon cher fils. Je viens de recevoir la vôtre du 15 au soir; tout était encore tranquille, mais j'avoue, je ne me fie pas. Dans ma triste situation il n'y a autre chose à faire que d'attendre ce qui viendra de Thugut, alors on pourra avec plus de précision voir ce qui vous conviendra et à moi, mais je vous avoue, j'ai cru vous sauver et la monarchie, et point du tout faire tort à votre gloire ni donner un démenti à ce que vous avez fait, et si cela était encore à faire, je le ferais encore et encore plus sur votre dernière lettre. Il est bon de prévoir les choses pour soi de loin, mais s'il y a d'autres qui en doivent être informés, par là le secret éventé, il est souvent très-dangereux de marquer trop d'inquiétude. Je vous avoue, ce que vous me dites de Prague, je le regarde tel. Il n'est pas possible que les gens des caisses, d'artillerie, des montures n'en aient connaissance. On y a tout mené, de tout côté; quel train est-ce que cela exigerait, et à cette heure où l'armée en a besoin et la récolte. Si on devrait perdre Prague, une couple de millions de ce que cela pourrait valoir, serait un petit objet en comparaison du

royaume, des revenus, des ressources perdues pour nous et acquises pour l'ennemi. Si elle devait même être brûlée, on pourra avec six millions l'aider. Tout cela n'est rien en comparaison du royaume et du crédit que cela nous ôtera et ajoutera au Roi. Je souhaite que cela ne transpire; quelle désolation est-ce que cela causera, et quel effet chez votre cruel ennemi!

Vous verrez par les extraits *die entortillirte* réponse de la Russie. Je suis plus contente du courrier de France; ils parlent un peu plus clair, mais tout cela est long; il nous faut un prompt secours et fin, car le temps est absolument contre nous. La Saxe a fait sa déclaration; je vous la joins ici; j'avoue, je me sens piquée plus que contre notre ennemi naturel. Vous verrez ce qu'il y est dit de Zittau; nous ne pouvons répondre là-dessus, n'ayant jamais rien su, ni de cette anecdote, ni jamais un mot où Laudon et toute cette armée se trouvent, ou de ce qu'ils font. Les contes qu'on fait, sont insoutenables, mais cela ne convient et ne fait du bien dans le public de se remplir de fausses idées. C'est à un bon gouvernement qu'il appartient de donner les choses comme elles doivent paraître, mais que pouvons-nous dire ni chez nous, encore moins dans l'étranger, si nous n'avons rien de chez vous. J'ai cru que Türckheim a été appelé pour mener la correspondance et le journal, comme cela s'est fait dans les autres guerres. Ce n'est pas un point indifférent; il est de conséquence, je vous prie donc d'ordonner qu'on fasse deux fois la semaine une relation avec le journal. Si rien ne se passe, c'est toujours beaucoup, des petites rencontres entre les troupes légères, cela donne de l'ému-

lation, si les noms des régiments et officiers s'y trouvent. On dit que vous avez été si content de Nauendorf[1]), d'un recrue Carlstätter ou hongrois qui a tué sept hommes, que vous lui avez donné douze ducats; le public d'ici qui vous adore et se prête à tout avec tant de zèle, mérite bien que vous pensez à lui, à le consoler par votre souvenir, et les affaires étrangères exigent qu'on en informe nos ministres. Chacun est avide, et nos amis, qui ne sont sans cela qu'en très-petit nombre, ont le droit d'exiger de nous cette attention. Laudon étant séparé à cette heure, doit de même faire ses relations et journaux; l'enthousiasme pour lui est incroyable. Ce que vous me mandez aujourd'hui, a été conté en ville déjà hier avec un transport de joie qu'il avait une armée indépendante; on le fait marcher à Glogau, prendre l'Oder au Roi, et par là toute la Silésie, mais je vous avoue, quand j'ai vu dans votre lettre que cela était effectif qu'il avait une armée indépendante, et qu'on le disait ici deux jours d'avance, j'ai cru devoir vous en avertir. On ne peut deviner ces choses, elles doivent être dites ou écrites.

Windischgrätz[2]) vous aura écrit; je le lui ai conseillé, il s'excuse; ayant encore craché du sang effectivement, je crois qu'il fait mieux. Si vous inclinez pour Stern-

---

[1]) Der Rittmeister Friedrich August Joseph von Nauendorf wurde wegen des rühmlichen Gefechtes, das er bei Skalitz gegen die Preussen bestand, zum Major befördert. Er starb im Jahre 1801, von Kaiser Joseph in den Grafenstand erhoben, als Feldmarschall-Lieutenant und Commandeur des Theresienordens.

[2]) Entweder Graf Gottlieb oder Graf Joseph Windischgrätz, beide niederösterreichische Regierungsräthe.

berg [1]), je vous prie de me le marquer; Seilern [2]) est aussi sur les rangs, et il faut quelqu'un à cette Cour. Je ne vois plus, écrivant à la porte de ma chambre; il a fait une chaleur étonnante, j'en souffre doublement par réflexion que 200.000 hommes souffrent pour moi, et vous le double. Il faut finir là-dessus, vous donnant ma bénédiction.

CCCLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 17 juillet 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui n'a eu d'extraordinaire qu'un changement dans le camp, que le Roi fit vers midi. Toute son aile gauche fût plus repliée en arrière et tirée sur des montagnes, appuyée à l'Aupa, par conséquent plus éloignée de nous et plus inattaquable encore qu'elle n'était auparavant. Avec cela deux fourrages se sont faits, l'un à la droite, l'autre à la gauche, mais en assez grand éloignement de nous. Je n'apprends rien de positif encore des mouvements du prince Henri; pour ici plusieurs nouvelles et relations confirment, qu'une partie des troupes du Roi et de l'artillerie est retournée dans le pays de Glatz, et d'autres le contredisent; il faudra éclaircir cela de près, pour ensuite pouvoir agir en consé-

[1]) Der Reichshofrath Graf Gundacker Sternberg.
[2]) Der Reichshofrath Graf Joseph Seilern.

quence. Je n'apprends pas un mot de la malheureuse négociation. Dieu veuille qu'elle soit sans effet, et que surtout V. M. daigne employer tous les moyens, tendre tous les ressorts pour faire agir son armée avec la force et le nerf que cela exige, et que pas un moment ne soit négligé pour réunir tous les moyens. Voilà ce qui donnera de la consistance à son Etat, et une bonne paix, qui n'est bonne qu'autant qu'elle éloigne pour longtemps toute guerre.

CCCLXXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 18 juillet 1778.

Très-chère mère. Les marches et contremarches dans le camp prussien durent encore; il est même constaté qu'il fait retourner des régiments en Silésie. A quoi tout cela aboutira, on ne peut le deviner.

Les déserteurs viennent en assez grand nombre et constatent la misère, qui règne chez eux. Dans peu de jours, si cette malheureuse négociation n'a seulement pas lieu, on pourrait avoir l'honneur d'avoir obligé, sans se battre, le grand Frédéric de retourner chez lui tout comme il est venu. Les déserteurs disent tous, qu'un envoyé russe venait d'arriver à l'armée; moi seul je me doute bien que c'est Thugut, et j'en sens toute l'inquiétude. Est-il possible seulement d'imaginer une chose pareille? Quel coup frappant ce sera pour l'Europe, et quel avilissement pour toute sa monarchie et son armée!

Je continue en attendant toujours comme si je n'en savais rien, et j'attends mon sort avec la plus grande inquiétude.

CCCLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ertina, le 18 juillet 1778.

Très-cher frère. Enfin ayant un moment à moi, je puis vous le consacrer; j'espère que mon long silence ne vous aura pas étonné, mais si vous verriez mes occupations dans tous les genres possibles, vous en seriez convaincu. Nous voici donc depuis treize jours en guerre, et il ne s'est rien passé encore de décisif. Le Roi de Prusse est entré par Nachod; il a occupé à peu près deux lieues en tout de terrain que nous lui avions abandonné, et le voilà arrêté tout court dans ses opérations. Il vient souvent examiner notre position; en attendant le prince Henri est marché en Saxe, s'est joint, ou pour mieux dire, a incorporé les Saxons, et malgré cela il n'a pas passé nos frontières encore. Tout ceci est inconcevable, et il faut qu'il y ait quelque dessous de carte qu'encore j'ignore. L'Impératrice m'assure qu'elle vous tient exactement au fait de tout ce que je puis vous assurer. C'est que c'est une horrible chose que la guerre, la dévastation des champs, des villages, les lamentations des pauvres paysans, enfin la ruine de tant d'innocents, l'inquiétude qu'on a jour et nuit, car voici ma vie: avant le jour il faut être levé et dehors, parce que c'est le moment critique, ainsi dans cette

saison c'est à trois heures du matin qu'on est à cheval, la chaleur ensuite dans la journée. Au moment que le frais vient, il faut se coucher, avant huit heures. Pendant les heures que je passe au lit, on vient encore deux trois fois vous éveiller avec des rapports. Il faut écrire quelquefois, jugez après cela comment l'on se rendort; ce n'est que par lassitude que cela va. L'importance de chaque moindre bagatelle qui peut tourner à être de la plus grande conséquence, l'inquiétude que cela donne pour savoir si l'on combine juste, enfin je vous assure que c'est un métier de chien; peu à peu l'on s'y fait.

Jusqu'à présent nous n'avons eu que des petites escarmouches d'houssards, mais ils se sont distingués. Nos chasseurs ont tué beaucoup de monde et surtout des officiers qui venaient trop près reconnaître. Enfin nous en sommes là; le Roi est campé sur des hauteurs, l'Elbe devant son front, et je crains bien que malgré l'envie que j'en aurais, il n'y aura pas moyen de l'entamer, ainsi, comme il souffre beaucoup de misère, il faudra qu'il prenne un parti, et c'est alors seulement qu'on pourra le juger et peut-être faire décider quelque chose. Il fait piller les villages qu'il occupe, et fourrage tous les grains.

Laudon en attendant est vers Leitmeritz; je lui ai entièrement abandonné cette partie-là, joint au prince Liechtenstein qu'il commande. Il faudra voir ce qui arrivera, pourvu qu'à Vienne l'on veuille bien nous seconder avec l'argent et les recrues et dispositions en tout genre nécessaires. Je désirerais bien que vous y soyez, mon cher ami, alors je serais sûr d'y avoir un bon avocat, mais ainsi j'ai beau écrire, quelqu'un, Dieu sait qui, vient faire des difficultés, et on oublie tout ce que j'ai demandé

pour ne trouver que les difficultés qu'on fait. Par exemple, puisque un employé subalterne a écrit de Temeswar, qu'il craignait les voleurs si le régiment de Savoye dragons en sortirait, je dois être privé de ce régiment qui y est encore, et d'autres pareilles. Adieu . . .

CCCLXXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19 juillet (1778).

Mon cher fils. Pouvez-vous croire que je vous retiendrais un moment les nouvelles que j'attends? Il est très-naturel qu'il n'y a rien; le 13 le matin il est parti, je crois pour Neiss, où il attendra les ordres du Roi.

Je suis aussi bien mortifiée que vous croyez qu'il faut m'animer pour seconder vos demandes; j'aurais espéré de vous avoir convaincu depuis longtemps, que je n'ai rien de plus à coeur que de vous complaire; que c'est ma plus chère et unique tâche, mais il faut faire les choses qu'elles réussissent et ne nuisent pas.

Pour les fonds, vous avez reçu par Kolowrat la note; pour les recrues, après la récolte en septembre et octobre vous les aurez, le reste dépend le plus du conseil de guerre et de l'Hongrie, où on ne peut aller avec l'exécution; on gâterait tout, mais elle ne restera pas en arrière. Si c'est pour faire parade de nos forces, c'est bel et bon, mais dans le fond je n'y ferais pas grand compte; vous pourriez recruter le mieux l'armée en reculant en Bohème.

Alle junge Mannschaft mitnehmen! Dieu nous en préserve! Pourvu qu'on ne se doute jamais de cette idée, la désolation serait générale!

Je vous prie encore une fois de m'envoyer en quelles troupes et généraux consiste l'armée de Laudon, et de nous envoyer au moins deux fois la semaine le journal qu'on puisse donner au public et à nos ministres étrangers. On dit depuis hier que vendredi le Roi de Prusse doit avoir fait une déclaration à la diète, où il se nomme *die Reichs-Auxiliar-Armee*, et Sickingen [1]) que j'ai vu aujourd'hui, m'a dit que les Saxons ont donné ainsi des quittances pour des achats de grains. Je suis bien aise que lui et Metternich [2]) sont ici; ils poussent un peu les affaires de l'Empire qui ne sont à négliger. Pour les troupes ou pour une neutralité *in pessimo* nous y gagnerons toujours; tous les protestants, qui ont seuls des troupes, sont contre nous. On dit aussi que le prince Henri détâchera un corps en Franconie; ce serait bien mauvais, il se soutiendrait pour rien et tout y accourrait, tant est le fanatisme. Würtzbourg et Mayence ne peuvent alors rien, Hildesheim et Paderborn non plus, il reste peu ou rien. Cette perspective m'a animée; selon vos propres paroles une paix un peu honnête et prompte et sans que vous y soyez commis; je fais des voeux contraires aux vôtres, mais je ne déciderai rien sans vous. Je vous embrasse.

[1]) Graf Karl Anton Sickingen, kurmainzischer Minister, welcher sich damals vorübergehend in Wien aufhielt. Er war im Jahre 1773 in den Grafenstand erhoben worden und starb 1786.

[2]) Graf Franz Georg von Metternich, kais. Gesandter bei den Kurfürsten von Mainz, Trier und Köln, dem niederrheinischen und

CCCLXXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 19 juillet 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois sa gracieuse lettre par le garde. Il est donc décidé que cette malheureuse négociation doit être attendue! Elle me fera toute ma vie une peine infinie, et pour la chose, ses conséquences et sa forme. Je me flatte toujours que les réponses du Roi seront telles, que lui procurera à l'Etat le service que je n'ai pu lui rendre, savoir d'engager V. M. à faire tous les efforts d'hommes et d'argent imaginables pour s'opposer à lui. Il y a déjà des relations d'envoyer de la part de Türckheim à Vienne; de n'avoir pas oublié les ordres qu'Elle m'avait donnés à ce sujet. De Laudon, comme il n'a pas d'ennemi encore, on n'en a pu rien mander. Je lui ai donné les ordres en conséquence, et je continuerai de même. Quant à l'armée indépendante, son armée dans ce moment représente celle du prince Albert, et il doit agir en tout, comme Elle l'imagine bien, de concert avec nous, même toutes les expéditions de détail se font à ma chancellerie. Pour ce que les Saxons

---

westphälischen Kreise. Geboren 1746, ward er der erste Fürst seines Hauses und starb im Jahre 1818.

disent de la violation de leur territoire, il est vrai qu'après que le Roi de Prusse était déjà entré en Bohème et le prince Henri en Saxe, que j'ai fait faire un abatis dans un bois tout près des frontières qui leur appartenait, et qui était essentiel pour mettre l'entrée de Gabel à couvert.

Il n'y a rien de nouveau ici dans les mouvements de l'ennemi; il est à la même place, il change parfois son camp, mais on ne peut deviner ce que cela deviendra. Nous sommes toujours attentifs à tout ce qui se passe, et voilà onze jours que nous l'arrêtons tout court, et qu'il souffre beaucoup d'indigence et de maladies. Quant aux ordres que j'ai cru bien faire de donner à Prague, il me paraît qu'on ne doit pas s'étonner qu'on prévoit tous les cas possibles, et cette prévoyance ne peut, je crois, jamais faire mauvais effet, ni chez l'ami ni chez l'ennemi. Bien au contraire; de faire sortir nos dépôts d'artillerie, c'est une précaution salutaire; pour ceux de l'économie, si l'on veut même les sacrifier, c'est moins important. Oserais-je lui rappeler encore avec la plus vive instance de prendre les moyens pour faire une fois délivrer les recrues d'Hongrie, dont plus de 6000 manquent, pour que les régiments soient sur le pied de guerre? C'est une chose essentielle, jointe à toutes les autres, desquelles Elle a eu la bonté de me faire espérer des ordres prompts et positifs, mais que jusqu'à présent j'ignore.

CCCLXXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 20 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui j'ai l'honneur de lui écrire cette lettre par Cobenzl qui, revenant de Berlin, s'est arrêté un jour chez moi. Il a été présent à un fourrage que le Roi a fait sur notre aile gauche avec infanterie, cavalerie et du canon. Nous avons eu un homme tué et trois ou quatre blessés, tous houssards. En même temps il a envoyé une forte troupe vers d'Alton, qui est tombé sur deux escadrons d'houssards, et a d'abord fait près de trente Prussiens prisonniers, mais ensuite, environnés de la multitude, ils durent lâcher presque toute leur prise, hors cinq hommes, mais deux officiers qui tombèrent avec leurs chevaux, furent pris par les Prussiens. Comme je n'ai point encore de nouvelles de ce que cette colonne prussienne, qui a poussé jusque vers Pilnikau, peut avoir en vue, j'ai fait marcher ce soir cinq bataillons de grenadiers pour s'approcher d'Arnau, afin en cas d'attaque pouvoir soutenir d'Alton. Le Roi paraît vouloir s'établir tout de bon; il a établi sa boulangerie à Nachod. Voilà tout ce que je sais.

CCCLXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 21 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui envoyer ce courrier pour lui donner part que je viens de recevoir la nouvelle que Moellendorff est entré avec un corps de 20.000 en Bohème par Kommotau, et qu'il marche vers Brüx. Par là Laudon s'est vu obligé de passer l'Elbe et d'aller, pour couvrir encore quelque temps Prague, vers la Moldau. Ici le Roi a détaché un corps sous les ordres d'Anhalt [1]) vers Arnau; je l'ai vu moi-même et j'en reviens dans le moment. Je le crois d'environ douze bataillons; je ne doute pas qu'il ne tâche d'attaquer ou de tourner d'Alton. Je l'ai renforcé de cinq bataillons de grenadiers et d'un régiment de dragons. Il se peut que le Roi en même temps fasse la mine de nous attaquer pour nous empêcher de détacher; enfin dans peu de jours beaucoup se décidera. Je compte tenir bon ici, et n'en partir que si, par les entrées de la Saxe, je me voyais pris en dos, ou si le Roi trouve le moyen de nous forcer ou d'Alton; alors ma retraite sera toujours sur Nechanitz ou Pardubitz, pour aller me mettre à Kolin derrière l'Elbe. Derechef la

[1]) Der preussische Generalmajor Heinrich Wilhelm von Anhalt.

Bohème, sans forteresse, est constituée ainsi qu'une défensive y est presque impossible.

Oserais-je la supplier de m'envoyer, ou quelques gardes hongroises, ou quelques *Staffettenreiter*, pour pouvoir dans les occurrences extraordinaires les envoyer.

CCCLXXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 juillet (1778).

Mon cher fils. J'envoie ce garde exprès pour vous porter les nouvelles que Thugut m'a portées cette nuit du 17 du Roi [1]). Je vous prie de me renvoyer les originaux; lui-même travaille à un précis pour mettre tout par écrit, ce qu'il a parlé et encore plus écouté, car le Roi lui a parlé quatre heures; d'abord que je l'aurai, je vous l'enverrai, en attendant je lui ai répondu cette lettre par une estaffette sous le couvert de Galitzin par Neiss. Par là tout reste en suspens, et en même temps je charge Kaunitz de me donner *sein Gutachten darüber*. L'affaire est assez grave pour ne rien omettre, et que nous nous entendons bien.

L'alarme est ici depuis midi; estaffette sur estaffette de Prague. Le prince Henri doit être entré par Kom-

[1]) Die Correspondenz der Kaiserin mit König Friedrich ist gleichfalls abgedruckt in den „Oeuvres de Frédéric le Grand". Bd. VI. S. 195—208.

motau, et de là n'avoir que trois marches à Prague. Tout veut se sauver, voyant sortir l'artillerie [1]). Je ne comprends pas que vous n'ayez rien su encore le 20, et que Laudon ne vous ait écrit, qu'on ne sait pas seulement où il est et quelle force qu'il a. Je crains que le Roi ne se tourne de ce côté, que pour nous pousser par la gauche ensemble de notre favorable position. Si nous perdons la Bohème, nos ressources en hommes et argent seront minces et pour lui immenses, car le pays est plein; il vivra pour rien et se récrutera de même; le Bohème restera plutôt que l'Allemand chez lui.

Les chaleurs sont excessives; j'en souffre doublement par celles que vous souffrirez sans vous donner le repos si nécessaire. Cela ne peut durer, quoique Cobenzl m'assure que vous vous portez bien et Lascy aussi. Je n'aurais aucune difficulté que vous lui communiquez toute l'affaire de Thugut, pour avoir quelqu'un à pouvoir vous débonder et ne pas avaler seul vos réflexions, qui me font tant de peine, souhaitant et n'ayant d'autre but que de vous tirer de cette cruelle et ruineuse situation. Chaque jour importe à nos Etats et à nos coeurs. Je vous embrasse.

On dit qu'on a pendu un Bohème chez Laudon, qui avait sur lui de l'arsenic pour empoisonner les puits; ce serait le comble!

---

[1]) An Kaunitz schrieb Maria Theresia am gleichen Tage: Vous saurez qu'un corps ou avantgarde de l'armée du prince Henri est entré par Kommotau en Bohème, que l'alarme est des plus grandes à Prague. Tout se sauve; j'envoie une estaffette tout de suite pour que tout ce monde y reste et qu'on s'adresse à Laudon pour ce qu'il croira de devoir faire pour le civil; pour le militaire, je n'y entre pas.

CCCLXXXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Le 24 juillet (1778).

Mon cher fils. Voilà quatre gardes que je vous envoie, que vous garderez tout le temps ou les changerez ou les renverrez selon votre bon plaisir; celui du samedi viendra toujours extra. Je vous envoie ici un protocole, mais je vous prie de ne me rien répondre encore là-dessus, avant que vous recevrez celui du samedi conjointement; c'est ce qu'on a fait avec le conseil de guerre. Le grand manque et les hommes mêmes et surtout à cette heure jusqu'en septembre, *wo die Feldarbeit, das Dreschen am meisten occupirt.* Après le ravage de la Bohème, l'Hongrie doit suppléer à nous nourrir. L'autre inconvénient est que les Seigneurs n'ont pas la faculté *die Leute auszuheben* comme dans les autres pays; *alles muss durch die Comitate und Magistrate geschehen.* Je ne conseillerais pas à un Seigneur de l'éprouver, l'émeute serait d'abord formée, et nous n'avons pas un homme de militaire *zu übernehmen oder zu souteniren.* Il est arrivé encore ce printemps que plusieurs semaines, manque de montures *und Uebernahms-Commandi, viele Wochen wie Hunde zusammen gesperrt waren, Krankheiten und* désespoir *erfolgt. Diesem kann man sich nicht wieder aussetzen*; la délicatesse est aussi trop grande. Entre

6000 chevaux on n'a pris que trois; cela paraît paradoxe, mais est vrai, ralentit le zèle, et encore plus qu'on leur fait connaître qu'on croit qu'ils ne font rien et ne prennent à coeur les intérêts de la monarchie. Où on n'a ni force ni droit, il faut des bonnes façons et non des reproches; cette nation est à traiter fort différemment; je m'en suis toujours bien trouvée et en ai tiré grand parti.

Vous verrez par tout ce détail que je n'ai pas négligé de seconder, sans les brusquer, car on n'y gagne rien, vos intentions, mais j'ai outre cela expédié les billets pour les 8000 recrues, sur lesquels on ne peut compter sans avoir du militaire *zu übernehmen*, et des habits avant octobre, et pour ne croiser l'autre idée de l'insurrection, j'ai assuré que ces 8000 donnés seraient compris dans ceux-ci, *wann sie zu Stande kommt*; alors comme alors on verra à les pousser plus loin.

Cobenzl m'a parlé d'un *Nachtrag vom Manifest*; qu'on cite un revers d'Albert; qu'il a renoncé à la donation. Je ne l'ai pas encore vu, il me le portera; je regarderais cette pièce, si elle est authentique, pour ce moment-ci comme un coup de la providence pour reculer honnêtement de nos usurpations, car vous ne voudriez les soutenir sans titre, et nous devrions être bien heureux d'en sortir que pour les frais immenses et la ruine de la pauvre Bohème.

Je vous joins ici une lettre de la Reine de France, qui est extrèmement affligée et qui demande qu'on veut bien l'informer exactement de votre situation et de nos affaires. Vous voyez comme le Roi de Prusse cajole et donne les affaires et prévient par-là tout le monde à sa façon. Je vous en dirai de plus ce soir par le garde,

devant finir pour aller prier pour vous. Notre heure est depuis 8 heures à 9 heures et l'église est toujours pleine; cela est touchant. Espérons en Dieu qu'il nous exaucera ces voeux et aura pitié de son peuple; voilà ma prière: „*salvum fac populum tuum et benedic haereditati et rege illos in aeternum.*“ Conservez-vous et tout sera encore à remédier. Je vous embrasse.

CCCXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 24 juillet 1778.

Très-chère mère. Je n'ai pas été à même de lui écrire hier, puisque toute ma journée a été si remplie, que je n'en ai pas eu le moment. L'après-dînée jusqu'à 10 heures du soir, j'ai été vérifier et faire des dispositions au sujet d'un nouveau corps sous les ordres du Général Wunsch, que l'ennemi avait fait marcher vers Arnau, pour se joindre à celui d'Anhalt qui déjà s'y trouvait. J'ai derechef détaché cinq bataillons de grenadiers, deux régiments d'infanterie et un de cuirassiers pour ce côté, de façon qu'à présent il y a vingt-quatre bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie et six divisions d'houssards. Joseph Colloredo [1]), Fabris [2]) sont marchés,

[1]) Das Infanterie-Regiment Nr. 15.
[2]) Das Infanterie-Regiment Nr. 57.

et Nostitz [1]) avec ce dernier détachement, et pour leur donner un chef, j'ai nommé Siskovich pour commander le tout. Avec cela nous devons attendre avec attention ce qu'ils feront pour nous déplacer d'ici. Deux capitaines d'houssards du régiment de Nadasdy [2]) ont très-bien fait. Ils ont attaqué avec quarante houssards cinquante fusiliers prussiens joints à dix Bosniaques. Ils les ont tous hachés et il n'en est revenu personne, hors vingt et un blessés, avec l'officier, qu'ils ont amenés. Le capitaine qui les commandait, a eu son cheval tué; j'ai cru devoir le lui faire rembourser, et donner à chaque houssard un ducat de la caisse. A l'aile droite il y a eu ce matin un grand fourrage soutenu de huit bataillons d'infanterie; Wurmser avec sa troupe a eu à faire. Je n'en ai pas de relation encore, mais je crois qu'ils ont perdu quelques hommes, mais ils ont soutenu leur poste dans ce moment. Laudon me mande l'étonnante nouvelle que le corps de Moellendorff, qui était entré par Kommotau en Bohème, après deux jours en était retourné en Saxe, qu'apparemment ceci s'est fait par ordre du Roi, et qu'ils vont tâcher de percer par la Lusace, ce qui m'est infiniment plus incommode et qui pourrait m'obliger de quitter mon poste ici, où depuis dix-neuf jours j'arrête le Roi avec toute son armée.

Je ne puis concevoir qu'on ne sache un mot des négociations. Il paraît par les démarches du Roi, qu'on a envoyé promener Thugut avec ses propositions, et j'ose la supplier encore de ne pas perdre un instant pour employer tous les moyens afin de renforcer l'armée, et pour

[1]) Das Kürassier-Regiment Nr. 7.

[2]) Das Husaren-Regiment Nr. 29.

lui procurer les secours nécessaires. Ces recrues d'Hongrie en octobre sont beaucoup trop tard; si on les avait d'abord accordés, ils seraient presque dressés. A la fin d'une campagne on a plus besoin de renfort qu'au commencement; si on les levait en août, ils pourraient peut-être déjà servir en octobre.

Est-ce que les autres cinq bataillons des dix qu'il y a encore, ne pourraient pas venir des Pays-Bas, et les Français nous garantir le pays? Enfin il faut tout employer pour bien soutenir et finir cette campagne; l'hiver pourra alors amener de plus heureuses circonstances, tant pour se renforcer que pour négocier. Elle pardonnera mes instances, mais en vérité les circonstances l'exigent, et on ne peut pas trop faire vis-à-vis de cet homme.

Si Elle daignait donner les ordres en conséquence, tant aux Pays-Bas qu'en Hongrie, tout se ferait dans deux mois.

Dans ce moment arrive la relation du combat de ce matin. Un capitaine de Barco [1]) a été haché en pièces; nous avons repoussé l'ennemi, pris douze chevaux, huit hommes, et notre perte va en tout à vingt-quatre hommes à peu près de tués, pris et blessés; l'ennemi a laissé morts près de cinquante hommes sur la place avec deux officiers.

---

[1]) Das Husaren-Regiment Nr. 10, jetzt König Friedrich Wilhelm III. von Preussen.

CCCXCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 24 juillet 1778.

Enfin V. M. vient de m'envoyer ce matin la réponse que le Roi de Prusse a faite à sa lettre. Les articles qu'il a ajoutés à ceux de Thugut, et la réponse qu'il lui a plu de lui donner, j'ai l'honneur de les renvoyer ici. Leur contenu de tous trois est étonnant. Elle pardonnera que je ne lui peux dire mon avis sur aucun; je n'ai d'autre opinion et n'en aurai jamais que celle que j'ai eu l'honneur de lui faire connaître par le courrier Meisch le 15 de ce mois. Elle a, sans me consulter, commencé cette incroyable négociation; Elle vient de la terminer, en trouvant les propositions et l'envie pour la paix du Roi de Prusse conforme à la sienne. Que me reste-t-il a dire? L'affaire est sans remède; je ne dois plus que penser à sauver les débris de l'honneur de l'Etat et le mien, j'agirai en conséquence dès que je saurai l'affaire encore plus arrangée, ou l'armistice décidé. La seule grâce que je lui demande, c'est de vouloir avoir la bonté de m'épargner dorénavant avec quelconques questions qui pourront regarder cet objet, dont je ne puis ni ne veux de la vie rien savoir ni souscrire; heureusement qu'on n'en a pas besoin, et que je me vois délivré d'un poids qui me mettra plus

à même de me borner uniquement à lui témoigner mon profond respect et attachement.

CCCXCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 juillet (1778).

Mon cher fils. Je vous prie que dorénavant vous voulez bien, par le garde qui part le samedi, me renvoyer une espèce de journal plus détaillé par votre chancellerie, que celui de Hadik qui n'est que pour les gazettes, pour pouvoir l'envoyer à Léopold et à la Reine de France, à laquelle je compte envoyer des estaffettes tous les huit jours, pour marquer cette attention qu'elle mérite à cette heure de toute façon, étant même affligée tellement, que Mercy a dû l'animer, et l'attente d'avoir toujours des vraies nouvelles, est sa seule demande, et l'a rassurée. Vous savez combien de fausses sont débitées contre nous; nous n'avons personne actuellement pour nous, et c'est cette cruelle position politique, et celle que vous trouvez, vous même militaire, pas soutenable vis-à-vis de notre cruel ennemi, qui doit nous décider. Vous vous trompez si vous croyez qu'à la longue nous le gagnerons en perdant des provinces, et les plus grandes pour les ressources en hommes et vivres. En employant dès le commencement déjà toutes nos ressources, on ne peut compter à trois campagnes; ce serait une illusion. Vous verrez cette semaine combien l'entrée en Bohème du Roi a fait fermer

les bourses. Que ne sera-ce, si nous nous retirons encore plus? Je suis entièrement d'accord avec vous, que la position du pays n'est pas capable de faire autrement, mais sachant cela, on n'aurait dû laisser venir les choses si loin. Je n'avais jamais de plus grandes armées que 100.000, et on espérait qu'avec 70.000 de plus cela remédierait à cette position! Voyant que cela n'est pas, il faut d'autant plus recourir à finir les plus grands malheurs pour l'Etat, la maison et l'humanité. Il faut avoir le courage de s'exécuter soi-même et se rendre justice. Nous étions une grande puissance, nous ne le sommes plus, il faut plier la tête et en sauver au moins les débris et rendre les peuples, qui nous restent, plus heureux qu'ils n'étaient depuis mon malheureux règne, toujours dans cette idée de vouloir se soutenir dans cette prééminence, nonobstant nos pertes. Commencez le vôtre à rendre le calme, la paix, le bonheur à ceux qui le méritent si bien; vous même en jouirez du bonheur des autres, aux dépens même de votre personnelle grandeur. Je connais votre coeur et j'y fais fonds; sauvez vos peuples et rendez vous par là plus glorieux que par tous les titres de conquérant. Thugut doit retourner au Roi; si vous le trouvez bon, je voudrais l'envoyer par votre armée, pour vous mieux mettre au fait de nos idées, car il faut que nous soyons d'accord, mon cher fils, dans les principes. Dans la forme je me prêterai à tout ce que vous voudrez; je ne crains aucune honte de ma démarche, je la porte volontiers pour l'objet, et ne souhaite vous en faire partager, quoique à vous parler franchement, je ne vois non plus qu'on en doit vous revenir.

J'ai demandé à Thugut qu'il mette par écrit sa rela-

tion; j'ai demandé à Kaunitz son sentiment; de même il m'a envoyé des points pour les décider préalablement entre nous, pour qu'il puisse travailler après. C'est une trop grande perte de temps; je les lui ai renvoyés, en lui demandant tout de suite sur chacun son sentiment hier soir, et je vous enverrai le tout ensemble. Le temps presse; je prie Dieu qu'il touche votre coeur, vous éclaire; je ne saurais jamais me départir de regarder notre situation telle de faire la paix coûte qu'il coûte. J'attendrai votre réponse avec empressement; le bonheur d'un millier d'âmes en dépend, et le vôtre; cela suffit pour vous faire sentir ma situation. Je vous embrasse [1]).

CCCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 25 juillet 1778.

Très-chère mère. Pour lui continuer les nouvelles d'ici, je ne puis lui dire autre chose, si non que le Roi continue à renforcer insensiblement le corps d'Anhalt vers Arnau, et qu'il est probable que c'est par ce côté qu'il voudra nous tourner, en se rapprochant en même temps

[1]) Maria Theresia theilte dem Fürsten Kaunitz eine Abschrift dieses Briefes an Joseph mit den eigenhändig hinzugefügten Worten mit: „Vous m'abandonnez entièrement la grande importante affaire. Je tâcherai d'en sortir le mieux que je pourrai, pour qu'on ne puisse croire qu'on a voulu se moquer ou les induire. La vérité, la candeur est toujours le mieux et se soutient seule à la longue".

de son frère. Nos houssards ont encore fait ce matin un joli coup; ils ont enlevé un poste de soixante hommes, commandé par un major, qui s'est sauvé à pied et dont on n'a eu que le cheval, avec cela une vingtaine d'autres chevaux ont été pris, et une douzaine de houssards; les autres ont été hachés; nous n'avons eu que deux blessés.

Comme le Roi s'étend toujours davantage avec ses fourrages, qu'il soutient avec du canon et de l'infanterie, je compte faire la même chose pour l'en empêcher, et je ferai marcher quelques bataillons pour soutenir notre cavalerie et pour rechasser la sienne et empêcher ses fourrages. Cela fera peut-être quelques petits combats; j'en guettais un aujourd'hui, mais il n'a pas comparu; peut-être ce sera pour demain.

Comme le général Werner[1]) se trouve vers Neiss avec des renforts, qu'il vient d'avoir en état de faire des incursions en Moravie, je viens d'ordonner au général Zedtwitz, qui est commandé à la Jablunka, de passer en Moravie avec ce qu'il a et aura, les gens de mines seuls exceptés, qui resteront à la Jablunka. Par là il aidera Botta et sera toujours à même de défendre les passages, qui mènent vers l'Hongrie; il deviendra actif, pendant qu'il aurait été inactif tout le temps.

Je fais prélever des contributions le plus que je puis, en Lusace, et je les conserve comme un fonds sacré, destiné uniquement à soulager nos sujets dévastés dans la partie que le Roi occupe. Comme les paysans saxons se sont avisés de piller quelques villages des frontières,

---

[1]) Der preussische General-Lieutenant Paul von Werner, Inhaber des Regimentes der braunen Husaren. Er starb im Jahre 1785.

je leur ferai rendre, mais en ordre, les représailles. Les troupes des Pays-Bas se trouvant en pleine marche, je les ai assignées à Laudon pour renforcer son armée. Voilà tout ce qui se passe ici.

CCCXCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 26 juillet 1778.

Le garde qui part toutes les semaines, vient de me porter les ordres de V. M. Je n'ai ni n'aurai jamais un autre avis sur la négociation entamée avec le Roi de Prusse, que celui que j'ai eu l'honneur de lui faire connaître. Je ne puis en dire davantage, sans en trop dire pour le respect que je lui dois, mais les raisonnements de V. M. sont accablants, tant pour chacun de ses bons serviteurs, que surtout pour son fils. Je ne puis entrer en rien, et je dois la prévenir très-humblement que, si Thugut venait ici, je ne le recevrais pas. Elle a le pouvoir en main, Elle peut tout ce qu'Elle veut, mais je ne puis ni veux avoir l'air d'avoir voulu ce que je crois et croirai toute ma vie la honte et la perte de l'Etat. Elle suppose l'armée de 170.000 hommes; elle est bien au-dessous de la moitié de ce nombre en combattants, et les régiments hongrois qui n'ont pas un recrue sur le pied de guerre, tous les troisièmes bataillons, les troupes de Flandre, et enfin plusieurs régiments allemands même, dont les recrues, faute d'être dressés, ne sont point à

l'armée, la rendent de beaucoup plus faible que celle du Roi de Prusse, mais il n'est pas dit pour cela qu'il nous mangera. Si V. M. préfère l'énergie et la vigueur au découragement et à l'humiliation, il y aura des moyens de se défendre, même peut-être avec avantage. C'est ce que je puis l'assurer, mais il faut qu'Elle s'exécute en tout, et n'ait que cet unique objet pour le présent en vue. Voilà ce que je puis très-humblement lui représenter. Je ne sais comment on pourrait faire un journal plus exacte que celui qu'on envoie pour la gazette; nous ne bougeons, il ne se passe rien qu'on ne marque, par conséquent je me trouve hors d'état de satisfaire plus V. M. sur cette partie.

Quant à la note de la chancellerie d'Hongrie, il n'y a rien à dire; leurs formalités leur sont chères, et s'il faut une diète, Elle devra déjà avoir la bonté d'en passer par là, pour que le bien se fasse, sans entrer dans leurs projets d'empêcher *l'excorporationem Croatiæ*. Il ne s'est rien passé aujourd'hui ici d'intéressant; le Roi a fourragé tranquillement dans deux endroits ce matin, la désertion continue fortement, et même à cheval, pendant que nous n'en avons presque point; dans trois ou quatre jours on ne perd pas un homme.

CCCXCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 27 juillet 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui renvoyer ces papiers. Ici la journée d'aujourd'hui s'est passée très-tranquillement. Le Roi n'a fait qu'un petit fourrage; le corps d'Anhalt qui varie continuellement, paraît s'étendre plus vers Trautenau et pourrait être intentionné de nous tourner par Hohenelbe, mais j'ai déjà pris les mesures nécessaires pour déranger aussi ce projet. Enfin nous voici vingt-deux jours à nous regarder, et je ne prévois pas ce qui en arrivera à la fin. L'on assure que le Roi fait venir une quantité de mortiers de Neiss, pour bombarder notre camp, mais cela n'est presque pas croyable, néanmoins nous serons très-attentifs à tout. La désertion continue assez fortement. Voilà tout ce qu'il y a pour aujourd'hui à lui mander. Les chaleurs sont très-fortes, nos malades augmentent, mais pas d'une espèce dangereuse; les Prussiens en ont le double et tous de la dyssenterie.

CCCXCVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 juillet (1778).

Mon cher fils. Je vous annonce les vôtres du 24 et du 26. Vous pressez les recrues hongroises; je suis fâchée de n'avoir pas le protocole encore, par lequel vous verrez que, sans être sûr de la monture et des troupes *zu übernehmen*, on ne pourrait se hazarder à les enfermer ensemble, crainte d'émeutes et de maladies, de causer par là point de secours à l'Etat, mais un grand malheur. Il faut donc avant tout, pas en promesses, mais en réalité les montures et les troupes *zu übernehmen*, alors on fera l'impossible; cela n'a jamais manqué de mon côté ni des pays. A peu près la même chose est avec les 40.000 Allemands. Vous parlez d'un corps sous Zedtwiz; je n'en connais d'autre que les paysans de deux comitats et 300 *Schützen aus den Bergstädten;* cela ne peut sortir hors du royaume. S'il en a d'autres, je ne le sais pas, mais les Croates et Savoye qui étaient destinés, les premiers seront à peine hors de chez eux, et le second au Banat, cela ne viendra qu'à la fin d'août; on en fait le compte déjà à cette heure. Vous allez un peu vite, et puis vous vous prenez à ceux qui ont l'exécution et qui ne peuvent faire l'impossible et sont découragés, faisant l'impossible. A la

place de le reconnaître, vous vous fâchez et croyez nécessaire de les pousser; cela fait mal quand on pense et sent et agit et se voit comparé à des mercenaires. La destination que vous faites pour compenser les pertes de nos pauvres sujets, serait bien, si elle ne venait des autres pauvres innocents qui exigent autant d'humanité que les nôtres. L'ennemi qui doit nous être si supérieur, nous fera ressentir le double par ses dévastations, et je tremble pour la Moravie. Quelle horrible guerre, pire que toutes les antécédentes, ruinant tant de pays et de particuliers; c'est couper dans le vif. Je suis fâchée de ne pouvoir rien vous dire encore sur le grand point; il est si important qu'on ne peut trop y réfléchir, d'autant plus que vous ne voulez entrer en rien et me l'abandonner entièrement; il faut en sortir avec honneur et candeur et ne pas laisser des soupçons qu'on ait voulu se moquer des gens ou les tromper; c'est à quoi je ne me prêterai jamais. Vous savez depuis longues années ma sentence; je veux être trompée plutôt que de tromper quelqu'un.

Je vous envoie ici ce placet de Drascovich, qui prie d'être employé; c'est le chancelier qui me l'a donné; il s'offre d'ériger *ein Pandurenbataillon* comme Trenck. Voilà encore un autre, c'est le jeune Marschall [1]) qui souhaite de rentrer au service, s'offre aussi de faire une

[1]) Einer der beiden Söhne des kaiserlichen Feldmarschalls Ernst Dietrich Graf Marschall auf Burgholzhausen, welcher sich durch die heldenmüthige Vertheidigung von Olmütz im Jahre 1758 das Grosskreuz des Theresienordens erwarb. Von seinen zwei Söhnen war der ältere, Friedrich Ernst, im Jahre 1748, der jüngere aber, August Dietrich, welcher hier wahrscheinlich gemeint sein dürfte, im Jahre 1750 geboren.

Frei-Compagnie; puis-je l'adresser à Ried? Je dois à la mémoire du père un peu d'attention au fils. Je vous demande excuse de faire ces deux demandes; l'une, s'il est vrai que vous avez donné de l'argent aux *Scharfschützen* qui ont tué trente six houssards de suite qui pêchaient, et l'autre que d'une redoute on aurait pu attraper le roi et sa généralité en allant reconnaître, et vous avez défendu de tirer? L'excès de chaleur et les fatigues pas croyables que vous faites, augmentent à juste titre mes peines; vous faites trop et il faut se réserver à de plus grandes occasions encore, si la fin ne doit être prompte. Adieu.

CCCXCVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 29 juillet 1778.

Très-chère mère. Je n'ai pas eu l'honneur de lui écrire hier, puisqu'il ne s'est passé la moindre chose qui eût été digne de lui être rapportée. Pour ce matin le Roi a fait deux grands fourrages, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Il coupe toute espèce de grains, et comme le froment et le seigle ne sont pas propres pour les chevaux, il les fait battre, moudre et il en fait du pain, c'est ainsi qu'il vit déjà vingt-quatre jours aux dépens de la Bohème et de ses sujets. Les malheureuses négociations empêchent toute idée, qu'on pourrait avoir, ou spéculation quelconque, et je me ferais presqu'un reproche de sacrifier

quelques hommes pour ne rien effectuer ensuite de vraiment utile, et que tout fût vraiment jeté à la merci de cet implacable ennemi par un trait de plume.

CCCXCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 30 juillet 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui s'est passée avec la même tranquillité que les autres. Depuis cette semaine les déserteurs assez nombreux qui viennent, disent publiquement qu'on parlait de paix et d'un armistice au camp prussien, que je devais avoir demandé au Roi, et qu'il y était arrivé un envoyé pour traiter. Les houssards assurent même, qu'ils avaient reçu les ordres de ne plus tirer, hors que les Impériaux aient tiré les premiers.

Je laisse juger à V. M. de l'effet que cela fait dans son armée, et le rôle que j'y joue, sans savoir ce qu'il s'est fait ou se fera ; personne ne peut croire que je l'ignore, et par conséquent on croit que je suis du secret. J'ai souffert bien des désagréments, bien des humiliations de ma vie, mais je n'en ai point connu, je l'avoue, et je n'aurais pas pu penser même qu'il m'en était réservé de ce genre. Enfin tel est mon sort, la réflexion m'a fait prendre mon parti aux choses, auxquelles il n'y a point de remède, et dans lesquelles on n'est pas dans le cas d'être mécontent de soi-même. L'homme d'esprit et qui raisonne, doit trouver des moyens qui le tranquillisent, et

ce n'est qu'avec une espèce d'impatience que j'attends le dénouement de toute cette incroyable affaire.

Dans ce moment arrive la nouvelle que les Prussiens se rassemblaient vers la Lusace, et que même vers Hainspach et Rumbourg ils étaient entrés par petites troupes et faisaient des excès.

CCCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 31 juillet 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir par la poste la lettre qu'Elle a daigné m'écrire. J'ai eu l'honneur de la prévenir seulement d'avance, que je croyais le corps que Zedtwitz commandera, savoir les Croates et le régiment de Savoye, beaucoup plus avantageusement placé en Moravie et dans le pays de Teschen qu'à la Jablunka. Cela s'entend, quand ils seront rassemblés, et comme je sais les dates de leur marche, je sais à peu près calculer, quand ils pourront y être rendus. Pour les recrues d'Hongrie et de Transylvanie, tous les bataillons de garnison existent dans le pays, et sont épars dans les forteresses; pourvu ce que j'ai déjà souvent dit et désiré, si les comitats voudraient mener les recrues qu'ils prennent, au lieu de la maison du comitat, dans la plus prochaine garnison, toute difficulté serait levée. Je proposais même de rembourser tous les frais que cela leur pourrait occasionner, mais non, ils veulent qu'on aille les chercher là où il n'y

a point de militaire, et ils ne veulent pas les amener là où il y en a. Je trouve la prompte exécution des six cents houssards certainement très-louable, et je crois que les Jazyger méritent que V. M. leur en témoigne son contentement. Quant à la croix, je vais d'abord en écrire au chancelier.

Pour Draskovich, je crois qu'il ne vaut pas la peine de s'en recharger, et pour Marschall j'ose très-humblement lui représenter, qu'outre l'indignité avec laquelle il a reconnu les bontés de V. M. et quitté son service, qu'il n'y a pas deux mois qu'il était en Silésie chez le Roi de Prusse, où il sollicitait de pouvoir faire le volontaire à son armée. Je la laisse juger si un homme comme cela ne serait pas un espion qu'on aurait avec soi. J'ose donc la supplier de le renvoyer comme il le mérite.

Les deux traits dont V. M. me demande, si je les ai fait, sont absolument faux. J'ai ordonné au contraire aux chasseurs de tirer sur les chevaux et non sur les hommes, faisant par là plus de dommage au Roi, et moins aux innocents, et si j'avais cru pouvoir atteindre d'une redoute le Roi, je crois que j'aurais allumé le canon moi-même.

Je ne prévois pas comment avec le mot d'honneur V. M. combinera une paix à faire dans ce moment. Les opérations avancent; je viens de recevoir la nouvelle que le prince Henri marche en force vers Zittau; Laudon s'y porte aussi, un corps prussien est entré par Hainspach et Rumbourg, qui a repoussé nos postes d'houssards. J'attends avec impatience les nouvelles ultérieures, puisque si Laudon ne pouvait y tenir, je serais moi-même obligé de quitter mon poste d'ici. Vers quel côté je marcherais, je ne puis

encore le dire; tout dépendra des circonstances, mais si je dois en partir, il est sûr que plusieurs cercles de la Bohème seront au pouvoir de l'ennemi. Dès que je saurai davantage, j'aurai l'honneur de le lui mander; en attendant je lui baise très-humblement les mains . . .

CCCC.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 juillet (1778) [1]).

Mon cher fils. Depuis quatre jours je ne suis occupée et agitée que de ma cruelle situation, bien plus sensible encore vis-à-vis de vous que de notre commun ennemi. Tant que vous ne m'avez dépeint notre situation si critique, j'ai étouffé avec peine, mais je me suis efforcée de réprimer mes craintes et de ne vous troubler; au contraire, vous me devez cette justice que j'ai contribué à tout, nonobstant mon sentiment contraire, comme si c'était le mien. Cela ne m'a pas coûté, le faisant pour vous; mais dès

---

[1]) An demselben Tage schrieb Maria Theresia folgenden eigenhändigen Brief an ihren Botschafter in Paris, den Grafen Mercy. Die Eingangszeilen des sonst sehr merkwürdigen Schreibens sind nicht ganz klar. Es lautet:

Schönbrunn, 31 juillet 1778.

C'est pour votre information seule et que vous me renverrez par le premier courrier, ma juste confiance dans votre zèle et discrétion, quoiqu'il m'en coûte de vous la communiquer. La persuasion dont j'étais depuis le premier moment de cette malheureuse affaire, et

lors que vous me marquez notre situation très-critique, que vous serez dans la nécessité de vous retirer derrière l'Elbe

qui a été traitée bien différemment de ce que Kaunitz et moi traitions ci-devant les affaires, qu'elle nous attirera les plus grands malheurs, et que depuis six mois je ne suis plus entrée en rien. Ce n'est que depuis l'entrée du Roi de Prusse en Bohème, et depuis les copies de ces lettres, que ma tendresse a été ébranlée, croyant non seulement devoir sauver la monarchie, mais tirer d'affaire mon fils avec honneur, en ne faisant, ou ne me passant aucune réflexion sur moi de ce pas délicat, qui m'a même coûté de faire. Vous verrez comme j'en étais récompensée, et je vous avoue, j'en suis si accablée, qu'il ne serait étonnant que je ne succombe. Je suis à la vérité accoutumée d'être toujours contredite, et que rien qu'on propose, n'est jamais approuvé, ce qui fait que toutes nos négociations et actions sont toujours si décousues, que rien ne tient à l'autre. Je n'ai pas fait ce pas de ma tête seule, Kaunitz l'a proposé pour me consoler, et je me serais moi-même jetée aux pieds du Roi, si j'avais pu obtenir la paix. Vous verrez malheureusement ce qui en est suivi, et que je me vois frustrée de toutes mes espérances. J'aurais arrêté ce courrier jusqu'au 8, où j'aurai une réponse de l'Empereur sur ma dernière, mais cela aurait dérangé là tout, et aurait pu découvrir mes intentions, car même Kaunitz ne saura jamais que je vous en ai écrit, et vous ne pouvez faire usage vis-à-vis de personne que de ce qu'on vous prescrira par les dépêches de la chancellerie. Je dois encore vous confier que l'Empereur a fini depuis six semaines toute correspondance avec Kaunitz, et qu'il se lâche très-fortement contre lui. Je ne sais la raison, mais j'en suis fâchée; cela abat le prince, et Binder l'est déjà depuis longtemps. Je n'ai d'autre ministre ni conseil; je suis à plaindre et ne sais comment sortir de tout ceci. Je le saurais bien si on était en d'autres circonstances, mais dans ce moment on ne saurait y penser.

Je dois seulement ajouter pour votre information, que depuis un mois l'Empereur et ses quatre maréchaux, le prince Albert, Hadik, Lascy et Laudon sont d'avis, que nous sommes inférieurs au Roi avec les Saxons de 40.000 hommes, qu'avec nos armées de 180.000 hommes nous ne pouvons tenir la défensive, et empêcher que le Roi ne s'établisse l'hiver en Bohème ou Moravie, et pendant ces mois d'été ne pille et dévaste nos bonnes provinces, nous ôte toutes nos ressources en hommes,

jusqu'à Kolin, abandonner Prague, la Bohème, si le Roi nous forçait à quitter la position présente, que vous dites à cette heure vous-même qu'il peut le faire dès qu'il le voudra, que la Bohème est constituée de façon qu'une défensive est presque impossible, et si quelque moyen

---

vivres et argent. Si ces messieurs avaient voulu dire cela en avril et même mai, on n'aurait pas laissé aller les choses si loin et rompu la négociation, mais alors ils faisaient les courtisans, et nous voilà dans l'embarras, car on ne pense pas moins que d'abandonner Prague et toute la Bohème, en se mettant derrière l'Elbe à Kolin sur le grand chemin de Vienne, et cela sans avoir encore le moindre échec. Cela fait bien honneur au prince Charles et Daun qu'on appelait des gens peu entreprenants; ils soutenaient au moins les choses.

L'autre est, si vous ne croyez, et comment former une médiation pour venir à la paix, si on pouvait compter sur la France, si on devait y mêler la Russie en même temps, ou l'Empire, on souhaitait qu'on pût le faire déclarer neutre, pour que les acatholiques qui sont tous avec les Prussiens et qui ont des troupes, ne se joignent à lui comme les Saxons qui l'appellent *Reichs-Executions-Armee*. Les Hanoveriens se tirent actuellement ensemble à Mühlhausen, les Hessois et autres petits princes saxons de même. La chose va trop loin, nous avons négligé tout le monde, nous ne disons rien, et le Roi prévient tout le monde par ses écrits, cajoleries et émissaires grands et petits. Nous voyons seulement tout ce qu'il prévient et ménage vis-à-vis de la France, et nous restons toujours les bras croisés. Autant que j'aime et estime le prince Kaunitz, sur ce point je me suis souvent disputée à vouloir le pousser, mais vous connaissez ce grand homme: c'est sur ce point qu'il est plus que faible et ne saurait se changer; c'est contre son naturel. La faiblesse de Binder depuis une couple d'années contribue encore plus. Je dois rendre justice que Kaunitz travaille plus à cette heure lui seul qu'il n'a fait ci-devant, mais pourtant pas assez pour la besogne. Il n'a personne dans ses bureaux, des honnêtes gens, mais ni tête élevée ni science; routine et bonne volonté, mais point de conseil.

Je suis fâchée de devoir vous faire ce tableau effrayant, mais il fallait que vous soyez au fait pour pouvoir me conseiller; je l'attends avec empressement.

pourrait amener la paix à des conditions un peu honnêtes, ce serait un grand bien pour faire une guerre courte et épargner les malheurs qui sont au-dessus de ce qu'on peut s'imaginer, vous ajoutez encore que nos armées sont à peine 80.000 combattants, (je m'imagine *Feuergewehr* et il faut compter de même l'ennemi), que vous le croyez supérieur de 50.000 hommes au moins, et dans cet état des choses vous voulez que je ne cherche pas à arrêter les progrès d'une guerre, laquelle dès la première campagne doit me faire perdre un royaume, où je tire les plus grandes ressources en revenus et hommes, y voir établi l'ennemi qui jouira du double des ressources qui nous manquent, et au moins la ruinera tellement pour un demi siècle, s'il garde ses quartiers d'hiver en Bohème. L'avenir est encore plus terrible; il faut récupérer ce qu'on a perdu; les ressources et armées auront diminué, les recrues ne remplaceront pas le vide des soldats faits et dressés, le découragement sera de même, et la misère ne manquera pas; toutes sortes d'événements peuvent encore augmenter cette situation, et me mettront dans le cas de me voir alors dictée la paix, car il faudra la faire pourtant plutôt ou plus tard; ce serait alors le comble qui n'est que trop vraisemblable si la guerre continue, mais je ne vois rien d'humiliant à proposer la paix dans le moment présent, où il n'est rien arrivé encore qui prouve notre si grande infériorité, surtout lorsque c'est moi qui la propose, et qu'il vous reste la liberté de témoigner de désapprouver ma démarche, et l'expédient de pouvoir déclarer qu'uniquement par considération pour moi vous vous prêtez à concourir à ce que j'aurais pu convenir avec lui, comme Empereur et héritier présomptif, et je

vous avoue que tout ce que vous m'avez mandé et surtout par votre dernière, si le pas que j'ai fait, ne subsisterait pas, je me croirais obligée en conscience et par tendresse pour vous à le faire encore à présent.

Il est impossible de ne renvoyer Thugut sans me prostituer et le Roi, qui a fait venir avec précipitation ses ministres de Berlin, ce qui fait grand bruit. Je m'en vais donc le renvoyer avec les propositions du Roi, et sur lesquelles en partie vous étiez déjà déterminé vous-même. Tout ce que je vous demande, c'est qu'au cas que j'obtienne des conditions raisonnables relativement aux circonstances, vous y concourrez. Pensez-y tranquillement, je vous en conjure; le salut de la monarchie, votre gloire même en dépend. Votre mère, votre amie vous aime trop de vouloir vous compromettre; mais au cas du refus je serais dans la nécessité de faire déclarer au Roi que je suis obligée de rompre; parce que vous ne voulez pas concourir à ce dont nous serions convenus. Sans le concours de l'Empereur et de mon héritier, vous comprenez bien, il est impossible que le Roi puisse rien conclure avec moi, ni moi avec lui.

Voilà la triste situation où je me trouve; je vous avoue, elle a augmenté de beaucoup par votre lettre du 28 [1]) qui est pleine d'humeur que je ne mérite pas, mais qui ne me fera changer ni en tendresse ni en mon devoir. Je vous embrasse.

---

[1]) Vom 28. ist kein Brief vorhanden und Joseph bemerkt am 29. ausdrücklich, er habe am Vortage nicht geschrieben. Wahrscheinlich ist hier Josephs Brief vom 26. Juli gemeint.

INHALT.

1773.

CLXXVIII. *Joseph an Leopold.* 14. März 1773 . . . 1
Mittheilung verschiedener Aktenstücke. Feldmarschall Laudon. Ueber die Wahl eines Ajo für die Söhne des Grossherzogs. Graf Ernst Guido Harrach. Johann Franz Graf Hardegg. Heinrich Franz Freiherr von Rottenhan. Graf Franz Anton Lamberg.

CLXXIX. *Joseph an Leopold.* April 1773 5
Klagen über die geringen Resultate seiner Arbeiten. Trübe Gemüthsstimmung. Hoffnungslosigkeit für die Zukunft.

CLXXX. *Joseph an Leopold.* 22. April 1773 . . . 6
Militärische Arbeiten. Meinungsverschiedenheit mit Lascy. Ueber die Aufhebung des Jesuitenordens. Die Verbesserung der inneren Verwaltung. Die polnischen Provinzen. Der Staatsrath. Plan zur Reorganisirung desselben. Das Hofzahlamt.

CLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* Juni 1773 . . 8
Die Erwerbung walachischer Distrikte scheint nicht wünschenswerth. Alt-Orsowa.

CLXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. Juni 1773 9
Klage über seine weitausgedehnte Reise. Weder Katharina noch Friedrich waren bisher in Polen. In Wien wäre Joseph ungleich nöthiger.

CLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 23. Juli 1773 . . . 12
Uebersendung des Berichtes über die Reise nach Siebenbürgen. Bevorstehende Abreise nach Galizien. Ueber die Wahl des Grafen Franz Colloredo als Ajo.

CLXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. August 1773 13
Versicherungen seiner Ergebenheit. Die Zustände von Galizien. Die Bauern; die Edelleute; die Grossen. Die Frauen. Josephs Beschäftigung. Tod des russischen Generals Weissmann. Graf Nostitz.

CLXXXV. *Joseph an Leopold.* 1. August 1773. . . 16
Die galizischen Zustände.

CLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 23. September 1773 . 17
Die Jesuiten. Verzögerung ihrer Angelegenheit. Die Gräfin Esterházy.

CLXXXVII. *Joseph an Leopold.* 18. October 1773 . . 19
Vorschlag zu einem gemeinschaftlichen Aufenthalte in Venedig.

CLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 21. October 1773 . . 20
Graf Colloredo. Klage über die Langsamkeit in der Besorgung der öffentlichen Angelegenheiten.

CLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 9. Dezember 1773 . . 21
Erklärung des Fürsten Kaunitz, abdanken zu wollen. Joseph glaubt nicht an den Ernst derselben.

CXC. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Dezember 1773 23
Schwierigkeiten seiner Stellung als Mitregent. Schilderung seines Verhältnisses zu seiner Mutter. Bitte, ihn aus dieser Lage zu befreien und der Mitregentschaft zu entheben.

CXCI. *Maria Theresia an Joseph.* (Dezember 1773) 27
Antwort auf das vorige Schreiben. Charakteristik ihrer eigenen Stellung. Aufforderung, ihr auch ferner seine Beihülfe nicht zu versagen.

CXCII. *Joseph an Leopold.* 13. Dezember 1773 . 30
Freundschaftsversicherungen. Der Balletmeister Noverre. Feldmarschall Lascy.

1774.

CXCIII. *Joseph an Leopold.* 17. Februar 1774. . 31
Urbarialangelegenheiten. Die galizische Grenze. Noverre.

CXCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 12. März 1774 32
Die Reorganisirung des Staatsrathes. Bitte um Josephs Unterstützung.

CXCV. *Joseph an Leopold.* 19. Mai 1774 . . . 33
Tod Ludwigs XV. Die Gräfin Esterházy.

CXCVI. *Joseph an Leopold.* 24. Mai 1774 . . . 34
Die Ereignisse in Frankreich. Madame Dubarry. Missbilligung des Verfahrens gegen sie.

CXCVII. *Joseph an Leopold.* 9. Juni 1774. . . . 35
Die Lage der Königin Marie Antoinette. Rathschläge für sie. Graf Colloredo. Ankunft des türkischen Gesandten. Neugierde des Wiener Volkes. Die Frauen. Die Ereignisse in Frankreich.

CXCVIII. *Joseph an Leopold.* 16. Juni 1774 . . . 36
Veränderung im französischen Ministerium. Marie Antoinette. Der türkische Gesandte. Die Wiener Frauen.

CXCIX. *Joseph an Leopold.* 23. Juni 1774 . . . 37
Josephs Lebensweise. Die Gräfin Windischgrätz.

CC. *Joseph an Leopold.* 6. October 1774 . . 38
Tod des Papstes. Das Conclave. Cardinal Marefoschi. Das Lager bei Brünn. Besuch in Feldsberg.

CCI. *Joseph an Maria Theresia.* 2. October 1774 40
Ueber den galizischen Grenzzug.

CCII. *Joseph an Leopold.* 20. October 1774 . . 41
Bitte um Auskunft über seinen Gesundheitszustand. Die Gräfin Windischgrätz.

CCIII. *Joseph an Leopold.* 2. November 1774. . 43
Verleihung eines Cavallerie-Regimentes an Erzherzog Franz. Feldmarschall Lascy.

CCIV. *Joseph an Leopold.* 10. November 1774 . 44
Ueber dessen Gesundheitszustand. Der Leibarzt Lagusius. Vergleichung der Stellung Leopolds mit seiner eigenen. Vorschlag zu einer gemeinschaftlichen Reise.

CCV. *Joseph an Leopold.* 23. November 1774 . 47
Der galizische Grenzzug. Fürst Orlow. Die Papstwahl. Cardinal Visconti.

CCVI. *Joseph an Leopold.* 24. November 1774 . 49
Antwort auf die Danksagung des Erzherzogs Franz. Ueber das Kriegshandwerk.

CCVII. *Joseph an Leopold.* 8. Dezember 1774. . 50
Dank für Leopolds vertrauliche Mittheilung. Das Project einer Reise nach Venedig. Etwaige Seefahrt nach Neapel. Winterkälte. Mitleid mit den Armen.

CCVIII. *Joseph an Leopold.* 22. Dezember 1774 . 51
Freundschaftsversicherungen. Militärische Angelegenheiten. Josephs Lebensweise.

1775.

CCIX. *Joseph an Leopold.* 12. Jänner 1775 . . 53
Betrachtungen über ihre beiderseitige Lage.

CCX. *Joseph an Leopold.* 13. Jänner 1775 . . 54
Verhandlungen mit der Pforte und mit Polen. Der König von Preussen. Militärische Angelegenheiten. Steuersachen.

CCXI. *Joseph an Leopold.* 16. Februar 1775 . . 55
Die Gräfin Windischgrätz. Ueber den Umgang mit den Frauen.

CCXII. *Joseph an Leopold.* 6. März 1775 . . . 57
Ueber eine in England erschienene Schmähschrift. Die öffentlichen Angelegenheiten. Uniformirung.

CCXIII. *Joseph an Leopold.* 13. März 1775 . . . 58
Der Umgang mit den Frauen.

CCXIV. *Joseph an Leopold.* 14. März 1775 . . . 59
Ueber die Reise nach Venedig.

CCXV. *Joseph an Leopold.* 16. März 1775 . . . 59
Die Reise nach Venedig und Florenz.

CCXVI. *Joseph an Leopold.* 29. Juni 1775 . . . 60
Dank für die Beweise seiner Freundschaft. Die Kinder des Grossherzogs. Schnelle Rückreise. Aufenthalt in Klagenfurt.

CCXVII. *Joseph an Leopold.* 3. Juli 1775 62
Ankunft in Wien. Die Rückreise. Die grossherzogliche Familie.

CCXVIII. *Joseph an Leopold.* 7. Juli 1775 63
Mittheilungen an die Kaiserin über die grossherzogliche Familie. Die Einrichtung des Hofes von Florenz. Lagusius. Störck. Erzherzog Karl. Bevorstehende Ankunft des Erzherzogs Ferdinand. Zahlmeister Mayer. Sehnsucht nach Florenz.

CCXIX. *Joseph an Leopold.* 10. Juli 1775 . . . 66
Ankunft des Erzherzogs Ferdinand und seiner Gemalin. Ihr feierlicher Empfang in der Nähe von Neustadt. Urtheil über die Erzherzogin. Die Schwestern des Kaisers. Festlichkeiten.

CCXX. *Joseph an Leopold.* 20. Juli 1775 . . . 69
Erzherzog Ferdinand. Die Erzherzogin. Der Staatsrath. Die Urbarialangelegenheiten. Die Reise des Erzherzogs Maximilian.

CCXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Juli 1775 72
Betrachtungen über die künftige Einrichtung der Lebensweise des Erzherzogs Maximilian.

CCXXII. *Joseph an Leopold.* 27. Juli 1775 . . . 76
Erzherzog Ferdinand und seine Gemalin. Urtheil über Beide. Die Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth.

CCXXIII. *Joseph an Leopold.* 9. August 1775. . . 78
Die Gräfin Starhemberg. Ihre Mittheilungen über den Erzherzog Franz. Die Erzherzogin Maria Beatrix. Ihr Verhältniss zur Kaiserin. Fahrt nach Schlosshof und Pressburg. Die Erzherzogin Marie. Fernere Ausflüge. Erzherzog Maximilian. Misslingen der Wasserfahrt nach Schlosshof. Die inneren Angelegenheiten. Klagen über die Unschlüssigkeit der Kaiserin. Die Verhältnisse in Böhmen. Ueber die Wahl des Majors Manfredini zum Erzieher der jungen Erzherzoge.

CCXXIV. *Joseph an Leopold.* 14. September 1775 . 84
Die Unschlüssigkeit und Unruhe der Kaiserin. Die Erzherzogin Marie. Festlichkeiten.

CCXXV. *Joseph an Leopold.* 6. October 1775 . . 86
Bitte um sein Urtheil über den Erzherzog Maximilian. Dessen künftige Bestimmung und Lebensweise. Die Urbarialangelegenheiten.

CCXXVI. *Joseph an Leopold.* 19. October 1775 . . 88
Abreise des Erzherzogs Ferdinand und seiner Gemalin. Vorliebe des Königs von Preussen für die Jesuiten. Die komische Oper.

CCXXVII. *Joseph an Leopold.* 9. November 1775 . 89
Projektirte Reise der Kaiserin nach Görz und der Erzherzogin Marie nach Venedig. Die künftige Lebensweise des Erzherzogs Maximilian. Der Grossmeister von Malta.

CCXXVIII. *Joseph an Leopold.* 23. November 1775 . 91
Die Wahl eines Erziehers für die jungen Erzherzoge. Manfredini.

CCXXIX. *Joseph an Leopold.* 24. November 1775 . 92
Ueber die Reise der Erzherzogin Marie nach Italien.

CCXXX. *Joseph an Leopold.* 4. Dezember 1775 . 93
Die Reise der Kaiserin und der Erzherzogin. Manfredini.

CCXXXI. *Maria Theresia an Joseph.* Dezember 1775 94
Tadel der Grundsätze Josephs.

CCXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Dezember 1775 95
Vertheidigung seiner Anschauungen. Schilderung seiner Lage. Bitte um Enthebung von der Mitregentschaft.

CCXXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 24. Dezember 1775 99
Antwort auf das vorige Schreiben. Missbilligung der Feindseligkeit Josephs gegen die älteren Einrichtungen und den Clerus.

CCXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Dezember 1775 100
Erneuerung seiner Bitte um Enthebung von der Mitregentschaft.

CCXXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Dezember 1775 101
Wiederholung seiner früheren Bitte.

CCXXXVI. *Joseph an Leopold.* 28. Dezember 1775 . 102
Abreise der Erzherzogin Marie. Beabsichtigter Aufenthalt der Kaiserin in Görz. Erkrankung des Staatsrathes Neny.

1776.

CCXXXVII. *Joseph an Leopold.* 1. Jänner 1776 . . . 104
Feierlichkeiten am Neujahrstage. Manfredini.

CCXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 31. Jänner 1776 . . 105
Verleihung der Kämmererswürde an Manfredini. Ueber dessen künftige Stellung und Aufgabe.

CCXXXIX. *Joseph an Leopold.* 27. März 1776 . . . 106
Entschluss der Kaiserin zur Abreise nach Görz. Ihr dortiges Zusammentreffen mit dem Grossherzoge und seiner Familie.

CCXL. *Joseph an Leopold.* 29. März 1776 . . . 108
Zwiespalt zwischen Joseph und Kaunitz. Beunruhigung der Kaiserin. Die Reise nach Görz. Ihr gemeinschaftlicher Aufenthalt daselbst.

CCXLI. *Joseph an Leopold.* 12. April 1776 . . . 110
Die Reise nach Görz.

CCXLII. *Joseph an Leopold.* 16. April 1776 . . . 111
Unwohlsein der Kaiserin. Beunruhigung derselben.

CCXLIII. *Joseph an Leopold.* 24. April 1776. . . 112
Entschluss der Kaiserin, sich nicht nach Görz zu begeben. Ursache desselben.

CCXLIV. *Joseph an Leopold.* 20. Mai 1776 . . . 114
Freude über seine Absicht einer Reise nach Wien. Die Erzherzogin Marie.

CCXLV. *Joseph an Leopold.* 23. Mai 1776 . . . 115
Ueber dessen Reise nach Wien. Die Erzherzogin Marie. Manfredini.

CCXLVI. *Joseph an Leopold.* 10. Juni 1776 . . . 117
Dessen Reise nach Wien. Josephs Abwesenheit von dort wegen der Theilnahme an den Uebungen der Truppen. Unwohlsein des Fürsten Kaunitz.

CCXLVII. *Joseph an Leopold.* 17. Juni 1776 . . . 118
Reise des Grossfürsten Paul von Russland nach Berlin.

CCXLVIII. *Joseph an Leopold.* 10. September 1776 . 119
Dank für dessen Absicht, sich zu Joseph nach Brünn zu begeben. Vorstellungen gegen diese Reise. Wunsch der Kaiserin, den Grossherzog in Wien zu behalten.

CCXLIX. *Joseph an Leopold.* 10. October 1776 . . 121
Die Erzherzogin Amalie, Infantin von Parma. Die Bildergallerie im Belvedere. Das Kriegsgebäude.

CCL. *Joseph an Leopold.* 29. October 1776 . . 122
Seine beabsichtigte Reise nach Frankreich. Cobenzl. Joseph Colloredo. Belgiojoso. Erzherzog Maximilian.

CCLI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. November 1776 123
Ueber seine Reise nach Vorder-Oesterreich und Frankreich. Beweggründe zu derselben.

CCLII. *Joseph an Leopold.* 5. Dezember 1776. . 126
Die Reise nach Frankreich. Josephs Begleiter. Das deutsche Schauspiel. Madame Sacco. Der Schauspieler Müller.

1777.

CCLIII. *Joseph an Leopold.* 6. März 1777 . . . 129
Die Reise nach Frankreich.

CCLIV. *Joseph an Leopold.* 29. April 1777 . . . 130
Eindrücke von Paris. Versailles. Die Königin.

CCLV. *Joseph an Leopold.* 11. Mai 1777 . . . 132
Paris und Versailles. Die französischen Staatseinrichtungen. Charakteristik des Königs und der Königin. Die königliche Familie. Josephs Lebensweise in Paris. Seine bevorstehende Reise durch Frankreich.

CCLVI. *Joseph an Leopold.* 19. Mai 1777 . . . 136
Fernerer Bericht aus Paris.

CCLVII. *Joseph an Leopold.* 27. Mai 1777 . . . 137
Bevorstehende Abreise. Zufriedenheit. Jagd mit dem Könige.

CCLVIII. *Joseph an Leopold.* 9. Juni 1777. . . . 138
Abreise von Paris. Trennung von der Königin. Charakteristik derselben. Der König. Das Ministerium. Die Marine. Der Hafen von Brest. Rouen. Havre de Grâce. S. Malo.

CCLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juni 1777 140
Entsendung des Staatsrathes Kresel nach Böhmen. Die Verschiedenheit der Glaubensbekenntnisse.

CCLX. *Joseph an Maria Theresia.* Juni 1777 . . 141
Die Glaubensfreiheit.

CCLXI. *Joseph an Leopold.* 3. Juli 1777 142
Fortsetzung seiner Reise. L'Orient. Nantes. Tours. La Rochelle. Rochefort. Die Charente. Bordeaux. Bayonne. Ausflug nach Spanien. San Sebastian. Toulouse. Toulon.

CCLXII. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juli 1777 . 146
Josephs Aufenthalt in der Schweiz. Die Glaubensfreiheit.

CCLXIII. *Joseph an Leopold.* 10. Juli 1777 . . . 147
Freundschaftsversicherungen. Die Reise durch Frankreich. Josephs Benehmen daselbst.

CCLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Juli 1777 150
Ankunft in Freiburg. Die Reise durch die Schweiz. Josephs Ansichten über Toleranz in Glaubenssachen.

CCLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1777 153
Die Behörden in Freiburg. Die Universität. Alt-Breisach. Thurgau. Montfort. Vorarlberg. Constanz. Ein etwaiger Gebietstausch mit Baiern.

CCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* Juli 1777 . . 157
Die Toleranzfrage.

CCLXVII. *Joseph an Leopold.* 30. Juli 1777 . . . 159
Die Reise durch die Schweiz. Fernere Plane.

CCLXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. September 1777 160
Die Glaubensfreiheit in Mähren. Tadel der Regierungsmassregeln.

CCLXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 25. September 1777 162
Die Toleranz. Rechtfertigung der erlassenen Anordnungen.

CCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 26. September 1777 163
Die Glaubensfreiheit. Missbilligung der ergriffenen Massregeln. Begehren jedes Einflusses auf dieselben enthoben zu werden.

CCLXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 27. September 1777 165
Wunsch der Zurücknahme seines Begehrens.

CCLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. September 1777 165
Antwort auf ihr voriges Schreiben.

CCLXXIII. *Joseph an Leopold.* 5. October 1777 . . 166
Die Protestanten in Mähren. Unzufriedenheit mit den wider sie ergriffenen Massregeln. Erzherzog Ferdinand. Sein Gesundheitszustand.

CCLXXIV. *Joseph an Leopold.* 18. Dezember 1777 . 167
Die politischen Verhältnisse Europa's.

CCLXXV. *Joseph an Leopold.* 29. Dezember 1777 . 168
Tod des Zahlmeisters Mayer und der Kammerdienerin Ransonnet. Mayers Sohn und Nachfolger. Seine Gattin, die Tänzerin Vigano. Graf Wilczek. Graf Lamberg. Schlittenfahrt.

1778.

CCLXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Jänner 1778 170
Betrachtungen über die gegenwärtige Lage. Warnung vor übereilten Schritten. Das Unzureichende der Ansprüche auf Baiern. Stetes Misslingen ähnlicher Unternehmungen. Nothwendigkeit eines friedlichen Vergleiches.

CCLXXVII. *Joseph an Leopold.* 5. Jänner 1778 . . . 173
Der Tod des Kurfürsten von Baiern. Bevorstehender Einmarsch der österreichischen Truppen in dieses Land.

CCLXXVIII. *Joseph an Leopold.* 12. Jänner 1778 . . 174
Mittheilung der Verhandlungen. Aussicht auf das Gelingen

seines Planes. Die militärischen Vorbereitungen. Die Kaiserin. Fürst Joseph Lobkowitz.

CCLXXIX. *Joseph an Leopold.* 15. Jänner 1778 . . 176
Der Kurfürst von der Pfalz. Lehrbach. Truppenbewegungen.

CCLXXX. *Joseph an Leopold.* 26. Jänner 1778 . . 177
Occupation von Baiern.

CCLXXXI. *Joseph an Leopold.* 29. Jänner 1778 . . 178
Günstiger Stand der Angelegenheiten in Baiern. Frankreich. Der König von Preussen.

CCLXXXII. *Joseph an Leopold.* Februar 1778 . . . 180
Der Kurfürst von der Pfalz. Der König von Preussen.

CCLXXXIII. *Joseph an Leopold.* Februar 1778 . . . 181
Fernere Verhandlungen.

CCLXXXIV. *Joseph an Leopold.* 26. Februar 1778 . . 182
Verdüsterung der Aussichten. Truppenbewegungen. Josephs Ueberladung mit Geschäften. Der Herzog von Zweibrücken.

CCLXXXV. *Joseph an Leopold.* 9. März 1778 . . . 183
Die politischen Verhandlungen. Josephs bevorstehende Abreise. Sein Testament.

CCLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 12. März 1778 . . . 184
Erklärung des Königs von Preussen. Gewissheit des Krieges. Die Haltung Sachsens. Der Herzog von Zweibrücken. Die kriegerischen Vorkehrungen. Arbeitslast. Ueber einen Austausch der Niederlande gegen Baiern und die Oberpfalz.

CCLXXXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 14. März 1778 186
Verwirklichung ihrer Besorgnisse. Gefahren der gegenwärtigen Lage. Vortheile Preussens. Galizien. Ungarn. Italien und die Niederlande. Unheil eines Krieges. Warnung vor demselben.

CCLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 19. März 1778 . . . 191
Die Verhandlungen. Vorkehrungen zum Kriege.

CCLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 23. März 1778 . . . 192
Truppenbewegungen. Manfredini.

CCXC. *Joseph an Leopold.* April 1778 193
Die Haltung Sachsens. Vorschläge des Königs von Preussen. Er verlangt einen Theil Sachsens oder der Lausitz.

CCXCI. *Joseph an Leopold.* April 1778 194
Antwort an Preussen. Fernere Verhandlungen. Meinung der Kaiserin über Leopolds etwaige Reise nach Wien.

CCXCII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. April 1778 195
Nachrichten aus Russland. Graf Joseph Kaunitz. Der König von Preussen. Prinz Albert von Sachsen. Klage über Josephs Abreise. Mitleid mit den Frauen, deren Angehörige sich im Kriege befinden.

CCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. April 1778 197
Sein Schreiben an König Friedrich.

CCXCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 13. April 1778 198
Die Verhandlungen mit Preussen. König Friedrich als Falschmünzer.

CCXCV. *Maria Theresia an Joseph.* 14. April 1778 199
Der König von Preussen. Seine Erbitterung wider Oesterreich.

CCXCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 16. April 1778 200
Die Antwort des Königs von Preussen und diejenige Josephs auf dessen Schreiben.

CCXCVII. *Maria Theresia an Joseph.* 18. April 1778 201
Vergleichung der Briefe Josephs und Friedrichs.

CCXCVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 18. April 1778 203
Betrachtungen über ihre Lage. Prinz Heinrich von Preussen.

CCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. April 1778 204
Militärische Vorkehrungen. Laudon. Elrichshausen. Fürst Karl Liechtenstein. Die Bewegungen der Preussen.

CCC. *Maria Theresia an Joseph.* 19. April 1778 206
Die ungarische Garde.

CCCI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. April 1778 207
Ein Brief des Königs von Preussen. Josephs Antwort.

CCCII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. April 1778 208
Sehnsucht nach seiner Rückkehr. Die politische Lage. Aufregung in Baiern. Fürst Kaunitz. König Friedrich. Freude über die günstige Stimmung des Heeres.

CCCIII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. April 1778 213
Belobung seines Briefes an den König.

CCCIV. *Maria Theresia an Joseph.* 21. April 1778 213
Ueber sein Schreiben an König Friedrich. Urtheil des Fürsten Kaunitz über dasselbe. Fürst Clary.

CCCV. *Joseph an Maria Theresia.* 21. April 1778 215
Der Briefwechsel mit dem Könige von Preussen.

CCCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 21. April 1778 216
Die ungarische Garde. Verhandlungen mit Sachsen.

CCCVII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. April 1778 218
Nachrichten aus Russland. Schwierigkeit einer Anleihe.

CCCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. April 1778 219
Die Verhandlungen. Besichtigung der Truppen. Ueberladung mit Arbeit.

CCCIX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 221
Freude über sein Schreiben an den König.

CCCX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 222
Osterwoche. Freiherr von Hagen. Dessen Bitte um Erhöhung seines Gehaltes. Mittheilung der Depeschen an den Grossherzog von Toscana.

CCCXI. *Maria Theresia an Joseph.* 24. April 1778 223
Fürst Joseph Lobkowitz.

CCCXII. *Maria Theresia an Joseph.* 25. April 1778 224
Nothwendigkeit seiner Erhaltung. Bitte sich mehr zu schonen.

CCCXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. April 1778 225
Veränderungen in der Aufstellung der Truppen. Verhandlungen mit Preussen.

CCCXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 29. April 1778 227
Umzug nach Schönbrunn. Die Niederlande. Ihr Verlust wäre grösser als der von Schlesien. Marie Antoinette.

CCCXV. *Joseph an Maria Theresia.* 29. April 1778 229
Uebersendung des Operationsplanes und der Schlachtordnung. Bereisung der Stellungen der Truppen. Ueble Nachrichten aus Sachsen. Generalpardon.

CCCXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 1. Mai 1778 . 231
Gefahr für Ungarn und das Erzherzogthum. Preussische Abenteurer in Oesterreich. Die Niederlande.

CCCXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Mai 1778 . 233
Klagen über die gegenwärtige Lage. Josephs Ueberbürdung mit Geschäften. Die Haltung Sachsens. Vertrauen auf die Vorsehung.

CCCXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Mai 1778 . 235
Die Nachrichten aus Frankreich. Marie Antoinette. Nothwendigkeit standhaften Ausharrens. Die Plane König Friedrichs. Die Niederlande.

CCCXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 4. Mai 1778 . 237
Der Anmarsch der Truppen aus den Niederlanden, Siebenbürgen und der Bukowina.

CCCXX. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Mai 1778 . 238
Die Instruction für den Grafen Cobenzl. Die Aufstellung der kaiserlichen Truppen. Geringe Erwartungen von der Ernte. Die Bevölkerung des nördlichen Böhmen. Nachrichten aus Sachsen und Schlesien. Die Königin von Frankreich. Freiherr von Hagen. Erzherzog Maximilian.

CCCXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 6. Mai 1778 . 241
Besorgnisse vor der nächsten Zukunft. Die Fürstinnen Clary und Karl Liechtenstein.

CCCXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Mai 1778 . 242
Die Verhandlungen mit Preussen.

CCCXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Mai 1778 . 243
Dank für seine Mittheilungen. Vertrauen zu ihm. Freude über die günstige Stimmung in allen Provinzen. Josephs Popularität. Besorgnisse vor ansteckenden Krankheiten.

CCCXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Mai 1778 . 244
Mittheilung seiner Schreiben nach Berlin und Dresden. Der Marsch und die Aufstellung der Truppen.

CCCXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Mai 1778 245
Prinz Ludwig Georg von Darmstadt. Die Haltung Sachsens. Schwere Erkrankung des jüngsten Sohnes des Grossherzogs von Toscana. Marie Antoinette.

CCCXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Mai 1778 247
Die Begehren des Königs von Preussen. Josephs Antwort. Anmarsch der Truppen aus Galizien und Siebenbürgen.

CCCXXVII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Mai 1778 248
Dank für seinen Glückwunsch zu ihrem Geburtstage. Vorübergehendes Unwohlsein.

CCCXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 15. Mai 1778 249
Graf Franz Wenzel Kaunitz. Nachrichten aus Russland. Aufbringung der erforderlichen Geldsummen. Nothwendigkeit einer Erhöhung des Fuhrlohns. Der erkrankte Erzherzog.

CCCXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Mai 1778 251
Unannehmbarkeit der preussischen Vorschläge.

CCCXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 18. Mai 1778 252
Freude über seine Fahrt nach Prag zum Johannesfest. Tod des Erzherzogs Maximilian. Der Fürst de Ligne. Die Verhandlungen. König Friedrich. Verurtheilung der eigenen Sache.

CCCXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Mai 1778 254
Die Verhandlungen mit Preussen. Josephs Aufenthalt in Hluschitz.

CCCXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Mai 1778 255
Nothwendigkeit baldigen Friedens. Geldmangel. Ueble Aussichten auf die Ernte. Fürst Kaunitz. Der Austausch der Niederlande gegen Baiern. Unzulässigkeit eines solchen Planes. Verwerflichkeit der Absicht, Erfurt an Sachsen gelangen zu lassen. Prinz Heinrich von Preussen. Knyphausen.

CCCXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Mai 1778 258
Rath, den Grossherzog von Toscana nach Wien zu berufen. Graf Cobenzl. Die preussischen Vorschläge und ihre Beantwortung.

CCCXXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 25. Mai 1778 260
Laudon. Der Ankauf von Hadersdorf.

CCCXXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 29. Mai 1778 261
Gerücht von der verheerenden Wirkung neuerfundener preussischer Geschütze. Die Verhandlungen. König Friedrich. Die Fürstin Karl Liechtenstein. Die Gräfin Franziska Kaunitz. Der Grossherzog von Toscana.

CCCXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 31. Mai 1778 264
Eine Denkschrift des Fürsten Kaunitz. Mängel derselben. Der König von Preussen. Vorurtheilsvolle Stimmung für ihn. Bedürfniss für Joseph, sich das allgemeine Vertrauen zu erwerben.

CCCXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juni 1778. 266
Schreiben an Cobenzl. Nothwendigkeit einer festen Haltung. Die militärischen Vorkehrungen. Die preussischen Geschütze.

CCCXXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Juni 1778. 268
Fürst Kaunitz. Laudon. Lascy. Die preussischen Geschütze. Sehnsucht nach Beendigung der gegenwärtigen Lage.

CCCXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Juni 1778. 270
Veränderungen an der Instruction für Cobenzl.

CCCXL. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juni 1778. 271
Die Verhandlungen mit Preussen. Der Austausch der Niederlande. Die Erwerbung Baierns. Fürst Kaunitz. Prinz Heinrich von Preussen. Unzulänglichkeit der Besatzung Wiens. Furcht vor Brandlegung. Wachsende Unzufriedenheit in den Provinzen. Mangel an Hülfsmitteln. Feindselige Gesinnung der fremden Mächte.

CCCXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juni 1778. 274
Nothwendigkeit standhaften Ausharrens. Unwahrscheinlichkeit eines Angriffes von Seite des Königs. Massregeln wider denselben. Unfall des Erzherzogs Maximilian.

CCCXLII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Juni 1778. 276
Erkrankung des Prinzen Albert. Besorgnisse wegen Josephs übertriebener Anstrengung. Sehnsucht nach dem Frieden. Ermächtigung zum Abschlusse desselben. Graf Apponyi. Die Erzherzogin Marie.

CCCXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juni 1778. 278
Die Bewegungen der preussischen Truppen. Gegenmassregeln. Beweggründe zu denselben. Die Generale Alemann und Bechard. Graf Khuen. Oberst Grünne. Die Besatzung von Wien. Die dortige Bürgerschaft.

CCCXLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Juni 1778 281
Sein Gesundheitszustand. Nothwendigkeit seiner Erhaltung. Bitte um ausführlichere Mittheilungen vom Heere zu deren Veröffentlichung. Anspruch der Bevölkerung hierauf. Die Wiener Besatzung. Verlangen nach baldigem Frieden. Prinz Albert.

CCCXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Juni 1778 283
Die Bewegungen der preussischen Truppen. Berufung des Prinzen Albert nach Böhmen.

CCCXLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juni 1778 284
Die Verhandlungen mit Preussen. Prinz Albert. Sein Anmarsch gegen Böhmen.

CCCXLVII. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Juni 1778 286
Scheinbare Verlegenheit des Königs Friedrich. Besuch der Markgräfin Maria Victoria von Baden. Der Austausch der Niederlande gegen Baiern.

CCCXLVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 14. Juni 1778 288
Lehrbachs Bericht über den Zustand und die Stimmung von Baiern. Die dortigen Gebietserwerbungen. Josephs Schreiben an Cobenzl. Die Erzherzogin Elisabeth. Theilnahme der Bevölkerung.

CCCXLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 15. Juni 1778 290
Ueber die Bedeutung des Wortes „Zufall".

CCCL. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Juni 1778 291
Prinz Albert. Feldmarschall Graf Hadik. Lascy und Laudon. Preussische Vorschläge. König Friedrich.

CCCLI. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Juni 1778 292
Betrachtungen über ihre gegenwärtige Lage. Die Erzherzogin Marie. Lascy. Laudon. Die üble Witterung. Anhänglichkeit der Bevölkerung.

CCCLII. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juni 1778 294
Preussische Mittheilungen an Cobenzl. Josephs Antwort auf dieselben. Oesterreichs Standhaftigkeit wird den König zur Nachgiebigkeit zwingen. Vormarsch der preussischen Truppen. Die Bewegungen der Oesterreicher. Abscheu vor einem erniedrigenden Friedensschlusse.

CCCLIII. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Juni 1778 296
Misstrauen gegen Friedrichs Nachgiebigkeit. Furcht vor einem Einbruch der Preussen in Ungarn. Die Niederlande. Der Kurfürst von der Pfalz. Lascy. Oberst Magdeburg. Die Markgräfin von Baden. Graf Rosenberg.

CCCLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 20. Juni 1778 298
Besorgniss vor dem Ausbruch des Krieges und einer Erkrankung Josephs und der Feldmarschälle. Demüthigung des Königs Friedrich. Vergleich zwischen ihm und Joseph. Annehmbarkeit der preussischen Vorschläge. Ungerechtigkeit der eigenen Sache.

CCCLV. *Maria Theresia an Joseph.* 21. Juni 1778 300
Ueble Witterung. Angebliches Einverständniss eines preussischen Generals mit den Oesterreichern. Furcht vor Brandlegern und feindlichen Streifzügen. Josephs und Lascy's Gesundheitszustand. Die preussischen Geschütze und ihre

verheerenden Wirkungen. Erbitterung des Königs Friedrich. Ermahnungen zum Frieden.

CCCLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juni 1778 302
Oesterreichs Erklärungen an Preussen. Zustimmung zu denselben. Die Stimmung des Königs und seine ferneren Entschlüsse. Der Zustand des Heeres. Die Vertheidigungsanstalten in Ungarn. Die preussischen Geschütze.

CCCLVII. *Maria Theresia an Joseph.* 26. Juni 1778 304
Klagen über die Unvermeidlichkeit des Krieges. Ein Schreiben der Königin von Frankreich. Lascy's Wiederherstellung. Die Truppenstellung in Ungarn. Geldzuflüsse aus den Niederlanden. Magazine in Mähren. Besorgniss vor den Geschützen der Preussen.

CCCLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Juni 1778 307
Stimmung des Königs Friedrich. Bewegung der Truppen. Stärke der beiden Heere. Vorkehrungen zum Schutze Ungarns. Nothwendigkeit unerschütterlichen Ausharrens.

CCCLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juli 1778 . 310
Aussage eines preussischen Ueberläufers über die Absicht einer Vergiftung der österreichischen Truppen.

CCCLX. *Maria Theresia an Joseph.* 4. Juli 1778 . 312
Die Aussage des preussischen Feldjägers. Nothwendigkeit der Erhaltung des Heeres. Furcht vor einer Verwüstung der Provinzen. Die Nachrichten aus Russland. Grossfürst Paul. Die Kaiserin Katharina. Bemühungen des Königs Friedrich um die Freundschaft Frankreichs. Die Einverständnisse Preussens in Böhmen. Besorgnisse für Josephs persönliche Sicherheit. Prinz Albert. Die Erzherzogin Marie. Die Bedrückung der Einwohner von Böhmen und Mähren.

CCCLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juli 1778 . 317
Bevorstehender Einmarsch der Preussen in Sachsen und der Lausitz. Vorkehrungen wider sie. Schwierigkeit der Verpflegung der Truppen.

CCCLXII. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Juli 1778 . 318
Dank für seine Mittheilungen über den Prinzen Albert. Die preussischen Aufwieglungen in Böhmen. Gefahren für Joseph. Ermahnung zu grösserer Vorsicht.

CCCLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Juli 1778 . 320
Einmarsch des Königs von Preussen in Böhmen. Joseph begibt sich an den bedrohten Punkt.

CCCLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juli 1778 . 321
Lager der Feinde bei Nachod. Erwartung ihres Einmarsches über Trautenau.

CCCLXV. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Juli 1778 . 322
Abreise des preussischen Gesandten. Ungünstige Haltung Hannovers. Die Erzherzogin Marie.

CCCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Juli 1778 323
Vertrauen auf ihn. Dringende Bitte sich zu schonen.

CCCLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Juli 1778 324
Verharren des Königs in seinem Lager. Die österreichische Armee. Bedrückung des Landes. Erste Feindseligkeiten. Scharmützel mit den Preussen. Josephs Ansicht über die zu ergreifenden Massregeln.

CCCLXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. Juli 1778 327
Bewunderung seiner Thätigkeit. Prinz Albert. Unzulänglichkeit seiner Umgebung. Die Erzherzogin Marie. Betstunden in Wien.

CCCLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juli 1778 329
Bewegungen der Preussen. Lager derselben nächst der Elbe.

CCCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Juli 1778 330
Recognoscirung der Preussen. Mangel derselben an Brod und Hafer.

CCCLXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 11. Juli 1778 331
Befürchtungen vor den bevorstehenden Kriegsereignissen. Die Aufbringung von Geld und Truppen. Nothwendigkeit eines baldigen Friedens.

CCCLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juli 1778 333
Kriegsnachrichten. Schwierigkeiten der Lage. Das Wünschenswerthe eines ehrenvollen Friedens.

CCCLXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Juli 1778 334
Die Stellung des Königs von Preussen. Schrecknisse des Krieges. Bewunderung der Gesinnung Maria Theresia's.

CCCLXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 13. Juli 1778 336
Geheime Sendung des Freiherrn von Thugut zur Wiedereröffnung der Verhandlung mit Preussen.

CCCLXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Juli 1778 338
Kriegsnachrichten. Preussische Deserteure.

CCCLXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Juli 1778 340
Unbeweglichkeit des preussischen Lagers. Plünderungen der Feinde.

CCCLXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Juli 1778 341
Bestürzung über die Sendung Thuguts. Der Verlust der Hälfte von Böhmen wäre einem solchen Schritte vorzuziehen. Hoffnung auf eine abschlägige Antwort des Königs. Schilderung seiner eigenen Lage.

CCCLXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Juli 1778 343
Scharmützel mit den Preussen. Oberstlieutenant Quosdanovich. Wahrscheinliche Absichten des Königs. Vorbereitungen zur etwaigen Räumung von Prag.

CCCLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Juli 1778 344
Thuguts Mission. Missbilligung derselben.

CCCLXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Juli 1778 346
Rechtfertigung ihres Verfahrens. Die Massregeln zur Räumung von Prag. Der etwaige Verlust von Böhmen. Nachrichten aus Frankreich und Russland. Die Haltung Sachsens. Nothwendigkeit häufigerer Mittheilungen vom Kriegsschauplatze. Recht der Bevölkerung auf dieselben.

CCCLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Juli 1778 349
Bewegungen der Preussen. Bitte um kräftige Unterstützung.

CCCLXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juli 1778 350
Mittheilungen preussischer Deserteure. Mangel im feindlichen Lager. Die Verhandlung Thuguts.

CCCLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 18. Juli 1778 . . 351
Mittheilungen über die Kriegsereignisse. Beschwerlichkeit seiner Lebensweise im Felde. Die Stellung der beiderseitigen Heere. Klagen über ungenügende Unterstützung aus Wien.

CCCLXXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Juli 1778 353
Beweggründe der Absendung Thuguts. Die Aufbringung von Geld und Truppen. Die Reichs-Auxiliar-Armee. Die Stimmung der deutschen Reichsfürsten.

CCCLXXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juli 1778 355
Thuguts Verhandlungen. Die Bewegungen der Truppen. Die Vorkehrungen in Prag. Nothwendigkeit einer Ergänzung der ungarischen Regimenter.

CCCLXXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Juli 1778 357
Scharmützel mit den Preussen.

CCCLXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 21. Juli 1778 358
Einmarsch der Preussen unter Möllendorff in Böhmen. Laudons Rückzug. Besorgniss vor dem Verluste Böhmens.

CCCLXXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Juli 1778 359
Thuguts Rückkehr nach Wien. Seine Verhandlungen mit dem Könige. Ueble Nachrichten aus Prag. Verwirrung daselbst. Furcht vor einer Ergänzung des preussischen Heeres durch die czechische Bevölkerung.

CCCLXXXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 24. Juli 1778 361
Schwierigkeiten einer Rekrutirung in Ungarn. Prinz Albert. Die Königin von Frankreich. Vertrauen auf die Vorsehung.

CCCXC. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1778 363
Truppenbewegungen. Scharmützel. Möllendorffs Rückzug nach Sachsen. Thuguts Verhandlungen.

CCCXCI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Juli 1778 366
Die Verhandlung mit Preussen. Josephs Erklärung hieran keinen Antheil nehmen zu wollen.

CCCXCII. *Maria Theresia an Joseph.* 25. Juli 1778 367
Bitte um ausführlichere Nachrichten vom Kriegsschauplatze. Unausführbarkeit längeren Widerstandes. Bevorstehende Rückkehr Thuguts zum Könige. Unaufschiebbarkeit des Abschlusses der Verhandlungen.

CCCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Juli 1778 369
Bewegungen der Preussen. Cavalleriegefecht. Contributionen aus der Lausitz.

CCCXCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Juli 1778 371
Erneuertes Bedauern über die Verhandlungen mit Preussen. Geringe Stärke des Heeres.

CCCXCV. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Juli 1778 373
Fortdauernde Unthätigkeit auf dem Kriegsschauplatze.

CCCXCVI. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Juli 1778 374
Die Ergänzung des Heeres. Die Contributionen aus der Lausitz. Gesuche von Draskovich und Marschall. Ob Joseph wirklich verboten habe, auf den König zu schiessen?

CCCXCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. Juli 1778 376
Die Fouragirungen der Preussen.

CCCXCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 30. Juli 1778 377
Die Verhandlungen mit Preussen. Josephs peinliche Lage.

CCCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Juli 1778 378
Die Ergänzung des Heeres. Die Gesuche von Draskovich und Marschall. Beantwortung der Anfragen der Kaiserin. Er würde selbst das Geschütz richten, wenn es den König zu erreichen vermöchte.

CCCC. *Maria Theresia an Joseph.* 31. Juli 1778 380
Schilderung ihrer Lage. Rechtfertigung ihres Entschlusses. Trübe Aussicht in die Zukunft. Ermahnung zu ruhiger Erwägung der obwaltenden Verhältnisse.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21287 5253

Date Due

All library items are subject to recall 3 weeks from the original date stamped.

MAR 11 R 2002		
APR 1 1 2002		

Brigham Young University